
PERRIN
Ministre

THEATRE

DE

P. CORNEILLE.

TOME HUITIÈME.

THEATRE

DE

P. CORNEILLE,

AVEC

DES COMMENTAIRES,

ET AUTRES MORCEAUX INTÉRESSANS.

Nouvelle Édition, augmentée.

TOME HUITIÈME.

M. DCC. LXXVI.

TABLE DES *PIÉCES*

Contenues dans ce huitième volume.

Fin de la table des piéces.

PULCHÉRIE.

PULCHÉRIE,

TRAGÉDIE.

1672.

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

PULCHÉRIE était une fille de l'empereur *Arcadius* & de l'impératrice *Eudoxie*. Elle avait toute l'ambition de sa mère. *Corneille* dit dans son avis au lecteur, que ses talens étaient merveilleux, & que dès l'âge de quinze ans *elle empiéta l'empire sur son frère*. Il est vrai que ce frère, *Théodose second*, était un homme très-faible, qui fut long-tems gouverné par cette sœur impérieuse, plus capable d'intrigues que d'affaires, plus occupée de soutenir son crédit que de défendre l'empire, & n'ayant pour ministres que des esclaves sans courage.

Aussi, ce fut de son tems que les peuples du Nord ravagèrent l'empire romain. Cette princesse, après la mort de *Théodose le jeune*, épousa un vieux militaire, aussi peu fait pour gouverner que *Théodose*; elle en fit son premier domestique, sous le nom d'empereur. C'était un homme qui n'avait su se conduire ni dans la guerre, ni dans la paix. Il avait été long-tems prisonnier de *Genseric*; & quand il fut sur le trône, il ne se mêla que des querelles des Eutichéens & des Nestoriens. On sent un mouvement d'indignation quand on lit dans la continuation de

l'hiſtoire romaine de *Laurent Echard*, le puérile & honteux éloge de *Pulchérie* & de *Martian*. « *Pulchérie*, dit l'auteur, dont les vertus avaient » mérité la confiance de tout l'empire, offrit la » couronne à *Martian*, pourvu qu'il voulût l'épouſer, & qu'il la laiſsât fidèle à ſon vœu de » virginité. »

Quelle pitié! il fallait dire, pourvu qu'il la laiſsât demeurer fidèle à ſon vœu d'ambition & d'avarice : elle avait cinquante ans, & *Martian* ſoixante & dix.

Il eſt permis à un poëte d'annoblir ſes perſonnages & de changer l'hiſtoire, ſurtout l'hiſtoire de ces tems de confuſion & de faibleſſe. *Corneille* intitula d'abord cette piéce, *tragédie*; il la préſenta aux comédiens, qui refusèrent de la jouer. Ils étaient plus frappés de leurs intérêts que de la réputation de *Corneille*; il fut obligé de la donner à une mauvaiſe troupe qui jouait au Marais, & qui ne put ſe ſoutenir; & malheureuſement pour *Pulchérie*, on joua Mithridate à-peu-près dans le même tems; car *Pulchérie* fut repréſentée les derniers jours de 1672, & *Mithridate* les premiers de 1673.

Fontenelle prétend que ſon oncle *Corneille* ſe peignit lui-même avec bien de la force dans le perſonnage de *Martian*. Voici comme *Martian* parle de lui-même dans la première ſcène du ſecond acte :

J'aimais quand j'étais jeune, & ne déplaiſais guère :
Quelquefois de ſoi-même on cherchait à me plaire ;

Je pouvais aspirer au cœur le mieux placé ;
Mais, hélas ! j'étais jeune, & ce tems est passé.
Le souvenir en tue, & l'on ne l'envisage
Qu'avec, s'il le faut dire, une espèce de rage.
On le repousse, on fait cent projets superflus ;
Le trait qu'on porte au cœur s'enfonce d'autant plus ;
Et ce feu que de honte on s'obstine à contraindre,
Redouble par l'effort qu'on se fait pour l'éteindre.

Si ces vers d'un vieux berger, plutôt que d'un vieux capitaine, ont paru *forts* à *Fontenelle*, ils n'en sont pas moins faibles. Enfin *Pulchérie*, épouse *Martian*. Un *Aspar* en est tout étonné : *quoi*, dit-il, *tout vieil & tout cassé qu'il est ? Pulchérie* répond, *tout vieil & tout cassé, je l'épouse ; il me plaît ; j'ai mes raisons.*

Cette Pulchérie qui dit à Léon, j'ai de la fierté, s'exprime trop souvent en soubrette de comédie.

Je vois entrer Irène ; Aspar la trouve belle.
Faites agir pour vous l'amour qu'il a pour elle.
Et comme en ce dessein rien n'est à négliger,
Voyez ce qu'une sœur vous pourra ménager.

. . . .

Vous aimez, vous plaisez, c'est tout auprès des femmes.
C'est par-là qu'on surprend, qu'on enlève leurs ames.

. . . .

Aspar vous aura vue, & son ame est chagrine,
Il m'a vue, & j'ai vu quel chagrin le domine.
Mais il n'a pas laissé de me faire juger

> Du choix que fait mon cœur quel fera le danger.
> Il part de bons avis quelquefois de la haine.
> On peut tirer du fruit de tout ce qui fait peine.
> Et des plus grands deſſeins qui veut venir à bout,
> Prête l'oreille à tous & fait profit de tout.

C'eſt ainſi que la piéce eſt écrite. La matière y eſt digne de la forme. C'eſt un mariage ridicule traverſé ridiculement & conclu de même.

L'intrigue de la piéce, le ſtyle & le mauvais ſuccès, déterminèrent *Corneille* à ne donner à cet ouvrage que le titre de *comédie héroïque ;* mais comme il n'y a ni comique, ni héroïſme dans la piéce, il ſerait difficile de lui donner un nom qui lui convînt.

Il ſemble pourtant que ſi Corneille avait voulu choiſir des ſujets plus dignes du théatre tragique, il les aurait peut-être traités convenablement ; il aurait pu rappeller ſon génie qui fuyait de lui. On en peut juger par le début de Pulchérie.

> *Je vous aime, Léon, & n'en fais point myſtère.*
> *Des feux tels que les miens n'ont rien qu'il faille taire.*
> *Je vous aime, & non pas de cette folle ardeur,*
> *Que les yeux éblouis font maîtreſſe du cœur ;*
> *Non d'un amour conçu par les ſens en tumulte,*
> *A qui l'ame applaudit ſans qu'elle ſe conſulte,*
> *Et qui ne concevant que d'aveugles deſirs,*
> *Languit dans les faveurs & meurt dans les plaiſirs.*

Ces premiers vers en effet ſont impoſans ; ils ſont

bien faits; il n'y a pas une faute contre la langue; & ils prouvent que *Corneille* aurait pu écrire encore avec force & avec pureté, s'il avait voulu travailler davantage ſes ouvrages. Cependant les connaiſſeurs d'un goût exercé, ſentiront bien que ce début annonce une piéce froide. Si *Pulchérie* aime ainſi, ſon amour ne doit guère toucher. On s'apperçoit encore que c'eſt le poëte qui parle & non la princeſſe. C'eſt un défaut dans lequel *Corneille* tombe toujours. Quelle princeſſe débutera jamais par dire que l'amour languit dans les faveurs & meurt dans les plaiſirs? quelle idée ces vers ne donnent-ils pas d'une volupté que *Pulchérie* ne doit pas connaître? de plus, cette *Pulchérie* ne fait ici que répéter ce que *Viriate* a dit dans la tragédie de *Sertorius*.

Ce ne ſont pas les ſens que mon amour conſulte,
Il hait des paſſions l'impétueux tumulte.

Il y a des beautés de pure déclamation; il y a des beautés de ſentiment, qui ſont les véritables. Cette piéce tombe dans le même inconvénient qu'*Othon*; Trois perſonnes ſe diſputent la main de la niéce d'*Othon*; & ici on voit trois prétendans à *Pulchérie*; nulle grande intrigue, nul événement conſidérable, pas un ſeul perſonnage auquel on s'intéreſſe. Il y a quelques beaux vers dans *Othon*; & ce mérite manque à *Pulchérie*. On y parle d'amour de manière à dégoûter de cette paſſion, s'il était

possible. Pourquoi *Corneille* s'obstinait-il à traiter l'amour ? sa comédie héroïque de *Tite* & *Bérénice* devait lui apprendre que ce n'était pas à lui de faire parler des amans, ou plutôt qu'il ne devait plus travailler pour le théatre : *solve senescentem*. Il veut de l'amour dans toutes ses piéces ; & depuis *Polyeucte* ce ne sont que des contracts de mariage, où l'on stipule pendant cinq actes les intérêts des parties, ou des raisonnemens alembiqués sur le devoir des *vrais amans*. A l'égard du style, tandis qu'il se perfectionnait tous les jours en France, *Corneille* le gâtait de jour en jour. C'est dès la premiere scène l'*habitude à régner*, & *l'horreur d'en déchoir* ; c'est *un penchant flatteur qui fait des assurances* : ce sont *des hauts faits qui portent à grands pas à l'empire*.

C'est un vieux Martian qui conte ses amours à sa fille Justine, & qui lui dit, allons parle aussi des tiens. *C'est mon tour d'écouter*. La bonne Justine lui dit comment elle est tombée amoureuse, & *comment son imprudente ardeur prête à s'évaporer respecte sa pudeur*.

On parle toujours d'amour à la Pulchérie âgée de cinquante ans. Elle aime un prince nommé Léon, & elle prie une fille de sa cour de faire l'amour à ce Léon, afin qu'elle, impératrice, puisse s'en détacher.

> Qu'il est fort cet amour ! sauve-m'en si tu peux.
> Vois Léon, parle-lui, dérobe-moi ses vœux.
> M'en faire un prompt larcin, c'est me rendre service.

De tels vers ſont d'une mauvaiſe comédie, & de tels ſentimens ne ſont pas d'une tragédie.

Mais que dirons-nous de ce vieux Martian amoureux de la vieille Pulchérie ? cette impératrice entame avec lui une plaiſante converſation au cinquième acte.

> On m'a dit que pour moi vous aviez de l'amour.
> Seigneur, ſerait-il vrai ?
>
> MARTIAN.
>
> Qui vous l'a dit madame ?
>
> PULCHERIE.
>
> Vos ſervices, mes yeux....

A quoi le bonhomme répond, *qu'il s'eſt tu, après s'être rendu, qu'en effet il languit, il ſoupire, mais qu'enfin la langueur qu'on voit ſur ſon viſage eſt encore plus l'effet de l'amour que de l'âge.*

J'aime encore mieux je ne ſais quelle farce dans laquelle un vieillard eſt ſaiſi d'une toux violente devant ſa maîtreſſe, & lui dit, *mademoiſelle, c'eſt d'amour que je touſſe.*

J'avoue ſans balancer, que les Pradons, les Bonnecorſe, les Corras, les Danchet n'ont rien fait de ſi plat & de ſi ridicule que toutes ces dernières piéces de Corneille. Mais je n'ai dû le dire qu'après l'avoir prouvé.

Corneille ſe plaint dans une de ſes épîtres, des ſuccès de ſon rival; il finit par dire :

Et la ſeule tendreſſe eſt toujours à la mode.

Oui, la ſeule tendreſſe de *Racine*, la tendreſſe vraie, touchante, exprimée dans un ſtyle égal à celui du quatrième livre de *Virgile*, & non pas la tendreſſe fauſſe & froide, mal exprimée.

Ce que peu de gens ont remarqué, c'eſt que *Racine*, en traitant toujours l'amour, a parfaitement obſervé ce précepte de *Deſpréaux :*

Qu'Achille aime autrement que Tircis & Philène,
Et que l'amour ſouvent de remords combattu,
Paraiſſe une faibleſſe & non une vertu.

Le rôle de *Mithridate* eſt au fonds par lui-même un peu ridicule. Un vieillard jaloux de ſes deux enfans, eſt un vrai perſonnage de comédie ; & la manière dont il arrache à *Monime* ſon ſecret eſt petite & ignoble ; on l'a déjà dit ailleurs, & rien n'eſt plus vrai. Mais que ce fonds eſt enrichi & annobli ! que *Mithridate* ſent bien ſes fautes, & qu'il ſe reproche dignement ſa faibleſſe !

Quoi? des plus chères mains craignant les trahiſons,
J'ai pris ſoin de m'armer contre tous les poiſons.
J'ai ſu par une longue & pénible induſtrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie.

> Ah! qu'il eût mieux valu, plus ſage & plus heureux,
> Et repouſſant les traits d'un amour dangereux,
> Ne pas laiſſer remplir d'ardeurs empoiſonnées
> Un cœur déjà glacé par le froid des années!

Quand un homme ſe reproche ſes fautes avec tant de force & de nobleſſe, avec un langage ſi ſublime & ſi naturel, on les lui pardonne.

C'eſt ainſi que *Roxane* ſe dit à elle-même:

> Tu pleures, malheureuſe! ah! tu devais pleurer,
> Lorſque d'un vain deſir à ta perte pouſſée,
> Tu conçus de le voir la première penſée.

On ne voit point, dans ces excellens ouvrages, de *héros qui porte un beau feu dans ſon ſein*, de *princeſſe aimant ſa renommée, qui quand elle dit qu'elle aime, eſt ſûre d'être aimée.* On n'y fait point *un compliment, plus en homme d'eſprit qu'en véritable amant*; *l'abſence aux vrais amans n'y eſt pas pire que la peſte.* Un héros n'y dit point, comme dans *Alcibiade*, que *quand il a troublé la paix d'un jeune cœur, il a cent fois éprouvé qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé. Phèdre*, dans ſon admirable rôle, le chef-d'œuvre de l'eſprit humain, & le modèle éternel, mais inimitable, de quiconque voudra jamais écrire en vers; *Phèdre* ſe fait plus de reproches que le mari le plus auſtère ne pourrait lui en faire. C'eſt ainſi, encore une fois, qu'il faut

parler d'amour, ou n'en point parler du tout.

C'eſt ſurtout en liſant ce rôle de *Phèdre*, qu'on s'écrie avec *Deſpréaux :*

> Eh ! qui voyant un jour la douleur vertueuſe
> De Phèdre, malgré ſoi perfide, inceſtueuſe,
> D'un ſi juſte travail noblement étonné,
> Ne bénira d'abord le ſiècle fortuné,
> Qui rendu plus fameux par tes illuſtres veilles,
> Vit naître ſous ta main ces pompeuſes merveilles !

Ces merveilles étaient plus touchantes que pompeuſes. Que ceux-là ſe ſont trompés, qui ont dit & répété que *Racine* avait gâté le théatre par la tendreſſe, tandis que c'eſt lui ſeul qui a épuré ce théatre, infecté toujours avant lui, & preſque toujours aprés lui, d'amours poſtiches, froids & ridicules, qui déshonorent les ſujets les plus graves de l'antiquité ! il vaudrait autant ſe plaindre du quatrième livre de *Virgile*, que de la manière dont *Racine* a traité l'amour. Si on peut condamner en lui quelque choſe, c'eſt de n'avoir pas toujours mis dans cette paſſion toutes les fureurs tragiques dont elle eſt ſuſceptible, de ne lui avoir pas donné toute ſa violence, de s'être quelquefois contenté de l'élégance, de n'avoir que touché le cœur, quand il pouvait le déchirer ; d'avoir été faible dans preſque tous ſes derniers actes. Mais tel qu'il eſt, je le crois le plus parfait de nos poëtes. Son art eſt ſi difficile,

que depuis lui nous n'avons pas vu une ſeule bonne tragédie. Il y en a eu ſeulement quelques-unes en très-petit nombre, dans leſquelles les connaiſſeurs trouvent des beautés ; & avant lui nous n'en avons eu aucune qui fût bien faite du commencement juſqu'à la fin. L'auteur de ce commentaire eſt d'autant plus en droit d'annoncer cette vérité, que lui-même s'étant exercé dans le genre tragique, n'en a connu que les difficultés, & n'eſt jamais parvenu à faire un ſeul ouvrage qu'il ne regardât comme très-médiocre.

Non-ſeulement *Racine* a preſque toujours traité l'amour comme une paſſion funeſte & tragique, dont ceux qui en ſont atteints rougiſſent ; mais *Quinault* même ſentit dans ſes opéra que c'eſt ainſi qu'il faut repréſenter l'amour.

Armide commence par vouloir perdre *Renaud* l'ennemi de ſa ſecte :

> Le vainqueur de Renaud, ſi quelqu'un le peut être,
> Sera digne de moi.

Elle ne l'aime que malgré elle; ſa fierté en gémit ; elle veut cacher ſa faibleſſe à toute la terre ; elle appelle la haine à ſon ſecours :

> Venez, haine implacable !
> Sortez du gouffre épouvantable
> Où vous faites régner une éternelle horreur.

Sauvez-moi de l'amour, rien n'eſt ſi redoutable ;
Rendez-moi mon courroux, rendez-moi ma fureur,
Contre un ennemi trop aimable.

Il y a même de la morale dans cet opéra. La haine qu'*Armide* a invoquée, lui dit :

Je ne puis te punir d'une plus rude peine,
Que de t'abandonner pour jamais à l'amour.

Si-tôt que *Renaud* s'eſt regardé dans le miroir ſymbolique qu'on lui préſente, il a honte de lui-même ; il s'écrie :

Ciel, quelle honte de paraître
Dans l'indigne état où je ſuis !

Il abandonne ſa maîtreſſe pour ſon devoir ſans balancer. Ces lieux communs de *morale lubrique* que *Boileau* reproche à *Quinault*, ne ſont que dans la bouche des génies ſéducteurs qui ont contribué à faire tomber *Renaud* dans le piége.

Si on examine les admirables opéra de Quinault, *Armide*, *Roland*, *Atis*, *Théſée*, *Amadis*, l'amour y eſt tragique & funeſte. C'eſt une vérité que peu de critiques ont reconnue, parce que rien n'eſt ſi rare que d'examiner. Y a-t-il rien, par exemple, de plus noble & de plus beau que ces vers d'*Amadis* ?

J'ai choiſi la gloire pour guide ;
J'ai prétendu marcher ſur les traces d'Alcide.
Heureux, ſi j'avais évité

Le charme trop fatal dont il fut enchanté!
Son cœur n'eut que trop de tendresse.
Je suis tombé dans son malheur;
J'ai mal imité sa valeur,
J'imite trop bien sa faiblesse.

Enfin, *Médée* elle-même ne rend-elle pas hommage aux mœurs qu'elle brave dans ces vers si connus?

Le destin de Médée est d'être criminelle,
Mais son cœur était né pour aimer la vertu.

Voyez sur *Quinault* & sur les règles de la tragédie, la poétique de Mr. *Marmontel,* ouvrage rempli de goût, de raison & de science.

On aurait pu placer ces réflexions au-devant de toute autre piéce que *Pulchérie*; mais elles se sont présentées ici, & elles ont distrait un moment l'auteur des remarques du triste soin de faire réimprimer des piéces que *Corneille* aurait dû oublier, qui n'ôtent rien aux grandes beautés de ses ouvrages, mais qu'enfin il est difficile de pouvoir lire.

PRÉFACE DE CORNEILLE AU LECTEUR.

PULCHÉRIE, fille de l'empereur Arcadius, & sœur du jeune Théodose, a été une princesse très-illustre, & dont les talens étaient merveilleux. Tous les historiens en conviennent. Dès l'âge de quinze ans elle empiéta le gouvernement sur son frère, dont elle avait reconnu la faiblesse, & s'y conserva tant qu'il vécut, à la réserve d'environ une année de disgrace, qu'elle passa loin de la cour, & qui coûta cher à ceux qui l'avaient réduite à s'en éloigner. Après la mort de ce prince, ne pouvant retenir l'autorité souveraine en sa personne, ni se résoudre à la quitter, elle proposa son mariage à Martian, à la charge qu'il lui permettrait de garder sa virginité, qu'elle avait vouée & consacrée à Dieu. Comme il était déjà assez avancé dans la vieillesse, il accepta la condition aisément, & elle le nomma pour empereur au sénat, qui ne voulut, ou n'osa l'en dédire. Elle passait alors cinquante ans, & mourut deux ans après. Martian en régna sept, & eut pour successeur Léon, que ses excellentes qua-

lités

lités firent furnommer le grand. Le patrice Afpar le fervit à monter au trône, & lui demanda pour récompenfe l'affociation à cet empire, qu'il lui avait fait obtenir. Le refus de Léon le fit confpirer contre ce maître qu'il s'était choifi; la confpiration fut découverte, & Léon s'en défit. Voilà ce que m'a prêté l'hiftoire. Je ne veux point prévenir votre jugement fur ce que j'y ai changé ou ajouté, & me contenterai de dire que bien que cette piéce ait été reléguée dans un lieu où on ne voulait plus fe fouvenir qu'il y eût un théatre, bien qu'elle ait paffé par des bouches pour qui on n'était prévenu d'aucune eftime, bien que fes principaux caractères foient contre le goût du tems, elle n'a pas laiffé de peupler le défert, de mettre en crédit des acteurs, dont on ne connaiffait pas le mérite, & de faire voir qu'on n'a pas toujours befoin de s'affujettir aux entêtemens du fiècle, pour fe faire écouter fur la fcène. J'aurai de quoi me fatisfaire, fi cet ouvrage eft auffi heureux à la lecture qu'il l'a été à la repréfentation, & fi j'ofe ne vous diffimuler rien, je me flatte affez pour l'efpérer. (*)

(*) Il fe flatte beaucoup trop. Cet ouvrage ne fut point heureux a la repréfentation, & ne le fera jamais a la lecture; puifqu'il n'eft ni intéreffant, ni conduit théatralement, ni bien écrit. Il s'en faut de beaucoup.

On a prétendu que ce grand homme tombé fi bas n'était pas capable d'apprétier fes ouvrages, qu'il ne favait pas diftinguer les admirables fcènes de Cinna, de Polyeucte, de celles d'Agéfilas & d'Attila. J'ai peine à le croire. Je penfe plutôt qu'appefanti par l'âge & par la dernière manière qu'il s'était faite infenfiblement, il cherchait à fe tromper lui-même.

ACTEURS.

PULCHÉRIE, impératrice d'Orient.

MARTIAN, vieux ſénateur, miniſtre d'état ſous Théodoſe le jeune.

LÉON, amant de Pulchérie.

ASPAR, amant d'Irène.

IRENE, ſœur de Léon.

JUSTINE, fille de Martian.

La ſcène eſt à Conſtantinople, dans le palais impérial.



PULCHÉRIE. MARTIAN. PULCHÉRIE.
Il faut encor plus faire, il faut ..... Quoi?..... M'épouser.

PULCHÉRIE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PULCHÉRIE, LÉON.

PULCHERIE.

JE vous aime, Léon, & n'en fais point mystère.
Des feux tels que les miens n'ont rien qu'il faille taire.
Je vous aime, & non pas de cette folle ardeur
Que les yeux éblouis font maîtresse du cœur,
Non d'un amour conçu par les sens en tumulte,
A qui l'ame applaudit sans qu'elle se consulte,
Et qui ne concevant que d'aveugles desirs,
Languit dans les faveurs, & meurt dans les plaisirs.
Ma passion pour vous généreuse & solide
A la vertu pour ame, & la raison pour guide,
La gloire pour objet, & veut sous votre loi
Mettre en ce jour illustre, & l'univers, & moi.
Mon aïeul Théodose, Arcadius, mon père,
Cet empire quinze ans gouverné pour un frère,

L'habitude à régner, & l'horreur d'en déchoir,
Voulaient dans un mari trouver même pouvoir.
Je vous en ai cru digne, & dans ces eſpérances,
Dont un penchant flatteur m'a fait des aſſurances,
De tout ce que ſur vous j'ai fait tomber d'emplois,
Aucun n'a démenti l'attente de mon choix.
Vos hauts faits à grands pas nous portaient à l'empire:
J'avais réduit mon frère à ne m'en point dédire;
Il vous y donnait part, & j'étais toute à vous;
Mais ce malheureux prince eſt mort trop tôt pour nous.
L'empire eſt à donner, & le ſénat s'aſſemble
Pour choiſir une tête à ce grand corps qui tremble,
Et dont les Huns, les Gots, les Vandales, les Francs,
Bouleverſent la maſſe & déchirent les flancs.
Je vois de tous côtés des partis & des ligues:
Chacun s'entre-meſure & forme ſes intrigues;
Procope, Gratian, Aréobinde, Aſpar,
Vous peuvent enlever ce grand nom de Céſar;
Ils ont tous du mérite, & ce dernier s'aſſure
Qu'on ſe ſouvient encor de ſon père Ardabure,
Qui terraſſant Mitrane en combat ſingulier,
Nous acquit ſur la Perſe un avantage entier;
Et raſſurant par-là nos aigles alarmées,
Termina ſeul la guerre aux yeux des deux armées.
Mes ſouhaits, mon crédit, mes amis ſont pour vous;
Mais à moins de ce rang, plus d'amour, point d'époux:
Il faut, quelque douceur que cet amour propoſe,
Le trône, ou la retraite au ſang de Théodoſe;
Et ſi par le ſuccès mes deſſeins ſont trahis,
Je m'exile en Judée auprès d'Athénaïs.

LEON.

Je vous fuivrais, madame, & du moins fans ombrage
De ce que mes rivaux ont fur moi d'avantage.
Si vous ne m'y faifiez quelque deftin plus doux,
J'y mourrais de douleur d'être indigne de vous;
J'y mourrais à vos yeux en adorant vos charmes;
Peut-être effuieriez-vous quelqu'une de mes larmes;
Peut-être ce grand cœur, qui n'ofe s'attendrir,
S'y défendrait fi mal de mon dernier foupir,
Qu'un éclat imprévu de douleur & de flamme
Malgré vous à fon tour voudrait fuivre mon ame.
La mort qui finirait à vos yeux mes ennuis,
Aurait plus de douceur que l'état où je fuis.
Vous m'aimez; mais hélas! quel amour eft le vôtre,
Qui s'apprête peut-être à pencher vers un autre?
Que fervent ces defirs qui n'auront point d'effet,
Si votre illuftre orgueil ne fe voit fatisfait?
Et que peut cet amour dont vous êtes maîtreffe,
Cet amour dont le trône a toute la tendreffe,
Efclave ambitieux du fuprême degré,
D'un titre qui l'allume & l'éteint à fon gré?
Ah! ce n'eft point par-là que je vous confidère:
Dans le plus trifte exil vous me feriez plus chère.
Là, mes yeux fans relâche attachés à vous voir,
Feraient de mon amour mon unique devoir;
Et mes foins réunis à ce noble efclavage,
Sauraient de chaque inftant vous rendre un plein hommage.
Pour être heureux amant faut-il que l'univers
Ait place dans un cœur qui ne veut que vos fers,
Que les plus dignes foins d'une flamme fi pure

Deviennent partagés à toute la nature ?
Ah, que mon cœur, madame, a lieu d'être alarmé,
Si sans être empereur je ne suis plus aimé!

PULCHERIE.

Vous le serez toujours, mais une ame bien née
Ne confond pas toujours l'amour & l'hyménée.
L'amour entre deux cœurs ne veut que les unir ;
L'hyménée a de plus leur gloire à soutenir;
Et je vous l'avouerai, pour les plus belles vies
L'orgueil de la naissance a bien des tyrannies.
Souvent les beaux desirs n'y servent qu'à gêner :
Ce qu'on se doit combat ce qu'on se veut donner:
L'amour gémit en vain sous ce devoir sévère.
Ah, si je n'avais eu qu'un sénateur pour père!
Mais mon sang dans mon sexe a mis les plus grands cœurs.
Eudoxe & Placidie ont eu des empereurs.
Je n'ose leur céder en grandeur de courage ;
Et malgré mon amour je veux même partage :
Je pense en être sûre, & tremble toutefois,
Quand je vois mon bonheur dépendre d'une voix.

LEON.

Qu'avez-vous à trembler ? quelqu'empereur qu'on nomme,
Vous aurez votre amant, ou du moins un grand homme,
Dont le nom adoré du peuple & de la cour,
Soutiendra votre gloire & vaincra votre amour.
Procope, Aréobinde, Aspar & leurs semblables,
Parés de ce grand nom vous deviendront aimables;
Et l'éclat de ce rang qui fait tant de jaloux,
En eux, ainsi qu'en moi, sera charmant pour vous.

PULCHERIE.

Que vous m'êtes cruel, que vous m'êtes injuste,
D'attacher tout mon cœur au seul titre d'auguste!
Quoique de ma naissance exige la fierté,
Vous seul ferez ma joie & ma félicité.
De tout autre empereur la grandeur odieuse...

LEON.

Mais vous l'épouserez, heureuse, ou malheureuse?

PULCHERIE.

Ne me pressez point tant, & croyez avec moi
Qu'un choix si glorieux vous donnera ma foi,
Ou que, si le sénat à nos vœux est contraire,
Le ciel m'inspirera ce que je devrai faire.

LEON.

Il vous inspirera quelque sage douleur,
Qui n'aura qu'un soupir à perdre en ma faveur.
Oui, de si grands rivaux...

PULCHERIE.

Ils ont tous des maîtresses.

LEON.

Le trône met une ame au-dessus des tendresses.
Quand du grand Théodose on aura pris le rang,
Il y faudra placer les restes de son sang:
Il voudra, ce rival, qui que l'on puisse élire,
S'assurer par l'hymen de vos droits à l'empire.
S'il a pu faire ailleurs quelque offre de sa foi,
C'est qu'il a cru ce cœur trop prévenu pour moi:
Mais se voyant au trône & moi dans la poussière,
Il se promettra tout de votre humeur altière;
Et s'il met à vos pieds ce charme de vos yeux,

Il deviendra l'objet que vous verrez le mieux.

PULCHERIE.

Vous pourriez un peu loin pouffer ma patience,
Seigneur, j'ai l'ame fière, & tant de prévoyance
Demande à la fouffrir encor plus de bonté
Que vous ne m'avez vu jufqu'ici de fierté.
Je ne condamne point ce que l'amour infpire;
Mais enfin on peut craindre, & ne le point tant dire.
Je n'en tiendrai pas moins tout ce que j'ai promis.
Vous avez mes fouhaits, vous aurez mes amis;
De ceux de Martian vous aurez le fuffrage;
Il a, tout vieux qu'il eft, plus de vertu que d'âge;
Et s'il briguait pour lui, fes glorieux travaux
Donneraient fort à craindre à vos plus grands rivaux.

LEON.

Notre empire, il eft vrai, n'a point de plus grand homme.
Séparez-vous du rang, madame, & je le nomme.
S'il me peut enlever celui de fouverain,
Du moins je ne crains pas qu'il m'ôte votre main;
Ses vertus le pourraient, mais je vois fa vieilleffe.

PULCHERIE.

Quoiqu'il en foit, pour vous ma bonté l'intéreffe;
Il s'eft plu fous mon frère à dépendre de moi,
Et je me viens encor affurer de fa foi.
Je vois entrer Irène, Afpar la trouve belle;
Faites agir pour vous l'amour qu'il a pour elle;
Et comme en ce deffein rien n'eft à négliger,
Voyez ce qu'une fœur vous pourra ménager.

SCENE II.

PULCHÉRIE, LÉON, IRENE.

PULCHERIE.

M'AIDEREZ-VOUS, Irène, à couronner un frère?

IRENE.

Un si faible secours vous est peu nécessaire,
Madame, & le sénat....

PULCHERIE.

N'en agissez pas moins.
Joignez vos vœux aux miens, & vos soins à mes soins;
Et montrons ce que peut en cette conjoncture
Un amour secondé de ceux de la nature.
Je vous laisse y penser.

SCENE III.

LÉON, IRENE.

IRENE.

VOUS ne me dites rien,
Seigneur, attendez-vous que j'ouvre l'entretien?

LEON.

A dire vrai, ma sœur, je ne sais que vous dire.
Aspar m'aime, il vous aime, il y va de l'empire;
Et s'il faut qu'entre nous on balance aujourd'hui,
La princesse est pour moi, le mérite est pour lui.
Vouloir qu'en ma faveur à ce grade il renonce,
C'est faire une prière indigne de réponse;
Et de son amitié je ne puis l'exiger,
Sans vous voler un bien qu'il vous doit partager.
Ç'est-là ce qui me force à garder le silence:
Je me répons pour vous à tout ce que je pense;
Et puisque j'ai souffert qu'il ait tout votre cœur,
Je dois souffrir aussi vos soins pour sa grandeur.

IRENE.

J'ignore encor quel fruit je pourrais en attendre.
Pour le trône, il est sûr qu'il a droit d'y prétendre;
Sur vous & sur tout autre il le peut emporter;
Mais qu'il m'y donne part, c'est dont j'ose douter.
Il m'aime en apparence, en effet il m'amuse:
Jamais pour votre hymen il ne manque d'excuse,

Et vous aime à tel point, que si vous l'en croyez,
Il ne peut être heureux, que vous ne le soyez.
Non que votre bonheur fortement l'intéresse;
Mais sachant quel amour a pour vous la princesse,
Il veut voir quel succès aura son grand dessein,
Pour ne point m'épouser qu'en sœur de souverain.
Ainsi depuis deux ans vous voyez qu'il diffère :
Du reste, à Pulchérie il prend grand soin de plaire.
Avec exactitude il suit toutes ses loix;
Et dans ce que sous lui vous avez eu d'emplois,
Votre tête au péril à toute heure exposée,
M'a pour vous & pour moi presque désabusée.
La gloire d'un ami, la haine d'un rival,
La hasardaient peut-être avec un soin égal.
Le tems est arrivé qu'il faut qu'il se déclare;
Et de son amitié l'effort sera bien rare,
Si mis à cette épreuve, ambitieux qu'il est,
Il cherche à vous servir contre son intérêt.
Peut-être il promettra, mais quoiqu'il vous promette,
N'en ayons pas, seigneur, l'ame moins inquiète:
Son ardeur trouvera pour vous si peu d'appui,
Qu'on le fera lui-même empereur malgré lui;
Et lors, en ma faveur quoique l'amour oppose,
Il faudra faire grace au sang de Théodose;
Et le sénat voudra qu'il prenne d'autres yeux,
Pour mettre la princesse au rang de ses aïeux.
Son cœur suivra le sceptre en quelque main qu'il brille;
Si Martian l'obtient, il aimera sa fille;
Et l'amitié du frère, & l'amour de la sœur,
Céderont à l'espoir de s'en voir successeur.

En un mot, ma fortune eſt encor fort douteuſe :
Si vous n'êtes heureux, je ne puis être heureuſe ;
Et je n'ai plus d'amant, non plus que vous d'ami,
A moins que dans le trône il vous voie affermi.

LEON.

Vous préſumez bien mal d'un héros qui vous aime.

IRENE.

Je penſe le connaître à l'égal de moi-même ;
Mais croyez-moi, ſeigneur, & l'empire eſt à vous.

LEON.

Ma ſœur !

IRENE.

Oui, vous l'aurez malgré lui, malgré tous.

LEON.

N'y perdons aucun tems. Hâtez-vous de m'inſtruire.
Hâtez-vous de m'ouvrir la route à m'y conduire ;
Et ſi votre bonheur peut dépendre du mien...

IRENE.

Apprenez le ſecret de ne haſarder rien.
N'agiſſez point pour vous, il s'en offre trop d'autres,
De qui les actions brillent plus que les vôtres,
Que leurs emplois plus hauts ont mis en plus d'éclat,
Et qui, s'il faut tout dire, ont plus ſervi l'état.
Vous les paſſez peut-être en grandeur de courage,
Mais il vous a manqué l'occaſion & l'âge ;
Vous n'avez commandé que ſous des généraux,
Et n'êtes pas encor du poids de vos rivaux.
Propoſez la princeſſe, elle a des avantages
Que vous verrez ſur l'heure unir tous les ſuffrages ;
Tant qu'a vécu ſon frère, elle a régné pour lui ;

Ses ordres de l'empire ont été tout l'appui.
On vit depuis quinze ans sous son obéissance;
Faites qu'on la maintienne en sa toute-puissance,
Qu'à ce prix le sénat lui demande un époux;
Son choix tombera-t-il sur un autre que vous?
Voudrait-elle de vous une action plus belle,
Qu'un respect amoureux qui veut tenir tout d'elle?
L'amour en deviendra plus fort qu'auparavant;
Et vous vous servirez vous-même en la servant.

LEON.

Ah, que c'est me donner un conseil salutaire!
A-t-on jamais vu sœur qui servît mieux un frère?
Martian avec joie embrassera l'avis;
A peine parle-t-il, que les siens sont suivis;
Et puisqu'à la princesse il a promis un zèle
A tout oser pour moi sur l'ordre qu'il a d'elle,
Comme sa créature, il fera hautement
Bien plus en sa faveur, qu'en faveur d'un amant.

IRENE.

Pour peu qu'il vous appuie, allez, l'affaire est sûre.

LEON.

Aspar vient, faites-lui, ma sœur, quelque ouverture,
Voyez...

IRENE.

C'est un esprit qu'il faut mieux ménager:
Nous découvrir à lui, c'est tout mettre en danger:
Il est ambitieux, adroit & d'un mérite...

SCENE IV.

ASPAR, LÉON, IRENE.

LEON *à Aspar.*

Vous me pardonnez bien, seigneur, si je vous quitte :
C'est suppléer assez à ce que je vous dois,
Que vous laisser ma sœur qui vous plaît plus que moi.

ASPAR.

Vous m'obligez, seigneur, mais en cette occurrence
J'ai besoin avec vous d'un peu de conférence.
Du sort de l'univers nous allons décider.
L'affaire vous regarde & peut me regarder;
Et si tous mes amis ne s'unissent aux vôtres,
Nos partis divisés pourront céder à d'autres.
Agissons de concert, & sans être jaloux,
En ce grand coup d'état, vous de moi, moi de vous,
Jurons-nous que des deux qui que l'on puisse élire,
Fera de son ami son collègue à l'empire;
Et pour nous l'assurer voyons sur qui des deux
Il est plus à propos de jeter tant de vœux ;
Quel nom serait plus propre à s'attirer le reste ?
Pour moi, j'y suis tout prêt, & dès ici j'atteste...

LEON.

Votre nom pour ce choix est plus fort que le mien ;
Et je n'ose douter que vous n'en usiez bien.
Je craindrais de tout autre un dangereux partage,
Mais de vous, je n'ai pas, seigneur, le moindre ombrage ;
Et l'amitié voudrait vous en donner ma foi ;

Mais c'eſt à la princeſſe à diſpoſer de moi ;
Je ne puis que par elle, & n'oſe rien ſans elle.

ASPAR.

Certes, s'il faut choiſir l'amant le plus fidelle,
Vous l'allez emporter ſur tous ſans contredit;
Mais ce n'eſt pas, ſeigneur, le point dont il s'agit ;
Le plus flatteur effort de la galanterie
Ne peut...

LEON.

Que voulez-vous ? j'adore Pulchérie ;
Et n'ayant rien d'ailleurs par où la mériter,
J'eſpère en ce doux titre, & j'aime à le porter.

ASPAR.

Mais il y va du trône & non d'une maîtreſſe.

LEON.

Je vais faire, ſeigneur, votre offre à la princeſſe ;
Elle ſait mieux que moi les beſoins de l'état.
Adieu, je vous dirai ſa réponſe au ſénat.

SCENE V.

ASPAR, IRENE.

IRENE.

IL a beaucoup d'amour.

ASPAR.

Oui, madame, & j'avoue
Qu'avec quelque raiſon la princeſſe s'en loue :
Mais j'aurais ſouhaité qu'en cette occaſion
L'amour concertât mieux avec l'ambition ;
Et que ſon amitié s'en laiſſant moins ſéduire,
Ne nous exposât point à nous entre-détruire.
Vous voyez qu'avec lui j'ai voulu m'accorder :
M'aimeriez-vous encor ſi j'oſais lui céder,
Moi, qui dois d'autant plus mes ſoins à ma fortune,
Que l'amour entre nous la doit rendre commune ?

IRENE.

Seigneur, lorſque le mien vous a donné mon cœur,
Je n'ai point prétendu la main d'un empereur :
Vous pouviez être heureux ſans m'apporter ce titre :
Mais du ſort de Léon Pulchérie eſt l'arbitre ;
Et l'orgueil de ſon ſang avec quelque raiſon
Ne peut ſouffrir d'époux à moins de ce grand nom.
Avant que ce cher frère épouſe la princeſſe,
Il faut que le pouvoir s'uniſſe à la tendreſſe,
Et que le plus haut rang mette en leur plus beau jour
La grandeur du mérite & l'excès de l'amour.

M'aimeriez-

M'aimeriez-vous assez pour n'être point contraire
A l'unique moyen de rendre heureux ce frère,
Vous, qui dans votre amour, avez pu sans ennui
Vous défendre de l'être un moment avant lui,
Et qui mériteriez qu'on vous fît mieux connaître
Que s'il ne le devient, vous aurez peine à l'être ?

ASPAR.

C'est aller un peu vîte & bientôt m'insulter
En sœur de souverain qui cherche à me quitter
Je vous aime, & jamais une ardeur plus sincère...

IRENE.

Seigneur, est-ce m'aimer que de perdre mon frère ?

ASPAR.

Voulez-vous que pour lui je me perde d'honneur ?
Est-ce m'aimer que mettre à ce prix mon bonheur ?
Moi qu'on a vu forcer trois camps & vingt murailles,
Moi, qui depuis dix ans ai gagné sept batailles,
N'ai-je acquis tant de nom, que pour prendre la loi
De qui n'a commandé que sous Procope, ou moi,
Que pour m'en faire un maître, & m'attacher moi-même
Un joug honteux au front au-lieu d'un diadême ?

IRENE.

Je suis plus raisonnable, & ne demande pas
Qu'en faveur d'un ami vous descendiez si bas.
Pilade pour Oreste aurait fait davantage,
Mais de pareils efforts ne sont plus en usage ;
Un grand cœur les dédaigne, & le siècle a changé ;
A s'aimer de plus près on se croit obligé ;
Et des vertus du tems l'ame persuadée
Hait de ces vieux héros la surprenante idée.

ASPAR.

Il y va de ma gloire, & les ſiècles paſſés....

IRENE.

Elle n'eſt pas, ſeigneur, peut-être où vous penſez.
Et quoi qu'un juſte eſpoir oſe vous faire croire,
S'expoſer au refus, c'eſt haſarder ſa gloire.
La princeſſe peut tout, ou du moins plus que vous:
Vous vous attirerez ſa haine & ſon courroux.
Son amour l'intéreſſe, & ſon ame hautaine....

ASPAR.

Qu'on me faſſe empereur, & je crains peu ſa haine.

IRENE.

Mais s'il faut qu'a vos yeux un autre préféré
Monte en dépit de vous à ce rang adoré,
Quel déplaiſir! quel trouble! & quelle ignominie
Laiſſera pour jamais votre gloire ternie!
Non, ſeigneur, croyez-moi, n'allez point au ſénat;
De vos hauts faits pour vous laiſſez parler l'éclat.
Qu'il ſera glorieux que ſans briguer perſonne
Ils faſſent à vos pieds apporter la couronne,
Que votre ſeul mérite emporte ce grand choix,
Sans que votre préſence ait mendié de voix.
Si Procope, ou Léon, ou Martian l'emporte,
Vous n'aurez jamais eu d'ambition ſi forte;
Et vous déſavouerez tous ceux de vos amis,
Dont la chaleur pour vous ſe ſera trop permis.

ASPÁR.

A ces hauts ſentimens s'il me fallait répondre,
J'aurais peine, madame, à ne me point confondre.
J'y vois beaucoup d'eſprit, j'y trouve encor plus d'art;

Et ce que j'en puis dire à la hâte & ſans fard,
Dans ces grands intérêts vous montrer ſi ſavante,
C'eſt être bonne ſœur & dangereuſe amante.
L'heure me preſſe, adieu. J'ai des amis à voir,
Qui ſauront accorder ma gloire & mon devoir.
Le ciel me prêtera par eux quelque lumière
A mettre l'un & l'autre en aſſurance entière,
Et répondre avec joie à tout ce que je doi
A vous, à ce cher frère, à la princeſſe, à moi.

IRENÈ *ſeule.*

Perfide tu n'es pas encor où tu te penſes.
J'ai pénétré ton cœur, j'ai vu tes eſpérances;
De ton amour pour moi je vois l'illuſion;
Mais tu n'en ſortiras quà ta confuſion.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MARTIAN, JUSTINE.

JUSTINE.

NOTRE illuſtre princeſſe eſt donc impératrice,
Seigneur ?

MARTIAN.

A ſes vertus on a rendu juſtice.
Léon l'a propoſée, & quand je l'ai ſuivi,
J'en ai vu le ſénat au dernier point ravi.
Il a réduit ſoudain toutes ſes voies en une,
Et s'eſt débarraſſé de la foule importune,
Du turbulent eſpoir de tant de concurrens,
Que la ſoif de régner avait mis ſur les rangs.

JUSTINE.

Ainſi voilà Léon aſſuré de l'empire.

MARTIAN.

Le ſénat, je l'avoue, avait peine à l'élire;
Et contre le grand nom de ſes compétiteurs
Sa jeuneſſe eût trouvé d'aſſez froids protecteurs:
Non qu'il n'ait du mérite, & que ſon grand courage
Ne ſe pût tout promettre avec un peu plus d'âge.
On n'a point vu ſi-tôt tant de rares exploits:
Mais, & l'expérience, & les premiers emplois,

Le titre éblouiſſant de général d'armée,
Tout ce qui peut enfin groſſir la renommée,
Tout cela veut du tems, & l'amour aujourd'hui
Va faire ce qu'un jour ſon nom ferait pour lui.

JUSTINE.

Hélas, ſeigneur !

MARTIAN.

Hélas, ma fille ! quel myſtère
T'oblige à ſoupirer de ce que dit un père ?

JUSTINE.

L'image de l'empire en de ſi jeunes mains
M'a tiré ce ſoupir pour l'état que je plains.

MARTIAN.

Pour l'intérêt public rarement on ſoupire,
Si quelque ennui ſecret n'y mêle ſon martyre.
L'un ſe cache ſous l'autre, & fait un faux éclat,
Et jamais à ton âge on ne plaignit l'état.

JUSTINE.

A mon âge un ſoupir ſemble dire qu'on aime ;
Cependant vous avez ſoupiré tout de même,
Seigneur, & ſi j'oſais vous le dire à mon tour...

MARTIAN.

Ce n'eſt point à mon âge à ſoupirer d'amour,
Je le ſais, mais enfin, chacun a ſa faibleſſe.
Aimerais-tu Léon ?

JUSTINE.

Aimez-vous la princeſſe ?

MARTIAN.

Oublie en ma faveur que tu l'as deviné,
Et démens un ſoupçon qu'un ſoupir t'a donné.

L'amour en mes pareils n'eſt jamais excuſable ;
Pour peu qu'on s'examine, on s'en tient mépriſable,
On s'en hait, & ce mal qu'on n'oſe découvrir,
Fait encor plus de peine à cacher qu'à ſouffrir.
Mais t'en faire l'aveu, c'eſt n'en faire à perſonne ;
La part que le reſpect, que l'amitié t'y donne,
Et tout ce que le ſang en attire ſur toi,
T'impoſent de le taire une éternelle loi.
J'aime, & depuis dix ans, ma flamme & mon ſilence
Font à mon triſte cœur égale violence :
J'écoute la raiſon, j'en goûte les avis,
Et les plus écoutés ſont les plus mal ſuivis.
Cent fois en moins d'un jour, je guéris & retombe,
Cent fois je me révolte, & cent fois je ſuccombe,
Tant ce calme forcé que j'étudie en vain
Près d'un ſi rare objet s'évanouit ſoudain.

JUSTINE.

Mais pourquoi lui donner vous-même la couronne ?
Quant à ſon cher Léon c'eſt donner ſa perſonne.

MARTIAN.

Apprends que dans un âge uſé comme le mien,
Qui n'oſe ſouhaiter, ni même accepter rien,
L'amour hors d'intérêt s'attache à ce qu'il aime,
Et n'oſant rien pour ſoi, le ſert contre ſoi-même.

JUSTINE.

N'ayant rien prétendu, de quoi ſoupirez-vous ?

MARTIAN.

Pour ne prétendre rien on n'eſt pas moins jaloux ;
Et ces deſirs qu'éteint le déclin de la vie,
N'empêchent pas de voir avec un œil d'envie,

Quand on eſt d'un mérite à pouvoir faire honneur,
Et qu'il faut qu'un autre âge emporte le bonheur.
Que le moindre retour vers nos belles années
Jette alors d'amertume en nos ames gênées !
Que n'ai-je vu le jour quelques luſtres plus tard,
Diſais-je, en ſes bontés peut-être aurais-je part,
Si le ciel n'expoſait auprès de la princeſſe
A l'excès de l'amour le manque de jeuneſſe.
De tant & tant de cœurs qu'il force à l'adorer,
Devais-je être le ſeul qui ne pût eſpérer ?
J'aimais quand j'étais jeune, & ne déplaiſais guère :
Quelquefois de ſoi-même on cherchait à me plaire ;
Je pouvais aſpirer au cœur le mieux placé ;
Mais, hélas ! j'étais jeune, & ce tems eſt paſſé.
Le ſouvenir en tue, & l'on ne l'enviſage
Qu'avec, s'il le faut dire, une eſpèce de rage.
On le repouſſe, on fait cent projets ſuperflus,
Le trait qu'on porte au cœur s'enfonce d'autant plus ;
Et ce feu que de honte, on s'obſtine à contraindre,
Redouble par l'effort qu'on ſe fait pour l'éteindre.

JUSTINE.

Inſtruit que vous étiez des maux que fait l'amour,
Vous en pouviez, ſeigneur, empêcher le retour,
Contre toute ſa ruſe, être mieux ſur vos gardes.

MARTIAN.

Et l'ai-je regardé comme tu le regardes,
Moi qui me figurais que ma caducité
Près de la beauté même était en ſûreté ?
Je m'attachais ſans crainte à ſervir la princeſſe,
Fier de mes cheveux blancs, & fort de ma faibleſſe ;

Et quand je ne penſais qu'à remplir mon devoir,
Je devenais amant ſans m'en appercevoir.
Mon ame de ce feu nonchalamment ſaiſie
Ne l'a point reconnu que par ma jalouſie :
Tout ce qui l'approchait voulait me l'enlever,
Tout ce qui lui parlait cherchait à m'en priver ;
Je tremblais qu'à leurs yeux elle ne fût trop belle ;
Je les haïſſais tous comme plus dignes d'elle ;
Et ne pouvais ſouffrir qu'on s'enrichît d'un bien,
Que j'enviais à tous ſans y prétendre rien.
Quel ſupplice d'aimer un objet adorable,
Et de tant de rivaux ſe voir le moins aimable !
D'aimer plus qu'eux enſemble, & n'oſer de ſes feux,
Quelques ardens qu'ils ſoient, ſe promettre autant qu'eux !
On aurait deviné mon amour par ma peine,
Si la peur que j'en eus n'avait fui tant de gêne ;
L'auguſte Pulchérie avait beau me ravir,
J'attendais à la voir qu'il l'a fallût ſervir.
Je fis plus, de Léon j'appuyai l'eſpérance ;
La princeſſe l'aima, j'en eus la confiance ;
Et la diſſuadai de ſe donner à lui,
Qu'il ne fût de l'empire, ou le maître, ou l'appui.
Ainſi pour éviter un hymen ſi funeſte,
Sans rendre heureux Léon, je détruiſais le reſte ;
Et mettant un long terme au ſuccès de l'amour,
J'eſpérais de mourir avant ce triſte jour.

Nous y voilà, ma fille, & du moins j'ai la joie
D'avoir à ſon triomphe ouvert l'unique voie.
J'en mourrai du moment qu'il recevra ſa foi ;
Mais dans cette douceur, qu'ils tiendront tout de moi.

J'ai caché si long-tems l'ennui qui me dévore,
Qu'en dépit que j'en aie, enfin il s'évapore ;
L'aigreur en diminue à te le raconter ;
Fais-en autant du tien, c'est mon tour d'écouter.

JUSTINE.

Seigneur, un mot suffit pour ne vous en rien taire :
Le même astre a vu naître & la fille & le père ;
Ce mot dit tout. Souffrez qu'une imprudente ardeur,
Prête à s'evaporer, respecte ma pudeur.
Je suis jeune, & l'amour trouvait une ame tendre,
Qui n'avait ni le soin, ni l'art de se défendre :
La princesse qui m'aime & m'ouvrait ses secrets,
Lui prêtait contre moi d'inévitables traits ;
Et toutes les raisons dont s'appuyait sa flamme
Etaient autant de dards qui me traversaient l'ame.
Je pris, sans y penser, son exemple pour loi.
Un amant digne d'elle est trop digne de moi,
Disais-je, & s'il brûlait pour moi comme pour elle,
Avec plus de bonté je recevrais son zèle.
Plus elle m'en peignait les rares qualités,
Plus d'une douce erreur mes sens étaient flattés.
D'un illustre avenir l'infaillible présage,
Qu'on voit si hautement écrit sur son visage,
Son nom que je voyais croître de jour en jour,
Pour moi, comme pour elle étaient dignes d'amour.
Je les voyais d'accord d'un heureux hyménée ;
Mais nous n'en étions pas encor à la journée :
Quelque obstacle imprévu rompra de si doux nœuds,
Ajoutais-je, & le tems éteint les plus beaux feux.
C'est ce qui m'inspirait l'aimable rêverie,

Dont jusqu'à ce grand jour ma flamme s'est nourrie ;
Mon cœur qui ne voulait désespérer de rien,
S'en faisait à toute heure un charmant entretien.
Qu'on rêve avec plaisir quand notre ame blessée
Autour de ce qu'elle aime est toujours ramassée !
Vous le savez, seigneur, & comme à tous propos
Un doux je ne sais quoi trouble notre repos ;
Un sommeil inquiet sur de confus nuages
Elève incessamment de flatteuses images,
Et sur leur vain rapport fait naître des souhaits,
Que le réveil admire & ne dédit jamais.
Ainsi, près de tomber dans un malheur extrême,
J'en écartais l'idée en m'abusant moi-même :
Mais il faut renoncer à des abus si doux ;
Et je me vois, seigneur, au même état que vous.

MARTIAN.

Tu peux aimer ailleurs, & c'est un avantage
Que n'ose se permettre un amant de mon âge.
Choisis qui tu voudras, je saurai l'obtenir :
Mais écoutons Aspar que j'apperçois venir.

SCENE II.

ASPAR, MARTIAN, JUSTINE

ASPAR.

SEIGNEUR, votre ſuffrage a réuni les nôtres;
Votre voix a plus fait que n'auraient fait cent autres;
Mais j'apprends qu'on murmure, & doute ſi le choix
Que fera la princeſſe, aura toutes les voix.

MARTIAN.

Et qui fait préſumer de ſon incertitude
Qu'il aura quelque choſe ou d'àmer, ou de rude?

ASPAR.

Son amour pour Léon; elle en fait ſon époux,
Aucun n'en veut douter.

MARTIAN.

Je le crois comme eux tous.
Qu'y trouve-t-on à dire, & quelle défiance...

ASPAR.

Il eſt jeune, & l'on craint ſon peu d'expérience.
Conſidérez, ſeigneur, combien c'eſt haſarder.
Qui n'a fait qu'obéir, ſaura mal commander;
On n'a point vu ſous lui d'armée, ou de province...

MARTIAN.

Jamais un bon ſujet ne devint mauvais prince;
Et ſi le ciel en lui répond mal à nos vœux,
L'auguſte Pulchérie en fait aſſez pour deux.
Rien ne nous ſurprendra de voir la même choſe
Où nos yeux ſe ſont faits quinze ans ſous Théodoſe;

C'était un prince faible, un esprit mal tourné,
Cependant avec elle il a bien gouverné.

ASPAR.

Cependant nous voyons six généraux d'armée,
Dont au commandement l'ame est accoûtumée.
Voudront-ils recevoir un ordre souverain
De qui l'a jusqu'ici toujours pris de leur main ?
Seigneur, il est bien dur de se voir sous un maître
Dont on le fut toujours & dont on devrait l'être.

MARTIAN.

Et qui m'assurera que ces six généraux
Se réuniront mieux sous un de leurs égaux ?
Plus un pareil mérite aux grandeurs nous appelle,
Et plus la jalousie aux grands est naturelle.

ASPAR.

Je les tiens réunis, seigneur, si vous voulez ;
Il est, il est encor des noms plus signalés,
J'en fais qui leur plairaient, & s'il vous faut plus dire,
Avouez-en mon zèle, & je vous fais élire.

MARTIAN.

Moi, seigneur, dans un âge où la tombe m'attend !
Un maître pour deux jours n'est pas ce qu'on prétend.
Je sais le poids d'un sceptre, & connais trop mes forces,
Pour être encor sensible à ces vaines amorces.
Les ans qui m'ont usé l'esprit comme le corps,
Abattraient tous les deux sous les moindres efforts ;
Et ma mort que par-là vous verriez avancée,
Rendrait à tant d'égaux leur première pensée,
Et ferait une triste & prompte occasion
De rejetter l'état dans la division.

ASPAR.

Pour éviter les maux qu'on en pourrait attendre,
Vous pourriez partager vos foins avec un gendre,
L'inftaller dans le trône, & le nommer Céfar.

MARTIAN.

Il faudrait que ce gendre eût les vertus d'Afpar ;
Mais vous aimez ailleurs, & ce ferait un crime
Que de rendre infidèle un cœur fi magnanime.

ASPAR.

J'aime & ne me fens pas capable de changer ;
Mais d'autres vous diraient que pour vous foulager,
Quand leur amour irait jufqu'à l'idolâtrie,
Ils le facrifieraient au bien de la patrie.

JUSTINE.

Certes, qui m'aimerait pour le bien de l'état,
Ne me trouverait pas, feigneur, un cœur ingrat;
Et je lui rendrais grace au nom de tout l'empire;
Mais vous êtes conftant, & s'il vous faut plus dire,
Quoique le bien public jamais puiffe exiger,
Ce ne fera pas moi qui vous ferai changer.

MARTIAN.

Revenons à Léon. J'ai peine à bien comprendre
Quels malheurs d'un tel choix nous aurions lieu d'attendre.
Quiconque vous verra le mari de fa fœur,
S'il ne le craint affez, craindra fon défenfeur ;
Et fi vous me comptez encor pour quelque chofe,
Mes confeils agiront comme fous Théodofe.

ASPAR.

Nous en pourrons tous deux avoir le démenti.

MARTIAN.

C'eſt à faire à périr pour le meilleur parti ;
Il ne m'en peut coûter qu'une mourante vie,
Que l'âge & ſes chagrins m'auront bientôt ravie.
Pour vous, qui d'un autre œil regardez ce danger,
Vous avez plus à vivre & plus à ménager ;
Et je n'empêche pas qu'auprès de la princeſſe
Votre zèle n'éclate autant qu'il s'intéreſſe.
Vous pouvez l'avertir de ce que vous croyez,
Lui dire de ce choix ce que vous prévoyez,
Lui propoſer ſans fard celui qu'elle doit faire ;
La vérité lui plaît, & vous pourrez lui plaire.
Je changerai comme elle alors de ſentimens,
Et tiens mon ame prête à ſes commandemens.

ASPAR.

Parmi les vérités il en eſt de certaines
Qu'on ne dit point en face aux têtes ſouveraines,
Et qui veulent de nous un tour, un aſcendant,
Qu'aucun ne peut trouver qu'un miniſtre prudent.
Vous ferez mieux valoir ces marques d'un vrai zèle ;
M'en ouvrant avec vous je m'acquitte envers elle ;
Et n'ayant rien de plus qui m'amène en ce lieu,
Je vous en laiſſe maître & me retire. Adieu.

SCENE III.

MARTIAN, JUSTINE.

MARTIAN.

Le dangereux eſprit! & qu'avec peu de peine
Il manquerait d'amour & de foi pour Irène!
Des rivaux de Léon il eſt le plus jaloux,
Et roule des projets qu'il ne dit pas à tous.

JUSTINE.

Il n'a pour but, ſeigneur, que le but de l'empire.
Détrônez la princeſſe, & faites-vous élire;
C'eſt un amant pour moi que je n'attendais pas,
Qui vous ſoulagera du poids de tant d'états.

MARTIAN.

C'eſt un homme, & je veux qu'un jour il t'en ſouvienne,
C'eſt un homme à tout perdre, à moins qu'on le prévienne.
Mais Léon vient déjà nous vanter ſon bonheur.
Arme-toi de conſtance & prépare un grand cœur;
Et quelque émotion qui trouble ton courage,
Contre tout ſon déſordre affermis ton viſage.

SCENE IV.

LÉON, MARTIAN, JUSTINE.

LEON.

L'AURIEZ-VOUS cru jamais, ſeigneur? je ſuis perdu.

MARTIAN.

Seigneur, que dites-vous, ai-je bien entendu?

LEON.

Je le ſuis ſans reſſource, & rien plus ne me flatte.
J'ai revu Pulchérie, & n'ai vu qu'une ingrate;
Quand je crois l'acquérir, c'eſt lors que je la perds,
Et me détruis moi-même alors que je la ſers.

MARTIAN.

Expliquez-vous, ſeigneur, parlez en confiance;
Fait-elle un autre choix?

LEON.

Non, mais elle balance.
Elle ne me veut pas encor déſeſpérer,
Mais elle prend du tems pour en délibérer.
Son choix n'eſt plus pour moi, puiſqu'elle le diffère;
L'amour n'eſt point le maître alors qu'on délibère;
Et je ne ſaurais plus me promettre ſa foi,
Moi, qui n'ai que l'amour qui lui parle pour moi.
Ah! madame...

JUSTINE.

Seigneur.

LÉON.

LEON.

Auriez-vous pu le croire ?

JUSTINE.

L'amour qui délibère eſt sûr de ſa victoire ;
Et quand d'un vrai mérite il s'eſt fait un appui,
Il n'eſt point de raiſons qui ne parlent pour lui.
Souvent il aime à voir un peu d'impatience,
Et feint de reculer, lorſque plus il avance ;
Ce moment d'amertume en rend les fruits plus doux.
Aimez & laiſſez faire une ame toute à vous.

LEON.

Toute à moi ! mon malheur n'eſt que trop véritable ;
J'en ai prévu le coup, je le ſens qui m'accable.
Plus elle m'aſſurait de ſon affection,
Plus je me faiſais peur de ſon ambition ;
Je ne ſavais des deux qu'elle était la plus forte ;
Mais il n'eſt que trop vrai, l'ambition l'emporte ;
Et ſi ſon cœur encor lui parle en ma faveur,
Son trône me dédaigne en dépit de ſon cœur.

Seigneur, parlez pour moi, parlez pour moi, madame,
Vous pouvez tout ſur elle, & liſez dans ſon ame.
Peignez-lui bien mes feux, retracez-lui les ſiens,
Rappellez dans ſon cœur leurs plus doux entretiens ;
Et ſi vous concevez de quelle ardeur je l'aime,
Faites-lui ſouvenir qu'elle m'aimait de même.
Elle-même a brigué pour me voir ſouverain ;
J'étais, ſans ce grand titre indigne de ſa main ;
Mais ſi je ne l'ai pas ce titre qui l'enchante,

Seigneur, à qui tient-il qu'à ſon humeur changeante ?
Son orgueil contre moi doit-il s'en prévaloir,
Quand pour me voir au trône, elle n'a qu'à vouloir ?
Le ſénat n'a pour elle appuyé mon ſuffrage,
Qu'afin que d'un beau feu ma grandeur fût l'ouvrage.
Il ſait depuis quel tems il lui plaît de m'aimer ;
Et quand il l'a nommée, il a cru me nommer.
 Allez, ſeigneur, allez empêcher ſon parjure ;
Faites qu'un empereur ſoit votre créature.
Que je vous céderais ce grand titre aiſément,
Si vous pouviez ſans lui me rendre heureux amant !
Car enfin mon amour n'en veut qu'à ſa perſonne,
Et n'a d'ambition que ce qu'on m'en ordonne.

MARTIAN.

Nous allons, & tous deux, ſeigneur lui faire voir
Qu'elle doit mieux uſer de l'abſolu pouvoir.
Modérez cependant l'excès de votre peine,
Remettez vos eſprits dans l'entretien d'Irène.

LEON.

D'Irène ? & ſes conſeils m'ont trahi, m'ont perdu.

MARTIAN.

Son zèle pour un frère a fait ce qu'il a dû.
Pouvait-elle prévoir cette ſupercherie
Qu'a faite à votre amour l'orgueil de Pulchérie ?
J'oſe en parler ainſi, mais ce n'eſt qu'entre nous.
Nous lui rendrons l'eſprit plus traitable & plus doux,
Et vous rapporterons ſon cœur & ce grand titre.
Allez.

LEON.

Entre elle & moi que n'êtez-vous l'arbitre ?
Adieu, c'eſt de vous ſeul que je puis recevoir
De quoi garder encor quelque reſte d'eſpoir.

SCENE V.

MARTIAN, JUSTINE.

MARTIAN.

JUSTINE, tu le vois, ce bienheureux obſtacle,
Dont ton amour ſemblait preſſentir le miracle.
Je ne te défends point en cette occaſion,
De prendre un peu d'eſpoir ſur leur diviſion ;
Mais garde-toi d'avoir une ame aſſez hardie,
Pour faire à leur amour la moindre perfidie.
Le mien de ce revers s'applique tant de part,
Que j'eſpère en mourir quelques momens plus tard :
Mais de quel front enfin leur donner à connaître
Les périls d'un amour que nous avons vu naître,
Dont nous avons été tous deux les confidens,
Et peut-être formé les vœux les plus ardens ?
De tous leurs déplaiſirs c'eſt nous rendre coupables ;
Servons-les en amis, en amans véritables ;
Le véritable amour n'eſt point intéreſſé.
Allons, j'achèverai comme j'ai commencé ;
Suis l'exemple, & fais voir qu'une ame généreuſe

Trouve dans sa vertu de quoi se rendre heureuse,
D'un sincère devoir fait son unique bien,
Et jamais ne s'expose à se reprocher rien.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PULCHÉRIE, MARTIAN, JUSTINE.

PULCHERIE.

Je vous ai dit mon ordre. Allez, ſeigneur, de grace,
Sauvez mon triſte cœur du coup qui le menace,
Mettez tout le ſénat dans ce cher intérêt.

MARTIAN.

Madame, il ſait aſſez combien Léon vous plaît,
Et le nomme aſſez haut, alors qu'il vous défère
Un choix que votre amour vous a déjà fait faire.

PULCHERIE.

Que ne m'en fait-il donc une obligeante loi ?
Ce n'eſt pas le choiſir que s'en remettre à moi,
C'eſt attendre l'iſſue à couvert de l'orage :
Si l'on m'en applaudit, ce ſera ſon ouvrage ;
Et ſi j'en ſuis blâmée, il n'y veut point de part ;
En doute du ſuccès, il en fuit le haſard ;
Et lorſque je l'en veux garant vers tout le monde,
Il veut qu'à l'univers moi ſeule j'en réponde.
Ainſi m'abandonnant au choix de mes ſouhaits,
S'il eſt des mécontens, moi ſeule je les fais ;
Et je devrai moi ſeule appaiſer le murmure.

De ceux à qui ce choix ſemblera faire injure,
Prévenir leur révolte & calmer les mutins
Qui porteront envie à nos heureux deſtins.

MARTIAN.

Aſpar vous aura vue, & cette ame chagrine....

PULCHERIE.

Il m'a vue, & j'ai vu quel chagrin le domine;
Mais il n'a pas laiſſé de me faire juger
Du choix que fait mon cœur quel ſera le danger.
Il part de bons avis quelquefois de la haine;
On peut tirer du fruit de tout ce qui fait peine;
Et des plus grands deſſeins qui veut venir à bout,
Prête l'oreille à tous, & fait profit de tout.

MARTIAN.

Mais vous avez promis, & la foi qui vous lie...

PULCHERIE.

Je ſuis impératrice, & j'étais Pulchérie.
De ce trône ennemi de mes plus doux ſouhaits
Je regarde l'amour comme un de mes ſujets:
Je veux que le reſpect qu'il doit à ma couronne,
Repouſſe l'attentat qu'il fait ſur ma perſonne;
Je veux qu'il m'obéiſſe au-lieu de me trahir;
Je veux qu'il donne à tous l'exemple d'obéir;
Et jalouſe déjà de mon pouvoir ſuprême,
Pour l'affermir ſur tous je le prends ſur moi-même.

MARTIAN.

Ainſi donc ce Léon qui vous était ſi cher....

PULCHERIE.

Je l'aime d'autant plus qu'il m'en faut détacher.

MARTIAN.

Serait-il à vos yeux moins digne de l'empire,
Qu'alors que vous preffiez le fénat de l'élire ?

PULCHERIE.

Il fallait qu'on le vît des yeux dont je le voi,
Que de tout fon mérite on convînt avec moi,
Et que par une eftime éclatante & publique,
On mît l'amour d'accord avec la politique.
J'aurais déjà rempli l'efpoir d'un fi beau feu,
Si le choix du fénat m'en eût donné l'aveu.
J'aurais pris le parti dont il me faut défendre;
Et fi jufqu'à Léon je n'ofe plus defcendre,
Il m'était glorieux le voyant fouverain,
De remonter au trône, en lui donnant la main.

MARTIAN.

Votre cœur tiendra bon pour lui contre tous autres.

PULCHERIE.

S'il a ces fentimens, ce ne font pas les vôtres;
Non, feigneur, c'eft Léon, c'eft fon jufte courroux,
Ce font ces déplaifirs qui s'expliquent par vous
Vous prêtez votre bouche, & n'êtes pas capable
De donner à ma gloire un confeil qui l'accable.

MARTIAN.

Mais fes rivaux ont-ils plus de mérite ?

PULCHERIE.

Non;
Mais ils ont plus d'emploi, plus de rang, plus de nom;
Et fi de ce grand choix ma flamme eft la maîtreffe,
Je commence à régner par un trait de faibleffe.

MARTIAN.

Et tenez-vous fort sûr qu'une légéreté
Donnera plus d'éclat à votre dignité ?
Pardonnez-moi ce mot s'il a trop de franchiſe ;
Le peuple aura peut-être une ame moins ſoumiſe :
Il aime à cenſurer ceux qui lui font la loi,
Et vous reprochera juſqu'au manque de foi.

PULCHERIE.

Je vous ai déjà dit ce qui m'en juſtifie :
Je ſuis impératrice, & j'étais Pulchérie.
J'oſe vous dire plus, Léon a des jaloux,
Qui n'en font pas, ſeigneur, même eſtime que nous.
Pour ſurprenant que ſoit l'eſſai de ſon courage,
Les vertus d'empereur ne ſont point de ſon âge ;
Il eſt jeune & chez eux c'eſt un ſi grand défaut,
Que ce mot prononcé détruit tout ce qu'il vaut.
Si donc j'en fais le choix, je paraîtrai le faire,
Pour régner ſous ſon nom ainſi que ſous mon frère :
Vous-même qu'ils ont vu ſous lui dans un emploi,
Où vos conſeils régnaient autant & plus que moi,
Ne donnerez-vous point quelque lieu de vous dire,
Que vous n'aurez voulu qu'un fantôme à l'empire ?
Et que dans un tel choix vous vous ferez flatté
De garder en vos mains toute l'autorité ?

MARTIAN.

Ce n'eſt pas mon deſſein, madame ; & s'il faut dire
Sur le choix de Léon ce que le ciel m'inſpire,
Dès cet heureux moment qu'il ſera votre époux,
J'abandonne Byzance, & prends congé de vous,
Pour aller dans le calme & dans la ſolitude,

De la mort qui m'attend faire l'heureuſe étude.
Voilà comme j'aſpire à gouverner l'état.
Vous m'avez commandé d'aſſembler le ſénat ;
J'y vais, madame.

PULCHERIE.

Quoi, Martian m'abandonne,
Quand il faut ſur ma tête affermir la couronne !
Lui de qui le grand cœur, la prudence, la foi...

MARTIAN.

Tout le prix que j'en veux, c'eſt de mourir à moi.

SCENE II.

PULCHÉRIE, JUSTINE.

PULCHERIE.

QUE me dit-il, Juſtine, & de quelle retraite
Oſe-t-il menacer l'hymen qu'il me ſouhaite ?
De Léon près de moi ne ſe fait-il l'appui,
Que pour mieux dédaigner de me ſervir ſous lui ?
Le hait-il ? le craint-il ? & par quelle autre cauſe...

JUSTINE.

Qui que vous épouſiez, il voudra même choſe.

PULCHERIE.

S'il était dans un âge à prétendre ma foi,
Comme il ſerait de tous le plus digne de moi,
Ce qu'il donne à penſer aurait quelque apparence :
Mais les ans l'ont dû mettre en entière aſſurance.

JUSTINE.

Que ſavons-nous, madame? eſt-il deſſous les cieux
Un cœur impénétrable au pouvoir de vos yeux?
Ce qu'ils ont d'habitude à faire des conquêtes,
Trouve à prendre vos fers les ames toujours prêtes;
L'âge n'en met aucune à couvert de leurs traits:
Non que ſur Martian j'en ſache les effets;
Il m'a dit comme à vous que ce grand hyménée
L'enverra loin d'ici finir ſa deſtinée;
Et ſi j'oſe former quelques ſoupçons confus,
Je parle en général, & ne ſais rien de plus.
Mais pour votre Léon, êtes-vous réſolue
A le perdre aujourd'hui de puiſſance abſolue?
Car ne l'épouſer pas, c'eſt le perdre en effet.

PULCHERIE.

Pour te montrer la gêne où ſon nom ſeul me met,
Souffre que je t'explique en faveur de ſa flamme
La tendreſſe du cœur après la grandeur d'ame.
Léon ſeul eſt ma joie, il eſt mon ſeul deſir;
Je n'en puis choiſir d'autre, & n'oſe le choiſir:
Depuis trois ans unie à cette chère idée,
J'en ai l'ame à toute heure, en tous lieux obſédée;
Rien n'en détachera mon cœur que le trépas,
Encor après ma mort n'en répondrais-je pas;
Et ſi dans le tombeau le ciel permet qu'on aime,
Dans le fond du tombeau je l'aimerai de même.
Trône qui m'éblouis; titres qui me flattez,
Pourrez-vous me valoir ce que vous me coûtez?
Et de tout votre orgueil la pompe la plus haute

A-t-elle un bien égal à celui qu'elle m'ôte?

JUSTINE.

Et vous pouvez penser à prendre un autre époux?

PULCHERIE.

Ce n'eſt pas, tu le ſais, à quoi je me réſous.
Si ma gloire à Léon me défend de me rendre,
De tout autre que lui l'amour ſait me défendre.
Qu'il eſt fort cet amour! ſauve-m'en, ſi tu peux:
Vois Léon, parle-lui, dérobe-moi ſes vœux:
M'en faire un prompt larcin, c'eſt me rendre ſervice,
Qui ſaura m'arracher des bords du précipice:
Je le crains, je me crains, s'il n'engage ſa foi,
Et je ſuis trop à lui, tant qu'il eſt tout à moi.
Sens-tu d'un tel effort ton amitié capable?
Ce héros n'a-t-il rien qui te paraiſſe aimable?
Au pouvoir de tes yeux j'unirai mon pouvoir.
Parle, que réſous-tu de faire?

JUSTINE.

Mon devoir.
Je ſors d'un ſang, madame, à me rendre aſſez vaine,
Pour attendre un époux d'une main ſouveraine;
Et n'ayant point d'amour que pour ma liberté,
S'il la faut immoler à votre ſûreté,
J'oſerai... Mais voici ce cher Léon, madame,
Voulez-vous...

PULCHERIE.

Laiſſe-moi conſulter mieux mon ame.
Je ne ſais pas encor trop bien ce que je veux.
Attends un nouvel ordre, & ſuſpends tous tes vœux.

SCENE III.

PULCHÉRIE, LÉON, JUSTINE.

PULCHERIE.

SEIGNEUR, qui vous ramène? eſt-ce l'impatience
D'ajouter à mes maux ceux de votre préſence,
De livrer tout mon cœur à de nouveaux combats?
Et ſouffrai-je trop peu quand je ne vous vois pas?

LEON.

Je viens ſavoir mon ſort.

PULCHERIE.

N'en ſoyez point en doute:
Je vous aime & vous plains, c'eſt-là me peindre toute,
C'eſt tout ce que je ſens; & ſi votre amitié
Sentait pour mes malheurs quelque trait de pitié,
Elle m'épargnerait cette fatale vue,
Qui me perd, m'aſſaſſine, & vous-même vous tue.

LEON.

Vous m'aimez, dites-vous?

PULCHERIE.

Plus que jamais.

LEON.

Hélas!
Je ſouffrirais bien moins ſi vous ne m'aimiez pas.
Pourquoi m'aimer encor ſeulement pour me plaindre?

PULCHERIE.

Comment cacher un feu que je ne puis éteindre?

LEON.

Vous l'étouffez du moins ſous l'orgueil ſcrupuleux
Qui fait ſeul tous les maux dont nous mourons tous deux.
Ne vous en plaignez point, le vôtre eſt volontaire ;
Vous n'avez que celui qu'il vous plait de vous faire ;
Et ce n'eſt pas pour être aux termes d'en mourir,
Que d'en pouvoir guérir dès qu'on s'en veut guérir.

PULCHERIE.

Moi ſeule je me fais les maux dont je ſoupire !
A-ce été ſous ſon nom que j'ai brigué l'empire ?
Ai-je employé mes ſoins, mes amis que pour vous ?
Ai-je cherché par-là qu'à vous voir mon époux ?
Quoi, votre déférence à mes efforts s'oppoſe !
Elle rompt mes projets, & ſeule j'en ſuis cauſe !
M'avoir fait obtenir plus qu'il ne m'était dû,
C'eſt ce qui m'a perdue, & qui vous a perdu.
Si vous m'aimiez, ſeigneur, vous me deviez mieux croire,
Ne pas intéreſſer mon devoir & ma gloire ;
Ce ſont deux ennemis que vous nous avez faits,
Et que tout notre amour n'appaiſera jamais.

Vous m'accablez en vain de ſoupirs, de tendreſſe ;
En vain mon triſte cœur en vos maux s'intéreſſe,
Et vous rend, en faveur de nos communs deſirs,
Tendreſſe pour tendreſſe, & ſoupirs pour ſoupirs :
Lorſqu'à des feux ſi beaux je rends cette juſtice,
C'eſt l'amante qui parle, oyez l'impératrice.

Ce titre eſt votre ouvrage, & vous me l'avez dit ;
D'un ſervice ſi grand votre eſpoir s'applaudit,
Et s'eſt fait en aveugle un obſtacle invincible,
Quand il a cru ſe faire un ſuccès infaillible.

Appuyé de mes soins, assuré de mon cœur,
Il fallait m'apporter la main d'un empereur,
M'élever jusqu'à vous en heureuse sujette ;
Ma joie était entière, & ma gloire parfaite.
Mais puis-je avec ce nom même chose pour vous?
Il faut nommer un maître, & choisir un époux,
C'est la loi qu'on m'impose, ou plutôt c'est la peine
Qu'on attache aux douceurs de me voir souveraine.
Je sais que le sénat d'une commune voix
Me laisse avec respect la liberté du choix ;
Mais il attend de moi celui du plus grand homme
Qui respire aujourd'hui dans l'une & l'autre Rome.
Vous l'êtes, j'en suis sûre, & toutefois, helas!
Un jour on le croira, mais...

LEON.

On ne le croit pas,
Madame, il faut encor du tems & des services;
Il y faut du destin quelques heureux caprices,
Et que la renommée instruite en ma faveur,
Séduisant l'univers, impose à ce grand cœur.
Cependant admirez comme un amant se flatte.
J'avais cru votre gloire un peu moins délicate;
J'avais cru mieux répondre à ce que je vous dois,
En tenant tout de vous, qu'en vous l'offrant en moi ;
Et qu'auprès d'un objet que l'amour sollicite,
Ce même amour pour moi tiendrait lieu de mérite.

PULCHERIE.

Oui, mais le tiendra-t-il auprès de l'univers,
Qui sur un si grand choix tient tous ses yeux ouverts ?
Peut-être le sénat n'ose encor vous élire,

Et si je m'y hasarde, osera m'en dédire ;
Peut-être qu'il s'apprête à faire ailleurs sa cour
Du honteux désaveu qu'il garde à notre amour ;
Car ne nous flattons point, ma gloire inexorable
Me doit au plus illustre, & non au plus aimable,
Et plus ce rang m'élève, & plus sa dignité
M'en fait avec hauteur une nécessité.

LEON.

Rabattez ces hauteurs où tout le cœur s'oppose,
Madame, & pour tous deux hasardez quelque chose :
Tant d'orgueil & d'amour ne s'accordent pas bien ;
Et c'est ne point aimer, que ne hasarder rien.

PULCHERIE.

S'il n'y faut que mon sang, je veux bien vous en croire ;
Mais c'est trop hasarder qu'y hasarder ma gloire ;
Et plus je ferme l'œil aux périls que j'y cours,
Plus je vois que c'est trop, qu'y hasarder vos jours.
Ah, si la voix publique enflait votre espérance,
Jusqu'à me demander pour vous la préférence,
Si des noms que la gloire à l'envi me produit,
Le plus cher à mon cœur faisait le plus de bruit,
Qu'aisément à ce bruit on me verrait souscrire,
Et remettre en vos mains ma personne, & l'empire !
Mais l'empire vous fait trop d'illustres jaloux.
Dans le fond de ce cœur je vous préfère à tous ;
Vous passez les plus grands, mais ils sont plus en vue :
Vos vertus n'ont point eu toute leur étendue ;
Et le monde, ébloui par des noms trop fameux,
N'ose espérer de vous ce qu'il présume d'eux.
Vous aimez, vous plaisez, c'est tout auprès des femmes ;

C'eſt par-là qu'on ſurprend, qu'on enlève leurs ames;
Mais pour remplir un trône, & s'y faire eſtimer,
Ce n'eſt pas tout, ſeigneur, que de plaire & d'aimer;
La plus ferme couronne eſt bientôt ébranlée,
Quand un effort d'amour ſemble l'avoir volée;
Et pour garder un rang ſi cher à nos deſirs,
Il faut un plus grand art que celui des ſoupirs.
Ne vous abaiſſez pas à la honte des larmes,
Contre un devoir ſi fort ce ſont de faibles armes;
Et ſi de tels ſecours vous couronnaient ailleurs,
J'aurais pitié d'un ſceptre acheté par des pleurs.

LEON.

Ah, madame, aviez-vous de ſi fières penſées,
Quand vos bontés pour moi ſe ſont intéreſſées?
Me diſiez-vous alors que le gouvernement
Demandait un autre art que celui d'un amant?
Si le ſénat eût joint ſes ſuffrages au vôtre,
J'en aurais paru digne, autant, ou plus qu'un autre.
Ce grand art de régner eût ſuivi tant de voix,
Et vous-même...

PULCHERIE.

Oui, ſeigneur, j'aurais ſuivi ce choix,
Sûre que le ſénat, jaloux de ſon ſuffrage,
Contre tout l'univers maintiendrait ſon ouvrage.
Tel contre vous & moi s'oſera révolter,
Qui contre un ſi grand corps craindrait de s'emporter;
Et mépriſant en moi ce que l'amour m'inſpire,
Reſpecterait en lui le démon de l'empire.

LEON.

Mais l'offre qu'il vous fait d'en croire tous vos vœux..

PULCHERIE.

PULCHÉRIE.

N'est qu'un refus moins rude, & plus respectueux.

LEON.

Quelles illusions de gloire chimérique,
Quels farouches égards de dure politique,
Dans ce cœur tout à moi, mais qu'en vain j'ai charmé,
Me font le plus aimable & le moins estimé ?

PULCHERIE.

Arrêtez, mon amour ne vient que de l'estime.
Je vous vois un grand cœur, une vertu sublime,
Une ame, une valeur digne de mes aïeux ;
Et si tout le sénat avait les mêmes yeux...

LEON.

Laissons-là le sénat, & m'apprenez de grace,
Madame, à quel heureux je dois quitter la place,
Qui je dois imiter pour obtenir un jour
D'un orgueil souverain le prix d'un juste amour.

PULCHERIE.

J'aurai peine à choisir, choisissez-le vous-même,
Cet heureux, & nommez qui vous voulez que j'aime ;
Mais vous souffrez assez sans devenir jaloux.

J'aime, & si ce grand choix ne peut tomber sur vous,
Aucun autre du moins, quelque ordre qu'on m'en donne,
Ne se verra jamais maître de ma personne:
Je le jure en vos mains, & j'y laisse mon cœur.
N'attendez rien de plus, à moins d'être empereur ;
Mais j'entends, empereur, comme vous devez l'être,
Par le choix d'un sénat qui vous prenne pour maître,
Qui d'un état si grand vous fasse le soutien,
Et d'un commun suffrage autorise le mien.

Je le fais raſſembler exprès pour vous élire,
Ou me laiſſer moi ſeule à gouverner l'empire,
Et ne plus m'aſſervir à ce dangereux choix,
S'il ne me veut pour vous donner toutes ſes voix.
Adieu, ſeigneur, je crains de n'être plus maîtreſſe
De ce que vos regards m'inſpirent de faibleſſe,
Et que ma peine, égale à votre déplaiſir,
Ne coûte à mon amour quelque indigne ſoupir.

SCENE IV.

LÉON, JUSTINE.

LEON.

C'EST trop de retenue, il eſt tems que j'éclate.
Je ne l'ai point nommée ambitieuſe, ingrate,
Mais le ſujet enfin va céder à l'amant,
Et l'excès du reſpect au juſte emportement.
Dites-le moi, madame, a-t-on vu perfidie
Plus noire au fond de l'ame, au dehors plus hardie?
A-t-on vu plus d'étude arracher la raiſon
A l'indigne ſecours de tant de trahiſon?
Loin d'en baiſſer les yeux, l'orgueilleuſe en fait gloire;
Elle nous l'oſe peindre en illuſtre victoire;
L'honneur & le devoir eux ſeuls la font agir;
Et m'étant plus fidèle, elle aurait à rougir.

JUSTINE.

La gêne qu'elle en ſouffre égale bien la vôtre:
Pour vous elle renonce à choiſir aucun autre,

Elle-même en vos mains en a fait le ferment.

LEON.

Illufion nouvelle, & pur amufement.
Il n'eft, madame, il n'eft que trop de conjonctures
Où les nouveaux fermens font de nouveaux parjures.
Qui fait l'art de régner les rompt avec éclat,
Et ne manque jamais de cent raifons d'état.

JUSTINE.

Mais fi vous la piquiez d'un peu de jaloufie,
Seigneur, fi vous brouilliez par-là fa fantaifie,
Son amour mal éteint pourrait vous rappeller,
Et fa gloire aurait peine à vous laiffer aller.

LEON.

Me foupçonneriez-vous d'avoir l'ame affez baffe
Pour employer la feinte à tromper ma difgrace?
Je fuis jeune, & j'en fais trop mal ici ma cour,
Pour joindre à ce défaut un faux éclat d'amour.

JUSTINE.

L'agréable défaut, feigneur, que la jeuneffe!
Et que de vos jaloux l'importune fageffe,
Toute fière qu'elle eft, le voudrait racheter
De tout ce qu'elle croit, & croira mériter!
Mais fi feindre en amour à vos yeux eft un crime,
Portez fans feinte ailleurs votre plus tendre eftime,
Puniffez tant d'orgueil par de juftes dédains,
Et mettez votre cœur en de plus fûres mains.

LEON.

Vous voyez qu'à fon rang elle me facrifie,
Madame, & vous voulez que je la juftifie!
Qu'après tous les mépris qu'elle montre pour moi,

Je lui prête un exemple à me voler ſa foi !

JUSTINE.

Aimez à cela près, & ſans vous mettre en peine
Si c'eſt juſtifier ou punir l'inhumaine,
Songez que ſi vos vœux en étaient mal reçus,
On pourrait avec joie accepter ſes refus.
L'honneur qu'on ſe ferait à vous détacher d'elle,
Rendrait cette conquête, & plus noble, & plus belle.
Plus il faut de mérite à vous rendre inconſtant,
Plus en aurait de gloire un cœur qui vous attend ;
Car peut-être en eſt-il, que la princeſſe même
Condamne à vous aimer dès que vous direz, j'aime.
Adieu, c'en eſt aſſez pour la première fois.

LEON.

O ciel ! délivre-moi du trouble où tu me vois.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JUSTINE, IRENE.

JUSTINE.

NON, votre cher Aſpar n'aime point la princeſſe;
Ce n'eſt que pour le rang que tout ſon cœur s'empreſſe;
Et ſi l'on eût choiſi mon père pour Céſar,
J'aurais déjà les vœux de cet illuſtre Aſpar.
Il s'en eſt expliqué tantôt en ma préſence;
Et tout ce que pour elle il a de complaiſance,
Tout ce qu'il lui veut faire, ou craindre, ou dédaigner,
Ne doit être imputé qu'à l'ardeur de régner.
Pulchérie a des yeux qui percent le myſtère,
Et le croit plus rival qu'ami de ce cher frère;
Mais comme elle balance, elle écoute aiſément
Tout ce qui peut d'abord flatter ſon ſentiment.
Voilà ce que j'en ſais.

IRENE.

Je ne ſuis point ſurpriſe
De tout ce que d'Aſpar m'apprend votre franchiſe.
Vous ne m'en dites rien que ce que j'en ai dit,
Lorſqu'à Léon tantôt j'ai dépeint ſon eſprit;
Et j'en ai pénétré l'ambition ſecrète,
Juſques à preſſentir l'offre qu'il vous a faite.

Puisqu'en vain je m'attache à qui ne m'aime pas,
Il faut avec honneur franchir ce mauvais pas;
Il faut à son exemple avoir ma politique,
Trouver à ma disgrace une face héroïque,
Donner à ce divorce une illustre couleur,
Et sous de beaux dehors dévorer ma douleur.
Dites-moi cependant, que deviendra mon frère?
D'un si parfait amour que faut-il qu'il espère?

JUSTINE.

On l'aime, & fortement, & bien plus qu'on ne veut;
Mais pour s'en détacher, on fait tout ce qu'on peut.
Faut-il vous dire tout? On m'a commandé même
D'essayer contre lui l'art & le stratagême.
On me devra beaucoup, si je puis l'ébranler;
On me donne son cœur si je le puis voler;
Et déjà, pour essai de mon obéissance,
J'ai porté quelque attaque, & fait un peu d'avance.
Vous pouvez bien juger comme il a rebuté,
Fidèle amant qu'il est, cette importunité;
Mais pour peu qu'il vous plût appuyer l'artifice,
Cet appui tiendrait lieu d'un signalé service.

IRENE.

Ce n'est point un service à prétendre de moi,
Que de porter mon frère à garder mal sa foi;
Et quand à vous aimer j'aurais su le réduire,
Quel fruit son changement pourrait-il lui produire?
Vous qui ne l'aimez point, pourrez-vous l'accepter?

JUSTINE.

Léon ne saurait être un homme à rejetter;
Et l'on voit si souvent, après la foi donnée,

Naître un parfait amour d'un pareil hyménée,
Que si de son côté j'y voyais quelque jour,
J'espérerais bientôt de l'aimer à mon tour.

IRENE.

C'est trop, & trop peu dire. Est-il encor à naître
Cet amour ? est-il né ?

JUSTINE.

Cela pourrait bien être.
Ne l'examinons point avant qu'il en soit tems ;
L'occasion viendra peut-être, & je l'attends.

IRENE.

Et vous servez Léon auprès de la princesse ?

JUSTINE.

Avec sincérité pour lui je m'intéresse ;
Et si j'en étais crue, il aurait le bonheur
D'en obtenir la main, comme il en a le cœur.
J'obéis cependant aux ordres qu'on me donne,
Et souffrirais ses vœux, s'il perdait la couronne.
Mais la princesse vient.

SCENE II.

PULCHÉRIE, IRENE, JUSTINE.

PULCHERIE.

QUE fait ce malheureux,
Irène ?

IRENE.

Ce qu'on fait dans un fort rigoureux.
Il soupire, il se plaint.

PULCHERIE.

De moi ?

IRENE.

De sa fortune.

PULCHERIE.

Est-il bien convaincu qu'elle nous est commune ;
Qu'ainsi que lui du sort j'accuse la rigueur ?

IRENE.

Je ne pénètre point jusqu'au fond de son cœur,
Mais je sais qu'au dehors sa douleur vous respecte,
Elle se tait de vous.

PULCHERIE.

Ah, qu'elle m'est suspecte !
Un modeste reproche à ses maux sierait bien :
C'est me trop accuser, que de n'en dire rien.
M'aurait-il oubliée, & déjà dans son ame
Effacé tous les traits d'une si belle flamme ?

IRENE.

C'eſt par-là qu'il devrait ſoulager ſes ennuis,
Madame, & de ma part j'y fais ce que je puis.

PULCHERIE.

Ah, ma flamme n'eſt point à tel point affaiblie,
Que je puiſſe endurer, Irène, qu'il m'oublie.
Fais-lui, fais-lui plutôt ſoulager ſon ennui,
A croire que je ſouffre autant & plus que lui.
C'eſt une vérité que j'ai beſoin qu'il croie,
Pour mêler à mes maux quelque inutile joie;
Si l'on peut nommer joie une triſte douceur,
Qu'un digne amour conſerve en dépit du malheur.
L'ame qui l'a ſentie en eſt toujours charmée;
Et même en n'aimant plus il eſt doux d'être aimée.

JUSTINE.

Vous ſouvient-il encor de me l'avoir donné,
Madame? & ce doux ſoin dont votre eſprit gêné...

PULCHERIE.

Souffre un reſte d'amour qui me trouble, & m'accable;
Je ne t'en ai point fait un don irrévocable.
Mais je te le redis, dérobe-moi ſes vœux;
Séduis, enlève-moi ſon cœur, ſi tu le peux.
J'ai trop mis à l'écart celui d'impératrice;
Reprenons avec lui ma gloire, & mon ſupplice;
C'en eſt un, & bien rude, à moins que le ſénat
Mette d'accord ma flamme, & le bien de l'état.

IRENE.

N'eſt-ce point avilir votre pouvoir ſuprême,
Que mendier ailleurs ce qu'il peut de lui-même?

PULCHERIE.

Irène, il te faudrait les mêmes yeux qu'à moi,
Pour voir la moindre part de ce que je prévoi.
Epargne à mon amour la douleur de te dire
A quels troubles ce choix hasarderait l'empire:
Je l'ai déjà tant dit, que mon esprit lassé
N'en saurait plus souffrir le portrait retracé.
Ton frère a l'ame grande, intrépide, sublime;
Mais d'un peu de jeunesse on lui fait un tel crime,
Que si tant de vertus n'ont que moi pour appui,
En faire un empereur, c'est me perdre avec lui.

IRENE.

Quel ordre a pu du trône exclure la jeunesse?
Quel astre à nos beaux jours enchaîne la faiblesse?
Les vertus, & non l'âge, ont droit à ce haut rang;
Et n'était le respect qu'imprime votre sang,
Je dirais que Léon vaudrait bien Théodose.

PULCHERIE.

Sans doute, & toutefois ce n'est pas même chose.
Faible qu'était ce prince à régir tant d'états,
Il avait des appuis que ton frère n'a pas:
L'empire en sa personne était héréditaire;
Sa naissance le tint d'un aïeul, & d'un père;
Il régna dès l'enfance, & régna sans jaloux,
Estimé d'assez peu, mais obéi de tous.
Léon peut succéder aux droits de la puissance,
Mais non pas au bonheur de cette obéissance,
[illegible]ant ce trône où l'amour par ma main l'aurait mis,
Dans mes premiers sujets lui ferait d'ennemis.
Tout ce qu'ont vu d'illustre & la paix, & la guerre,

Aſpire à ce grand nom de maître de la terre :
Tous regardent l'empire ainſi qu'un bien commun,
Que chacun veut pour ſoi, tant qu'il n'eſt pas un.
Pleins de leur renommée, enflés de leurs ſervices,
Combien ce choix pour eux aura-t-il d'injuſtices,
Si ma flamme obſtinée, & ſes odieux ſoins
L'arrêtent ſur celui qu'ils eſtiment le moins ?
Léon eſt d'un mérite à devenir leur maître ;
Mais comme c'eſt l'amour qui m'aide à le connaître,
Tout ce qui contre nous s'oſera mutiner
Dira que je ſuis ſeule à me l'imaginer.

IRENE.

C'eſt donc en vain pour lui qu'on prie, & qu'on eſpère?

PULCHERIE.

Je l'aime, & ſa perſonne à mes yeux eſt bien chère ;
Mais ſi le ciel pour lui n'inſpire le ſénat,
Je ſacrifierai tout au bonheur de l'état.

IRENE.

Que pour vous imiter j'aurais l'ame ravie,
D'immoler à l'état le bonheur de ma vie !
Madame, ou de Léon faites-nous un Céſar,
Ou portez ce grand choix ſur le fameux Aſpar.
Je l'aime & ferais gloire, en dépit de ma flamme,
De faire un maître à tous de celui de mon ame ;
Et pleurant pour le frère en ce grand changement,
Je m'en conſolerais à voir régner l'amant.
Des deux têtes qu'au monde on me voit les plus chères
Elevez l'une & l'autre au trône de vos pères,
Daignez...

PULCHERIE.

Aſpar ſerait digne d'un tel honneur,
Si vous pouviez, Irène, un peu moins ſur ſon cœur.
J'aurais trop à rougir, ſi ſous le nom de femme
Je le faiſais régner ſans régner dans ſon ame,
Si j'en avais le titre, & vous tout le pouvoir,
Et qu'entre nous ma cour partageât ſon devoir.

IRENE.

Ne l'appréhendez pas; de quelque ardeur qu'il m'aime,
Il eſt plus à l'état, madame, qu'à lui-même.

PULCHERIE.

Je le crois comme vous, & que ſa paſſion
Regarde plus l'état que vous, moi, ni Léon.
C'eſt vous entendre, Irène, & vous parler ſans feindre:
Je vois ce qu'il projette, & ce qu'il en faut craindre.
L'aimez-vous?

IRENE.

Je l'aimai, quand je crus qu'il m'aimait;
Je voyais ſur ſon front un air qui me charmait;
Mais depuis que le tems m'a fait mieux voir ſa flamme,
J'ai preſque éteint la mienne, & dégagé mon ame.

PULCHERIE.

Achevez; tel qu'il eſt, voulez-vous l'épouſer?

IRENE.

Oui, madame, ou du moins le pouvoir refuſer.
Après deux ans d'amour, il y va de ma gloire:
L'affront ſerait trop grand, & la tache trop noire,
Si, dans la conjonƈture où l'on eſt aujourd'hui,
Il m'oſait regarder comme indigne de lui.
Ses deſſeins vont plus haut, & voyant qu'il vous aime,

Bien que peut-être moins que votre diadême,
Je n'ai vu rien en moi qui le pût retenir,
Et je ne vous l'offrais, que pour le prévenir.
C'eſt ainſi que j'ai cru me mettre en aſſurance,
Par l'éclat généreux d'une fauſſe apparence.
Je vous cédais un bien que je ne puis garder,
Et qu'à vous ſeule enfin ma gloire peut céder.

PULCHÉRIE.

Repoſez-vous ſur moi, votre Aſpar vient.

SCENE III.

PULCHÉRIE, ASPAR, IRENE, JUSTINE.

ASPAR.

Madame,
Déjà ſur vos deſſeins, j'ai lu dans plus d'une ame,
Et crois de mon devoir de vous mieux avertir
De ce que ſur tous deux on m'a fait preſſentir.
J'eſpère pour Léon, & j'y fais mon poſſible;
Mais j'en prévois, madame, un murmure infaillible,
Qui pourra ſe borner à quelque émotion,
Et peut aller plus loin que la ſédition.

PULCHERIE.

Vous en ſavez l'auteur; parlez, qu'on le puniſſe,
Que moi-même au ſénat j'en demande juſtice.

ASPAR.

Peut-être eſt-ce quelqu'un que vous pourriez choiſir,
S'il vous fallait ailleurs tourner votre deſir,
Et dont le choix illuſtre à tel point ſaurait plaire,
Que nous n'aurions à craindre aucun parti contraire.
Comme à vous le nommer ce ſerait fait de lui,
Ce ſerait à l'empire ôter un ferme appui,
Et livrer un grand cœur à ſa perte certaine,
Quand il n'eſt pas encor digne de votre haine.

PULCHERIE.

On me fait mal ſa cour avec de tels avis,
Qui ſans nommer perſonne, en nomment plus de dix.
Je hais l'empreſſement de ces devoirs ſincères,
Qui ne jette en l'eſprit que de vagues chimères;
Et ne me préſentant qu'un obſcur avenir,
Me donne tout à craindre, & rien à prévenir.

ASPAR.

Le beſoin de l'état eſt ſouvent un myſtère,
Dont la moitié ſe dit, & l'autre eſt bonne à taire.

PULCHERIE.

Il n'eſt ſouvent auſſi qu'un pur fantôme en l'air,
Que de ſecrets reſſorts font agir & parler,
Et s'arrête où le fixe une ame prévenue,
Qui pour ſes intérêts le forme, & le remue.
Des beſoins de l'état ſi vous êtes jaloux,
Fiez-vous-en à moi, qui les vois mieux que vous.
Martian comme vous, à vous parler ſans feindre,
Dans le choix de Léon voit quelque choſe à craindre;
Mais il m'apprend de qui je dois me défier;
Et je puis, ſi je veux, me le ſacrifier.

ASPAR.

Qui nomme-t-il, madame ?

PULCHERIE.

Aſpar, c'eſt un myſtère
Dont la moitié ſe dit, & l'autre eſt bonne à taire.
Si l'on hait tant Léon, du moins réduiſez-vous
A faire qu'on m'admette à régner ſans époux.

ASPAR.

Je ne l'obtiendrai point, la choſe eſt ſans exemple.

PULCHERIE.

La matière au vrai zèle en eſt d'autant plus ample;
Et vous en montrerez de plus rares effets,
En obtenant pour moi ce qu'on n'obtint jamais.

ASPAR.

Oui, mais qui voulez-vous que le ſénat vous donne,
Madame, ſi Léon...

PULCHERIE.

Ou Léon, ou perſonne.
A l'un de ces deux points amenez les eſprits.
Vous adorez Irène, Irène eſt votre prix.
Je la laiſſe avec vous, afin que votre zèle
S'allume à ce beau feu que vous avez pour elle.
Juſtine, ſuivez-moi.

SCENE IV.

ASPAR, IRENE.

IRENE.

Ce prix qu'on vous promet,
Sur votre ame, ſeigneur, doit faire peu d'effet.
La mienne toute acquiſe à votre ardeur ſincère,
Ne peut à ce grand cœur tenir lieu de ſalaire;
Et l'amour à tel point vous rend maître du mien,
Que me donner à vous, c'eſt ne vous donner rien.

ASPAR.

Vous dites vrai, madame, & du moins j'oſe dire,
Que me donner un cœur au-deſſous de l'empire,
Un cœur qui me veut faire une honteuſe loi,
C'eſt ne me donner rien qui ſoit digne de moi.

IRENE.

Indigne que je ſuis d'une foi ſi douteuſe,
Vous fais-je quelque loi qui puiſſe être honteuſe?
Et ſi Léon devai l'empire à votre appui,
Lui qui vous y ferait le premier d'après lui,
Auriez-vous à rougir de l'en avoir fait maître,
Seigneur, vous qui voyez que vous ne pouvez l'être?
Mettez-vous, j'y conſens, au-deſſus de l'amour,
Si pour monter au trône il s'offre quelque jour,
Qu'à ce glorieux titre un amant ſoit volage,
Je puis l'en eſtimer, l'en aimer davantage,

Et

Et voir avec plaisir la belle ambition
Triompher d'une ardente & longue passion.
L'objet le plus charmant doit céder à l'empire.
Régnez, j'en dédirai mon cœur, s'il en soupire.
Vous ne m'en croyez pas, seigneur, & toutefois
Vous régneriez bientôt, si l'on suivait ma voix.
Apprenez à quel point pour vous je m'intéresse.
Je viens de vous offrir moi-même à la princesse;
Et je sacrifiais mes plus chères ardeurs
A l'honneur de vous mettre au faite des grandeurs.
Vous savez sa réponse, *ou Léon ou personne*.

ASPAR.

C'est agir en amante, & généreuse, & bonne:
Mais sûre d'un refus qui doit rompre le coup,
La générosité ne coûte pas beaucoup.

IRENE.

Vous voyez les chagrins où cette offre m'expose,
Et ne me voulez pas devoir la moindre chose!
Ah, si j'osais, seigneur, vous appeller ingrat!

ASPAR.

L'offre sans doute est rare & ferait grand éclat,
Si pour mieux éblouir vous aviez eu l'adresse
D'ébranler tant soit peu l'esprit de la princesse:
Elle est impératrice, & d'un seul, *je le veux*,
Elle peut de Léon faire un monarque heureux:
Qu'a-t-il besoin de moi, lui qui peut tout sur elle?

IRENE.

N'insultez point, seigneur, une flamme si belle;
L'amour las de gémir sous les raisons d'état,

Pourrait n'en croire pas tout-à-fait le ſénat.

ASPAR.

L'amour n'a qu'à parler. Le ſénat, quoiqu'on penſe,
N'aura que du reſpect & de la déférence ;
Et de l'air dont la choſe a déjà pris ſon cours,
Léon pourra ſe voir empereur pour trois jours.

IRENE.

Trois jours peuvent ſuffire à faire bien des choſes ;
La cour en moins de tems voit cent métamorphoſes :
En moins de tems un prince, à qui tout eſt permis,
Peut rendre ce qu'il doit aux vrais & faux amis.

ASPAR.

L'amour qui parle ainſi ne paraît pas fort tendre.
Mais je vous aime aſſez, pour ne vous pas entendre ;
Et dirai toutefois, ſans m'en embarraſſer,
Qu'il eſt un peu bien tôt pour vous de menacer.

IRENE.

Je ne menace point, ſeigneur, mais je vous aime
Plus que moi, plus encor que ce cher frère même.
L'amour tendre eſt timide & craint pour ſon objet,
Dès qu'il lui voit former un dangereux projet.

ASPAR.

Vous m'aimez, je le crois, du moins cela peut être ;
Mais de quelle façon le faites-vous connaître ?
L'amour inſpire-t-il ce rare empreſſement
De voir régner un frère aux dépens d'un amant ?

IRENE.

Il m'inſpire à regret la peur de votre perte.

Régnez, je vous l'ai dit, la porte en eſt ouverte.
Vous avez du mérite & je manque d'appas;
Dédaignez, quittez-moi, mais ne vous perdez pas.
Pour le ſalut d'un frère ai-je ſi peu d'alarmes,
Qu'il y faille ajouter d'autres ſujets de larmes?
C'eſt aſſez que pour vous j'oſe en vain ſoupirer:
Ne me réduiſez point, ſeigneur, à vous pleurer.

ASPAR.

Gardez, gardez vos pleurs pour ceux qui ſont à plaindre:
Puiſque vous m'aimez tant, je n'ai point lieu de craindre.
Quelque peine qu'on doive à ma témérité,
Votre main qui m'attend fera ma ſûreté;
Et contre le courroux le plus inexorable
Elle me ſervira d'aſyle inviolable.

IRENE.

Vous la voudrez peut-être & la voudrez trop tard.
Ne vous expoſez point, ſeigneur, à ce haſard;
Je doute ſi j'aurais toujours même tendreſſe,
Et pourrais de ma main n'être pas la maîtreſſe.
Je vous parle ſans feindre & ne fais point railler,
Lorſqu'au ſalut commun il nous faut travailler.

ASPAR.

Et je veux bien auſſi vous répondre ſans feindre
J'ai pour vous un amour à ne jamais s'éteindre,
Madame, & dans l'orgueil que vous-même approuvez,
L'amitié de Léon a ſes droits conſervés:
Mais ni cette amitié, ni cet amour ſi tendre,
Quelques ſoins, quelque effort qu'il vous en plaiſe attendre,
Ne me verront jamais l'eſprit perſuadé,

Que je doive obéir à qui j'ai commandé,
A qui, si j'en puis croire un cœur qui vous adore,
J'aurai droit & long-tems de commander encore.
Ma gloire qui s'oppose à cet abaissement,
Trouve en tous mes égaux le même sentiment.
Ils ont fait la princesse arbitre de l'empire.
Qu'elle épouse Léon, tous sont prêts d'y souscrire;
Mais je ne réponds pas d'un long respect en tous,
A moins qu'il associe aussi-tôt l'un de nous.
La chose est peu nouvelle, & je ne vous propose
Que ce que l'on a fait pour le grand Théodose.
C'est par-là que l'empire est tombé dans ce sang,
Si fier de sa naissance & si jaloux du rang.
Songez sur cet exemple à vous rendre justice,
A me faire empereur pour être impératrice;
Vous avez du pouvoir, madame, usez-en bien,
Et pour votre intérêt attachez-vous au mien.

IRENE.

Léon dispose-t-il du cœur de la princesse ?
C'est un cœur fier & grand; le partage la blesse;
Elle veut tout ou rien, & dans ce haut pouvoir
Elle éteindra l'amour plutôt que d'en déchoir.
Près d'elle avec le tems nous pourrons davantage:
Ne pressons point, seigneur, un si juste partage.

ASPAR.

Vous le voudrez peut-être, & le voudrez trop tard;
Ne laissez point long-tems nos destins au hasard;
J'attends de votre amour cette preuve nouvelle.
Adieu, madame.

IRENE.

Adieu, l'ambition eſt belle;
Mais vous n'êtes, ſeigneur, avec ce ſentiment,
Ni véritable ami, ni véritable amant.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PULCHÉRIE, JUSTINE.

PULCHERIE.

JUSTINE, plus j'y penſe, & plus je m'inquiète :
Je crains de n'avoir plus une amour ſi parfaite ;
Et que ſi de Léon on me fait un époux,
Un bien ſi deſiré ne me ſoit plus ſi doux.
Je ne ſais ſi le rang m'aurait fait changer d'ame ;
Mais je tremble à penſer que je ſerais ſa femme,
Et qu'on n'épouſe point l'amant le plus chéri,
Qu'on ne ſe faſſe un maître auſſi-tôt qu'un mari.
J'aimerais à régner avec l'indépendance
Que des vrais ſouverains s'aſſure la prudence :
Je voudrais que le ciel inſpirât au ſénat
De me laiſſer moi ſeule à gouverner l'état,
De m'épargner ce maître ; & vois d'un œil d'envie
Toujours Sémiramis, & toujours Zénobie.
On triompha de l'une, & pour Sémiramis,
Elle uſurpa le nom, & l'habit de ſon fils ;
Et ſous l'obſcurité d'une longue tutelle,
Cet habit & ce nom régnaient tous deux plus qu'elle :
Mais mon cœur de leur ſort n'en eſt pas moins jaloux ;
C'était régner enfin & régner ſans époux.

Le triomphe n'en fait qu'affermir la mémoire;
Et le déguisement n'en détruit point la gloire.

JUSTINE.

Que les choses bientôt prendraient un autre tour,
Si le sénat prenait le parti de l'amour :
Que bientôt... mais je vois Aspar avec mon père.

PULCHERIE.

Sachons d'eux quel destin le ciel vient de me faire.

SCENE II.

ASPAR, MARTIAN, PULCHÉRIE, JUSTINE.

MARTIAN.

MADAME, le sénat nous députe tous deux,
Pour vous jurer encor qu'il suivra tous vos vœux,
Après qu'entre vos mains il a remis l'empire,
C'est faire un attentat que de vous rien prescrire;
Et son respect vous prie une seconde fois
De lui donner vous seule un maître à votre choix.

PULCHERIE.

Il pouvait le choisir.

MARTIAN.

Il s'en défend l'audace,
Madame, & sur ce point il vous demande grace.

PULCHERIE.

Pourquoi donc m'en fait-il une nécessité ?

MARTIAN.

Pour donner plus de force à votre autorité.

PULCHERIE.

Son zèle eſt grand pour elle, il faut le ſatisfaire,
Et lui mieux obéir qu'il n'a daigné me plaire.
Sexe, ton ſort en moi ne peut ſe démentir,
Pour être ſouveraine, il faut m'aſſujettir;
En montant ſur le trône entrer dans l'eſclavage,
Et recevoir des loix de qui me rend hommage.
Allez, dans quelques jours je vous ferai ſavoir
Le choix que par ſon ordre aura fait mon devoir.

ASPAR.

Il tiendrait à faveur, & bien haute, & bien rare,
De le ſavoir, madame, avant qu'il ſe ſépare.

PULCHERIE.

Quoi, pas un ſeul moment pour en délibérer!
Mais je ferais un crime à le plus différer;
Il vaut mieux, pour eſſai de ma toute-puiſſance,
Montrer un digne effet de pleine obéiſſance.
Retirez-vous, Aſpar, vous aurez votre tour.

SCENE III.

PULCHÉRIE, MARTIAN, JUSTINE.

PULCHERIE.

ON m'a dit que pour moi vous aviez de l'amour;
Seigneur, ferait-il vrai?

MARTIAN.

Qui vous l'a dit, madame?

PULCHERIE.

Vos fervices, mes yeux, le trouble de votre ame,
L'exil que mon hymen vous devait impofer,
Sont-ce là des témoins, feigneur, à récufer?

MARTIAN.

C'eft donc à moi, madame, à confeffer mon crime
L'amour naît aifément du zèle & de l'eftime;
Et l'affiduité près d'un charmant objet
N'attend point notre aveu pour faire fon effet.
Il m'eft honteux d'aimer; il vous l'eft d'être aimée
D'un homme dont la vie eft déjà confumée,
Qui ne vit qu'à regret depuis qu'il a pu voir
Jufqu'où fes yeux charmés ont trahi fon devoir.
Mon cœur qu'un fi long âge en mettait hors d'alarmes,
S'eft vu livré par eux à ces dangereux charmes.
En vain, madame, en vain je m'en fuis défendu;
En vain j'ai fu me taire, après m'être rendu.
On m'a forcé d'aimer, on me force à le dire.
Depuis plus de dix ans je languis, je foupire,

Sans que de tout l'excès d'un ſi long déplaiſir
Vous ayez pu ſurprendre une larme, un ſoupir;
Mais enfin la langueur qu'on voit ſur mon viſage,
Eſt encor plus l'effet de l'amour que de l'âge.
Il faut faire un heureux, le jour n'en eſt pas loin;
Pardonnez à l'horreur d'en être le témoin,
Si mes maux, & ce feu digne de votre haine,
Cherchent dans un exil leur remède, & ſa peine.
Adieu, vivez heureuſe, & ſi tant de jaloux...

PULCHERIE.

Ne partez pas, ſeigneur, je les tromperai tous;
Et puiſque de ce choix aucun ne me diſpenſe,
Il eſt fait, & de tel à qui pas un ne penſe.

MARTIAN.

Quel qu'il ſoit, il ſera l'arrêt de mon trépas,
Madame.

PULCHERIE.

Encor un coup, ne vous éloignez pas.
Seigneur, juſques ici vous m'avez bien ſervie;
Vos lumières ont fait tout l'éclat de ma vie;
La vôtre s'eſt uſée à me favoriſer.
Il faut encor plus faire, il faut...

MARTIAN.

Quoi?

PULCHERIE.

M'épouſer.

MARTIAN.

Moi, madame!

PULCHERIE.

Oui, ſeigneur, c'eſt le plus grand ſervice

Que vos soins puissent rendre à votre impératrice.
Non qu'en m'offrant à vous je réponde à vos feux,
Jusques à souhaiter des fils, & des neveux.
Mon aïeul dont par-tout les hauts faits retentissent,
Voudra bien qu'avec moi ses descendans finissent,
Que j'en sois la dernière, & ferme dignement
D'un si grand empereur l'auguste monument.
Qu'on ne prétende plus que ma gloire s'expose
A laisser des Césars du sang de Théodose.
Qu'ai-je affaire de race à me déshonorer,
Moi qui n'ai que trop vu ce sang dégénérer,
Et qui, s'il est fécond en illustres princesses,
Dans les princes qu'il forme ne montre que faiblesses.
Ce n'est pas que Léon choisi pour souverain,
Pour me rendre à mon rang, n'eût obtenu ma main;
Mon amour à ce prix se fut rendu justice;
Mais puisqu'on m'a sans lui nommée impératrice,
Je dois à ce haut rang d'assez nobles projets,
Pour n'admettre en mon lit aucun de mes sujets.
Je ne veux plus d'époux, mais il m'en faut une ombre,
Qui des Césars pour moi puisse grossir le nombre;
Un mari, qui content d'être au-dessus des rois,
Me donne ses clartés, & dispense mes loix;
Qui n'étant en effet que mon premier ministre,
Pare ce que sous moi l'on craindrait de sinistre,
Et pour tenir en bride un peuple sans raison,
Paraisse mon époux, & n'en ait que le nom.
Vous m'entendez, seigneur, & c'est assez vous dire;
Prêtez-moi votre main, je vous donne l'empire.
Eblouissons le peuple, & vivons entre nous,

Comme s'il n'était point d'épouſe, ni d'époux.
Si ce n'eſt poſſéder l'objet de votre flamme,
C'eſt vous rendre du moins le maître de ſon ame,
L'ôter à vos rivaux, vous mettre au-deſſus d'eux,
Et de tous mes amans vous voir le plus heureux.

MARTIAN.

Madame...

PULCHERIE.

A vos hauts faits je dois ce grand ſalaire;
Et j'acquitte envers vous, & l'état, & mon frère.

MARTIAN.

Aurait-on jamais cru, madame...

PULCHERIE.

Allez, ſeigneur,
Allez en plein ſénat faire voir l'empereur.
Il demeure aſſemblé pour recevoir ſon maître;
Allez-y de ma part vous faire reconnaître;
Ou ſi votre ſouhait ne répond pas au mien,
Faites grace à mon ſexe, & ne m'en dites rien.

MARTIAN.

Souffrez qu'à vos genoux, madame...

PULCHERIE.

Allez, vous dis-je.
Je m'oblige encor plus que je ne vous oblige;
Et mon cœur qui vous vient d'ouvrir ſes ſentimens,
N'en veut, ni de refus, ni de remerciemens.
Faites entrer Aſpar.

SCENE IV.

PULCHERIE, ASPAR, JUSTINE.

PULCHERIE.

Que faites-vous d'Irène ?
Quand l'épouserez-vous ? Ce mot vous fait-il peine ?
Vous ne répondez point !

ASPAR.

Non, madame, & je dois
Ce respect aux bontés que vous avez pour moi.
Qui se tait obéit.

PULCHERIE.

J'aime assez qu'on s'explique.
Les silences de cour ont de la politique ;
Si-tôt que nous parlons, qui consent, applaudit ;
Et c'est en se taisant que l'on nous contredit.
Le tems m'éclaircira de ce que je soupçonne.
Cependant j'ai fait choix de l'époux qu'on m'ordonne.
Léon vous faisait peine, & j'ai dompté l'amour,
Pour vous donner un maître admiré dans la cour,
Adoré dans l'armée, & que de cet empire
Les plus fermes soutiens feraient gloire d'élire ;
C'est Martian.

ASPAR.

Tout vieil, & tout cassé qu'il est !

PULCHERIE.

Tout vieil & tout caſſé je l'épouſe, il me plaît.
J'ai mes raiſons. Au reſte, il a beſoin d'un gendre,
Qui partage avec lui les ſoins qu'il lui faut prendre,
Qui ſoutienne des ans penchés dans le tombeau,
Et qui porte ſous lui la moitié d'un fardeau.
Qui jugeriez-vous propre à remplir cette place?
Une ſeconde fois vous paraiſſez de glace?

ASPAR.

Madame, Aréobinde, & Procope, tous deux
Ont engagé leur cœur, & formé d autres vœux.
Sans cela je dirais...

PULCHERIE.

Et ſans cela moi-même
J'élèverais Aſpar à cet honneur ſuprême;
Mais quand il ferait homme à pouvoir aiſément,
Renoncer aux douceurs de ſon attachement,
Juſtine n'aurait pas une ame aſſez hardie,
Pour accepter un cœur noirci de perfidie,
Et vous regarderait comme un volage eſprit,
Toujours prêt à donner où la fortune rit.
N'en ſavez-vous aucun de qui l'ardeur fidelle...

ASPAR.

Madame, vos bontés choiſiront mieux pour elle;
Comme pour Martian elles nous ont ſurpris,
Elle ſauront encor ſurprendre nos eſprits.
Je vous laiſſe en réſoudre.

PULCHERIE.

Allez, & pour Irène,

Si vous ne ſentez rien en l'ame qui vous gêne,
Ne faites plus douter de vos longues amours,
Ou je diſpoſe d'elle avant qu'il ſoit deux jours.

SCENE V.

PULCHERIE, JUSTINE.

PULCHERIE.

CE n'eſt pas encor tout, Juſtine, je veux faire
Le malheureux Léon ſucceſſeur de ton père.
Y contribueras-tu ? prêteras-tu la main
Au glorieux ſuccès d'un ſi noble deſſein ?

JUSTINE.

Et la main, & le cœur ſont en votre puiſſance.
Madame, doutez-vous de mon obéiſſance,
Après que par votre ordre il m'a déjà coûté
Un conſeil contre vous qui doit l'avoir flatté ?

PULCHERIE.

Achevons, le voici. Je réponds de ton père ?
Son cœur eſt trop à moi pour nous être contraire.

SCENE VI.

PULCHERIE, LÉON, JUSTINE.

LEON.

Je me le disais bien que vos nouveaux fermens,
Madame, ne feraient que des amusemens.

PULCHERIE.

Vous commencez d'un air...

LEON.

J'achèverai de même,
Ingrate, ce n'est plus ce Léon qui vous aime,
Non, ce n'est plus...

PULCHERIE.

Sachez...

LEON.

Je ne veux rien savoir,
Et je n'apporte ici ni respect, ni devoir.
L'impétueuse ardeur d'une rage inquiète,
N'y vient que mériter la mort que je souhaite;
Et les emportemens de ma juste fureur
Ne m'y parlent de vous que pour m'en faire horreur.
Oui, comme Pulchérie, & comme impératrice,
Vous n'avez eu pour moi, que détour, qu'injustice.
Si vos fausses bontés ont su me décevoir,
Vos fermens m'ont réduit au dernier désespoir.

PULCHERIE.

Ah, Léon!

LEON.

LEON.

Par quel art, que je ne puis comprendre,
Forcez-vous d'un ſoupir ma fureur à ſe rendre ?
Un coup d'œil en triomphe, & dès que je vous vois,
Il ne me ſouvient plus de vos manques de foi !
Ma bouche ſe refuſe à vous nommer parjure,
Ma douleur ſe défend juſqu'au moindre murmure :
Et l'affreux déſeſpoir qui m'amène en ces lieux,
Cède au plaiſir ſecret d'y mourir à vos yeux.
J'y vais mourir, madame, & d'amour, non de rage ;
De mon dernier ſoupir recevez l'humble hommage ;
Et ſi de votre rang la fierté le permet,
Recevez-le, de grace, avec quelque regret.
Jamais fidèle ardeur n'approcha de ma flamme ;
Jamais frivole eſpoir ne flatta mieux une ame ;
Je ne méritais pas qu'il eût aucun effet,
Ni qu'un amour ſi pur ſe vît mieux ſatisfait ;
Mais quand vous m'avez dit : *quelque ordre qu'on me donne,*
Nul autre ne ſera maître de ma perſonne,
J'ai dû me le promettre, & toutefois, hélas !
Vous paſſez, dès demain, madame, en d'autres bras ;
Et dès ce même jour vous perdez la mémoire
De ce que vos bontés me commandaient de croire.

PULCHERIE.

Non, je ne la perds pas, & fais ce que je dois.
Prenez des ſentimens qui ſoient dignes de moi.
Et ne m'accuſez point de manquer de parole,
Quand pour vous la tenir, moi-même je m'immole.

LEON.

Quoi, vous n'épouſez pas Martian dès demain ?

PULCHERIE.

Savez-vous à quel prix je lui donne la main?

LEON.

Que m'importe à quel prix un tel bonheur s'achète?

PULCHERIE.

Sortez, sortez du trouble où votre erreur vous jette;
Et sachez qu'avec moi ce grand titre d'époux
N'a point de privilège à vous rendre jaloux;
Que sous l'illusion de ce faux hyménée,
Je fais vœu de mourir telle que je suis née;
Que Martian reçoit & ma main & ma foi,
Pour me conserver tout, & tout l'empire à moi;
Et que tout le pouvoir que cette foi lui donne
Ne le fera jamais maître de ma personne.
Est-ce tenir parole, & reconnaissez-vous
A quel point je vous sers, quand j'en fais mon époux?
C'est pour vous qu'en ses mains je dépose l'empire;
C'est pour vous le garder qu'il me plaît de l'élire.
Rendez-vous, comme lui, digne de ce dépôt,
Que son âge penchant vous remettra bientôt;
Suivez-le pas à pas, & marchant dans sa route,
Mettez ce premier rang après lui hors de doute.
Etudiez sous lui ce grand art de régner,
Que tout autre aurait peine à vous mieux enseigner;
Et pour vous assurer ce que j'en veux attendre,
Attachez-vous au trône, & faites-vous son gendre,
Je vous donne Justine.

LEON.

A moi, madame?

PULCHERIE.

A vous,
Que je m'étais promis moi-même pour époux.

LEON.

Ce n'eſt donc pas aſſez de vous avoir perdue,
De voir en d'autres mains la main qui m'était due,
Il faut aimer ailleurs ?

PULCHERIE.

Il faut être empereur,
Et le ſceptre à la main juſtifier mon cœur,
Montrer à l'univers, dans le héros que j'aime,
Tout ce qui rend un front digne du diadême;
Vous mettre à mon exemple au-deſſus de l'amour,
Et par mon ordre enfin régner à votre tour.
Juſtine a du mérite, elle eſt jeune, elle eſt belle:
Tous vos rivaux pour moi le vont être pour elle;
Et l'empire pour dot eſt un trait ſi charmant,
Que je ne vous en puis répondre qu'un moment.

LEON.

Oui, madame, après vous elle eſt incomparable,
Elle eſt de votre cour la plus conſidérable,
Elle a des qualités à ſe faire adorer;
Mais, hélas ! juſqu'à vous j'avais droit d'aſpirer.
Voulez-vous qu'à vos yeux je trompe un tel mérite ?
Que ſans amour pour elle à m'aimer je l'invite ?
Qu'en vous laiſſant mon cœur je demande le ſien,
Et lui promette tout pour ne lui donner rien ?

PULCHERIE.

Et ne ſavez-vous pas qu'il eſt des hyménées

Que font sans nous au ciel les belles destinées ?
Quand il veut que l'effet en éclate ici bas,
Lui-même il nous entraîne où nous ne pensons pas ;
Et dès qu'il les résout, il fait trouver la voie
De nous faire accepter ses ordres avec joie.

LEON.

Mais ne vous aimer plus ! vous voler tous mes vœux !

PULCHERIE.

Aimez-moi, j'y consens ; je dis plus, je le veux ;
Mais comme impératrice, & non plus comme amante,
Que la passion cesse & que le zèle augmente.
Justine qui m'écoute agréra bien, seigneur,
Que je conserve ainsi ma part en votre cœur.
Je connais tout le sien. Rendez-vous plus traitable,
Pour apprendre à l'aimer autant qu'elle est aimable,
Et laissez-vous conduire à qui sait mieux que vous
Les chemins de vous faire un sort illustre & doux.
Croyez-en votre amante & votre impératrice :
L'une aime vos vertus, l'autre leur rend justice ;
Et sur Justine & vous je dois pouvoir assez,
Pour vous dire à tous deux, je parle, obéissez...

LEON *à Justine.*

J'obéis donc, madame, à cet ordre suprême,
Pour vous offrir un cœur qui n'est pas à lui-même :
Mais enfin je ne sais quand je pourrai donner
Ce que je ne puis même offrir sans le gêner ;
Et cette offre d'un cœur entre les mains d'une autre,
Ne peut faire un amour qui mérite le vôtre.

JUSTINE.

Il est assez à moi dans de si bonnes mains,

Pour n'en point redouter de vrais & longs dédains ;
Et je vous répondrais d'une amitié ſincère,
Si j'en avais l'aveu de l'empereur mon père.
Le tems fait tout, ſeigneur.

SCENE DERNIERE.

PULCHERIE, MARTIAN, LÉON, JUSTINE.

MARTIAN.

D'UNE commune voix,
Madame, le ſénat accepte votre choix.
A vos bontés pour moi votre alégreſſe unie
Soupire après le jour de la cérémonie ;
Et le ſerment prêté pour n'en retarder rien,
A votre auguſte nom vient de mêler le mien.

PULCHERIE.

Cependant j'ai ſans vous diſpoſé de Juſtine,
Seigneur, & c'eſt Léon à qui je la deſtine.

MARTIAN.

Pourrais-je lui choiſir un plus illuſtre époux,
Que celui que l'amour avait choiſi pour vous ?
Il peut prendre après vous tout pouvoir dans l'empire ?
S'y faire des emplois où l'univers l'admire,
Afin que par votre ordre & les conſeils d'Aſpar,

Nous l'inſtallions au trône & le nommions Céſar.

PULCHERIE.

Allons tout préparer pour ce double hyménée,
En ordonner la pompe, en choiſir la journée.
D'Irène avec Aſpar j'en voudrais faire autant;
Mais j'ai donné deux jours à cet eſprit flottant,
Et laiſſe juſques-là ma faveur incertaine,
Pour régler ſon deſtin ſur le deſtin d'Irène.

Fin du cinquième & dernier acte.

SURÉNA,

GÉNÉRAL

DES PARTHES.

TRAGÉDIE.

1674.

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

SURÉNA n'eſt point un nom propre, c'eſt un titre d'honneur, un nom de dignité. Le *Suréna* des Parthes était l'*Ethmadoulet* des Perſans d'aujourd'hui, le grand viſir des Turcs. Cette mépriſe reſſemble à celle de pluſieurs de nos écrivains, qui ont parlé d'un *Azem*, grand viſir de la Porte Ottomane, ne ſachant pas que *Viſir Azem*, ſignifie *grand Viſir.* Mais la mépriſe eſt bien plus pardonnable à *Corneille* qu'à ces hiſtoriens, parce que l'hiſtoire des Parthes nous eſt bien moins connue que celle des nouveaux Perſans & des Turcs.

Le tragédie de *Suréna* fut jouée les derniers jours de 1674, & les premiers de 1675 : elle roule toute entière ſur l'amour. Il ſemblait que *Corneille* voulût jouter contre *Racine.* Ce grand homme avait donné ſon *Iphigénie*, la même année 1674. J'avoue que je regarde *Iphigénie*, comme le chef-d'œuvre de la ſcène; & je ſouſcris à ces beaux vers de *Deſpréaux* :

Jamais Iphigénie en Aulide immolée,
Ne coûta tant de pleurs à la Grèce aſſemblée,

Que dans l'heureux ſpectacle à nos yeux étalé,
En a fait ſous ton nom verſer la Champmêlé.

Veut-on de la grandeur? on la trouve dans *Achille*, mais telle qu'il la faut au théatre, néceſſaire, paſſionnée, ſans enflure, ſans déclamation. Veut-on de la vraie politique? tout le rôle d'*Ulyſſe* en eſt plein; & c'eſt une politique parfaite, uniquement fondée ſur l'amour du bien public; elle eſt adroite; elle eſt noble; elle ne differte point; elle augmente la terreur, *Clytemneſtre* eſt le modèle du grand pathétique; *Iphigénie* celui de la ſimplicité noble & intéreſſante; *Agamemnom* eſt tel qu'il doit être: & quel ſtyle; c'eſt-là le vrai ſublime.

Après *Suréna*, *Pierre Corneille* renonça au théatre, auquel il eût dû renoncer plus tôt. Il ſurvécut près de dix ans à cette piéce, & fut témoin des ſuccès mérités de ſon illuſtre rival; mais il avait la conſolation de voir repréſenter ſes anciennes piéces avec des applaudiſſemens toujours nouveaux; & c'eſt aux beaux morceaux de ces anciens ouvrages que nous renvoyons le lecteur. Il remarquera que tout ce qui eſt bien penſé dans ces chefs-d'œuvre eſt preſque toujours bien exprimé, à quelques tours & quelques termes près qui ont vieilli; & qu'il n'eſt obſcur, guindé, alembiqué, incorrect, faible & froid,

que quand il n'eſt pas ſoutenu par la force du ſujet. Preſque tout ce qui eſt mal exprimé chez lui ne méritait pas d'être exprimé. Il écrivait très-inégalement; mais je ne ſais s'il avait un génie inégal, comme on le dit; car je le vois toujours, dans ſes meilleures piéces, & dans ſes plus mauvaiſes, attaché à la ſolidité du raiſonnement, à la force & à la profondeur des idées, preſque toujours plus occupé de diſſerter que de toucher; plein de reſſources, juſques dans les ſujets les plus ingrats, mais de reſſources ſouvent peu tragiques; choiſiſſant mal tous ſes ſujets, depuis *Œdipe*; inventant des intrigues, mais petites, ſans chaleur, & ſans vie; s'étant fait un mauvais ſtyle, pour avoir travaillé trop rapidement; & cherchant à ſe tromper lui-même ſur ſes dernières piéces. Son grand mérite eſt d'avoir trouvé la France agreſte, groſſière, ignorante, ſans eſprit, ſans goût vers le tems du *Cid*, & de l'avoir changée : car l'eſprit, qui règne au théatre eſt l'image fidèle de l'eſprit d'une nation. Non-ſeulement on doit à *Corneille* la tragédie, la comédie, mais on lui doit l'art de penſer.

Il n'eut pas le pathétique des Grecs; il n'en donna une idée que dans le dernier acte de *Rodogune*; & le tableau que forme le cinquième acte, me paraît avec ſes défauts très-ſupérieur à tout

ce que la Grèce admirait. Le tableau du cinquième acte d'*Athalie* eſt dans ce grand goût. Il faut avouer que tous les derniers actes des autres piéces, ſans exception, ſont maigres, décharnés, faibles en comparaiſon. Si vous exceptez ces deux ſpectacles frappans, nos tragédies françaiſes ont été trop ſouvent des recueils de dialogues plutôt que des actions pathétiques. C'eſt par-là que nous péchons principalement. Mais avec ce défaut, & quelques autres auxquels la néceſſité de faire cinq actes aſſujettit les auteurs, on avoue que la ſcène françaiſe eſt ſupérieure à celle de toutes les nations anciennes & modernes. Cet art eſt abſolument néceſſaire dans une grande ville telle que Paris : mais avant *Corneille* cet art n'exiſtait pas; & après *Racine*, il paraît impoſſible qu'il s'accroiſſe.

Il n'eſt pas plus poſſible de faire un commentaire ſur la piéce de *Suréna* que ſur *Agéſilas*, *Attila*, *Pulchérie*, *Pertharite*, *Tite* & *Bérénice*, la *Toiſon d'Or*, *Théodore*. Si on a fait quelques réflexions ſur *Othon*, c'eſt qu'en effet les beaux vers répandus dans la première ſcène, ſoutenaient un peu le commentateur dans ce travail ingrat & dégoûtant. Je finirai par dire qu'il ne faut examiner que les ouvrages qui ont des beautés avec des défauts, afin d'apprendre aux jeunes gens à éviter les uns, & à imiter les autres : mais pour les piéces auſſi mal inventées que mal écrites où les

fautes innombrables ne ſont pas rachetées par une ſeule belle ſcène, il eſt très-inutile de commenter ce qu'on ne peut lire.

On n'aura donc ici qu'une ſeule obſervation, que j'ai déjà ſouvent indiquée; c'eſt que plus *Corneille* vieilliſſait, plus il s'obſtinait à traiter l'amour, lui qui dans ſon dépit de réuſſir ſi mal, ſe plaignait *que la ſeule tendreſſe fût toujours à la mode.* D'ordinaire la vieilleſſe dédaigne des faibleſſes qu'elle ne reſſent plus. L'eſprit contracte une fermeté ſévère qui va juſqu'à la rudeſſe. Mais *Corneille* au contraire mit dans ſes derniers ouvrages plus de galanterie que jamais, & quelle galanterie! peut-être voulait-il jouter contre *Racine* dont il ſentait malgré lui la prodigieuſe ſupériorité dans l'art ſi difficile de rendre cette paſſion auſſi noble, auſſi tragique qu'intéreſſante. Il imprima.... qu'*Othon ni Suréna, ne ſont point des cadets indignes de Cinna.* Ils étaient pourtant des cadets très-indignes, & *Pacorus*, & *Euridice*, & *Palmis*, & le *Suréna* parlent d'amour comme des bourgeois de Paris,

Si le mérite eſt grand, l'eſtime eſt un peu forte.
Vous la pardonnerez à l'amour qui m'emporte.
Comme vous le forcez à ſe trop expliquer,
S'il manque de reſpect vous l'en faites manquer.
Il eſt ſi naturel d'eſtimer ce qu'on aime
Qu'on voudrait que partout on l'eſtimât de même.

Et la pente eſt ſi douce à vanter ce qu'il vaut
Que jamais on ne craint de l'élever trop haut.

C'eſt dans ce ſtyle ridicule que *Corneille* fait l'amour dans ſes vingt dernières tragédies, & dans quelques unes des premières. Quiconque ne ſent pas ce défaut eſt ſans aucun goût; & quiconque veut le juſtifier ſe ment à lui-même. Ceux qui m'ont fait un crime d'être trop ſévère, m'ont forcé à l'être véritablement, & à n'adoucir aucune vérité. Je ne dois rien à ceux qui ſont de mauvaiſe foi. Je ne dois compte à perſonne de ce que j'ai fait pour une deſcendante de *Corneille* & de ce que j'ai fait pour ſatisfaire mon goût. Je connais mieux les beaux morceaux de ce grand génie que ceux qui feignent de reſpecter les mauvais. Je ſais par cœur tout ce qu'il a fait d'excellent. Mais on ne m'impoſera ſilence en aucun genre ſur ce qui me paraît défectueux.

Ma déviſe a toujours été *fari quæ ſentiat.*

AVERTISSEMENT
DE P. CORNEILLE.

Le ſujet de cette tragédie eſt tiré de Plutarque & d'Appian Alexandrin. Ils diſent tous deux que Suréna était le plus noble, le plus riche, le mieux fait, & le plus vaillant des Parthes. Avec ces qualités il ne pouvait manquer d'être un des premiers hommes de ſon ſiècle ; & ſi je ne m'abuſe, la peinture que j'en ai faite ne l'a point rendu méconnaiſſable. Vous en jugerez.

A C T E U R S.

O R O D E , roi des Parthes.

P A C O R U S , fils d'Orode.

S U R É N A , lieutenant d'Orode, & général de ſon armée contre Craſſus.

S I L L A C E , autre lieutenant d'Orode.

EURIDICE, fille d'Artabaſe, roi d'Arménie.

P A L M I S , ſœur de Suréna.

O R M E N E , dame d'honneur d'Euridice.

La ſcène eſt à Séleucie, ſur l'Euphrate.



Et vous partez?

SURÉNA,
GÉNÉRAL
DES PARTHES,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EURIDICE, ORMÈNE.

EURIDICE.

Ne me parle plus tant de joie & d'hyménée.
Tu ne fais pas les maux où je fuis condamnée.
Ormène, c'eft ici que doit s'exécuter
Ce traité qu'à deux rois il a plu d'arrêter;
Et l'on a préféré cette fuperbe ville,
Ces murs de Séleucie, aux murs d'Hécatompyle,
La reine & la princeffe en quittent le féjour,
Pour rendre en ces beaux lieux tout fon luftre à la cour.
Le roi les mande exprès; le prince n'attend qu'elles;

Et jamais ces climats n'ont vu pompes si belles.
Mais que servent pour moi tous ces préparatifs,
Si mon cœur est esclave, & tous ses vœux captifs,
Si de tous ces efforts de publique allégresse
Il se fait des sujets de trouble & de tristesse?
J'aime ailleurs.

ORMENE.

Vous, madame?

EURIDICE.

Ormène, je l'ai tû,
Tant que j'ai pu me rendre à toute ma vertu.
N'espérant jamais voir l'amant qui m'a charmée,
Ma flamme dans mon cœur se tenait renfermée;
L'absence & la raison semblaient la dissiper;
Le manque d'espoir même aidait à me tromper.
Je crus ce cœur tranquille, & mon devoir sévère
Le préparait sans peine aux loix du roi mon père,
Au choix qu'il lui plairait. Mais, ô dieux! quel tourment,
S'il faut prendre un époux aux yeux de cet amant!

ORMENE.

Aux yeux de votre amant!

EURIDICE.

Il est tems de te dire
Et quel malheur m'accable, & pour qui je soupire.
Le mal qui s'évapore en devient plus léger,
Et le mien avec toi cherche à le soulager.
Quand l'avare Crassus, chef des troupes Romaines,
Entreprit de dompter les Parthes dans leurs plaines,
Tu sais que de mon père il brigua le secours,

Qu'Orode en fit autant au bout de quelques jours,
Que pour ambaſſadeur il prit ce héros même,
Qui l'avait ſu venger, & rendre au diadême.

ORMENE.

Oui, je vis Suréna vous parler pour ſon roi;
Et Caſſius pour Rome avait la même emploi.
Je vis de ces états l'orgueilleuſe puiſſance
D'Artabaſe à l'envi mendier l'aſſiſtance;
Ces deux grands intérêts partager votre cour,
Et des ambaſſadeurs prolonger le ſéjour.

EURIDICE.

Tous deux ainſi qu'au roi me rendirent viſite,
Et j'en connus bientôt le différent mérite.
L'un fier, & tout gonflé d'un vieux mépris des rois,
Semblait pour compliment nous apporter des loix;
L'autre, par les devoirs d'un reſpect légitime,
Vengeait le ſceptre en nous de ce manque d'eſtime.
L'amour s'en mêla même, & tout ſon entretien
Sembla m'offrir ſon cœur, & demander le mien:
Il l'obtint; & mes yeux, que charmait ſa préſence,
Soudain avec les ſiens en firent confidence.
Ces muets truchemens furent lui révéler
Ce que je me forçais à lui diſſimuler;
Et les mêmes regards qui m'expliquaient ſa flamme,
S'inſtruiſaient dans les miens du ſecret de mon ame.
Ses vœux y rencontraient d'auſſi tendres deſirs;
Un accord imprévu confondait nos ſoupirs;
Et d'un mot échappé la douceur haſardée
Trouvait l'ame en tous deux toute perſuadée.

ORMENE.

Cependant eſt-il roi, madame ?

EURIDICE.

Il ne l'eſt pas ;

Mais il fait rétablir les rois dans leurs états.
Des Parthes le mieux fait d'eſprit, & de viſage,
Le plus puiſſant en biens, le plus grand en courage,
Le plus noble, joins-y l'amour qu'il a pour moi,
Et tout cela vaut bien un roi qui n'eſt que roi.
Ne t'effarouche point d'un feu dont je fais gloire,
Et ſouffre de mes maux que j'achève l'hiſtoire.

L'amour ſous les dehors de la civilité,
Profita quelque tems des longueurs du traité :
On ne ſoupçonna rien des ſoins d'un ſi grand homme ;
Mais il fallut choiſir entre le Parthe & Rome.
Mon père eut ſes raiſons en faveur du Romain ;
J'eus les miennes pour l'autre, & parlai même en vain :
Je fus mal écoutée, & dans ce grand ouvrage,
On ne daigna peſer ni compter mon ſuffrage.

Nous fûmes donc pour Rome ; & Suréna confus
Emporta la douleur d'un indigne refus :
Il m'en parut ému, mais il ſut ſe contraindre :
Pour tout reſſentiment il ne fit que nous plaindre ;
Et comme tout ſon cœur me demeura ſoumis,
Notre adieu ne fut point un adieu d'ennemis.

Que ſervit de flatter l'eſpérance détruite ?
Mon père choiſit mal, on l'a vu par la ſuite.
Suréna fit périr l'un & l'autre Craſſus,
Et ſur notre Arménie Orode eut le deſſus :
Il vint dans nos états fondre comme un tonnerre.

Hélas ! j'avais prévu les maux de cette guerre ;
Et n'avais pas compté parmi ces noirs succès
Le funeste bonheur que me gardait la paix :
Les deux rois l'ont conclue, & j'en suis la victime ;
On m'amène épouser un prince magnanime ;
Car son mérite enfin ne m'est point inconnu,
Et se ferait aimer d'un cœur moins prévenu ;
Mais quand ce cœur est pris, & la place occupée,
Des vertus d'un rival en vain l'ame est frappée.
Tout ce qu'il a d'aimable importune les yeux ;
Et plus il est parfait, plus il est odieux.
Cependant j'obéis, Ormène, je l'épouse ;
Et de plus . . .

ORMENE.

Qu'auriez-vous de plus ?

EURIDICE.

Je suis jalouse.

ORMENE.

Jalouse ! Quoi, pour comble aux maux dont je vous plains....

EURIDICE.

Tu vois ce que je souffre, apprends ce que je crains.
Orode fait venir la princesse sa fille ;
Et s'il veut de mon bien enrichir sa famille,
S'il veut qu'un double hymen honore un même jour,
Conçois mes déplaisirs, je t'ai dit mon amour.
C'est bien assez, ô ciel ! que le pouvoir suprême
Me livre en d'autres bras, aux yeux de ce que j'aime,
Ne me condamne pas à ce nouvel ennui,
De voir tout ce que j'aime entre les bras d'autrui.

ORMENE.

Votre douleur, madame, eſt trop ingénieuſe.

EURIDICE.

Quand on a commencé de ſe voir malheureuſe,
Rien ne s'offre à nos yeux qui ne faſſe trembler;
La plus fauſſe apparence a droit de nous troubler;
Et tout ce qu'on prévoit, tout ce qu'on s'imagine,
Forme un nouveau poiſon pour une ame chagrine.

ORMENE.

En ces nouveaux poiſons trouvez-vous tant d'appas,
Qu'il en faille faire un d'un hymen qui n'eſt pas?

EURIDICE.

La princeſſe eſt mandée, elle vient, elle eſt belle;
Un vainqueur des Romains n'eſt que trop digne d'elle;
S'il la voit, s'il lui parle, & ſi le roi le veut...
J'en dis trop, & déjà tout mon cœur qui s'émeut...

ORMENE.

A ſoulager vos maux appliquez même étude
Qu'à prendre un vain ſoupçon pour une certitude:
Songez par où l'aigreur s'en pourrait adoucir.

EURIDICE.

J'y fais ce que je puis, & n'y puis réuſſir,
N'oſant voir Suréna, qui règne en ma penſée,
Et qui me croit peut-être une ame intéreſſée.
Tu vois quelle amitié j'ai fait avec ſa ſœur:
Je crois le voir en elle, & c'eſt quelque douceur,
Mais légère, mais faible, & qui me gêne l'ame
Par l'inutile ſoin de lui cacher ma flamme.
Elle la ſait ſans doute, & l'air dont elle agit,
M'en demande un aveu dont mon devoir rougit.

Ce frère l'aime trop pour s'être caché d'elle;
N'en uſe pas de même, & ſois-moi plus fidelle;
Il ſuffit qu'avec toi j'amuſe mon ennui.
Toutefois, tu n'as rien à me dire de lui;
Tu ne ſais ce qu'il fait, tu ne ſais ce qu'il penſe;
Une ſœur eſt plus propre à cette confiance.
Elle ſait s'il m'accuſe, ou s'il plaint mon malheur,
S'il partage ma peine, ou rit de ma douleur,
Si du vol qu'on lui fait il m'eſtime complice,
S'il me garde ſon cœur, ou s'il me rend juſtice.
Je la vois, force-la, ſi tu peux, à parler;
Force-moi, s'il le faut, à ne lui rien céler.
L'oſerai-je, grands dieux, ou plutôt le pourrai-je?

ORMENE.

L'amour, dès qu'il le veut, ſe fait un privilège;
Et quand de ſe forcer ſes deſirs ſont laſſés,
Lui-même à n'en rien taire il s'enhardit aſſez.

SCENE II.

PALMIS, EURIDICE, ORMÈNE.

PALMIS.

J'APPORTE ici, madame, une heureuse nouvelle.
Ce soir la reine arrive.

EURIDICE.

Et Mandane avec elle?

PALMIS.

On n'en fait aucun doute.

EURIDICE.

Et Suréna l'attend
Avec beaucoup de joie, & d'un esprit content?

PALMIS.

Avec tout le respect qu'elle a lieu d'en attendre.

EURIDICE.

Rien de plus?

PALMIS.

Qu'a de plus un sujet à lui rendre?

EURIDICE.

Je suis trop curieuse, & devrais mieux savoir
Ce qu'aux filles des rois un sujet peut devoir;
Mais de pareils sujets sur qui tout l'état roule,
Se font assez souvent distinguer de la foule;
Et je sais qu'il en est, qui, si j'en puis juger,
Avec moins de respect savent mieux obliger.

PALMIS.

Je n'en sais point, madame, & ne crois pas mon frère

Plus ſavant que ſa ſœur en un pareil myſtère.

EURIDICE.

Paſſons. Que fait le prince?

PALMIS.

En véritable amant
Doutez-vous qu'il ne ſoit dans le raviſſement?
Et pourrait-il n'avoir qu'une joie imparfaite,
Quand il ſe voit toucher au bonheur qu'il ſouhaite?

EURIDICE.

Peut-être n'eſt-ce pas un grand bonheur pour lui,
Madame, & j'y craindrais quelque ſujet d'ennui.

PALMIS.

Et quel ennui pourrait mêler ſon amertume
Au doux & plein ſuccès du feu qui le conſume?
Quel chagrin a de quoi troubler un tel bonheur?
Le don de votre main...

EURIDICE.

La main n'eſt pas le cœur.

PALMIS.

Il eſt maître du vôtre.

EURIDICE.

Il ne l'eſt point, madame,
Et même je ne ſais s'il le ſera de l'ame.
Jugez après cela quel bonheur eſt le ſien.
Mais achevons de grace, & ne déguiſons rien.
Savez-vous mon ſecret?

PALMIS.

Je ſais celui d'un frère.

EURIDICE.

Vous ſavez donc le mien. Fait-il ce qu'il doit faire?

Me hait-il? & son cœur justement irrité
Me rend-il sans regret ce que j'ai mérité?

PALMIS.

Oui, madame, il vous rend tout ce qu'une grande ame
Doit au plus grand mérite, & de zèle, & de flamme.

EURIDICE.

Il m'aimerait encor?

PALMIS.

C'est peu de dire aimer;
Il souffre sans murmure, & j'ai beau vous blâmer,
Lui-même il vous défend, vous excuse sans cesse.
Elle est fille, *& de plus*, dit-il, *elle est princesse*;
Je sais les droits d'un père, & connais ceux d'un roi;
Je sais de ses devoirs l'indispensable loi;
Je sais quel rude joug, dès sa plus tendre enfance,
Imposent à ses vœux son rang & sa naissance;
Son cœur n'est pas exempt d'aimer ni de haïr,
Mais qu'il aime, ou haïsse, il lui faut obéir:
Elle m'a tout donné ce qui dépendait d'elle,
Et ma reconnaissance en doit être éternelle.

EURIDICE.

Ah vous redoublez trop, par ce discours charmant,
Ma haine pour le prince, & mes feux pour l'amant:
Finissons-le, madame; en ce malheur extrême
Plus je hais, plus je souffre, & souffre autant que j'aime.

PALMIS.

N'irritons point vos maux, & changeons d'entretien.
Je sais votre secret, sachez aussi le mien.
Vous n'êtes pas la seule à qui la destinée

Prépare un long fupplice en ce grand hyménée.
Le prince...

EURIDICE.

Au nom des dieux, ne me le nommez pas;
Son nom feul me prépare à plus que le trépas.

PALMIS.

Un tel excès de haine !

EURIDICE.

Elle n'eft que trop dûe
Aux mortelles douleurs dont m'accable fa vue.

PALMIS.

Hébien, ce prince donc qu'il vous plaît de haïr,
Et pour qui votre cœur s'apprête à fe trahir,
Ce prince qui vous aime, il m'aimait.

EURIDICE.

L'infidelle!

PALMIS.

Nos vœux étaient pareils, notre ardeur mutuelle;
Je l'aimais.

EURIDICE.

Et l'ingrat brife des nœuds fi doux!

PALMIS.

Madame, eft-il des cœurs qui tiennent contre vous?
Eft-il vœux, ni fermens qu'ils ne vous facrifient ?
Si l'ingrat me trahit, vos yeux le juftifient,
Vos yeux qui fur moi-même ont un tel afcendant...

EURIDICE.

Vous demeurez à vous, madame, en le perdant;
Et le bien d'être libre aifément vous confole
De ce qu'a d'injuftice un manque de parole :

Mais je deviens esclave, & tels sont mes malheurs,
Qu'en perdant ce que j'aime, il faut que j'aime ailleurs.

PALMIS.

Madame, trouvez-vous ma fortune meilleure ?
Vous perdez votre amant, mais son cœur vous demeure ;
Et j'éprouve en mon sort un telle rigueur,
Que la perte du mien m'enlève tout son cœur.
Ma conquête m'échappe où les vôtres grossissent.
Vous faites des captifs des miens qui s'affranchissent.
Votre empire s'augmente où se détruit le mien ;
Et de toute ma gloire il ne me reste rien.

EURIDICE.

Reprenez vos captifs, rassurez vos conquêtes,
Rétablissez vos loix sur les plus grandes têtes,
J'en ferai peu jalouse, & préfère à cent rois
La douceur de ma flamme & l'éclat de mon choix :
La main de Suréna vaut mieux qu'un diadême.
Mais dites-moi, madame, est-il bien vrai qu'il m'aime ?
Dites ; & s'il est vrai, pourquoi fuit-il mes yeux ?

PALMIS.

Madame, le voici qui vous le dira mieux.

EURIDICE.

Juste ciel, à le voir, déjà mon cœur soupire !
Amour, sur ma vertu prends un peu moins d'empire.

SCENE III.

EURIDICE, SURÉNA.

EURIDICE.

JE vous ai fait prier de ne me plus revoir,
Seigneur, votre préfence étonne mon devoir;
Et ce qui de mon cœur fit toutes les délices,
Ne faurait plus m'offrir que de nouveaux fupplices.
Ofez-vous l'ignorer ? & lorfque je vous vois,
S'il me faut trop fouffrir, fouffrez-vous moins que moi?
Souffrons-nous moins tous deux pour foupirer enfemble ?
Allez, contentez-vous d'avoir vu que j'en tremble;
Et du moins par pitié d'un triomphe douteux,
Ne me hafardez plus à des foupirs honteux.

SURENA.

Je fais ce qu'à mon cœur coûtera votre vue;
Mais qui cherche à mourir, doit chercher ce qui tue.
Madame, l'heure approche, & demain votre foi
Vous fait de m'oublier une éternelle loi;
Je n'ai plus que ce jour, que ce moment de vie:
Pardonnez à l'amour qui vous la facrifie,
Et fouffrez qu'un foupir exhale à vos genoux,
Pour ma dernière joie, une ame toute à vous.

EURIDICE.

Et la mienne, feigneur, la jugez-vous fi forte,
Que vous ne craigniez point que ce moment l'emporte,
Que ce même foupir, qui tranchera vos jours,
Ne tranche auffi des miens le déplorable cours?

Vivez, seigneur, vivez, afin que je languiſſe,
Qu'à vos feux ma langueur rende long-tems juſtice.
Le trépas à vos yeux me ſemblerait trop doux,
Et je n'ai pas encor aſſez ſouffert pour vous.
Je veux qu'un noir chagrin à pas lents me conſume,
Qu'il me faſſe à longs traits goûter ſon amertume:
Je veux, ſans que la mort oſe me ſecourir,
Toujours aimer, toujours ſouffrir, toujours mourir.
Mais pardonneriez-vous l'aveu d'une faibleſſe
A cette douloureuſe & fatale tendreſſe?
Vous pourriez-vous, seigneur, réſoudre à ſoulager
Un malheur ſi preſſant par un bonheur léger?

SURENA.

Quel bonheur peut dépendre ici d'un miſérable,
Qu'après tant de faveurs ſon amour même accable?
Puis-je encor quelque choſe en l'état où je ſuis?

EURIDICE.

Vous pouvez m'épargner d'aſſez rudes ennuis.
N'épouſez point Mandane, exprès on l'a mandée;
Mon chagrin, mes ſoupçons m'en ont perſuadée.
N'ajoutez point, seigneur, à des malheurs ſi grands,
Celui de vous unir au ſang de mes tyrans,
De remettre en leur main le ſeul bien qui leur reſte,
Votre cœur, un tel don me ſerait trop funeſte;
Je veux qu'il me demeure, & malgré votre roi,
Diſpoſer d'une main qui ne peut être à moi.

SURENA.

Plein d'un amour ſi pur & ſi fort que le nôtre.
Aveugle pour Mandane, aveugle pour toute autre,
Comme je n'ai plus d'yeux vers elles à tourner,

Je n'ai plus ni de cœur, ni de main à donner.
Je vous aime & vous perds. Après cela, madame,
Serait-il quelque hymen que pût souffrir mon ame?
Serait-il quelques nœuds où se pût attacher
Le bonheur d'un amant qui vous était si cher,
Et qu'à force d'amour vous rendrez incapable
De trouver sous le ciel quelque chose d'aimable?

EURIDICE.

Ce n'est pas là de vous, seigneur, ce que je veux.
A la postérité vous devez des neveux;
Et ces illustres morts dont vous tenez la place,
Ont assez mérité de revivre en leur race:
Je ne veux pas l'éteindre, & tiendrais à forfait,
Qu'il m'en fût échappé le plus léger souhait.

SURENA.

Que tout meure avec moi, madame, que m'importe
Qui foule après ma mort la terre qui me porte?
Sentiront-ils percer, par un éclat nouveau,
Ces illustres aïeux, la nuit de leur tombeau?
Respireront-ils l'air où les feront revivre
Ces neveux, qui peut-être auront peine à les suivre,
Peut-être ne feront que les déshonorer,
Et n'en auront le sang que pour dégénérer?
Quand nous avons perdu le jour qui nous éclaire,
Cette sorte de vie est bien imaginaire;
Et le moindre moment d'un bonheur souhaité
Vaut mieux qu'une si froide & vaine éternité.

EURIDICE.

Non, non, je suis jalouse, & mon impatience
D'affranchir mon amour de toute défiance,

Tant que je vous verrai maître de votre foi,
La croira réservée aux volontés du roi:
Mandane aura toujours un plein droit de vous plaire;
Ce sera l'épouser que de le pouvoir faire;
Et ma haine sans cesse aura de quoi trembler,
Tant que par-là mes maux pourront se redoubler.
Il faut qu'un autre hymen me mette en assurance.
N'y portez, s'il se peut, que de l'indifférence;
Mais par de nouveaux feux dussiez-vous me trahir,
Je veux que vous aimiez, afin de m'obéir:
Je veux que ce grand choix soit mon dernier ouvrage,
Qu'il tienne lieu vers moi d'un éternel hommage,
Que mon ordre le règle, & qu'on me voie enfin
Reine de votre cœur & de votre destin:
Que Mandane, en dépit de l'ordre qu'on lui donne,
Ne pouvant s'élever jusqu'à votre personne,
Soit réduite à descendre à ces malheureux rois,
A qui, quand vous voudrez, vous donnerez des loix:
Et n'appréhendez point d'en regretter la perte,
Il n'est cour sous les cieux qui ne vous soit ouverte;
Et partout votre gloire a fait de tels éclats,
Que les filles de roi ne vous manqueront pas.

SURENA.

Quand elles me rendraient maître de tout un monde,
Absolu sur la terre, & souverain sur l'onde,
Mon cœur...

EURIDICE.

N'achevez point, l'air dont vous commencez
Pourrait à mon chagrin ne plaire pas assez,
Et d'un cœur qui veut être encor sous ma puissance,

Je

Je ne veux recevoir que de l'obéiſſance.

SURENA.

A qui me donnez-vous ?

EURIDICE.

Moi? que ne puis-je, hélas!
Vous ôter à Mandane, & ne vous donner pas!
Et contre les ſoupçons de ce cœur qui vous aime,
Que ne m'eſt-il permis de m'aſſurer moi-même!
Mais adieu, je m'égare.

SURENA.

Où dois-je recourir,
O ciel, s'il faut toujours aimer, ſouffrir, mourir?

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PACORUS, SURÉNA.

PACORUS.

SURENA; votre zèle a trop servi mon père,
Pour m'en laisser attendre un devoir moins sincère;
Et si près d'un hymen qui doit m'être assez doux,
Je mets ma confiance & mon espoir en vous.
Palmis avec raison de cet hymen murmure;
Mais je puis réparer ce qu'il lui fait d'injure;
Et vous n'ignorez pas qu'à former ces grands nœuds,
Mes pareils ne sont point tout-à-fait maîtres d'eux.
Quand vous voudrez tous deux attacher vos tendresses,
Il est des rois pour elle, & pour vous des princesses;
Et je puis hautement vous engager ma foi,
Que vous ne vous plaindrez du prince, ni du roi.

SURENA.

Cessez de me traiter, seigneur, en mercénaire,
Je n'ai jamais servi par espoir de salaire;
La gloire m'en suffit, & le prix que reçoit...

PACORUS.

Je sais ce que je dois, quand on fait ce qu'on doit;
Et si de l'accepter ce grand cœur vous dispense,

Le mien se satisfait, alors qu'il récompense.
J'épouse une princesse en qui les doux accords,
Des graces de l'esprit avec celles du corps,
Forment le plus brillant & plus noble assemblage,
Qui puisse orner une ame & parer un visage.
Je n'en dis que ce mot, & vous savez assez
Quels en sont les attraits, vous qui la connaissez.
Cette princesse donc, si belle, si parfaite,
Je crains qu'elle n'ait pas ce que plus je souhaite,
Qu'elle manque d'amour, ou plutôt que ses vœux
N'aillent pas tout-à-fait du côté que je veux.
Vous qui l'avez tant vue, & qu'un devoir fidelle
A tenu si long-tems près de son père & d'elle,
Ne me déguisez point ce que dans cette cour
Sur de pareils soupçons vous auriez eu de jour.

SURENA.

Je la voyais, seigneur; mais pour gagner son père,
C'était tout mon emploi, c'était ma seule affaire,
Et je croyais par elle être sûr de mon choix;
Mais Rome & son intrigue eurent le plus de voix;
Du reste ne prenant intérêt à m'instruire
Que de ce qui pouvait vous servir, ou vous nuire,
Comme je me bornais à remplir ce devoir,
Je puis n'avoir pas vu ce qu'un autre eût pu voir.
Si j'eusse pressenti que la guerre achevée,
A l'honneur de vos feux elle était réservée,
J'aurais pris d'autres soins, & plus examiné;
Mais j'ai suivi mon ordre, & n'ai point deviné.

PACORUS.

Quoi, de ce que je crains vous n'auriez nulle idée?

Par aucune ambaſſade on ne l'a demandée ?
Aucun prince auprès d'elle, aucun digne ſujet,
Par ſes attachemens n'a marqué de projet ?
Car il vient quelquefois du milieu des provinces
Des ſujets en nos cours qui valent bien des princes ;
Et par l'objet préſent les ſentimens émus
N'attendent pas toujours des rois qu'on n'a point vus.

SURENA.

Durant tout mon ſéjour rien n'y bleſſait ma vue ;
Je n'y rencontrais point de viſite aſſidue,
Point de devoirs ſuſpects, ni d'entretiens ſi doux,
Que, ſi j'avais aimé, j'en duſſe être jaloux.
Mais qui vous peut donner cette importune crainte,
Seigneur ?

PACORUS.

Plus je la vois, plus j'y vois de contrainte.
Elle ſemble, auſſi-tôt que j'oſe en approcher,
Avoir je ne ſais quoi qu'elle me veut cacher.
Non qu'elle ait juſqu'ici demandé de remiſe,
Mais ce n'eſt pas m'aimer, ce n'eſt qu'être ſoumiſe ;
Et tout le bon accueil que j'en puis recevoir,
Tout ce que j'en obtiens ne part que du devoir.

SURENA.

N'en appréhendez rien. Encor toute étonnée,
Toute tremblante encor au ſeul nom d'hyménée,
Pleine de ſon pays, pleine de ſes parens,
Il lui paſſe en l'eſprit cent chagrins différens.

PACORUS.

Mais il ſemble à la voir que ſon chagrin s'applique

A braver par dépit l'allégreſſe publique.
Inquiète, rêveuſe, inſenſible aux douceurs
Que par un plein ſuccès l'amour verſe en nos cœurs...

SURENA.

Tout ceſſera, ſeigneur, dès que ſa foi reçue
Aura mis en vos mains la foi qui vous eſt due;
Vous verrez ces chagrins détruits en moins d'un jour,
Et toute ſa vertu devenir toute amour.

PACORUS.

C'eſt beaucoup haſarder que de prendre aſſurance
Sur une ſi légère & douteuſe eſpérance.
Et qu'aura cet amour d'heureux, de ſingulier,
Qu'à ſon trop de vertu je devrai tout entier?
Qu'aura-t'il de charmant, cet amour, s'il ne donne
Que ce qu'un triſte hymen ne refuſe à perſonne,
Eſclave dédaigneux d'une odieuſe loi,
Qui n'eſt pour toute chaîne attaché qu'à ſa foi?
Pour faire aimer ſes loix, l'hymen ne doit en faire
Qu'afin d'autoriſer la pudeur à ſe taire.
Il faut, pour rendre heureux, qu'il donne ſans gêner,
Et prête un doux prétexte à qui veut tout donner.
Que ſera-ce, grands dieux! ſi toute ma tendreſſe
Rencontre un ſouvenir plus cher à ma princeſſe,
Si le cœur pris ailleurs ne s'en arrache pas,
Si pour un autre objet il ſoupire en mes bras?
Il faut, il faut enfin m'éclaircir avec elle.

SURENA.

Seigneur, je l'apperçois, l'occaſion eſt belle;

Mais si vous en tirez quelque éclaircissement,
Qui donne à votre crainte un juste fondement,
Que ferez-vous?

PACORUS.

J'en doute, & pour ne vous rien feindre,
Je crois l'aimer assez pour ne la pas contraindre;
Mais tel chagrin aussi pourrait me survenir,
Que je l'épouserais afin de la punir.
Un amant dédaigné souvent croit beaucoup faire,
Quand il rompt le bonheur de ce qu'on lui préfère.
Mais elle approche. Allez, laissez-moi seul agir;
J'aurais peur devant vous d'avoir trop à rougir.

SCENE II.

PACORUS, EURIDICE.

PACORUS.

QUOI, madame, venir vous-même à ma rencontre?
Cet excès de bonté que votre cœur me montre...

EURIDICE.

J'allais chercher Palmis, que j'aime à consoler
Sur un malheur qui presse & ne peut reculer.

PACORUS.

Laissez-moi vous parler d'affaires plus pressées,
Et songez qu'il est tems de m'ouvrir vos pensées;
Vous vous abuseriez à les plus retenir.

Je vous aime, & demain l'hymen doit nous unir.
M'aimez-vous?

EURIDICE.

Oui, ſeigneur, & ma main vous eſt sûre.

PACORUS.

C'eſt peu que de la main, ſi le cœur en murmure.

EURIDICE.

Quel mal pourrait cauſer le murmure du mien,
S'il murmurait ſi bas qu'aucun n'en apprît rien?

PACORUS.

Ah! madame, il me faut un aveu plus ſincère.

EURIDICE.

Epouſez-moi, ſeigneur, & laiſſez-moi me taire.
Un pareil doute offenſe, & cette liberté
S'attire quelquefois trop de ſincérité.

PACORUS.

C'eſt ce que je demande, & qu'un mot ſans contrainte
Juſtifie aujourd'hui mon eſpoir ou ma crainte.
Ah, ſi vous connaiſſiez ce que pour vous je ſens!

EURIDICE.

Je ferais ce que font les cœurs obéiſſans,
Ce que veut mon devoir, ce qu'attend votre flamme,
Ce que je fais enfin.

PACORUS.

Vous feriez plus, madame;
Vous me feriez juſtice, & prendriez plaiſir
A montrer que nos cœurs ne forment qu'un deſir:
Vous me diriez ſans ceſſe, *oui, prince, je vous aime*,

Mais d'une passion comme la vôtre extrême;
Je sens le même feu, je fais les mêmes vœux,
Ce que vous souhaitez est tout ce que je veux;
Et cette illustre ardeur ne sera point contente,
Qu'un glorieux hymen n'ait rempli notre attente.

EURIDICE.

Pour vous tenir, seigneur, un langage si doux,
Il faudrait qu'en amour j'en fusse autant que vous.

PACORUS.

Le véritable amour, dès que le cœur soupire,
Instruit en un moment de tout ce qu'on doit dire.
Ce langage à ses feux n'est jamais importun,
Et si vous l'ignorez, vous n'en sentez aucun.

EURIDICE.

Suppléez-y, seigneur, & dites-vous vous-même
Tout ce que sent un cœur dès le moment qu'il aime;
Faites-vous-en pour moi le charmant entretien;
J'avouerai tout, pourvu que je n'en dise rien.

PACORUS.

Ce langage est bien clair, & je l'entends sans peine.
Au défaut de l'amour auriez-vous de la haine?
Je ne veux pas le croire, & des yeux si charmans...

EURIDICE.

Seigneur, sachez pour vous quels sont mes sentimens.
Si l'amitié vous plait, si vous aimez l'estime,
A vous les refuser je croirais faire un crime:
Pour le cœur, si je puis vous le dire entre nous,
Je ne m'apperçois point qu'il soit encor à vous.

PACORUS.

Ainsi donc ce traité qu'ont fait les deux couronnes...

EURIDICE.

S'il a pu l'une à l'autre engager nos perſonnes,
Au ſeul don de la main ſon droit eſt limité;
Et mon cœur avec vous n'a point fait de traité.
C'eſt ſans vous le devoir que je fais mon poſſible
A le rendre pour vous plus tendre, & plus ſenſible;
Je ne ſais ſi le tems l'y pourra diſpoſer;
Mais qu'il le puiſſe, ou non, vous pouvez m'épouſer.

PACORUS.

Je le puis, je le dois, je le veux; mais, madame,
Dans ce triſtes froideurs dont vous payez ma flamme,
Quelqu'autre amour plus fort ...

EURIDICE.

Qu'oſez-vous demander,
Prince?

PACORUS.

De mon bonheur ce qui doit décider.

EURIDICE.

Eſt-ce un aveu qui puiſſe échapper à ma bouche?

PACORUS.

Il eſt tout échappé, puiſque ce mot vous touche.
Si vous n'aviez du cœur fait ailleurs l'heureux don,
Vous auriez moins de gêne à me dire que non;
Et pour me garantir de ce que j'appréhende,
La réponſe avec joie eût ſuivi la demande.
Madame, ce qu'on fait ſans honte & ſans remords,
Ne coûte rien à dire, il n'y faut point d'efforts;
Et ſans que la rougeur au viſage nous monte ...

EURIDICE.

Ah, ce n'eſt point pour moi que je rougis de honte.

Si j'ai pu faire un choix, je l'ai fait aſſez beau
Pour m'en faire un honneur juſques dans le tombeau;
Et quand je l'avouerai, vous aurez lieu de croire
Que tout mon avenir en aimera la gloire.
Je rougis, mais pour vous, qui m'oſez demander
Ce qu'on doit avoir peine à ſe perſuader;
Et je ne comprends point avec quelle prudence
Vous voulez qu'avec vous j'en faſſe confidence,
Vous, qui près d'un hymen accepté par devoir,
Devriez ſur ce point craindre de trop ſavoir.

PACORUS.

Mais il eſt fait ce choix qu'on s'obſtine à me taire,
Et qu'on cherche à me dire avec tant de myſtère?

EURIDICE.

Je ne vous le dis point, mais ſi vous m'y forcez,
Il vous en coûtera plus que vous ne penſez.

PACORUS.

Hé bien, madame, hé bien, ſachons, quoi qu'il en coûte,
Quel eſt ce grand rival qu'il faut que je redoute.
Dites, eſt-ce un héros? eſt-ce un prince? eſt-ce un roi?

EURIDICE.

C'eſt ce que j'ai connu de plus digne de moi.

PACORUS.

Si le mérite eſt grand, l'eſtime eſt un peu forte.

EURIDICE.

Vous la pardonnerez à l'amour qui s'emporte:
Comme vous le forcez à ſe trop expliquer,
S'il manque de reſpect, vous l'en faites manquer.
Il eſt ſi naturel d'eſtimer ce qu'on aime,
Qu'on voudrait que par-tout on l'eſtimât de même;

Et la pente eſt ſi douce à vanter ce qu'il vaut,
Que jamais on ne craint de l'élever trop haut.

PACORUS.

C'eſt en dire beaucoup.

EURIDICE.

Apprenez davantage,
Et ſachez que l'effort où mon devoir m'engage
Ne peut plus me réduire à vous donner demain
Ce qui vous était sûr, je veux dire, ma main.
Ne vous la promettez, qu'après que dans mon ame
Votre mérite aura diſſipé cette flamme,
Et que mon cœur charmé par des attraits plus doux
Se ſera répondu de n'aimer rien que vous.
Et ne me dites point que pour cet hyménée
C'eſt par mon propre aveu qu'on a pris la journée:
J'en fais la conſéquence, & diffère à regret;
Mais puiſque vous m'avez arraché mon ſecret,
Il n'eſt ni roi, ni père, il n'eſt prière, empire,
Qu'au péril de cent morts mon cœur oſe en dédire.
C'eſt ce qu'il n'eſt plus tems de vous diſſimuler,
Seigneur, & c'eſt le prix de m'avoir fait parler.

PACORUS.

A ces bontés, madame, ajoutez une grace;
Et du moins attendant que cette ardeur ſe paſſe,
Apprenez-moi le nom de cet heureux amant,
Qui ſur tant de vertu règne ſi puiſſamment,
Par quelle qualité il a pu la ſurprendre.

EURIDICE.

Ne me preſſez point tant, ſeigneur, de vous l'apprendre.
Si je vous l'avais dit...

PACORUS.

Achevons.

EURIDICE.

Dès demain

Rien ne n'empêcherait de lui donner la main.

PACORUS.

Il eſt donc en ces lieux, madame ?

EURIDICE.

Il y peut être,

Seigneur, ſi déguiſé qu'on ne le peut connaître.
Peut-être en domeſtique eſt-il auprès de moi,
Peut-être s'eſt-il mis de la maiſon du roi,
Peut-être chez vous-même il s'eſt réduit à feindre ;
Craignez-le dans tous ceux que vous ne daignez craindre,
Dans tous les inconnus que vous aurez à voir,
Et plus que tout encor, craignez de trop ſavoir.
J'en dis trop, il eſt tems que ce diſcours finiſſe.
A Palmis que je vois rendez plus de juſtice ;
Et puiſſent de nouveau ſes attraits vous charmer,
Juſqu'à-ce que le tems m'apprenne à vous aimer.

SCENE III.

PACORUS, PALMIS.

PACORUS.

MAdame, au nom des dieux, ne venez pas vous plaindre.
On me donne ſans vous aſſez de gens à craindre ;
Et je ſerais bientôt accablé de leurs coups,
N'était que pour aſyle on me renvoie à vous.
J'obéis, j'y reviens, madame, & cette joie...

PALMIS.

Que n'y revenez-vous ſans qu'on vous y renvoie ?
Votre amour ne fait rien, ni pour moi, ni pour lui,
Si vous n'y revenez que par l'ordre d'autrui.

PACORUS.

N'eſt-ce rien que pour vous à cet ordre il défère ?

PALMIS.

Non, ce n'eſt qu'un dépit qu'il cherche à ſatisfaire.

PACORUS.

Depuis quand le retour d'un cœur comme le mien
Fait-il ſi peu d'honneur qu'on ne le compte à rien ?

PALMIS.

Depuis qu'il eſt honteux d'aimer un infidelle,
Que ce qu'un mépris chaſſe un coup d'œil le rapelle,
Et que les inconſtans ne donnent point de cœurs,
Sans être encor tout prêts de les porter ailleurs.

PACORUS.

Je le ſuis, je l'avoue, & mérite la honte
Que d'un retour ſuſpect vous faſſiez peu de compte.

Montrez-vous généreuſe ; & ſi mon changement
A changé votre amour en vif reſſentiment,
Immolez un courroux ſi grand, ſi légitime,
A la juſte pitié d'un ſi malheureux crime.
J'en ſuis aſſez puni, ſans que l'indignité...

PALMIS.

Seigneur, le crime eſt grand, mais j'ai de la bonté ;
Je ſais ce qu'a l'état ceux de votre naiſſance,
Tout maîtres qu'ils en ſont, doivent d'obéiſſance :
Son intérêt chez eux l'emporte ſur le leur,
Et du moment qu'il parle, il fait taire le cœur.

PACORUS.

Non, madame, ſouffrez que je vous déſabuſe,
Je ne mérite point l'honneur de cette excuſe :
Ma légéreté ſeule a fait ce nouveau choix ;
Nulles raiſons d'état ne m'en ont fait de loix ;
Et pour traiter la paix avec tant d'avantage,
On ne m'a point forcé de m'en faire le gage :
J'ai pris plaiſir à l'être, & plus mon crime eſt noir,
Plus l'oubli que j'en veux me fera vous devoir.
Tout mon cœur...

PALMIS.

Entre amans qu'on changement ſépare,
Le crime eſt oublié ſi-tôt qu'on le répare,
Et bien qu'il vous ait plû, ſeigneur, de me trahir,
Je le dis malgré moi, je ne vous puis haïr.

PACORUS.

Faites-moi grace entière, & ſongez à me rendre
Ce qu'un amour ſi pur, ce qu'une ardeur ſi tendre...

PALMIS.

Donnez-moi donc, ſeigneur, vous-même quelque jour,
Quelque infaillible voie à fixer votre amour;
Et s'il eſt un moyen...

PACORUS.

S'il en eſt? Oui, madame,
Il en eſt de fixer tous les vœux de mon ame;
Et ce joug qu'à tous deux l'amour rendit ſi doux,
Si je ne m'y rattache, il ne tiendra qu'à vous.
Il eſt pour m'arrêter ſous un ſi digne empire
Un office à me rendre, un ſecret à me dire.
La princeſſe aime ailleurs, je n'en puis plus douter,
Et doute quel rival s'en fait mieux écouter.
Vous êtes avec elle en trop d'intelligence,
Pour n'en avoir pas eu toute la confidence;
Tirez-moi de ce doute, & recevez ma foi,
Qu'autre que vous jamais ne régnera ſur moi.

PALMIS.

Quel gage en eſt-ce, hélas! qu'une foi ſi peu sûre?
Le ciel la rendra-t-il moins ſujette au parjure?
Et ces liens ſi doux que vous avez briſés,
A briſer de nouveau ſeront-ils moins aiſés?
Si vous voulez, ſeigneur, rappeller mes tendreſſes,
Il me faut des effets, & non pas des promeſſes;
Et cette foi n'a rien qui me puiſſe ébranler,
Quand la main ſeule a droit de me faire parler.

PACORUS.

La main ſeule en a droit! Quand cent troubles m'agitent,
Que la haine, l'amour, l'honneur me ſollicitent,
Qu'à l'ardeur de punir je m'abandonne en vain,

Hélas ? fuis-je en état de vous donner la main ?

PALMIS.

Et moi, fans cette main, feigneur, fuis-je maîtreffe
De ce que m'a daigné confier la princeffe,
Du fecret de fon cœur ? Pour le irer de moi,
Il me faut vous devoir plus que je ne lui doi,
Être une autre vous-même, & le feul hyménée
Peut rompre le filence où je fuis enchaînée

PACORUS.

Ah, vous ne m'aimez plus.

PALMIS.

Je voudrais le pouvoir.
Mais pour ne plus aimer, que fert de le vouloir ?
J'ai pour vous trop d'amour, & je le fens renaître,
Et plus tendre & plus fort qu'il n'a dû jamais être.
Mais fi...

PACORUS.

Ne m'aimez plus, ou nommez ce rival.

PALMIS.

Me préferve le ciel de vous aimer fi mal ?
Ce ferait vous livrer à des guerres nouvelles,
Allumer entre vous des haines immortelles...

PACORUS.

Que m'importe ? & qu'aurai-je à redouter de lui,
Tant que je me verrai Suréna pour appui ?
Quel qu'il foit, ce rival, il fera feul à plaindre.
Le vainqueur des Romains n'a point de rois à craindre.

PALMIS.

Je le fais ; mais, feigneur, qui vous peut engager
Aux foins de le punir, & de vous en venger ?

Quand

Quand ſon grand cœur charmé d'une belle princeſſe
En a ſu mériter l'eſtime & la tendreſſe,
Quel dieu, quel bon génie a dû lui révéler
Que le vôtre pour elle aimerait à brûler;
A quels traits ce rival a-t-il dû le connaître,
Reſpecter de ſi loin des feux encor à naître,
Voir pour vous d'autres fers que ceux où vous viviez,
Et lire en vos deſtins plus que vous n'en ſaviez?
S'il a vu la conquête à ſes vœux expoſée,
S'il a trouvé du cœur la ſympathie aiſée,
S'être emparé d'un bien où vous n'aſpiriez pas,
Eſt-ce avoir fait des vols & des aſſaſſinats?

PACORUS.

Je le vois bien, madame, & vous, & ce cher frère,
Abondez en raiſons pour cacher le myſtère.
Je parle, promets, prie, & je n'avance rien;
Auſſi votre intérêt eſt préférable au mien;
Rien n'eſt plus juſte, mais...

PALMIS.

Seigneur...

PACORUS.

Adieu, madame.
Je vous fais trop jouir des troubles de mon ame;
Le ciel ſe laſſera de m'être rigoureux.

PALMIS.

Seigneur, quand vous voudrez, il ſera quatre heureux.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORODE, SILLACE.

SILLACE.

JE l'ai vu par votre ordre, & voulu par avance
Pénétrer le ſecret de ſon indifférence.
Il m'a paru, ſeigneur, ſi froid, ſi retenu...
Mais vous en jugerez quand il ſera venu.
Cependant je dirai que cette retenue
Sent une ame de trouble & d'ennuis prévenue,
Que ce calme paraît aſſez prémédité,
Pour ne répondre pas de ſa tranquillité;
Que cette indifférence a de l'inquiétude,
Et que cette froideur marque un peu trop d'étude.

ORODE.

Qu'un tel calme, Sillace, a droit d'inquiéter
Un roi qui lui doit tant, qu'il ne peut s'acquitter!
Un ſervice au-deſſus de toute récompenſe
A force d'obliger tient preſque lieu d'offenſe;
Il reproche en ſecret tout ce qu'il a d'éclat,
Il livre tout un cœur au dépit d'être ingrat.
Le plus zélé déplaît, le plus utile gêne,
Et l'excès de ſon poids fait pencher vers la haine.
Suréna de l'exil lui ſeul m'a rappéllé;

Il m'a rendu lui seul ce qu'on m'avait volé,
Mon sceptre ; de Crassus il vient de me défaire ;
Pour faire autant pour lui quel don puis-je lui faire ?
Lui partager mon trône ; il serait tout à lui,
S'il n'avait mieux aimé n'en être que l'appui.
Quand j'en pleurais la perte, il forçait des murailles ;
Quand j'invoquais mes dieux, il gagnait des batailles.
J'en frémis, j'en rougis, je m'en indigne & crains
Qu'il n'ose quelque jour s'en payer par ses mains ;
Et dans tout ce qu'il a de nom & de fortune,
Sa fortune me pèse & son nom m'importune.
Qu'un monarque est heureux, quand parmi ses sujets
Ses yeux n'ont point à voir de plus nobles objets,
Qu'au-dessus de sa gloire il n'y connaît personne,
Et qu'il est le plus digne enfin de sa couronne !

SILLACE.

Seigneur, pour vous tirer de ces perplexités,
La saine politique a deux extrêmités.
Quoiqu'ait fait Suréna, quoiqu'il en faille attendre,
Ou faites-le périr, ou faites-en un gendre.
Puissant par sa fortune & plus par son emploi,
S'il devient par l'hymen l'appui d'un autre roi,
Si dans les différens que le ciel vous peut faire,
Une femme l'entraîne au parti de son père,
Que vous servira lors, seigneur, d'en murmurer ?
Il faut, il faut le perdre, ou vous en assurer,
Il n'est point de milieu...

ORODE.

Ma pensée est la vôtre ;
Mais s'il ne veut pas l'un, pourrai-je vouloir l'autre ?

Pour prix de ſes hauts faits, & de m'avoir fait roi,
Son trépas... Ce mot ſeul me fait pâlir d'effroi;
Ne m'en parlez jamais; que tout l'état périſſe,
Avant que juſques-là ma vertu ſe terniſſe,
Avant que je défère à ces raiſons d'état,
Qui nommeraient juſtice un ſi lâche attentat.

SILLACE.

Mais pourquoi lui donner les Romains en partage,
Quand ſa gloire, ſeigneur, vous donnait tant d'ombrage?
Pourquoi contre Artabaſe attacher vos emplois,
Et lui laiſſer matière à de plus grands exploits?

ORODE.

L'événement, Sillace, a trompé mon attente.
Je voyais des Romains la valeur éclatante;
Et croyant leur défaite impoſſible ſans moi,
Pour me la préparer, je fondis ſur ce roi:
Je crus qu'il ne pourrait à la fois ſe défendre
Des fureurs de la guerre & de l'offre d'un gendre;
Et que par tant d'horreurs ſon peuple épouvanté
Lui ferait mieux goûter la douceur d'un traité;
Tandis que Suréna, mis aux Romains en bute,
Les tiendrait en balance, ou craindrait pour ſa chûte,
Et me réſerverait la gloire d'achever,
Ou de le voir tombant, & de le relever.
Je réuſſis à l'un, & conclus l'alliance;
Mais Suréna vainqueur prévint mon eſpérance.
A peine d'Artabaſe eus-je ſigné la paix,
Que j'appris Craſſus mort & les Romains défaits.
Ainſi d'une ſi haute & ſi prompte victoire
J'emporte tout le fruit, & lui toute la gloire:

Et beaucoup plus heureux que je n'aurais voulu,
Je me fais un malheur d'être trop abſolu.
Je tiens toute l'Aſie & l'Europe en alarmes,
Sans que rien s'en impute à l'effort de mes armes :
Et quand tous mes voiſins tremblent pour leurs états,
Je ne les fais trembler que par un autre bras.
J'en tremble enfin moi-même, & pour remède unique
Je n'y vois qu'une baſſe & dure politique,
Si Mandane, l'objet des vœux de tant de rois,
Se doit voir d'un ſujet le rebut ou le choix.

SILLACE.

Le rebut ! vous craignez, ſeigneur, qu'il la refuſe ?

ORODE.

Et ne ſe peut-il pas qu'un autre amour l'amuſe,
Et que rempli qu'il eſt d'une juſte fierté,
Il n'écoute ſon cœur plus que ma volonté ?
Le voici, laiſſez-nous.

SCENE II.

ORODE, SURÉNA.

ORODE.

SURENA, vos ſervices,
Qui l'aurait oſé croire? ont pour moi des ſupplices;
J'en ai honte, & ne puis aſſez me conſoler,
De ne voir aucun don qui les puiſſe égaler.
Suppléez au défaut d'une reconnaiſſance,
Dont vos propres exploits m'ont mis en impuiſſance;
Et s'il en eſt un prix dont vous faſſiez état,
Donnez-moi les moyens d'être un peu moins ingrat.

SURENA.

Quand je vous ai ſervi, j'ai reçu mon ſalaire,
Seigneur, & n'ai rien fait qu'un ſujet n'ait dû faire:
La gloire m'en demeure, & c'eſt l'unique prix
Que s'en eſt propoſé le ſoin que j'en ai pris.
Si pourtant il vous plaît, ſeigneur, que j'en demande
De plus dignes d'un roi, dont l'ame eſt toute grande,
La plus haute vertu peut faire de faux pas;
Si la mienne en fait un, daignez ne le voir pas,
Gardez-moi des bontés toujours prêtes d'éteindre
Le plus juſte courroux que j'aurais lieu d'en craindre;
Et ſi...

ORODE.

Ma gratitude oſerait ſe borner
Au pardon d'un malheur qu'on ne peut deviner,

Qui n'arriverapoint ? & j'attendrais un crime,
Pour vous montrer le fond de toute mon estime ?
Le ciel m'est plus propice, & m'en ouvre un moyen,
Par l'heureuse union de votre sang au mien.
D'avoir tant fait pour moi ce sera le salaire.

SURENA.

J'en ai flatté long-tems un espoir téméraire;
Mais puisqu'enfin le prince...

ORODE.

Il aima votre sœur,
Et le bien de l'état lui dérobe son cœur.
La paix de l'Arménie à ce prix est jurée ;
Mais l'injure aisément peut être réparée :
J'y fais des rois tout prêts, & pour vous, dès demain,
Mandane que j'attends vous donnera la main.
C'est tout ce qu'en la mienne ont mis des destinées,
Qu'à force de hauts faits la vôtre a couronnées.

SURENA.

A cet excès d'honneur rien ne peut s'égaler ;
Mais si vous me laissiez liberté d'en parler,
Je vous dirais, seigneur, que l'amour paternelle
Doit à cette princesse un trône digne d'elle,
Que l'inégalité de mon destin au sien
Ravalerait son sang sans élever le mien :
Qu'une telle union, quelque haut qu'on la mette,
Me laisse encor sujet, & la rendrait sujette ;
Et que de son hymen, malgré tous mes hauts faits,
Au lieu de rois à naître, il naîtrait des sujets.
De quel œil voulez-vous, seigneur, qu'elle me donne
Une main refusée à plus d'une couronne ?

Et qu'un si digne objet des vœux de tant de rois
Descende par votre ordre à cet indigne choix ?
Que de mépris pour moi ! que de honte pour elle !
Non, seigneur, croyez-en un serviteur fidelle :
Si votre sang du mien veut augmenter l'honneur,
Il y faut l'union du prince avec ma sœur.
Ne le mêlez, seigneur, au sang de vos ancêtres
Qu'afin que vos sujets en reçoivent des maîtres :
Vos Parthes dans la gloire ont trop long-tems vécu,
Pour attendre des rois du sang de leur vaincu.
Si vous ne le savez, tout le camp en murmure ;
Ce n'est qu'avec dépit que le peuple l'endure.
Quelle loi eût pû faire Artabase vainqueur,
Plus rude, disent-ils, même à des gens sans cœur ?
Je les fais taire, mais, seigneur, à le bien prendre,
C'était moins l'attaquer, que lui mener un gendre ;
Et si vous en aviez consulté leurs souhaits,
Vous auriez préféré la guerre à cette paix.

ORODE.

Est-ce dans le dessein de vous mettre à leur tête,
Que vous me demandez ma grace toute prête ;
Et de leurs vains souhaits vous font-ils le porteur,
Pour faire Palmis reine avec plus de hauteur ?
Il n'est rien d'impossible à la valeur d'un homme,
Qui rétablit son maître, & triomphe de Rome ;
Mais sous le ciel tout change, & les plus valeureux
N'ont jamais sûreté d'être toujours heureux.
J'ai donné ma parole, elle est inviolable.
Le prince aime Euridice, autant qu'elle est aimable ;
Et s'il faut dire tout, je lui dois cet appui

Contre ce que Phadate osera contre lui ;
Car tout ce qu'attenta contre moi Mitradate,
Pacorus le doit craindre à son tour de Phadate :
Cet esprit turbulent, & jaloux du pouvoir,
Quoique son frère...

SURENA.

Il sait que je fais mon devoir,
Et n'a pas oublié que dompter des rebelles,
Détrôner un tyran...

ORODE.

Ces actions sont belles;
Mais pour m'avoir remis en état de régner,
Rendent-elles pour vous ma fille à dédaigner ?

SURENA.

La dédaigner, seigneur, quand mon zèle fidelle
N'ose me regarder que comme indigne d'elle ?
Osez me dispenser de ce que je vous doi,
Et pour la mériter, je cours me faire roi.
S'il n'est rien d'impossible à la valeur d'un homme
Qui rétablit son maître, & triomphe de Rome,
Sur quels rois aisément ne pourrai-je emporter,
En faveur de Mandane, un sceptre à la doter ?
Prescrivez-moi, seigneur, vous-même une conquête,
Dont en prenant sa main je couronne sa tête;
Et vous direz après si c'est la dédaigner,
Que de vouloir me perdre, ou la faire régner.
Mais je suis né sujet ; & j'aime trop à l'être,
Pour hasarder mes jours, que pour servir mon maître,
Et consentir jamais qu'un homme tel que moi
Souille par son hymen le pur sang de son roi.

ORODE.

Je n'examine point si ce respect déguise;
Mais parlons une fois avec pleine franchise.
Vous êtes mon sujet, mais un sujet si grand,
Que rien n'est mal-aisé quand son bras l'entreprend.
Vous possédez sous moi deux provinces entières
De peuples si hardis, de nations si fières,
Que sur tant de vassaux je n'ai d'autorité
Qu'autant que votre zèle a de fidélité.
Ils vous ont jusqu'ici suivi comme fidelle ;
Et quand vous le voudrez, ils vous suivront rebelle,
Vous avez tant de nom, que tous les rois voisins
Vous veulent comme Orode unir à leurs destins.
La victoire chez vous passée en habitude,
Met jusques dans ses murs Rome en inquiétude.
Par gloire, ou pour braver au besoin mon courroux,
Vous traînez en tous lieux dix mille ames à vous :
Le nombre est peu commun pour un train domestique;
Et s'il faut qu'avec vous tout-à-fait je m'explique,
Je ne vous saurais croire assez en mon pouvoir,
Si les nœuds de l'hymen n'enchaînent le devoir.

SURENA.

Par quel crime, seigneur, ou par quelle imprudence
Ai-je pu mériter si peu de confiance ?
Si mon cœur, si mon bras pouvait être gagné,
Mitradate & Crassus n'auraient rien épargné :
Tous les deux...

ORODE.

Laissons là Crassus & Mitradate,
Suréna, j'aime à voir que votre gloire éclate;

Tout ce que je vous dois j'aime à le publier ;
Mais quand je m'en ſouviens, vous devez l'oublier.
Si le ciel par vos mains m'a rendu cet empire,
Je ſais vous épargner la peine de le dire ;
Et s'il met votre zèle au-deſſus du commun,
Je n'en ſuis point ingrat, craignez d'être importun.

SURENA.

Je reviens à Palmis, ſeigneur. De mes hommages
Si les loix du devoir ſont de trop faibles gages,
En eſt-il de plus sûrs, ou de plus fortes loix,
Qu'avoir une ſœur reine, & des neveux pour rois ?
Mettez mon ſang au trône, & n'en cherchez point d'autres,
Pour unir à tel point mes intérêts aux vôtres,
Que tout cet univers, que tout notre avenir
Ne trouve aucune voie à les en déſunir.

ORODE.

Mais, Suréna, le puis-je après la foi donnée,
Au milieu des apprêts d'un ſi grand hyménée ?
Et rendrai-je aux Romains qui voudront me braver,
Un ami que la paix vient de leur enlever ?
Si le prince renonce au bonheur qu'il eſpère,
Que dira la princeſſe, & que fera ſon père ?

SURENA.

Pour ſon pere, ſeigneur, laiſſez m'en le ſouci,
J'en réponds, & pourrais répondre d'elle auſſi.
Malgré la triſte paix que vous avez jurée,
Avec le prince même elle s'eſt déclarée ;
Et ſi je puis vous dire avec quels ſentimens
Elle attend à demain l'effet de vos ſermens,
Elle aime ailleurs.

ORODE.

Et qui ?

SURENA.

C'eſt ce qu'elle aime à taire.
Du reſte, ſon amour n'en fait aucun myſtère,
Et cherche à reculer les effets d'un traité,
Qui fait tant murmurer votre peuple irrité.

ORODE.

Eſt-ce au peuple, eſt-ce à vous, Suréna, de me dire,
Pour lui donner des rois, quel ſang je dois élire ?
Et pour voir dans l'état tous mes ordres ſuivis,
Eſt-ce de mes ſujets que je dois prendre avis ?
Si le prince à Palmis veut rendre ſa tendreſſe,
Je conſens qu'il dédaigne à ſon tour la princeſſe;
Et nous verrons après quel remède apporter
A la diviſion qui peut en réſulter.
Pour vous, qui vous ſentez indigne de ma fille,
Et craignez par reſpect d'entrer en ma famille,
Choiſiſſez un parti qui ſoit digne de vous,
Et qui ſurtout n'ait rien à me rendre jaloux,
Mon ame avec chagrin ſur ce point balancée
En veut, & dès demain, être débarraſſée.

SURENA.

Seigneur, je n'aime rien.

ORODE.

Que vous aimiez, ou non,
Faites un choix vous-même, ou ſouffrez-en le don.

SURENA.

Mais ſi j'aime en tel lieu qu'il m'en faille avoir honte,
Du ſecret de mon cœur puis-je vous rendre compte ?

ORODE.

A demain, Suréna, s'il se peut, dès ce jour,
Résolvons cet hymen, avec, ou sans amour.
Cependant allez voir la princesse Euridice,
Sous les loix du devoir ramenez son caprice;
Et ne m'obligez point à faire à ses appas
Un compliment de roi qui ne lui plairait pas.
Palmis vient par mon ordre, & je veux en apprendre
Dans nos prétentions la part qu'elle aime à prendre.

SCENE III.

ORODE, PALMIS.

ORODE.

SURÉNA m'a surpris, & je n'aurais pas dit.
Qu'avec tant de valeur il eût eu tant d'esprit;
Mais moins on le prévoit, & plus cet esprit brille:
Il trouve des raisons à refuser ma fille.
Mais fortes, & qui même ont si bien succédé;
Que s'en disant indigne, il m'a persuadé.
Savez-vous ce qu'il aime? Il est hors d'apparence
Qu'il fasse un tel refus sans quelque préférence,
Sans quelque objet charmant, dont l'adorable choix
Ferme tout son grand cœur au pur sang de ses rois.

PALMIS.

J'ai cru qu'il n'aimait rien.

ORODE.

Il me l'a dit lui-même;

Mais la princesse avoue, & hautement, qu'elle aime.
Vous êtes son amie & savez quel amant
Dans un cœur qu'elle doit règne si puissamment.

PALMIS.

Si la princesse en moi prend quelque confiance,
Seigneur, m'est-il permis d'en faire confidence?
Reçoit-on des secrets sans une forte loi?

ORODE.

Je croyais qu'elle pût se rompre pour un roi;
Et veux bien toutefois qu'elle soit si sévère,
Qu'en mon propre intérêt elle oblige à se taire;
Mais vous pouvez du moins me répondre de vous.

PALMIS.

Ah, pour mes sentimens, je vous les dirai tous.
J'aime ce que j'aimais, & n'ai point changé d'ame.
Je n'en fais point secret.

ORODE.

L'aimer encor, madame!
Ayez-en quelque honte, & parlez-en plus bas.
C'est faiblesse d'aimer qui ne vous aime pas.

PALMIS.

Non, seigneur, à son prince attacher sa tendresse,
C'est une grandeur d'ame, & non une faiblesse;
Et lui garder un cœur qu'il lui plût mériter,
N'a rien d'assez honteux pour ne pas s'en vanter.
J'en ferai toujours gloire; & mon ame charmée
De l'heureux souvenir de m'être vue aimée,
N'étouffera jamais l'éclat de ces beaux feux
Qu'alluma son mérite, & l'offre de ses vœux.

ORODE.

Faites mieux, vengez-vous. Il est des rois, madame,
Plus dignes qu'un ingrat d'une si belle flamme.

PALMIS.

De ce que j'aime encor ce serait m'éloigner,
Et me faire un exil sous ombre de régner.
Je veux toujours le voir, cet ingrat qui me tue,
Non pour le triste bien de jouir de sa vue,
Cette fausse douceur est au-dessous de moi,
Et ne vaudra jamais que je néglige un roi:
Mais il est des plaisirs, qu'une amante trahie
Goûte au milieu des maux qui lui coûtent la vie.
Je verrai l'infidèle inquiet, alarmé
D'un rival inconnu, mais ardemment aimé,
Rencontrer à mes yeux sa peine dans son crime,
Par les mains de l'hymen devenir ma victime;
Et ne me regarder, dans ce chagrin profond,
Que le remords en l'ame, & la rougeur au front.
Des mes bontés pour lui l'impitoyable image
Qu'imprimera l'amour sur mon pâle visage,
Insultera son cœur, & dans nos entretiens
Mes pleurs & mes soupirs rappelleront les siens;
Mais qui ne serviront qu'à lui faire connaître
Qu'il pouvait être heureux, & ne saurait pas l'être;
Qu'à lui faire trop tard haïr son peu de foi,
Et pour tout dire ensemble, avoir regret à moi.
Voilà tout le bonheur où mon amour aspire;
Voilà contre un ingrat tout ce que je conspire;
Voilà tous les plaisirs que j'espère à le voir,
Et tous les sentimens que vous vouliez savoir.

ORODE.

C'eſt bien traiter les rois en perſonnes communes,
Qu'attacher à leur rang ces gênes importunes,
Comme ſi pour vous plaire, & les inquiéter,
Dans le trône avec eux l'amour pouvait monter.
Il nous faut un hymen, pour nous donner des princes,
Qui ſoient l'appui du ſceptre, & l'eſpoir des provinces;
C'eſt-là qu'eſt notre force, & dans nos grands deſtins;
Le manque de vengeurs enhardit les mutins.
Du reſte, en ces grands nœuds l'état qui s'intéreſſe,
Ferme l'œil aux attraits, & l'ame à la tendreſſe:
La ſeule politique eſt ce qui nous émeut;
On la ſuit, & l'amour s'y mêle comme il peut,
S'il vient, on l'applaudit; s'il manque, on s'en conſole:
C'eſt dont vous pouvez croire un roi ſur ſa parole.
Nous ne ſommes point faits pour devenir jaloux,
Ni pour être en ſouci ſi le cœur eſt à nous.
Ne vous repaiſſez plus de ces vaines chimères,
Qui ne font les plaiſirs que des ames vulgaires,
Madame, & que le prince ait, ou non, à ſouffrir,
Acceptez un des rois que je puis vous offrir.

PALMIS.

Pardonnez-moi, ſeigneur, ſi mon ame alarmée
Ne veut point de ces rois dont on n'eſt point aimée.
J'ai cru l'être du prince, & l'ai trouvé ſi doux,
Que le ſouvenir ſeul m'en plaît plus qu'un époux.

ORODE.

N'en parlons plus, madame, & dites à ce frère,
Qui vous eſt auſſi cher que vous me feriez chère,
Que parmi ſes reſpects il n'a que trop marqué...

PALMIS.

PALMIS.

Quoi, ſeigneur ?

ORODE.

Avec lui, je crois m'être expliqué.

Qu'il y penſe, madame. – Adieu.

PALMIS *ſeule.*

Quel triſte augure !

Et que ne me dit point cette menace obſcure !

Sauvez ces deux amans, ô ciel, & détournez

Les ſoupçons que leurs feux peuvent avoir donnés.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

EURIDICE, ORMENE.

ORMENE.

Oui, votre intelligence à demi découverte
Met votre Suréna fur le bord de fa perte.
Je l'ai fu de Sillace ; & j'ai lieu de douter
Qu'il n'ait, s'il faut tout dire, ordre de l'arrêter.

EURIDICE.

On n'oferait, Ormène, on n'oferait.

ORMENE.

Madame,
Croyez-en un peu moins votre fermeté d'ame.
Un héros arrêté n'a que deux bras à lui ;
Et fouvent trop de gloire eft un débile appui.

EURIDICE.

Je fais que le mérite eft fujet à l'envie,
Que fon chagrin s'attache à la plus belle vie :
Mais fur quelle apparence ofes-tu préfumer
Qu'on pourrait...

ORMENE.

Il vous aime, & s'en eft fait aimer.

EURIDICE.

Qui l'a dit ?...

ORMENE.

Vous & lui, c'eſt ſon crime & le vôtre.
Il refuſe Mandane, & n'en veut aucune autre
On ſait que vous aimez, on ignore l'amant;
Madame, tout cela parle trop clairement.

EURIDICE.

Ce ſont de vains ſoupçons qu'avec moi tu haſardes.

SCENE II.

EURIDICE, PALMIS, ORMÈNE.

PALMIS.

MAdame, à chaque porte on a poſé des gardes;
Rien n'entre, rien ne ſort qu'avec ordre du roi

EURIDICE.

Qu'importe, & quel ſujet en prenez-vous d'effroi?

PALMIS.

Ou quelque grand orage à nous troubler s'apprête,
Ou l'on en veut, madame, à quelque grande tête.
Je tremble pour mon frère.

EURIDICE.

A quel propos trembler?
Un roi qui lui doit tout, voudrait-il l'accabler?

PALMIS.

Vous le figurez-vous à tel point inſenſible,
Que de ſon alliance un refus ſi viſible...

EURIDICE.

Un ſi rare ſervice a ſu le prévenir,
Qu'il doit récompenſer avant que de punir.

PALMIS.

Il le doit, mais après une pareille offenſe,
Il eſt rare qu'on ſonge à la reconnaiſſance;
Et par un tel mépris le ſervice effacé,
Ne tient plus d'yeux ouverts ſur ce qui s'eſt paſſé.

EURIDICE.

Pour la ſœur d'un héros, c'eſt être bien timide.

PALMIS.

L'amante a-t-elle droit d'être plus intrépide?

EURIDICE.

L'amante d'un héros aime à lui reſſembler,
Et voit ainſi que lui ſes périls ſans trembler.

PALMIS.

Vous vous flattez, madame, elle a de la tendreſſe,
Que leur idée étonne, & leur image bleſſe;
Et ce que dans ſa perte elle prend d'intérêt,
Ne ſaurait ſans déſordre en attendre l'arrêt.
Cette mâle vigueur de conſtance héroïque,
N'eſt point une vertu dont le ſexe ſe pique;
Ou s'il peut juſques-là porter ſa fermeté,
Ce qu'il appelle amour, n'eſt qu'une dureté.
Si vous aimiez mon frère, on verrait quelque alarme;
Il vous échapperait un ſoupir, une larme,
Qui marquerait du moins un ſentiment jaloux,
Qu'une ſœur ſe montrât plus ſenſible que vous.
Dieux! je donne l'exemple, & l'on s'en peut défendre!

Je le donne à des yeux qui ne daignent le prendre !
Aurait-on jamais cru qu'on pût voir quelque jour
Les nœuds du ſang plus forts que les nœuds de l'amour ?
Mais j'ai tort, & la perte eſt pour vous moins amère.
On recouvre un amant plus aiſément qu'un frère ;
Et ſi je perds celui que le ciel me donna,
Quand j'en recouvrerais, ſerait-ce un Suréna ?

EURIDICE.

Et ſi j'avais perdu cet amant qu'on menace,
Serait-ce un Suréna qui remplirait ſa place ?
Penſez-vous qu'expoſée à de ſi rudes coups,
J'en ſoupire au-dedans, & tremble moins que vous ?
Mon intrépidité n'eſt qu'un effort de gloire,
Que tout fier qu'il paraît, mon cœur n'en veut pas croire :
Il eſt tendre, & ne rend ce tribut qu'à regret,
Au juſte & dur orgueil qu'il dément en ſecret.
Oui, s'il en faut parler avec mon ame ouverte,
Je penſe voir déjà l'appareil de ſa perte,
De ce héros ſi cher; & ce mortel ennui
N'oſe plus aſpirer qu'à mourir avec lui.

PALMIS.

Avec moins de chaleur vous pourriez bien plus faire.
Acceptez mon amant, pour conſerver mon frère,
Madame ; & puiſqu'enfin il vous faut l'épouſer,
Tâchez par politique à vous y diſpoſer.

EURIDICE.

Mon amour eſt trop fort pour cette politique :
Tout entier on l'a vu, tout entier il s'explique;
Et le prince ſait trop ce que j'ai dans le cœur,

Pour recevoir ma main comme un parfait bonheur.
J'aime ailleurs, & l'ai dit trop haut pour m'en dédire,
Avant qu'en sa faveur tout cet amour expire.
C'est avoir trop parlé, mais dût se perdre tout,
Je me tiendrai parole, & j'irai jusqu'au bout.

PALMIS.

Ainsi donc vous voulez que ce héros périsse ?

EURIDICE.

Pourrait-on en venir jusqu'à cette injustice ?

PALMIS.

Madame, il répondra de toutes vos rigueurs,
Et du trop d'union où s'obstinent vos cœurs.
Rendez heureux le prince ; il n'est plus sa victime.
Qu'il se donne à Mandane, il n'aura plus de crime.

EURIDICE.

Qu'il s'y donne, madame, & ne m'en dise rien ;
Ou, si son cœur encor peut dépendre du mien,
Qu'il attende à l'aimer, que ma haine cessée
Vers l'amour de son frère ait tourné ma pensée.
Résolvez-vous vous-même à me désobéir ;
Forcez-moi, s'il se peut, moi-même à le haïr ;
A force de raison faites-m'en un rebelle ;
Accablez-le de pleurs pour le rendre infidelle :
Par pitié ; par tendresse, appliquez tous vos soins
A me mettre en état de l'aimer un peu moins.
J'achèverai le reste. A quelque point qu'on aime,
Quand le feu diminue, il s'éteint de lui-même.

PALMIS.

Le prince vient, madame, & n'a pas grand besoin,

Dans ſon amour pour vous, d'un odieux témoin :
Vous pourrez mieux ſans moi flatter ſon eſpérance,
Mieux en notre faveur tourner ſa déférence ;
Et ce que je prévois me fait aſſez ſouffrir,
Sans y joindre les vœux qu'il cherche à vous offrir.

SCENE III.

PACORUS, EURIDICE. ORMENE.

EURIDICE.

EST-CE pour moi, ſeigneur, qu'on fait garde à vos portes?
Pour aſſurer ma fuite ai-je ici des eſcortes ?
Ou ſi ce grand hymen pour ſes derniers apprêts...

PACORUS.

Madame, ainſi que vous, chacun a ſes ſecrets.
Ceux que vous honorez de votre confidence,
Obſervent par votre ordre un généreux ſilence.
Le roi ſuit votre exemple ; &, ſi c'eſt vous gêner,
Comme nous devinons, vous pouvez deviner.

EURIDICE.

Qui devine eſt ſouvent ſujet à ſe méprendre.

PACORUS.

Si je devine mal, je ſais à qui m'en prendre ;
Et comme votre amour n'eſt que trop évident,
Si je n'en ſais l'objet, j'en ſais le confident.

Il eſt le plus coupable : un amant peut ſe taire,
Mais d'un ſujet au roi, c'eſt crime qu'un myſtère.
Qui connaît un obſtacle au bonheur de l'état,
Tant qu'il le tient caché commet un attentat.
Ainſi ce confident... vous m'entendez, madame;
Et je vois dans les yeux ce qui ſe paſſe en l'ame.

EURIDICE.

S'il a ma confidence, il a mon amitié;
Et je lui dois, ſeigneur, du moins quelque pitié.

PACORUS.

Ce ſentiment eſt juſte, & même je veux croire
Qu'un cœur comme le vôtre a droit d'en faire gloire.
Mais ce trouble, madame, & cette émotion,
N'ont-ils rien de plus fort que la compaſſion?
Et quand de ſes périls l'ombre vous intéreſſe,
Qu'une pitié ſi prompte en ſa faveur vous preſſe,
Un ſi cher confident ne fait-il point douter
De l'amant, ou de lui, qui les peut exciter?

EURIDICE.

Qu'importe, & quel beſoin de les confondre enſemble,
Quand ce n'eſt que pour vous, après tout, que je tremble?

PACORUS.

Quoi! vous me menacez vous-même à votre tour?
Et les emportemens de votre aveugle amour...

EURIDICE.

Je m'emporte & m'aveugle un peu moins qu'on ne penſe;
Pour l'avouer vous-même, entrons en confidence.
Seigneur, je vous regarde en qualité d'époux;
Ma main ne ſaurait être, & ne ſera qu'à vous;
Mes vœux y ſont déjà, tout mon cœur y veut être;

Dès que je le pourrai, je vous en ferai maître ;
Et si pours'y réduire il me fait différer,
Cet amant si chéri n'en peut rien espérer.
Je ne ferai qu'à vous, qui que ce soit que j'aime,
A moins qu'à vous quitter vous m'obligiez vous-même ;
Mais s'il faut que le tems m'apprenne à vous aimer,
Il ne me l'apprendra qu'à force d'estimer ;
Et si vous me forcez à perdre cet estime,
Si votre impatience ose aller jusqu'au crime...
Vous m'entendez, seigneur, & c'est vous dire assez
D'où me viennent pour vous ces vœux intéressés.
J'ai part à votre gloire, & je tremble pour elle,
Que vous ne la souilliez d'une tache éternelle,
Que le barbare éclat d'un indigne soupçon
Ne fasse à l'univers détester votre nom,
Et que vous ne veuilliez sortir d'inquiétude
Par une épouvantable & noire ingratitude.
Pourrais-je après cela vous conserver ma foi,
Comme si vous étiez encor digne de moi?
Recevoir sans horreur l'offre d'une couronne,
Toute fumante encor du sang qui vous la donne?
Et m'exposer en proie aux fureurs des Romains,
Quand pour les repousser vous n'aurez point de mains?
Si Crassus est défait, Rome n'est pas détruite;
D'autres ont ramassé les débris de sa suite;
De nouveaux escadrons leur vont enfler le cœur;
Et vous avez besoin encor de son vainqueur.
Voilà ce que pour vous craint une destinée,
Qui se doit bientôt voir à la vôtre enchaînée ;
Et deviendrait infame à se vouloir unir

Qu'à des rois dont on puisse aimer le souvenir.

PACORUS.

Tout ce que vous craignez est en votre puissance,
Madame, il ne vous faut qu'un peu d'obéissance,
Qu'exécuter demain ce qu'un père a promis;
L'amant, le confident n'auront plus d'ennemis.
C'est de quoi de nouveau tout mon cœur vous conjure,
Par les tendres respects d'une flamme si pure,
Ces assidus respects, qui sans cesse bravés,
Ne peuvent obtenir ce que vous me devez,
Par tout ce qu'a de rude un orgueil inflexible,
Par tous les maux que souffre....

EURIDICE.

Et moi, suis-je insensible?
Livre-t-on à mon cœur de moins rudes combats?
Seigneur, je suis aimée, & vous ne l'êtes pas.
Mon devoir vous prépare un assuré remède,
Quand il n'en peut souffrir au mal qui me possède;
Et pour finir le vôtre, il ne veut qu'un moment,
Quand il faut que le mien dure éternellement.

PACORUS.

Ce moment quelquefois est difficile à prendre,
Madame, & si le roi se lasse de l'attendre,
Pour venger le mépris de son autorité,
Songez à ce que peut un monarque irrité.

EURIDICE.

Ma vie est en ses mains, & de son grand courage
Il peut montrer sur elle un glorieux ouvrage.

PACORUS.

Traitez-le mieux, de grace, & ne vous alarmez

Que pour la sûreté de ce que vous aimez :
Le roi fait votre faible, & le trouble que porte
Le péril d'un amant dans l'ame la plus forte.

EURIDICE.

C'est mon faible, il est vrai, mais si j'ai de l'amour,
J'ai du cœur, & pourrais le mettre en son plein jour.
Ce grand roi cependant prend une aimable voie.
Pour me faire accepter ses ordres avec joie!
Pensez-y mieux, de grace, & songez qu'au besoin,
Un pas hors du devoir nous peut mener bien loin.
Après ce premier pas, ce pas qui seul nous gêne,
L'amour rompt aisément le reste de sa chaîne;
Et tyran à son tour du devoir méprisé,
Il s'applaudit long-tems du joug qu'il a brisé.

PACORUS.

Madame...

EURIDICE.

Après cela, seigneur, je me retire;
Et s'il vous reste encor quelque chose à me dire,
Pour éviter l'éclat d'un orgueil imprudent,
Je vous laisse achever avec mon confident.

SCENE IV.

PACORUS, SURÉNA.

PACORUS.

SURENA, je me plains, & j'ai lieu de me plaindre.

SURENA.

De moi, seigneur?

PACORUS.

De vous. Il n'est plus tems de feindre.
Malgré tous vos détours on sait la vérité,
Et j'attendais de vous plus de sincérité,
Moi, qui mettais en vous ma confiance entière,
Et ne voulais souffrir aucune autre lumière,
L'amour dans sa prudence est toujours indiscret;
A force de se taire, il trahit son secret:
Le soin de le cacher découvre ce qu'il cache,
Et son silence dit tout ce qu'il craint qu'on sache.
Ne cachez plus le vôtre, il est connu de tous,
Et toute votre adresse a parlé contre vous.

SURENA.

Puisque vous vous plaignez, la plainte est légitime,
Seigneur; mais, après tout, j'ignore encor mon crime,

PACORUS.

Vous refusez Mandane avec tant de respect,
Qu'il est trop raisonné pour n'être point suspect.
Avant qu'on vous l'offrît, vos raisons étaient prêtes,
Et jamais on n'a vu de refus plus honnêtes;
Mais ces honnêtetés ne font pas moins rougir:

Il fallait tout promettre & la laiſſer agir:
Il fallait eſpérer de ſon orgueil ſévère
Un juſte déſaveu des volontés d'un père,
Et l'aigrir par des vœux ſi froids, ſi mal conçus,
Qu'elle uſurpât ſur vous la gloire du refus.
Vous avez mieux aimé tenter un artifice,
Qui pût mettre Palmis où doit être Euridice,
En me donnant le change, attirer mon courroux,
Et montrer quel objet vous réſervez pour vous.
Mais vous auriez mieux fait d'appliquer tant d'adreſſe
A remettre au devoir l'eſprit de la princeſſe:
Vous en avez eu l'ordre, & j'en ſuis plus haï;
C'eſt pour un bon ſujet avoir bien obéi.

SURENA.

Je le vois bien, ſeigneur, qu'on m'aime, qu'on vous aime,
Qu'on ne vous aime pas, que je n'aime pas même,
Tout m'eſt compté pour crime, & je dois ſeul au roi
Répondre de Palmis, d'Euridice & de moi,
Comme ſi je pouvais ſur une ame enflammée
Ce qu'on me voit pouvoir ſur tout un corps d'armée,
Et qu'un cœur ne fût pas plus facile à tourner,
Que les Romains à vaincre & qu'un ſceptre à donner.
Sans faire un nouveau crime, oſerais-je vous dire
Que l'empire des cœurs n'eſt pas de votre empire,
Et que l'amour jaloux de ſon autorité,
Ne reconnaît ni rois, ni ſouveraineté?
Il hait tous les emplois où la force l'appelle;
Dès qu'on le violente, on en fait un rebelle;
Et je ſuis criminel de n'en pas triompher,
Quand vous-même, ſeigneur, ne pouvez l'étouffer!

Changez-en par votre ordre à tel point le caprice,
Qu'Euridice vous aime & Palmis vous haïsse;
Ou rendez votre cœur à vos loix si soumis,
Qu'il dédaigne Euridice, & retourne à Palmis.
Tout ce que vous pourrez, ou sur vous, ou sur elles,
Rendra mes actions d'autant plus criminelles;
Mais sur elles, sur vous, si vous ne pouvez rien,
Des crimes de l'amour ne faites plus le mien.

PACORUS.

Je pardonne à l'amour les crimes qu'il fait faire;
Mais je n'excuse point ceux qu'il s'obstine à taire,
Qui cachés avec soin se commettent long-tems,
Et tiennent près des rois de secrets mécontens.
Un sujet qui se voit le rival de son maître,
Quelque étude qu'il perde à ne le point paraître,
Ne pousse aucun soupir sans faire un attentat,
Et d'un crime d'amour, il en fait un d'état.
Il a besoin de grace, & sur-tout quand on l'aime,
Jusqu'à se révolter contre le diadême,
Jusqu'à servir d'obstacle au bonheur général.

SURENA.

Oui, mais quand de son maître on lui fait un rival,
Qu'il aimait le premier, qu'en dépit de sa flamme
Il cède, aimé qu'il est, ce qu'adore son ame,
Qu'il renonce à l'espoir, dédit sa passion,
Est-il digne de grace ou de compassion?

PACORUS.

Qui cède ce qu'il aime, est digne qu'on le loue,
Mais il ne cède rien quand on l'en désavoue;
Et les illusions d'un si faux compliment

Ne méritent qu'un long & vrai reffentiment.

SURÉNA.

Tout-à-l'heure, feigneur, vous me parliez de grace,
Et déjà vous paffez jufques à la menace !
La grace eft aux grands cœurs honteufe à recevoir;
La menace n'a rien qui les puiffe émouvoir.
Tandis que hors des murs ma fuite eft difperfée,
Que la garde au dedans par Sillace eft placée,
Que le peuple s'attend à me voir arrêter,
Si quelqu'un en a l'ordre, il peut l'exécuter.
Qu'on veuille mon épée, ou qu'on veuille ma tête,
Dites un mot, feigneur, & l'une & l'autre eft prête:
Je n'ai goutte de fang qui ne foit à mon roi;
Et, fi l'on m'ofe perdre, il perdra plus que moi.
J'ai vécu pour ma gloire autant qu'il fallait vivre,
Et laiffe un grand exemple à qui pourra me fuivre;
Mais fi vous me livrez à vos chagrins jaloux,
Je n'aurai pas peut-être affez vécu pour vous.

PACORUS.

Suréna, mes pareils n'aiment point ces manières.
Ce font fauffes vertus que des vertus fi fières.
Après tant de hauts faits & d'exploits fignalés,
Le roi ne peut douter de ce que vous valez;
Il ne veut pas vous perdre, épargnez-vous la peine
D'attirer fa colère & mériter ma haine:
Donnez à vos égaux l'exemple d'obéir,
Plutôt que d'un amour qui cherche à vous trahir.
Il fied bien aux grands cœurs de paraître intrépides,
De donner à l'orgueil plus qu'aux vertus folides;
Mais fouvent ces grands cœurs n'en font que mieux leur cour,

A paraître au befoin maîtres de leur amour.
Recevez cet avis d'une amitié fidelle,
Ce foir la reine arrive, & Mandane avec elle.
Je ne demande point le fecret de vos feux;
Mais fongez bien qu'un roi, quand il dit, *Je le veux*...
Adieu, ce mot fuffit; & vous devez m'entendre.

SURENA.

Je fais plus, je prévois ce que j'en dois attendre;
Je l'attends fans frayeur, & quel qu'en foit le cours,
J'aurai foin de ma gloire, ordonnez de mes jours.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ORODE, EURIDICE.

ORODE.

NE me l'avouez point, en cette conjoncture:
Le soupçon m'est plus doux que la vérité sûre:
L'obscurité m'en plaît, & j'aime à n'écouter
Que ce qui laisse encor liberté d'en douter.
Cependant par mon ordre on a mis garde aux portes,
Et d'un amant suspect dispersé les escortes,
De crainte qu'un aveugle & fol emportement
N'allât, & malgré vous, jusqu'à l'enlévement.
La vertu la plus haute alors cède à la force;
Et pour deux cœurs unis l'amour a tant d'amorce,
Que le plus grand courroux qu'on voit y succéder
N'aspire qu'aux douceurs de se raccommoder.
Il n'est que trop aisé de juger quelle suite
Exigerait de moi l'éclat de cette fuite;
Et pour n'en pas venir à ces extrémités,
Que vous l'aimiez, ou non, j'ai pris mes sûretés.

EURIDICE.

A ces précautions je suis trop redevable;
Une prudence moindre en serait incapable,
Seigneur, mais dans le doute où votre esprit se plait,

Si j'ofe en ce héros prendre quelque intérêt,
Son fort eft plus douteux que votre incertitude,
Et j'ai lieu plus que vous d'être en inquiétude,
Je ne vous réponds point fur cet enlévement;
Mon devoir, ma fierté, tout en moi le dément.
La plus haute vertu peut céder à la force,
Je le fais, de l'amour je fais quelle eft l'amorce;
Mais contre tous les deux l'orgueil peut fecourir,
Et rien n'en eft à craindre alors qu'on fait mourir.
Je ne ferai qu'au prince.

ORODE.

Oui, mais à quand, madame,
A quand cet heureux jour, que de toute fon ame.....

EURIDICE.

Il fe verrait, feigneur, dès ce foir mon époux,
S'il n'eût point voulu voir dans mon cœur plus que vous.
Sa curiofité s'eft trop embarraffée
D'un point dont il devait éloigner fa penfée;
Il fait que j'aime ailleurs, & l'a voulu favoir:
Pour peine il attendra l'effort de mon devoir.

ORODE.

Les délais les plus longs, madame, ont quelque terme.

EURIDICE.

Le devoir vient à bout de l'amour le plus ferme;
Les grands cœurs ont vers lui des retours éclatans;
Et quand on veut fe vaincre, il y faut peu de tems.
Un jour y peut beaucoup, une heure y peut fuffire:
Un de ces bons momens qu'un cœur n'ofe en dédire,
S'il ne fuit pas toujours nos fouhaits & nos foins,
Il arrive fouvent quand on l'attend le moins.

Mais je ne promets pas de m'y rendre facile,
Seigneur, tant que j'aurai l'ame si peu tranquille;
Et je ne livrerai mon cœur qu'à mes ennuis,
Tant qu'on me laissera dans l'alarme où je suis.

ORODE.

Le sort de Suréna vous met donc en alarme?

EURIDICE.

Je vois ce que pour tous ses vertus ont de charme;
Et puis craindre pour lui ce qu'on voit craindre à tous,
Ou d'un maître en colère, ou d'un rival jaloux.
Ce n'est point toutefois l'amour qui m'intéresse,
C'est.... Je crains encor plus que ce mot ne vous blesse,
Et qu'il ne vaille mieux s'en tenir à l'amour,
Que d'en mettre, & si-tôt, le vrai sujet au jour.

ORODE.

Non, madame, parlez, montrez toutes vos craintes.
Puis-je, sans les connaître, en guérir les atteintes,
Et dans l'épaisse nuit où vous vous retranchez,
Choisir le vrai remède aux maux que vous cachez?

EURIDICE.

Mais si je vous disais que j'ai droit d'être en peine
Pour un trône où je dois un jour monter en reine,
Que perdre Suréna, c'est livrer aux Romains
Un sceptre que son bras a remis en vos mains,
Que c'est ressusciter l'orgueil de Mitradate,
Exposer avec vous Pacorus & Phradate;
Que je crains que sa mort, enlevant votre appui,
Vous renvoie à l'exil où vous seriez sans lui:
Seigneur, ce serait être un peu trop téméraire;
J'ai dû le dire au prince, & je dois vous le taire;

J'en dois craindre un trop long & trop juste courroux;
Et l'amour trouvera plus de grace chez vous.

ORODE.

Mais, madame, est-ce à vous d'être si politique?
Qui peut se taire ainsi, voyons comme il s'explique.
Si votre Suréna m'a rendu mes états,
Me les a-t-il rendus pour ne m'obéir pas?
Et trouvez-vous par-là sa valeur bien fondée
A ne m'estimer plus son maître qu'en idée?
A vouloir qu'à ces loix j'obéisse à mon tour?
Ce discours irait loin, revenons à l'amour,
Madame, & s'il est vrai qu'enfin....

EURIDICE.

Laissez-m'en faire,
Seigneur, je me vaincrai, j'y tâche, je l'espère:
J'ose dire encor plus, je m'en fais une loi;
Mais je veux que le tems en dépende de moi.

ORODE.

C'est bien parler en reine, & j'aime assez, madame,
L'impétuosité de cette grandeur d'ame;
Cette noble fierté que rien ne peut dompter
Remplira bien ce trône où vous devez monter.
Donnez-moi donc en reine un ordre que je suive.
Phradate est arrivé, ce soir Mandane arrive;
Ils sauront quels respects a montrés pour sa main
Cet intrépide effroi de l'empire romain.
Mandane en rougira, le voyant auprès d'elle.
Phradate est violent, & prendra sa querelle.
Près d'un esprit si chaud, & si fort emporté,
Suréna dans ma cour est-il en sûreté?

Puis-je vous en répondre, à moins qu'il se retire ?

EURIDICE.

Bannir de votre cour l'honneur de votre empire !
Vous le pouvez, seigneur, & vous êtes son roi ;
Mais je ne puis souffrir qu'il soit banni pour moi.
Car enfin les couleurs ne font rien à la chose ;
Sous un prétexte faux je n'en suis pas moins cause,
Et qui craint pour Mandane un peu trop de rougeur,
Ne craint pour Suréna que le fond de mon cœur.
Qu'il parte, il vous déplaît, faites-vous-en justice,
Punissez, exilez, il faut qu'il obéisse.
Pour remplir mes devoirs j'attendrai son retour,
Seigneur, & jusques-là, point d'hymen, ni d'amour.

ORODE.

Vous pourriez épouser le prince en sa présence ?

EURIDICE.

Je ne sais, mais enfin je hais la violence.

ORODE.

Empêchez-la, madame, en vous donnant à nous,
Ou faites qu'à Mandane il s'offre pour époux.
Cet ordre exécuté, mon ame satisfaite,
Pour ce héros si cher ne veut plus de retraite.
Qu'on le fasse venir. Modérez vos hauteurs ;
L'orgueil n'est pas toujours la marque des grands cœurs.
Il me faut un hymen ; choisissez l'un ou l'autre,
Ou lui dites adieu, pour le moins, jusqu'au vôtre.

EURIDICE.

Je sais tenir, seigneur, tout ce que je promets,
Et promettrais en vain de ne le voir jamais,
Moi qui sais que bientôt la guerre rallumée

Le rendra pour le moins néceſſaire à l'armée.

ORODE.

Nous ferons voir, madame, en cette extrémité,
Comme il faut obéir à la néceſſité.
Je vous laiſſe avec lui.

SCENE II.

EURIDICE, SURENA.

EURIDICE.

SEIGNEUR, le roi condamne
Ma main à Pacorus, ou la vôtre à Mandane:
Le refus n'en ſaurait demeurer impuni;
Il lui faut l'une ou l'autre, ou vous êtes banni.

SURENA.

Madame, ce refus n'eſt point vers lui mon crime:
Vous m'aimez, ce n'eſt point non plus ce qui l'anime.
Mon crime véritable eſt d'avoir aujourd'hui
Plus de nom que mon roi, plus de vertus que lui,
Et c'eſt delà que part cette ſecrète haine,
Que le tems ne rendra que plus forte & plus pleine.
Plus on ſert des ingrats, plus on s'en fait haïr:
Tout ce qu'on fait pour eux ne ſert qu'à nous trahir.
Mon viſage l'offenſe, & ma gloire le bleſſe.
Juſqu'au fond de mon ame il cherche une baſſeſſe.
Et tâche à s'ériger par l'offre, ou par la peur,

De roi que je l'ai fait, en tyran de mon cœur;
Comme si par ses dons il pouvait me séduire,
Ou qu'il pût m'accabler, & ne se point détruire.
Je lui dois en sujet tout mon sang, tout mon bien;
Mais si je lui dois tout, mon cœur ne lui doit rien,
Et n'en reçoit de loix que comme autant d'outrages,
Comme autant d'attentats sur de plus doux hommages:
Cependant pour jamais, il faut nous séparer,
Madame.

EURIDICE.

Cet exil pourrait toujours durer?

SURENA.

En vain pour mes pareils leur vertu sollicite;
Jamais un envieux ne pardonne au mérite.
Cet exil toutefois n'est pas un long malheur;
Et je n'irai pas loin sans mourir de douleur.

EURIDICE.

Ah! craignez de m'en voir assez persuadée,
Pour mourir avant vous de cette seule idée:
Vivez, si vous m'aimez.

SURENA.

Je vivrais pour savoir
Que vous aurez enfin rempli votre devoir,
Que d'un cœur tout à moi, que de votre personne
Pacorus sera maître, ou plutôt sa couronne?
Ce penser m'assassine, & je cours de ce pas
Beaucoup moins à l'exil, madame, qu'au trépas.

EURIDICE.

Que le ciel n'a-t-il mis en ma main & la vôtre,
Ou de n'être à personne, ou d'être l'un à l'autre!

SURÉNA.

Fallait-il que l'amour vît l'inégalité
Vous abandonner toute aux rigueurs d'un traité ?

EURIDICE.

Cette inégalité me souffrait l'espérance.
Votre nom, vos vertus valaient bien ma naissance ;
Et Craſſus a rendu plus digne encor de moi,
Un héros dont le zèle a rétabli ſon roi.
Dans les maux où j'ai vu l'Arménie expoſée,
Mon pays déſolé m'a ſeul tyranniſée.
Eſclave de l'état, victime de la paix,
Je m'étais répondu de vaincre mes ſouhaits,
Sans ſonger qu'un amour comme le nôtre extrême,
S'y rend inexorable aux yeux de ce qu'on aime.
Pour le bonheur public j'ai promis, mais hélas!
Quand j'ai promis, ſeigneur, je ne vous voyais pas.
Votre rencontre ici m'ayant fait voir ma faute,
Je diffère à donner le bien que je vous ôte,
Et l'unique bonheur que j'y puis eſpérer,
C'eſt de toujours promettre & toujours différer.

SURENA.

Que je ſerais heureux!... mais qu'oſai-je vous dire ?
L'indigne & vain bonheur où mon amour aſpire !
Fermez les yeux aux maux où l'on me fait courir ;
Songez à vivre heureuſe, & me laiſſez mourir.
Un trône vous attend, le premier de la terre,
Un trône où l'on ne craint que l'éclat du tonnerre,
Qui règle le deſtin du reſte des humains,
Et juſques dans leurs mœurs alarme les Romains.

EURIDICE.

J'envisage ce trône & tous ses avantages,
Et je n'y vois partout, seigneur, que vos ouvrages;
Sa gloire ne me peint que celle de mes fers,
Et, dans ce qui m'attend, je vois ce que je perds.
Ah, seigneur !

SURENA.

Epargnez la douleur qui me presse.
Ne la ravalez point jusques à la tendresse ;
Et laissez-moi partir dans cette fermeté,
Qui fait de tels jaloux, & qui m'a tant coûté.

EURIDICE.

Partez, puisqu'il le faut, avec ce grand courage
Qui mérita mon cœur, & donna tant d'ombrage.
Je suivrai votre exemple, & vous n'aurez point lieu...
Mais j'apperçois Palmis qui vient vous dire adieu ;
Et je puis, en dépit de tout ce qui me tue ;
Quelques momens encor jouir de votre vue.

SCENE III.

EURIDICE, SURENA, PALMIS.

PALMIS.

On dit qu'on vous exile à moins que d'épouser,
Seigneur, ce que le roi daigne vous propoſer.

SURENA.

Non, mais juſqu'à l'hymen que Pacorus ſouhaite,
Il m'ordonne chez moi quelques jours de retraite.

PALMIS.

Et vous partez ?

SURENA.

Je pars.

PALMIS.

Et, malgré ſon courroux,
Vous avez ſûreté d'aller juſques chez vous ?
Vous êtes à couvert des périls dont menace
Les gens de votre ſorte une telle diſgrace ?
Et, s'il faut dire tout, ſur de ſi longs chemins
Il n'eſt point de poiſons ; il n'eſt point d'aſſaſſins ?

SURENA.

Le roi n'a pas encor oublié mes ſervices,
Pour commencer par moi de telles injuſtices ;
Il eſt trop généreux pour perdre ſon appui.

PALMIS.

S'il l'eſt, tous vos jaloux le ſont-ils comme lui ?
Eſt-il aucun flatteur, ſeigneur, qui lui refuſe

De lui prêter un crime, & lui faire une excuſe ?
En eſt-il que l'eſpoir d'en faire mieux ſa cour,
N'expoſe ſans ſcrupule à ces courroux d'un jour,
Ces courroux qu'on affecte alors qu'on déſavoue
De lâches coups d'état dont en l'ame on ſe loue,
Et qu'une abſence élude, attendant le moment
Qui laiſſe évanouir ce faux reſſentiment ?

SURENA.

Ces courroux affectés, que l'artifice donne,
Font ſouvent trop de bruit pour abuſer perſonne.
Si ma mort plait au roi, s'il la veut tôt ou tard,
J'aime mieux que ce ſoit un crime qu'un haſard;
Qu'aucun ne l'attribue à cette loi commune
Qu'impoſe la nature & règle la fortune;
Que ſon perfide auteur, bien qu'il cache ſa main,
Devienne abominable à tout le genre humain;
Et qu'il en naiſſe enfin des haines immortelles,
Qui de tous ſes ſujets lui faſſent des rebelles.

PALMIS.

Je veux que la vengeance aille à ſon plus haut point.
Les morts les mieux vengés ne reſſuſcitent point;
Et de tout l'univers la fureur éclatante
En conſolerait mal & la ſœur & l'amante.

SURENA.

Que faire donc, ma ſœur ?

PALMIS.

Votre aſyle eſt ouvert.

SURENA.

Quel aſyle ?

PALMIS.

L'hymen qui vous vient d'être offert.
Vos jours en sûreté dans les bras de Mandane,
Sans plus rien craindre ....

SURENA.

Et c'eſt ma ſœur qui m'y condamne,
C'eſt elle qui m'ordonne avec tranquillité
Aux yeux de ma princeſſe une infidélité !

PALMIS.

Lorſque d'aucun eſpoir notre ardeur n'eſt ſuivie,
Doit-on être fidèle aux dépens de ſa vie ?
Mais vous ne m'aidez point à le perſuader,
Vous, qui d'un ſeul regard pourriez tout décider.
Madame, ſes périls ont-ils de quoi vous plaire ?

EURIDICE.

Je crois faire beaucoup, madame, de me taire ;
Et tandis qu'à mes yeux vous donnez tout mon bien,
C'eſt tout ce que je puis que de ne dire rien.
Forcez-le, s'il ſe peut, au nœud que je déteſte,
Je vous laiſſe en parler, diſpenſez-moi du reſte :
Je n'y mets point d'obſtacle, & mon eſprit confus...,
C'eſt m'expliquer aſſez, n'exigez rien de plus.

SURENA.

Quoi ! vous vous figurez que l'heureux nom de gendre,
Si ma perte eſt jurée, a de quoi m'en défendre,
Quand malgré la nature, en dépit de ſes loix,
Le parricide a fait la moitié de nos rois ?
Qu'un frère pour régner ſe baigne au ſang d'un frère ?
Qu'un fils impatient prévient la mort d'un père ?
Notre Orode lui-même où ſerait-il ſans moi ?

Mitradate pour lui montrai -il plus de foi ?
Croyez-vous Pacorus bien plus sûr de Phradate ?
J'en connais mal le cœur, si bientôt il n'éclate,
Et si de ce haut rang, que j'ai vu l'éblouir,
Son père & son aîné peuvent long-tems jouir.
Je n'aurai plus de bras alors pour leur défense ;
Car enfin mes refus ne sont pas mon offense ;
Mon vrai crime est ma gloire, & non pas mon amour ;
Je l'ai dit, avec elle il croîtra chaque jour.
Plus je les servirai, plus je serai coupable ;
Et, s'ils veulent ma mort, elle est inévitable.
Chaque instant que l'hymen pourrait la reculer,
Ne les attacherait qu'à mieux dissimuler,
Qu'à rendre, sous l'appas d'une aimitié tranquille,
L'attentat plus secret, plus noir, & plus facile.
Ainsi, dans ce grand nœud chercher ma sûreté,
C'est inutilement faire une lâcheté,
Souiller en vain mon nom, & vouloir qu'on m'impute
D'avoir enseveli ma gloire sous ma chûte.
Mais, dieux, se pourrait-il, qu'ayant si bien servi,
Par l'ordre de mon roi le jour me fût ravi ?
Non non, c'est d'un bon œil qu'Orode me regarde ;
Vous le voyez, ma sœur, je n'ai pas même un garde,
Je suis libre.

PALMIS.

Et j'en crains d'autant plus son courroux ;
S'il vous faisait garder, il répondrait de vous.
Mais pouvez-vous, seigneur, rejoindre votre suite ?
Etes-vous libre assez pour choisir une fuite ?
Garde-t-on chaque porte à moins d'un grand dessein ?

Pour en rompre l'effet, il ne faut qu'une main.
Par toute l'amitié que le sang doit attendre,
Par tout ce que l'amour a pour vous de plus tendre...

SURENA.

La tendresse n'est point de l'amour d'un héros;
Il est honteux pour lui d'écouter des sanglots;
Et parmi la douceur des plus illustres flammes,
Un peu de dureté sied bien aux grandes ames.

PALMIS.

Quoi! vous pourriez...

SURENA.

Adieu, le trouble où je vous voi
Me fait vous craindre plus que je ne crains le roi.

SCENE IV.

EURIDICE, PALMIS.

PALMIS.

IL court à son trépas, & vous en serez cause,
A moins que votre amour à son départ s'oppose.
J'ai perdu mes soupirs, & j'y perdrais mes pas:
Mais il vous en croira, vous ne les perdrez pas.
Ne lui refusez point un mot qui le retienne,
Madame.

EURIDICE.

S'il périt, ma mort suivra la sienne.

PALMIS.

Je puis en dire autant, mais ce n'est pas assez;

Vous avez tant d'amour, madame, & balancez!

EURIDICE.

Eſt-ce le mal aimer que de le vouloir ſuivre?

PALMIS.

C'eſt un excès d'amour qui ne fait point revivre;
De quoi lui ſervira notre mortel ennui?
De quoi nous ſervira de mourir après lui?

EURIDICE.

Vous vous alarmez trop: le roi dans ſa colère
Ne parle...

PALMIS.

Vous dit-il tout ce qu'il prétend faire?
D'un trône où ce héros a ſu le replacer;
S'il en veut à ſes jours, l'oſe-t-il prononcer?
Le pourrait-il ſans honte, & pourriez-vous attendre
A prendre ſoin de lui, qu'il ſoit trop tard d'en prendre?
N'y perdez aucun tems, partez, que tardez-vous?
Peut-être en ce moment on le perce de coups;
Peut-être...

EURIDICE.

Que d'horreur vous me jetez dans l'ame!

PALMIS.

Quoi? vous n'y courez pas!

EURIDICE.

Et le puis-je, madame?
Donner ce qu'on adore à ce qu'on veut haïr,
Quel amour juſques-là put jamais ſe trahir?
Savez-vous qu'à Mandane envoyer ce que j'aime,
C'eſt de ma propre main m'aſſaſſiner moi-même?

PALMIS.

Savez-vous qu'il le faut, ou que vous le perdez?

EURIDICE.

Je n'y résiste plus, vous me le défendez.
Ormène vient à nous, & lui peut aller dire
Qu'il épouse.... Achevez tandis que je soupire.

PALMIS.

Elle vient toute en pleurs.

SCENE DERNIERE.

EURIDICE, PALMIS, ORMENE.

ORMENE.

Qu'il vous en va coûter!
Et que pour Suréna....

PALMIS.

L'a-t-on fait arrêter?

ORMENE.

A peine du palais il sortait dans la rue,
Qu'une flèche a parti d'une main inconnue,
Deux autres l'ont suivie, & j'ai vu ce vainqueur,
Comme si toutes trois l'avaient atteint au cœur,
Dans un ruisseau de sang tomber mort sur la place.

EURIDICE.

Hélas!

ORMENE.

Songez à vous, la suite vous menace;

Et je pense avoir même entendu quelque voix
Nous crier qu'on apprît à dédaigner les rois.

PALMIS.

Prince ingrat ! lâche roi ! Que fais-tu du tonnerre,
Ciel, si tu daignes voir ce qu'on fait sur la terre ?
Et pour qui gardes-tu tes carreaux embrasés,
Si de pareils tyrans n'en sont point écrasés ?
Et vous, madame, & vous, dont l'amour inutile,
Dont l'intrépide orgueil paraît encor tranquille,
Vous qui brûlant pour lui, sans vous déterminer,
Ne l'avez tant aimé que pour l'assassiner;
Allez d'un tel amour, allez voir tout l'ouvrage,
En recueillir le fruit, en goûter l'avantage.
Quoi ! vous causez sa perte, & n'avez point de pleurs ?

EURIDICE.

(a) Non, je ne pleure point, madame, mais je meurs.
Ormène, soutiens-moi.

ORMENE.

Que dites-vous, madame ?

EURIDICE.

Généreux Suréna, reçois toute mon ame.

(a) *Non, je ne pleure point, madame, mais je meurs.* Ce vers fournira la seule remarque qu'on croie devoir faire sur la tragédie de Suréna. *Je ne pleure point, mais je meurs*, serait le sublime de la douleur, si cette idée était assez ménagée, assez préparée pour devenir vraisemblable, car le vraisemblable seul peut toucher. Il faut pour dire qu'on meure de douleur, & pour en mourir en effet, avoir éprouvé, avoir fait voir un désespoir si violent, qu'on ne s'étonne pas qu'un prompt trépas en soit la suite. Mais on ne meurt pas ainsi de mort subite après avoir fait des raisonnemens politiques, & des dissertations sur l'amour. Le vers par lui-même est très-tragique, mais il n'est pas amené par des sentimens assez tragiques. Ce n'est pas assez qu'un vers soit beau, il faut qu'il soit placé, & qu'il ne soit pas seul de son espèce dans la foule.

ORMENE.

Emportons-la d'ici pour la mieux ſecourir.

PALMIS.

Suſpendez ces douleurs qui preſſent de mourir,
Grands dieux, & dans les maux où vous m'avez plongée,
Ne ſouffrez point ma mort que je ne ſois vengée.

Fin du cinquième & dernier acte.

ARIANE,

TRAGÉDIE

DE

THOMAS CORNEILLE.

1672.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

UN grand nombre d'amateurs du théatre ayant demandé qu'on joignît aux œuvres dramatiques de *Pierre Corneille* l'*Ariane* & l'*Essex* de *Thomas Corneille* son frère, accompagnés aussi de commentaires, on n'a pu se refuser à ce travail.

Thomas Corneille était cadet de *Pierre* d'environ vingt années. Il a fait trente-trois piéces de théatre, aussi-bien que son aîné. Toutes ne furent pas heureuses ; mais *Ariane* eut un succès prodigieux en 1672, & balança beaucoup la réputation du *Bajazet* de *Racine* qu'on jouait en même tems, quoiqu'assurément *Ariane* n'approche pas de *Bajazet* : mais le sujet était heureux ; les hommes tout ingrats qu'ils sont, s'intéressent toujours à une femme tendre, abandonnée par un ingrat ; & les femmes qui se retrouvent dans cette peinture pleurent sur elles-mêmes.

Presque personne n'examine à la représentation si la piéce est bien faite & bien écrite : on est touché : on a eu du plaisir pendant une heure : ce

plaisir même est rare ; & l'examen n'est que pour les connaisseurs.

On rapporte dans la *bibliothèque des théatres*, qu'*Ariane* fut faite en quarante jours, je ne suis pas étonné de cette rapidité dans un homme qui a l'habitude des vers, & qui est plein de son sujet. On peut aller vîte quand on se permet des vers prosaïques, & qu'on sacrifie tous les personnages à un seul. Cette piéce est au rang de celles qu'on joue souvent, lorsqu'une actrice veut se distinguer par un rôle capable de la faire valoir. La situation est très-touchante. Une femme qui a tout fait pour *Thésée*, qui l'a tiré du plus grand péril, qui s'est sacrifiée pour lui, qui se croit aimée, qui mérite de l'être, qui se voit trahie par sa sœur, & abandonnée par son amant, est un des plus heureux sujets de l'antiquité. Il est bien plus intéressant que la *Didon* de *Virgile*; car la *Didon* a bien moins fait pour *Énée*, & n'est point trahie par sa sœur ; elle n'éprouve point d'infidélité, & il n'y avait peut-être pas là de quoi se brûler.

Il est inutile d'ajouter que ce sujet vaut infiniment mieux que celui de *Médée*. Une empoisonneuse, une meurtrière ne peut toucher des cœurs & des esprits bien faits.

Thomas Corneille fut plus heureux dans le choix de ce sujet que son frère ne le fut dans aucun des siens depuis *Rodogune*; mais je doute que

Pierre Corneille eût mieux fait le rôle d'*Ariane* que fon frère. On peut remarquer en lifant cette tragédie qu'il y a moins de folécifmes & moins d'obfcurités que dans les dernières piéces de *Pierre Corneille.* Le cadet n'avait pas la force & la profondeur du génie de l'aîné ; mais il parlait fa langue avec plus de pureté , quoiqu'avec plus de faibleffe. C'était d'ailleurs un homme d'un très-grand mérite, & d'une vafte littérature ; & fi vous exceptez *Racine*, auquel il ne faut comparer perfonne, il était le feul de fon tems qui fût digne d'être le premier au-deffous de fon frère.

ACTEURS.

ŒNARUS, roi de Naxe.

THÉSÉE, fils d'Ægée roi d'Athènes.

PIRITHOUS, fils d'Ixion roi des Lapithes.

ARIANE, fille de Minos roi de Créte.

PHÈDRE, fœur d'Ariane.

NÉRINE, confidente d'Ariane.

ARCAS, Naxien, confident d'Œnarus.

La ſcène eſt dans l'iſle de Naxe.



Puisque tout m'abandonne, il est pour mon secours,
Une plus sûre voie, et des moyens plus courts.

ARIANE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ŒNARUS, ARCAS.

ŒNARUS

(a) JE le confeſſe, Arcas, ma faibleſſe redouble,
Je ne puis voir ici Pirithous ſans trouble.
Quelques maux où ma flamme ait du me préparer,
C'était toujours beaucoup que les voir différer.
La princeſſe avait beau m'étaler ſa conſtance,
Son hymen reculé flattait mon eſpérance;
Et ſi Théſée avait & ſon cœur & ſa foi,
Contre elle, contre lui, le tems était pour moi.

(a) *Je le confeſſe, Arcas, ma faibleſſe redouble, &c.* Ce rôle d'*Œnarus* eſt viſiblement imité de celui d'*Antiochus* dans *Bérénice*, & c'eſt une mauvaiſe copie d'un original défectueux par lui-même. De pareils perſonnages ne peuvent être ſupportés qu'à l'aide d'une verſification toujours élégante, & de ces nuances de ſentiment que *Racine* ſeul a connues.

Le confident d'*Œnarus* avoue que ſans doute *Ariane* eſt belle. *Œnarus* a vu *Théſée* rendre *quelques ſoins à Mégiſte & à Cyane*, cela l'a flatté *du côté d'Ariane*. C'eſt un amour de comédie dans le ſtyle négligé de la comédie.

De ce faible Pirithous me prive ;
Par lui de mon malheur l'instant fatal arrive.
Cet ami si long-tems de Théfée attendu,
Pour partager la joie, en ces lieux s'est rendu.
Il vient être témoin du bonheur de sa flamme.
Ainsi plus de remise ; il faut m'arracher l'ame,
Et me soumettre enfin au tourment sans égal,
De voir tout ce que j'aime au pouvoir d'un rival.

ARCAS.

Ariane vous charme, & sans doute elle est belle ; (b)

[b] *Et sans doute elle est belle.* Ce vers & tous ceux qui sont dans ce goût, prouvent assez ce que dit Riccoboni que la tragédie en France est la fille du roman. Il n'y a rien de grand, de noble, de tragique, à aimer une femme parce *qu'elle est belle.* Il faudrait du moins relever ces petitesses par l'élégance de la poésie.

Que le lecteur dépouille seulement de la rime les vers suivans. *Vous sûtes que Théfée avait par le secours d'Ariane évité les détours du labyrinthe en Crète & que pour reconnaître un si fidèle amour, il fuyait avec elle vainqueur du Minotaure, quelle espérance vous laissaient des nœuds si bien formés?* Voyez non-seulement combien ce discours est sec & languissant; mais à quel point il péche contre la régularité.

Eviter les détours du labyrinthe en Crète. Théfée n'évita pas les détours du labyrinthe en Crète, puisqu'il fallait nécessairement passer par ces détours. La difficulté n'était pas de les éviter, mais de sortir en ne les évitant pas. Virgile dit :

Hic labor illa domus, & inextricabilis error.

Ovide dit :

Ducit in errorem variarum ambage viarum.

Racine dit,

Par vous aurait péri le monstre de la Crète,
Malgré tous les détours de sa vaste retraite.
Pour endéveloper l'embarras incertain
Ma sœur du fil fatal eût armé votre main.

Voilà des images, voilà de la poésie, & telle qu'il la faut dans le style tragique.

Pour reconnaître un amour si fidèle. On ne reconnaît point un amour comme on reconnaît un service, un bienfait. *Si fidele* n'est pas le mot propre. Ce n'est point comme fidèle ; c'est comme passionnée qu'*Ariane* donna le fil à *Théfée.*

Des nœuds si bien formés. Un nœud est-il bien formé, parce qu'on s'enfuit avec une

Mais, feigneur, quand l'amour vous a parlé pour elle,
Avez-vous ignoré que déjà d'autres feux
La mettaient hors d'état de répondre à vos vœux ?
Si-tôt que dans cette ifle où les vents la poufsèrent,
Aux yeux de votre cour fes beautés éclatèrent,
Vous sûtes que Théfée avait par fon fecours
Du labyrinthe en Crète évité les détours,
Et que pour reconnaître une amour fi fidelle,
Vainqueur du Minotaure, il fuyait avec elle.
Quel efpoir vous laiffaient des nœuds fi bien formés ?
Ils étaient l'un de l'autre également charmés.
Chacun d'eux l'avouait, & vous-même en cette ifle,
Contre le fier Minos leur promettant afyle,
Vous les preffiez d'abord d'avancer l'heureux jour
Qui devait par l'hymen couronner leur amour.

ŒNANUS.

Que n'ont-ils pu me croire? Ils m'auraient vu fans peine
Confentir à ces nœuds, dont l'image me gêne.
Quoiqu'alors Ariane eût les mêmes appas,
On réfifte aifément quand on n'efpère pas ;

femme ? Cette expreffion lâche, triviale, vague, n'exprime pas ce qu'on doit exprimer. Examinez ainfi tous les vers ; vous n'en trouverez que très-peu qui réfiftent à une critique exacte. Cette négligence dans le ftyle ou plutôt cette platitude n'eft prefque pas remarquée au théatre. Elle eft fauvée par la rapidité de la déclamation. Et c'eft ce qui encourage tant d'auteurs à fe négliger, à employer des termes impropres, à mettre prefque toujours le bourfouflé à la place du naturel, à rimer en épithètes. à remplir leurs vers de folécifmes, ou de façons de parler obfcures qui font pires que des folécifmes, pour peu qu'il y ait dans leurs piéces deux ou trois fituations intéreffantes, quoique rebattues. Ils font contens. Nous avons déjà dit que nous n'avons pas depuis *Racine* une tragédie bien écrite d'un bout à l'autre.

Et du moins je n'eusse eu, pour sauver ma franchise,
Qu'à vaincre de mes sens la première surprise;
Mais si mon triste cœur à l'amour s'est rendu,
Thésée en est la cause, & lui seul m'a perdu.
Sans songer quels honneurs l'attendent dans Athènes,
Ici depuis trois mois il languit dans ses chaînes;
Et quoi que dans l'hymen il dût trouver d'appas,
Pirithous absent, il ne les goûtait pas.
Pour en choisir le jour, il a fallu l'attendre.
C'est beaucoup d'amitié pour une amour si tendre.
Ces délais démentaient un cœur bien enflammé;
Et qui n'aurait pas cru qu'il n'aurait point aimé?
Voilà sur quoi mon ame à l'espoir enhardie,
S'est peut-être en secret un peu trop applaudie.
Les plus charmans objets qui brillent dans ma cour,
Semblaient chercher Thésée, & briguer son amour.
Il rendait quelques soins à Mégiste à Cyane.
Tout cela me flattait du côté d'Ariane,
Et j'allais quelquefois jusqu'à m'imaginer
Qu'il dédaignait un bien qu'il n'osait me donner.

ARCAS.

Dans l'étroite amitié qui depuis tant d'années
De deux amis si chers unit les destinées,
Il n'est pas surprenant que malgré de beaux feux,
Thésée ait jusqu'ici refusé d'être heureux.
C'est de quoi mieux goûter le fruit de sa victoire,
Qu'avoir Pirithous pour témoin de sa gloire.
Mais, seigneur, Ariane a-t-elle en son amant
Blâmé pour un ami ce trop d'empressement?
En avez-vous trouvé plus d'accès auprès d'elle?

ŒNARUS.

C'eſt là ma peine, Arcas, Ariane eſt fidelle.
Mes languiſſans regards, mes inquiets ſoupirs,
N'ont que trop de ma flamme expliqué les deſirs.
C'était peu, j'ai parlé; mais pour l'heureux Théſée,
D'un feu ſi violent ſon ame eſt embraſée,
Qu'elle a toujours depuis appliqué tous ſes ſoins
A fuir l'occaſion de me voir ſans témoins.
Phèdre ſa ſœur, qui ſait les peines que j'endure,
Soulage en m'écoutant ma funeſte aventure;
Et comme il ne faut rien pour flatter un amant,
Je m'obſtine par elle, & chéris mon tourment.

ARCAS

Avec un tel ſecours vous êtes moins à plaindre;
Mais Phèdre eſt ſans amour, & d'un mérite à craindre.
Vous la voyez ſouvent, & j'admire, ſeigneur,
Que ſa beauté n'ait rien qui touche votre cœur.

ŒNARUS.

Vois par-là de l'amour le bizarre caprice.
Phèdre dans ſa beauté n'a rien qui m'éblouiſſe.
Les charmes de ſa ſœur ſont à peine auſſi doux;
Je n'ai qu'à dire un mot pour en être l'époux;
Cependant, quoiqu'aimable, & peut-être plus belle,
Je la vois, je lui parle, & ne ſens rien pour elle.
Non, ce n'eſt ni par choix, ni par raiſon d'aimer,
Qu'en voyant ce qui plaît, on ſe laiſſe enflammer.
D'un aveugle penchant le charme imperceptible
Frappe, ſaiſit, entraîne, & rend un cœur ſenſible;
Et par une ſecrète & néceſſaire loi,

(c) On se livre à l'amour sans qu'on sache pourquoi.
Je l'éprouve au supplice où le ciel me condamne.
Tout me parle pour Phèdre, & tout contre Ariane;
Et quoique sur le choix ma raison ait de jour,
L'une a ma seule estime, & l'autre mon amour.

ARCAS.

Mais d'un pareil amour n'êtes-vous pas le maître?
Qui peut tout, ose tout.

(c) *On se livre à l'amour sans qu'on sache pourquoi.* Les vers précédens & celui-ci sont une imitation de ce vers de *Rodogune* :

Il est des nœuds secrets, il est des simpathies,
Dont par le doux rapport les ames assorties :

& de ces vers de la *Suite du Menteur* :

Quand les arrêts du ciel nous ont faits l'un pour l'autre,
Lyse, c'est un accord bientôt fait que le nôtre, &c.

Redisons toujours que ces vers d'idille, ces petites maximes d'amour conviennent peu au dialogue de la tragédie, que toute maxime doit échapper au sentiment du personnage, qu'il peut par les expressions de son amour dire rapidement un mot qui devienne maxime, mais non pas être un parleur d'amour.

C'est ici qu'il ne sera pas inutile d'observer encore, que *ces lieux communs de morale rubrique*, que *Despréaux* a tant reprochés à *Quinault*, se trouvent dans des ariettes détachées, où elles sont bien placées, & que jamais le personnage de la scène ne prononce une maxime qu'à propos, tantôt pour faire pressentir sa passion, tantôt pour la déguiser. Ces maximes sont toujours courtes, naturelles, bien exprimées, convenables au personnage & à sa situation; mais quand une fois la passion domine, alors plus de ces sentences amoureuses. *Arcabone* dit à son frère :

Vous m'avez enseigné la science terrible
Des noirs enchantemens qui font pâlir le jour;
Enseignez moi, s'il est possible,
Le secret d'éviter les charmes de l'amour.

Elle ne cherche point à discuter la difficulté de vaincre cette passion, à prouver que l'amour triomphe des cœurs les plus durs.

Armide ne s'amuse point à dire en vers faibles :

Non, ce n'est point par choix, ni par raison d'aimer,
Qu'en voyant ce qui plaît on se laisse enflammer.

Elle dit, en voyant *Renaud*:

Achevons -- je frémis -- vengeons nous -- je soupire.

L'amour parle en elle, & elle n'est point parleuse d'amour.

ŒNARUS.

Que me fais-tu connaître?
L'ayant reçue ici, j'aurais la lâcheté
De violer les droits de l'hospitalité!
Quand je m'y résoudrais, quel espoir pour ma flamme?
En la tyrannisant, toucherais-je son ame?
Thésée est un héros fameux par tant d'exploits,
Qu'auprès d'elle en mérite il efface les rois.
Son cœur est tout à lui j'en connais la constance,
Et nous ferions en vain agir la violence.
Ainsi par mon respect, au défaut d'être aimé,
Méritons jusqu'au bout de m'en voir estimé.
Par d'illustres efforts les grands cœurs se connaissent,
(*d*) Et malgré mon amour... Mais les princes paraissent.

(*d*) Remarquons que le style de cette scène & de beaucoup d'autres est négligé, lâche, faible, prosaïque.

Au défaut d'être aimé
Méritons jusqu'au bout de m'en voir estimé.

SCENE II.

ŒNARUS, THESÉE, PIRITHOUS, ARCAS.

ŒNARUS.

Enfin voici le jour si long-tems attendu.
Pirithous dans Naxe à Théfée est rendu ;
Et quand un heureux sort permet qu'il le revoie,
Il n'est pas mal-aisé de juger de sa joie.
Après un tel bonheur rien ne manque à sa foi.

PIRITHOUS.

Cette joie est encor plus sensible pour moi,
Seigneur, & plus Théfée a pendant mon absence
D'un destin rigoureux souffert la violence,
Plus c'est pour ma tendresse un aimable transport
D'embrasser un ami, dont j'ai pleuré la mort.
Qui l'eût cru, que du sort le choix illégitime,
L'ayant au Minotaure envoyé pour victime,
Il dût par un triomphe à jamais glorieux
Affranchir son pays d'un tribut odieux ?
Sur le bruit qui rendait ces nouvelles certaines,
L'espoir de son retour m'attira dans Athènes,
Et par un ordre exprès, ce fut là que je sus
Qu'il attendait ici son cher Pirithous.
Soudain je vole à Naxe, où de sa renommée
Mon ame à le revoir est d'autant plus charmée,
Que tout comblé qu'il est des faveurs d'un grand roi,
Même zèle toujours l'intéresse pour moi.

ŒNARUS.

ŒNARUS.

Que Thésée est heureux ! Tandis qu'il peut attendre
Tous les biens que promet l'amitié la plus tendre,
Du plus parfait amour les favorables nœuds.
N'ont rien qu'un bel objet n'abandonne à ses vœux.

THESÉE.

Il ne faut pas juger sur ce qu'on voit paraître ;
Seigneur, on n'est heureux qu'autant qu'on le croit être.
Vous m'accablez de biens, & quand je vous dois tant,
Ne pouvant m'acquitter, je ne vis point content.

ŒNARUS.

Ce que j'ai fait pour vous vaut peu que l'on y pense ;
Mais si j'en attendais quelque reconnaissance,
Prince, me dussiez-vous & la vie & l'honneur,
Il serait un moyen . . .

THESÉE.

Quel ? Achevez, seigneur.
J'offre tout, & déjà mon cœur cède à la joie
De penser . . .

ŒNARUS.

Vous voulez en vain que je le croie.
Cessez d'avoir pour moi des soins trop empressés.
Il vous en coûterait plus que vous ne pensez.

THESÉE.

Doutez-vous de mon zèle ? & . . .

ŒNARUS.

Non, je me condamne.
Aimez Pirithous, possédez Ariane.

(e) Un ami si parfait... de si charmans appas...
J'en dis trop, c'est à vous de ne m'entendre pas.
Ma gloire le veut, prince, & je le demande.

SCENE III.

PIRITHOUS, THÉSÉE.

PIRITHOUS.

JE ne sais si le roi ne veut pas qu'on l'entende;
Mais au nom d'Ariane un peu trop de chaleur
Me fait craindre pour vous le trouble de son cœur.
Songez-y; s'il fallait qu'épris d'amour pour elle...

THESÉE.

Sa passion est forte, & ne m'est pas nouvelle;
Je la sus dès l'instant qu'il s'en laissa charmer;
Mais ce n'est pas un mal qui me doive alarmer.

PIRITHOUS.

Il est vrai qu'Ariane aurait lieu de se plaindre,
Si chéri sans réserve elle vous voyait craindre.
Je viens de lui parler, & je ne vis jamais
Pour un illustre amant de plus ardens souhaits.
C'est un amour pour vous si fort, si pur, si tendre,
Que quoique pour vous plaire il fallût entreprendre,

(e) *Un ami si parfait, de si charmans appas; J'en dis trop, c'est à vous de ne m'entendre pas.* Qui ne sent dans toute cette scène, & surtout en cet endroit, la pusillanimité de ce rôle? *Avec ces charmans appas!* pourquoi ce pauvre roi dit-il ainsi son secret à *Thésée*? On laisse échapper les sentimens de son cœur devant sa maîtresse, mais non pas devant son rival.

Son cœur de cette gloire uniquement charmé...

THESÉE.

Hélas! & que ne puis-je en être moins aimé!
Je ne me verrais pas dans l'état déplorable
Où me réduit sans cesse un amour qui m'accable,
Un amour qui ne montre à mes sens désolés...
Le puis-je dire?

PIRITHOUS.

O dieux! est-ce vous qui parlez?
Ariane en beauté partout si renommée,
Aimant avec excès, ne ferait point aimée?
Vous feriez insensible à de si doux appas?

THESÉE.

Ils ont de quoi toucher, je ne l'ignore pas.
(*f*) Ma raison qui toujours s'intéresse pour elle,
Me dit qu'elle est aimable, & mes yeux qu'elle est belle.
L'amour sur leur rapport tâche de m'ébranler;
Mais quand le cœur se tait, l'amour a beau parler.
Pour engager ce cœur ses amorces sont vaines,
S'il ne court de lui-même au devant de ses chaînes,

(*f*) *Ma raison qui toujours s'intéresse pour elle,*
Me dit qu'elle est aimable, & mes yeux qu'elle est belle. Ces vers qui sont d'un bouquet à *Iris*, & *Ariane en beauté partout si renommée* : & l'*amour qui tâche d'ébranler Thésée sur le rapport de ses yeux*, & cet *amour qui a beau parler quand le cœur se tait*, font de *Thésée* un héros de *Clélie*. Les raisonnemens d'aimer ou n'aimer pas, achèvent de gâter cette scène, qui d'ailleurs est bien conduite; mais ce n'est pas assez qu'une scène soit raisonnable, ce n'est que remplir un devoir indispensable; & quand il n'est question que d'amour, tout est froid & petit, sans le style de *Racine*. Cette scène surtout manque de force; les combats du cœur y étaient nécessaires. *Thésée* perfide envers une princesse à qui il doit sa vie & sa gloire, devrait avoir plus de remords.

Et ne confond d'abord, par ses doux embarras,
Tous les raisonnemens d'aimer, ou n'aimer pas.

PIRITHOUS.

Mais vous souvenez-vous que pour sauver Thésée
La fidelle Ariane à tout s'est exposée ?
Par là du labyrinthe heureusement tiré...

THESÉE.

Il est vrai, tout sans elle était désespéré.
Du succès attendu son adresse suivie,
Malgré le sort jaloux, m'a conservé la vie,
Je la dois à ses soins ; mais par quelle rigueur
Vouloir que je la paye aux dépens de mon cœur ?
Ce n'est pas qu'en secret l'ardeur d'un si beau zèle
Contre ma dureté n'ait combattu pour elle.
Touché de son amour, confus de son éclat,
Je me suis mille fois reproché d'être ingrat.
Mille fois j'ai rougi de ce que j'ose faire;
Mais mon ingratitude est un mal nécessaire :
Et l'on s'efforce en vain, par d'assidus combats,
A disposer d'un cœur qui ne se donne pas.

PIRITHOUS.

Votre mérite est grand, & peut l'avoir charmée ;
Mais quand elle vous aime, elle se croit aimée.
Ainsi vos vœux d'abord auront flatté sa foi,
Et vous aurez juré...

THESÉE.

Qui n'eût fait comme moi ?
Pour me suivre Ariane abandonnait son père.
Je lui devais la vie, elle avait de quoi plaire.
Mon cœur sans passion me laissait présumer

Qu'il prendrait à mon choix l'habitude d'aimer.
Par là, ce qu'il donnait à la reconnaissance,
De l'amour auprès d'elle eut l'entière apparence.
Pour payer ce qu'au sien je voyais être dû,
Mille devoirs... hélas! c'est ce qui m'a perdu.
Je les rendais d'un air à me tromper moi-même,
A croire que déjà ma flamme était extrême,
Lorsqu'un trouble secret me fit appercevoir
Que souvent pour aimer c'est peu que le vouloir.
Phèdre à mes yeux surpris à toute heure exposée...

PIRITHOUS.

Quoi, la sœur d'Ariane a fait changer Thésée?

THESÉE.

Oui, je l'aime, & telle est cette brûlante ardeur,
Qu'il n'est rien qui la puisse arracher de mon cœur.
Sa beauté, pour qui seule en secret je soupire,
M'a fait voir de l'amour jusqu'où s'étend l'empire;
Je l'ai connu par elle, & ne m'en sens charmé
Que depuis que je l'aime, & que j'en suis aimé.

PIRITHOUS.

Elle vous aime?

THESÉE.

Autant que je le puis attendre,
Dans l'intérêt du sang qu'une sœur lui fait prendre.
Comme depuis long-tems l'amitié qui les joint
Forme entre elles des nœuds que l'amour ne rompt point,
Elle a quelquefois peine à contraindre son ame
De laisser sans scrupule agir toute sa flamme,
Et voudrait, pour montrer ce qu'elle sent pour moi,
Qu'Ariane eût cessé de prétendre à ma foi.

Cependant pour ôter toute la défiance
Qu'aurait donné le cours de notre intelligence,
Naxe a peu de beautés pour qui des ſoins rendus
Ne me ſemblent coûter quelques ſoupirs perdus.
Cyane, Æglé, Mégiſte ont part à cet hommage.
Ariane le voit & n'en prend point d'ombrage.
Rien n'alarme ſon cœur, tant ce que je lui doi,
Contre ma trahiſon lui répond de ma foi.

PIRITHOUS.

Ces devoirs partagés ont trop d'indifférence
Pour vous faire aiſément ſoupçonner d'inconſtance.
Mais quand depuis trois mois vous m'avez attendu,
Ne vous déclarant point, qu'avez-vous prétendu?

THESÉE.

Flatter l'eſpoir du roi, donner tems à ſa flamme
De pouvoir malgré lui tyranniſer ſon ame,
Gagner l'eſprit de Phèdre, & me débarraſſer
D'un hymen dont peut-être on m'aurait fait preſſer.

PIRITHOUS.

Mais me voici dans Naxe, & quoi qu'on puiſſe faire,
Votre infidélité ne ſaurait plus ſe taire.
Quel prétexte auriez-vous encor à différer?

THESÉE.

Je me ſuis trop contraint, il faut me déclarer,
Quoique doive Ariane en reſſentir de peine,
Il faut lui découvrir que ſon hymen me gêne;
Et pour punir mon crime, & ſe venger de moi,
La porter, s'il ſe peut, à faire choix du roi.
Vous ſeul, car de quel front lui confeſſer moi-même
Qu'en moi c'eſt un ingrat, un parjure qu'elle aime?
Non, vous lui peindrez mieux l'embarras de mon cœur.

Parlez, mais gardez bien de lui nommer ſa ſœur.
Savoir qu'une rivale ait mon âme charmée,
La chercher, la trouver dans une ſœur aimée,
Ce ſerait un ſupplice après un changement,
A faire tout oſer à ſon reſſentiment.
Ménagez ſa douleur pour la rendre plus lente.
Avouez-lui l'amour, mais cachez-lui l'amante.
Sur qui que ſes ſoupçons puiſſent ailleurs tomber,
Phèdre à ſa défiance eſt ſeule à dérober.

PIRITHOUS.

Je tairai ce qu'il faut; mais comme je condamne
Votre ingrate conduite au regard d'Ariane,
N'attendez point de moi que pour vous dégager
Je lui parle du feu qui vous porte à changer.
C'eſt un aveu honteux qu'un autre lui peut faire.
Cependant mon ſecours vous étant néceſſaire,
Si ſur l'hymen du roi je puis être écouté,
J'appuyerai le projet dont je vous vois flatté.
Phèdre vient, je vous laiſſe.

THESÉE.

O trop charmante vue!

SCENE IV.

THÉSÉE, PHÈDRE.

THESÉE.

EH bien, à quoi, madame, êtes-vous résolue ?
Je n'ai plus de prétexte à cacher mon secret.
Ne verrez-vous jamais mon amour qu'à regret ?
Et quand Pirithous, que je feignais d'attendre,
Me contraint à l'éclat qu'il m'a fallu suspendre,
M'aimerez-vous si peu, que pour le retarder
Vous me disiez encor que c'est trop hasarder?

PHEDRE.

(*g*) Vous pouvez là-dessus vous répondre vous-même.
Prince, je vous l'ai dit, il est vrai, je vous aime ;
Et quand d'un cœur bien né la gloire est le secours,
L'avoir dit une fois, c'est le dire toujours.
Je n'examine point si je pouvais sans blâme
Au feu qui m'a surprise abandonner mon ame,
Peut-être à m'en défendre aurais-je trouvé jour;
Mais il entre souvent du destin dans l'amour ;
Et dût-il m'en coûter un éternel martyre,

(*g*) *Vous pouvez là-dessus vous répondre vous-même &c.* *Phèdre* devait là-dessus parler avec plus d'élégance. Cette scène est ennuyeuse, & l'amour de *Phèdre* & de *Thésée* déplait à tout le monde. L'ennui vient de ce qu'on fait qu'ils s'aiment, & qu'ils sont d'accord ; ils n'ont plus rien alors d'intéressant à se dire. Cette scène pouvait être belle ; mais quand *Phèdre* dit, *que la gloire est le secours d'un cœur bien né*, & qu'avoir dit *une fois qu'on aime*, c'est le *dire toujours*, on ne croit pas entendre une tragédie.

Le destin l'a voulu, c'est à moi d'y souscrire.
J'aime donc; mais malgré l'appas flatteur & doux
Des tendres sentimens qui me parlent pour vous,
Je ne puis oublier qu'Ariane exilée
S'est pour vos intérêts elle-même immolée;
Qu'aucun amour jamais n'eût tant de fermeté,
Qu'ayant tout fait pour vous elle a tout mérité;
Et plus l'instant approche où cette infortunée,
Après un long espoir, doit être abandonnée,
Plus un secret remords trouve à me reprocher
Que je lui vole un bien qui lui coûte si cher.
Vous lui devez ce cœur dont vous m'offrez l'hommage;
Vous lui devez la foi que votre amour m'engage;
Vous lui devez ces vœux que déjà tant de fois.....

THESÉE.

Ah! ne me parlez plus de ce que je lui dois.
Pour elle contre vous qu'ai-je oublié de faire?
Quels efforts! j'ai tâchez de l'aimer pour vous plaire;
C'est mon crime, & peut-être il m'en faudrait haïr:
Mais vous m'en donniez l'ordre, il fallait obéir.
Il fallait me la peindre aimable, jeune, belle,
Voir son pays quitté, mes jours sauvés par elle.
C'était de quoi sans doute assujettir mes vœux,
A n'aimer qu'à lui plaire, à m'en tenir heureux;
Mais son mérite en vain semblait fixer ma flamme;
Un tendre souvenir frappait soudain mon ame.
Dès le moindre retour vers un charme si doux,
Je cédais au penchant qui m'entraîne vers vous;
Et sentais dissiper, par cette ardeur nouvelle,
Tous les projets d'amour que j'avais faits pour elle.

PHEDRE.

J'aurais de ces combats affranchi votre cœur ;
Si j'eusse eu pour rivale une autre qu'une sœur ;
Mais trahir l'amitié dont on la voit sans cesse . . .
Non, Thésée, elle m'aime avec trop de tendresse.
D'un supplice si rude il faut la garantir ;
Sans doute elle en mourrait, je n'y puis consentir.
Rendez-lui votre amour, cet amour qui sans elle
Aurait peut-être dû me demeurer fidelle ;
Cet amour qui toujours trop propre à me charmer,
N'ose . . . .

THESÉE.

Apprenez-moi donc à ne vous plus aimer,
A briser ces liens où mon ame asservie
A mis tout ce qui fait le bonheur de ma vie.
Ces feux dont ma raison ne saurait triompher,
Apprenez-moi comment on les peut étouffer,
Comment on peut du cœur bannir la chère image . . . .
Mais à quel sentiment ma passion m'engage !
Si la douceur d'aimer a pour vous quelque appas,
Me pourriez-vous apprendre à ne vous aimer pas ?

PHEDRE.

Il en est un moyen que ma gloire envisage :
Il faut de votre cœur arracher cette image.
Ma vue étant pour vous un mal contagieux,
Pour dégager ce cœur, commencez par les yeux.
Fuyez de mes regards la trop flatteuse amorce ;
Plus vous les souffrirez, plus ils auront de force.
Ce n'est qu'en s'éloignant qu'on pare de tels coups ;
Si le triomphe est rude, il est digne de vous.
Il est beau d'étouffer ce qui peut trop nous plaire,

D'immoler à sa gloire . . . .

THESÉE.

Et le pourrez-vous faire?

Ces traits qu'en votre cœur mon amour a tracés,
Quand vous me verrez moins seront-ils effacés?
Oublierez-vous si-tôt cet ardent sacrifice . . . ?

PHEDRE.

Cruel, pourquoi vouloir accroître mon supplice?
M'accable-t-il si peu, qu'il y faille ajouter
Les plaintes d'un amour que je n'ose écouter?
Puis que mon fier devoir le condamne à se taire,
Laissez-moi me cacher que vous m'avez su plaire.
Laissez-moi déguiser à mes chagrins jaloux,
Qu'il n'est point d'heur pour moi, point de repos sans vous.
C'est trop; déjà mon cœur à ma gloire infidelle,
De mes sens mutinés suit le parti rebelle;
Il se trouble, il s'emporte, & dès que je vous voi,
Ma tremblante vertu ne répond plus de moi.

THESÉE.

Ah, puisqu'en ma faveur l'amour fait ce miracle,
Oubliez qu'une sœur y voudra mettre obstacle.
Pourquoi pour l'épargner trahir un si beau feu?

PHEDRE.

Mais sur quoi vous flatter d'obtenir son aveu?
Sachant que vous m'aimez . . . .

THESÉE.

C'est ce qu'il faut lui taire.

Sa fuite de Minos allume la colère:
Pour s'en mettre à couvert elle a besoin d'appui.
Le roi l'aime; faisons qu'elle s'attache à lui,
Et qu'acceptant sa main au défaut de la mienne,

Elle souffre en ces lieux qu'une trône la soutienne.
Quand un nouvel amour par l'hymen établi
M'aura par l'habitude attiré son oubli,
Qu'elle verra pour moi son mépris nécessaire,
Nous pourrons de nos feux découvrir le mystère.
Mais prêt à la porter à ce grand changement,
J'ai besoin de vous voir enhardir un amant,
De voir que dans vos yeux, quand ce projet me flatte;
En faveur de l'amour un peu de joie éclate;
Que contre vos frayeurs rassurant votre esprit,
Elle efface....

PHEDRE.

Allez, prince, on vous aime; il suffit.
Peut-être que sur moi la crainte a trop d'empire.
Suivez ce qu'en secret vôtre cœur vous inspire;
Et de quoi que le mien puisse encor s'alarmer,
N'écoutez que l'amour, si vous savez aimer.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARRIANE, NÉRINE.

NÉRINE.

LE roi, de ce refus eût eu lieu de se plaindre;
Madame, vous devez un moment vous contraindre;
Et quoiqu'en l'écoutant vous ne puissiez douter
Que c'est son amour seul qu'il vous faut écouter,
Votre hymen dont enfin l'heureux moment s'avance,
Semble vous obliger à cette complaisance.
Il vous perd, & la plainte a de quoi soulager.

ARIANE.

Je sais qu'avec le roi j'ai tout à ménager;
J'aurais tort de l'aigrir. L'asyle qu'il nous prête
Contre la violence assure ma retraite.
D'ailleurs, tant de respect accompagne ses vœux,
Que souvent j'ai regret qu'il ne puisse être heureux.
(*a*) Mais quand d'un premier feu l'ame toute occupée

(*a*) *Mais quand d'un premier feu l'ame toute occupée &c.* On voit dans ces vers quelque chose du style de *Pierre Corneille*; ce sont des maximes générales, elles sont justes, mais disons toujours que les grandes passions ne s'expriment point en maximes. J'ai déjà remarqué que vous n'en trouvez pas un seul exemple dans *Racine*. *Trouver de la douceur à des traits*, n'est pas élégant, *c'est un sujet d'ennui qui ne peut s'exprimer*, est de la prose de comédie; *un amant qui parle d'aimer*, est un pléonasme faible.

Ne trouve de douceurs qu'aux traits qui l'ont frappée,
C'eſt un ſujet d'ennui qui ne peut s'exprimer,
Qu'un amant qu'on néglige, & qui parle d'aimer.
(*b*) Pour m'en rendre la peine à ſouffrir plus aiſée,
Tandis que le roi vient, parle-moi de Théſée.
Peins-moi bien quel honneur je reçois de ſa foi;
Peins-moi bien tout l'amour dont il brûle pour moi;
Offres-en à mes yeux la plus ſenſible image.

NERINE.

Je crois que de ſon cœur vous avez tout l'hommage;
Mais au point que de lui je vois vos ſens charmés,
C'eſt beaucoup s'il vous aime autant que vous l'aimez.

ARIANE.

Et puis-je trop l'aimer, quand tout brillant de gloire
Mille fameux exploits l'offrent à ma mémoire?
De cent monſtres par lui l'univers dégagé
Se voit d'un mauvais ſang heureuſement purgé.
Combien ainſi qu'Hercule a-t-il pris de victimes?
Combien vengé de morts? combien puni de crimes?

(*b*) *Pour m'enrendre la peine à ſouffrir plus aiſée,*
Tandiſque le roi vient; parle-moi de Théſée.

Le premier vers eſt proſaïque & mal fait. *Parle moi de Théſée tandis que le roi vient*, ce vers ne me paraît pas aſſez paſſionné; ce *tandis que le roi vient*, ſemble dire, *parle moi de Théſée en attendant.* Obſervez comme *Hermione* dans *Andromaque* dit la même choſe avec plus de ſentiment & d'élégance.

Ah qu'Oreſte à ſon gré m'impute ſes douleurs,
N'avons nous d'entretien que celui de ſes pleurs?
Pyrrhus revient à nous! Eh bien chère Cléone,
Conçois-tu les tranſports de l'heureuſe Hermione?
Sais-tu quel eſt Pyrrhus? t'es-tu fait raconter
Le nombre des exploits? mais qui les peut compter?
Intrépide, & partout ſuivi de la victoire: &c.

Cela eſt bien ſupérieur aux *cent monſtres dont l'univers a été dégagé par Théſée, & qui ſe voit purgé d'un mauvais ſang*, à ces *victimes priſes par Théſée & par Hercule*, &c.

Procuste & Cercyon, la terreur des humains,
N'ont-ils pas succombé sous ses vaillantes mains ?
Ce n'est point le vanter que ce qu'on m'entend dire ;
Tout le monde le sait, tout le monde l'admire ;
Mais c'est peu, je voudrais que tout ce que je voi
S'en entretînt sans cesse, en parlât comme moi.
(c) J'aime Phèdre, tu sais combien elle m'est chère.
Si quelque chose en elle a de quoi me déplaire,
C'est de voir son esprit de froideur combattu,
Négliger entre nous de louer sa vertu.
Quand je dis qu'il s'acquiert une gloire immortelle,
Elle applaudit, m'approuve ; & qui ferait moins qu'elle ?
Mais enfin d'elle-même on ne l'entend jamais
De ce charmant héros élever les hauts faits.
Il faut en leur faveur expliquer son silence.

NERINE.

Je ne m'étonne point de cette indifférence.
N'ayant jamais aimé, son cœur ne conçoit pas...

ARIANE.

(d) Elle évite peut-être un cruel embarras.
L'amour n'a bien souvent qu'une douceur trompeuse ;
(e) Mais vivre indifférente, est-ce une vie heureuse ?

(c) *J'aime Phèdre, tu sais combien elle m'est chère, &c.* Ce sentiment d'*Ariane* me paraît bien naturel, & en même tems du plus grand art. Le spectateur sent avec un extrême plaisir les raisons du silence de *Phèdre*.

(d) *Elle évite peut-être un cruel embarras.* Ce sentiment est encore très-touchant, quoique le mot d'*embarras* soit trop faible.

(e) *Mais vivre indifférente est-ce une vie heureuse ?* Ce vers serait fort plat si *Ariane* parlait d'elle-même ; mais elle parle de sa sœur ; elle la plaint de ne point aimer, tandis qu'en effet elle aime *Thésée*. On est déjà bien vivement intéressé.

NERINE.

Apprenez-le du roi, qui de vous trop charmé,
Ne souffrirait pas tant, s'il n'avait point aimé.

SCENE II.

ŒNARUS, ARIANE, NÉRINE.

ŒNARUS.

(*f*) NE vous offensez point, princesse incomparable,
Si prêt à succomber au malheur qui m'accable,
Pour la dernière fois j'ai tâché d'obtenir
La triste liberté de vous entretenir.
Je la demande entière; & quoi que puisse dire

Ce

(*f*) *Ne vous offensez point, princesse incomparable.* *Œnarus* joue ici le rôle de l'*Antiochus* de *Bérénice*; mais il est bien moins raisonnable, & bien moins touchant; il a le ridicule de parler d'amour à une princesse dont il sait que *Thésée* est idolâtre, & qu'il croit que *Thésée* adore; & il ne l'a aimée que depuis qu'il a été témoin de leurs amours. *Antiochus* au contraire a aimé *Bérénice* avant qu'elle se fût déclarée pour *Titus*, & il ne lui parle que lorsqu'il va la quitter pour jamais. Ce qui rend surtout *Œnarus* très-inférieur à *Antiochus*, c'est la manière dont il parle.

Thésée a du mérite, & il l'a dit cent fois. Les sens ravis d'Œnarus ont cédé à l'amour dès qu'il a vu Ariane. Il fallait n'en parler plus, il l'a fait par respect, il n'a point changé d'ame; il a langui d'amour tout consumé. Il demande pour *flatter son martyre, un mot favorable, & un sincère soupir.*

Ariane répond qu'elle n'est *point ingrate*, que *Thésée se trouve adoré dans son cœur*, que dès la *première fois elle l'a déclaré*, & répète encore, *dès la premiere fois*, comme si c'était un beau discours à répéter. Ce dialogue trop négligé devait être écrit avec la plus grande finesse. On ne s'apperçoit pas de ces défauts à la représentation, ils choquent beaucoup à la lecture.

Ce feu qui malgré vous prend ſur moi trop d'empire,
Vous pouvez ſans ſcrupule en voir mon cœur atteint,
Quand pour prix de mes maux je ne veux qu'être plaint.

ARIANE.

Je connais tout l'amour dont votre ame eſt épriſe.
Son excès m'a ſouvent cauſé de la ſurpriſe,
Et vous ne diriez rien que mon cœur interdit
Pour vous-même avant vous ne ſe ſoit déjà dit.
Tant d'ardeur méritait que ce cœur plus ſenſible
A l'offre de vos vœux ne fût pas inflexible,
Que d'un ſi noble hommage il ſe trouvât charmé;
Mais quand je vous ai vu, Théſée était aimé;
Vous ſavez ſon mérite, & le prix qu'il me coûte.
Après cela, ſeigneur; parlez, je vous écoute.

ŒNARUS.

Théſée a du mérite, & je l'ai dit cent fois:
Votre amour eût eu peine à faire un plus beau choix.
Partout ſa gloire éclate, on l'eſtime; on l'honore;
Il vous aime, ou plutôt, madame, il vous adore.
Vous le dire à toute heure eſt ſon ſoin le plus doux;
Et qui pourrait moins faire étant aimé de vous?
Après cette juſtice à ſa flamme rendue,
La mienne par pitié ſera-t-elle entendue?
Je ne vous redis point que tous mes ſens ravis
Cédèrent à l'amour ſi-tôt que je vous vis.
Vous l'avez déjà ſu par l'aveu téméraire
Que de ma paſſion j'oſai d'abord vous faire.
Il fallut pour ceſſer de vous être ſuſpect,
Ne vous en parler plus, je l'ai fait par reſpect.
Pour ne vous aigrir pas, d'un rigoureux ſilence

Je me ſuis impoſé la dure violence ;
Et s'il m'eſt échappé d'en ſoupirer tout bas,
C'était bien m'en punir que ne m'écouter pas.
Tant de rigueur n'a pu diminuer ma flamme.
Pour vous voir ſans pitié je n'ai point changé d'ame.
J'ai ſouffert, j'ai langui, d'amour tout conſumé,
Madame, & tout cela ſans eſpoir d'être aimé.
Par vos ſeuls intérêts vous m'avez été chère.
J'ai regardé l'amour ſans chercher le ſalaire ;
Et même en ce funeſte & dernier entretien,
Prêt peut-être à mourir, je ne demande rien.
Rendez Théſée heureux : vous l'aimez, il vous aime ;
Mais ſongez, en plaignant mon infortune extrême,
Que vos bienfaits n'ont point ſollicité ma foi,
Que vous n'avez rien fait, rien haſardé pour moi ;
Et que lors que mon cœur diſpoſe de ma vie,
C'eſt ſans vous la devoir qu'il vous la ſacrifie.
Pour prix du pur amour qui le fait ſoupirer,
S'il était quelque grace où je puſſe aſpirer,
Je vous demanderais, pour flatter mon martyre,
Qu'au moins quand je vous perds, vous daignaſſiez me dire,
Que ſans ce premier feu pour vous ſi plein d'appas,
J'aurais pu par mes ſoins ne vous déplaire pas.
Pour adoucir les maux où votre hymen m'expoſe,
Ce que j'oſe exiger ſans doute eſt peu de choſe ;
Mais un mot favorable, un ſincère ſoupir,
Et tout pour qui ne veut que l'entendre & mourir.

ARIANE.

Seigneur, tant de vertu dans votre amour éclate,
Qu'il faut vous l'avouer, je ne ſuis point ingrate.
Mon cœur ſe ſent touché de ce que je vous doi,

Et voudrait être à vous s'il pouvait être à moi;
Mais il perdrait le prix dont vous le croyez être,
Si l'infidélité vous en rendait le maître.
Théſée y règne ſeul, & s'y trouve adoré.
Dès la première fois je vous l'ai déclaré,
Dès la première fois ...

ŒNARUS.

C'en eſt aſſez, madame;
Théſée a mérité que vous payiez ſa flamme.
Pour lui, Pirithoüs arrivé dans ma cour,
Va preſſer votre hymen, choiſiſſez-en le jour.
S'il faut que je donne ordre à l'apprêt néceſſaire,
Parlez, il me ſuffit que ce ſera vous plaire:
J'exécuterai tout. Peut-être il ſerait mieux
De vouloir épargner ce ſupplice à mes yeux.
Que doit faire le coup, ſi l'image me tue?
Mais je me priverais par-là de votre vue.
C'eſt ce qui peut ſurtout aigrir mon déſeſpoir;
Et j'aime mieux mourir que ceſſer de vous voir.

SCENE III.

ŒNARUS, THESÉE, ARIANE, NÉRINE.

ŒNARUS.

PRINCE, (g) mon trouble parle; & quand je voudrais taire
Le supplice où m'expose un destin trop contraire,
De mes yeux interdits la confuse langueur
Trahirait malgré moi le secret de mon cœur.
J'aime, & de cet amour dont j'adore les charmes,
La princesse est l'objet, n'en prenez point d'alarmes.
Au point de votre hymen vous en faire l'aveu,
C'est vous montrer assez ce qu'est un si beau feu.
De tous ses mouvemens ma raison me rend maître;
L'effort est grand sans doute; on en souffre, & peut-être
Un rival tel que moi par sa vertu trahi,
Mérite d'être plaint, & non d'être haï.
C'est tout ce qu'il prétend pour prix de sa victoire,
Ce malheureux rival qui s'immole à sa gloire.

(g) *Prince, mon trouble parle, & quand je voudrais taire, &c.* On ne doit, ce me semble, faire un pareil aveu que quand il est absolument nécessaire. Aucune raison ne doit engager *Œnarus* à se déclarer le rival de *Thésée*. *Antiochus* dans *Bérénice* ne fait un pareil aveu qu'à la fin du cinquième acte; & c'est en quoi il y a un très-grand art. Le style d'*Œnarus* met le comble à l'insipidité de son rôle; il adore *les charmes de son amour*, il en fait *l'aveu au point de l'hymen*. Il dit, que *c'est montrer assez ce qu'est un si beau feu*, & qu'il est *trahi par sa vertu*; comment est-il trahi par sa vertu, puisqu'il renonce à un si beau feu, & qu'il va préparer le mariage de *Thésée* & d'*Ariane*?

Vos ſoupçons auraient pu faire outrage a ma foi;
S'ils s'étaient avec vous expliqués avant moi;
C'eſt en les prévenant que je me juſtifie.
Ne conſidérez point le malheur de ma vie.
L'hymen depuis long-tems attire tous vos vœux;
J'y conſens, dès demain vous pouvez être heureux.
Pirithous préſent n'y laiſſe plus d'obſtacle:
Ma cour qui vous honore attend ce grand ſpectacle:
Ordonnez-en la pompe, & dans un ſort ſi doux,
Quoi que j'aye à ſouffrir, ne regardez que vous.
Adieu, madame.

SCENE IV.

THÉSÉE, ARIANE, NÉRINE.

THESÉE.

IL faut l'avouer à ſa gloire,
Sa vertu va plus loin que je n'aurais pu croire.
Au bonheur d'un rival lui-même conſentir!

ARIANE

L'honneur à cet effort a du l'aſſujettir.
Qu'eût-il fait? Il fait trop que mon amour extrême,
En s'attachant à vous, n'a cherché que vous-même,
Et qu'ayant tout quitté pour vous prouver ma foi,
Mille trônes offerts ne pourraient rien ſur moi.

THESÉE.

Tant d'amour me confond, & plus je vois, madame,
Que je dois...

ARIANE.

(*h*) Apprenez un projet de ma flamme.
Pour m'attacher à vous par de plus fermes nœuds,
J'ai dans Pirithous trouvé ce que je veux.
Vous l'aimez chèrement; il faut que l'hyménée
De ma fœur avec lui joigne la deftinée,
Et que nous nous partagions ce que pour les grands cœurs
L'amour & l'amitié font naître de douceurs.
(*i*) Ma fœur a du mérite, elle eft aimable & belle,
Suit mes confeils en tout, & je vous réponds d'elle.
Voyez Pirithous, & tâchez d'obtenir
Que par elle avec nous il confente à s'unir.

THESÉE.

L'offre de cet hymen rendra fa joie extrême;
Mais, madame, le roi... Vous favez qu'il vous aime.
S'il faut...

ARIANE.

Je vous entends; le roi trop combattu
Peut laiffer à l'amour féduire fa vertu?
Cet inquiet fouci ne faurait me déplaire,
Et pour le diffipper je fais ce qu'il faut faire.

(*h*) *Apprenez un projet de ma flamme, &c.* Ce deffein d'*Ariane* d'unir une fœur qu'elle aime à l'ami de *Théfée*, tandis que cette fœur lui prépare la plus cruelle trahifon, forme une fituation très-belle & très-intéreffante; c'eft là connaître l'art de la tragédie & du dialogue; c'eft même une efpèce de coup de théatre. L'embarras de *Théfée*, & l'extrême bonté d'*Ariane*, attachent le fpectateur le plus indifférent; les vers, à la vérité, font faibles.

(*i*) *Ma fœur a du mérite; elle eft aimable & belle...*
L'offre de cet hymen rendra fa joie extrême, &c.
font des expreffions trop négligées, mais la fcène par elle-même eft excellente.

THESÉE.

C'en eſt trop, mon cœur . . . Dieu !

ARIANE.

Que ce trouble m'eſt doux ?

Ce qu'il vous fait ſentir, je me le dis pour vous.

Je me dis . . .

THESÉE.

Plût aux dieux ! vous ſauriez la contrainte...

ARIANE.

Encor un coup perdez cette jalouſe crainte ;

J'en connais le remède ; & ſi l'on m'oſe aimer,

Vous n'aurez pas long-tems à vous en alarmer.

THESÉE.

Minos peut vous pourſuivre, & ſi de ſa vengeance...

ARIANE.

Et je n'ai pas en vous une sûre défenſe ?

THESÉE.

Elle eſt sûre, il eſt vrai ; mais...

ARIANE.

Achevez.

THESÉE.

J'attends . . .

ARIANE

Ce déſordre me gêne, & dure trop long-tems ;

Expliquez-vous enfin.

THESÉE.

Je le veux, & ne l'oſe ;

A mes propres ſouhaits moi-même je m'oppoſe.

Je pourſuis un aveu que je crains d'obtenir.

Il faut parler pourtant, c'eſt trop me retenir.

Vous m'aimez, & peut-être une plus digne flamme

N'a jamais eu de quoi toucher une grande ame.
Tout mon ſang aurait peine à m'acquitter vers vous;
Et cependant le ſort, de ma gloire jaloux,
Par une tyrannie à vos deſirs funeſte...
Adieu, Pirithous vous peut dire le reſte.
Sans l'amour qui du roi vous ſoumet les états,
Je vous conſeillerais de ne l'apprendre pas.

SCENE V.

ARIANE, PIRITHOUS, NÉRINE.

ARIANE.

QUEL eſt ce grand ſecret, prince, & par quel myſtère
Vouloir me l'expliquer, & tout-à-coup ſe taire ?

PIRITHOUS.

Ne me demandez rien; il ſort tout interdit,
Madame, & par ſon trouble il vous en a trop dit.

ARIANE.

(*k*) Je vous comprends tous deux, vous arrivez d'Athènes.
Du ſang dont je ſuis née on n'y veut point de reines;
Et le peuple indigné refuſe à ce héros
D'admettre dans ſon lit la fille de Minos?

(*k*) *Je vous comprens tous deux, vous arrivez d'Athènes.* *Ariane* tombe dans la même mépriſe que *Bérénice*, qui impute au trouble de *Titus* un tout autre ſujet que le véritable. Il vaudrait mieux peut-être qu'*Ariane* demandât à *Pirithous*, ſi les Athéniens ne s'oppoſent pas à ſon mariage avec *Théſée*? plutôt que de ſoupçonner tout d'un coup qu'ils s'y oppoſent: mais enfin cette mépriſe ne ſervant qu'à faire éclater davantage l'amour d'*Ariane*, intéreſſe beaucoup pour elle.

Qu'après la mort d'Ægée il soit toujours le même;
Qu'il m'ôte, s'il le peut, l'honneur du rang suprême:
Trône, sceptre, grandeurs, sont des biens superflus;
Thésée étant à moi, je ne veux rien de plus.
Son amour paye assez ce que le mien me coûte,
Le reste est peu de chose.

PIRITHOUS.

Il vous aime sans doute;
(*l*) Et comment pourrait-il avoir le cœur si bas,
Que tenir tout de vous, & ne vous aimer pas?
Mais, madame, ce n'est que des ames communes
Que l'amour s'autorise à régler les fortunes.
Qu'Athènes se déclare, ou pour, ou contre vous,
Vous avez de Minos à craindre le courroux;
Et l'hymen seul du roi peut sans incertitude
Vous ôter là-dessus tout lieu d'inquiétude.
Il vous aime, & de vous Naxe prenant la loi,
Calmera...

ARIANE

Vous voulez que j'épouse le roi?
Certes l'avis est rare, & si j'ose vous croire,

(*l*) *Et comment pourrait-il avoir le cœur si bas,*
Que tenir tout de vous & ne vous aimer pas?
Ces deux vers sont imités de ces deux-ci de *Sévère* dans *Polyeucte.*

Un homme aimé de vous; mais quel cœur assez bas
Aurait pu vous connaître & ne vous aimer pas?

Ce mot *bas* n'est tolérable, ni dans la bouche de *Sévère*, ni dans celle de *Pirithous*. Un homme n'est point du tout *bas*, pour connaître une femme & ne la pas aimer; & ce n'est point à *Pirithous* à dire que son ami aurait le cœur *bas*, s'il n'aimait pas *Ariane*. De plus ce n'est point une bassesse d'être perfide en amour. Chaque chose a son nom propre, & sans la convenance des termes il n'y a rien de beau.

Un noble changement me va combler de gloire.
Me connaiſſez-vous bien ?

PIRITHOUS.

(*m*) Les moindres lâchetés
Sont pour votre grand cœur des crimes déteſtés.
Vous avez pour la gloire une ardeur ſans pareille ;
Mais, madame, je ſais ce que je vous conſeille ;
Et ſi vous me croyez, quels que ſoient mes avis,
Vous vous trouverez bien de les avoir ſuivis.

ARIANE.

Qui moi les ſuivre ? (*n*) moi, qui voudrais pour Théſée
A cent & cent périls voir ma vie expoſée ?
Dieux ! quel étonnement ſerait au ſien égal,
S'il ſavait qu'un ami parlât pour ſon rival ?
S'il ſavait qu'il voulût lui ravir ce qu'il aime ?

PIRITHOUS.

Vous le conſulterez, n'en croyez que lui-même.

(*m*).... *Les moindres lâchetés Sont pour votre grand cœur des crimes déteſtés.*
Cette impropriété de termes déplaît à quiconque aime la juſteſſe dans les diſcours. Le mot de *lâcheté* ne convient pas plus que celui de *bas* : & l'*ardeur ſans pareille pour la gloire*, eſt déplacée quand il s'agit d'amour. Cette ſcène reſſemble encore à celle où *Antiochus* vient annoncer à *Bérénice* qu'elle doit renoncer à *Titus* ; mais il y a bien plus d'art à faire apprendre le malheur de *Bérénice* par ſon amant même, qu'à faire inſtruire *Ariane* de ſa diſgrace par un homme qui n'y a nul intérêt.

(*n*) ... *Moi qui voudrais pour Théſée.*
A cent & cent périls voir ma vie expoſée.
Cela eſt encor imité de *Racine*.
Moi, dont vous connaiſſez le trouble & les tourmens,
Quand vous ne me quittez que pour quelques momens,
Moi qui mourrais le jour qu'on voudrait m'interdire
De vous...
Cela vaut mieux que *cent & cent périls* ; mais la ſituation eſt très-touchante ; & c'eſt preſque toujours la ſituation qui fait le ſuccès au théatre.

ARIANE.

Quoi, si l'offre d'un trône avait pu l'éblouir,
Je lui demanderais si je dois le trahir,
Si je dois l'exposer au plus cruel martyre
Qu'un amant...

PIRITHOUS

Je n'ai dit que ce que j'ai dû dire
Vous y penserez mieux, & peut-être qu'un jour
Vous prendrez un peu moins le parti de l'amour.
Adieu, madame.

ARIANE.

Il dit ce qu'il faut qu'il me dise!
Demeurez, avec moi c'est en vain qu'on déguise.
Vous en avez trop dit pour ne me pas tirer
D'un doute dont mon cœur commence à soupirer:
J'en tremble, & c'est pour moi la plus sensible atteinte.
Eclaircissez ce doute, & dissipez ma crainte;
Autrement je croirai qu'une nouvelle ardeur
Rend Thésée infidèle, & me vole son cœur;
Que pour un autre objet, sans souci de sa gloire...

PIRITHOUS.

Je me tais, c'est à vous à voir ce qu'il faut croire.

ARIANE.

Ce qu'il faut croire? Ah dieux! vous me désespérez.
Je verrais à mes vœux d'autres vœux préférés!
Thésée à me quitter... Mais quel soupçon j'écoute!
Non, non, Pirithous, on vous trompe sans doute.
Il m'aime; & s'il m'en faut séparer quelque jour,
Je pleurerai sa mort, & non pas son amour.

PIRITHOUS.

Souvent ce qui nous plaît par une erreur fatale...

ARIANE.

Parlez plus clairement; ai-je quelque rivale?
Théſée a-t-il changé? viole-t-il ſa foi?

PIRITHOUS.

Mon ſilencce déjà s'eſt expliqué pour moi;
Par-là je vous dis tout. Vos ennuis me font peine;
Mais quand leur ſeul remède eſt de vous faire reine,
N'oubliez point qu'à Naxe on veut vous couronner,
C'eſt le meilleur conſeil qu'on vous puiſſe donner.
Ma préſence commence à vous être importune,
Je me retire.

SCENE VI.

ARIANE, NÉRINE.

ARIANE.

As-tu conçu mon infortune?
(o) Il n'en faut point douter, je ſuis trahie. Hélas!
Nérine.

(o) *Il n'en faut point douter, je ſuis trahie.* Il manque peut-être à cette ſcène de la gradation dans la douleur, & de la force dans les ſentimens. *Ariane* ne doit point dire *qu'elle regrette cette raiſon barbare.* La raiſon ne s'oppoſe point du tout à ſa juſte douleur; & ce n'eſt pas ainſi que le déſeſpoir s'exprime: c'eſt le poëte qui fait là une petite digreſſion ſur la *raiſon barbare*, ce n'eſt point *Ariane. Thomas Corneille* imitait ſouvent de ſon frère ce grand défaut qui conſiſte à vouloir raiſonner quand il faut ſentir.

NERINE.

Je vous plains.

ARIANE.

Qui ne me plaindrait pas?

Tu le ſais, tu l'as vu, j'ai tout fait pour Théſée.
Seule à ſon mauvais ſort je me ſuis oppoſée,
Et quand je me dois tout promettre de ſa foi,
Théſée a de l'amour pour une autre que moi?
Une autre paſſion dans ſon cœur a pu naître?
J'ai mal oui, Nérine, & cela ne peut être.
Ce ferait trahir tout, raiſon, gloire, équité.
Théſée a trop de cœur pour tant de lâcheté,
Pour croire qu'à ma mort ſon injuſtice aſpire.

NERINE.

Pirithous ne dit que ce qu'il lui fait dire;
Et quand il a voulu l'attendre ſi long-tems,
Ce n'était qu'un prétexte à ſes feux inconſtans.
Il nourriſſait dès-lors l'ardeur qui le domine.

ARIANE.

Ah, que me fais-tu voir, trop cruelle Nérine?
Sur le gouffre des maux qui me vont abymer,
Pourquoi m'ouvrir les yeux, quand je les veux fermer?
Hélas! il eſt donc vrai que mon ame abuſée
N'adorait qu'un ingrat en adorant Théſée?
Dieux, contre un tel ennui ſoutenez ma raiſon,
Elle cède à l'horreur de cette trahiſon;
Je la ſens qui déjà... Mais quand elle s'égare,
Pourquoi la regretter cette raiſon barbare,
Qui ne peut plus ſervir qu'à me faire mieux voir
Le ſujet de ma rage & de mon déſeſpoir?
Quoi, Nérine, pour prix de l'amour le plus tendre...

SCENE VII.

ARIANE, PHÈDRE, NÉRINE.

ARIANE.

AH, ma fœur, favez-vous ce qu'on vient de m'apprendre?
(*p*) Vous avez cru Théfée un héros tout parfait?
Vous l'eftimiez fans doute, & qui ne l'eût pas fait?
N'attendez plus de foi, plus d'honneur, tout chancelle,
Tout doit être fufpect, Théfée eft infidelle.

PHEDRE.

Quoi? Théfée...

ARIANE.

Oui, ma fœur, après ce qu'il me doit,
Me quitter eft le prix que ma flamme en reçoit;
Il me trahit, au point que fa foi violée
Doit avoir irrité mon ame défolée.
J'ai honte, en vous contant l'excès de mes malheurs,
Que mon reffentiment s'exhale par mes pleurs.
(*q*) Son fang devrait payer la douleur qui me preffe.
C'eft-là, ma fœur, c'eft-là, fans pitié, fans tendreffe,
Comme après un forfait fi noir, fi peu commun,

(*p*) *Vous avez cru Théfée un héros tout parfait;*
...Et qui ne l'eût pas fait?... tout chancelle &c. Voilà des expreffions bien étranges; il n'était plus permis d'écrire avec tant de négligence, après les modèles que *Thomas Corneille* avait devant les yeux.

(*q*) *Son fang devrait payer la douleur qui me preffe.* Pour parler ainfi, *Ariane* devait être plus sûre de l'infidélité de *Théfée.* Ce que lui a dit *Pirithous* n'eft point affez clair pour la convaincre de fon malheur; elle devait demander des éclairciffemens à *Pirithous*, elle devait même chercher *Théfée.* L'amour aime à fe flatter; le doute, l'agitation, le trouble devaient être plus marqués.

On traite les ingrats, & Théfée en eft un.
Mais quoiqu'à ma vengeance un fier dépit fuggère,
Mon amour eft encor plus fort que ma colère.
Ma main tremble, & malgré fon parjure odieux,
Je vois toujours en lui ce que j'aime le mieux.

PHEDRE.

Un revers fi cruel vous rend fans doute à plaindre,
Et vous voyant fouffrir ce qu'on n'a pas dû craindre,
On conçoit aifément jufqu'où le défefpoir ....

ARIANE.

Ah, qu'on eft éloigné de le bien concevoir!
Pour pénétrer l'horreur du tourment de mon ame,
Il faudrait qu'on fentît même ardeur, même flamme,
Qu'avec même tendreffe on eût donné fa foi;
Et perfonne j'amais n'a tant aimé que moi.
Se peut-il qu'un héros d'une vertu fublime
Souille ainfi ... Quelquefois le remords fuit le crime.
Si le fien lui faifait fentir ces durs combats ...
Ma fœur, au nom des dieux, ne m'abandonnez pas.
Je fais que vous m'aimez, & vous le devez faire.
Vous m'avez dès l'enfance été toujours fi chère,
Que cette inébranlable & fidelle amitié
Mérite bien de vous au moins quelque pitié.
Allez trouver ... hélas! dirai-je, mon parjure?
Peignez-lui bien l'excès du tourment que j'endure.
Prenez, pour l'arracher à fon nouveau penchant,
Ce que les plus grands maux offrent de plus touchant.
Dites-lui qu'à fon feu j'immolerais ma vie,

Phèdre fe préfente ici d'elle-même; c'était à fa fœur à la faire prier de venir. *Phèdre* ne doit point dire, *Quoi Théfée?* ...

Feindre en cette occafion de l'étonnement, c'eft un artifice qui rend *Phèdre* odieufe.

S'il pouvait vivre heureux après m'avoir trahie.
D'un juste & long remords avancez-lui les coups.
Enfin, ma sœur, enfin je n'espère qu'en vous.
(r) Le ciel m'inspira bien, quand par l'amour séduite
Je vous fis malgré vous accompagner ma fuite.
Il semble que dès-lors il me faisait prévoir
Le funeste besoin que j'en devais avoir.
Sans vous à mes malheurs où chercher du remède ?

PHEDRE.

Je vais mander Thésée, & si son cœur ne cède,
Madame, en lui parlant, vous devez présumer....

ARIANE.

(s) Hélas! & plût au ciel que vous sussiez aimer,
Que vous pussiez savoir, par votre expérience,
Jusqu'où d'un fort amour s'étend la violence!
Pour émouvoir l'ingrat, pour fléchir sa rigueur,
Vous trouveriez bien mieux le chemin de son cœur.
Vous auriez plus d'adresse à lui faire l'image
De mes confus transports de douleur & de rage;
Tous les traits en seraient plus vivement tracés.
N'importe, essayez tout, parlez, priez, pressez.
Au défaut de l'amour, puisqu'il n'a pu vous plaire,
Votre amitié pour moi fera ce qu'il faut faire.
Allez, ma sœur, courez empêcher mon trépas.
Toi, viens, suis-moi, Nérine, & ne me quitte pas.

(r) *Le ciel m'inspira bien, quand par l'amour séduite &c.* Voilà quatre vers digne de *Racine.*

(s) *Hélas! & plût au ciel que vous sussiez aimer!* Ce vers est encore fort beau, & par le naturel dont il est, & par la situation. Elle souhaite que sa sœur connaisse l'amour; & pour son malheur *Phèdre* ne le connaît que trop. Il serait à souhaiter que les vers suivans fussent dignes de celui-là.

Fin du second acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE. (*a*)

PIRITHOUS, PHÈDRE.

PIRITHOUS.

Ce ferait perdre tems, il ne faut plus prétendre
Que rien touche Théfée, & le force à fe rendre.
J'admire encor, madame, avec quelle vertu
Vous avez de nouveau fi long-tems combattu.
Par fon manque de foi, contre vous-même armée,
Vous avez fait paraître une fœur opprimée.

(*a*) Cette fcène eft une de celles qui devaient être traitées avec le plus d'art & d'élégance. C'eft le mérite de bien dire, qui feul peut donner du pris à ces dialogues, où l'on ne peut dire que des chofes communes. Que ferait *Aricie*, que ferait *Atalide*, fi l'auteur n'avait employé tous les charmes de la diction pour faire valoir un fonds médiocre? C'eft-là ce que la poéfie a de plus difficile, c'eft elle qui orne les moindres objets.

Qui dit fans s'avilir les plus petites chofes.
Fait des plus fecs chardons des œillets & des rofes.

In tenui labor at tenuis non gloria.

Ce rôle de *Phèdre* était très-délicat à traiter : quelque chofe qu'elle dife pour fe juftifier, elle eft coupable; & dès qu'elle a fait l'aveu de fa paffion à *Théfée*, on ne peut la regarder que comme une perfide qui cherche à pallier fa trahifon. Cependant, il y a beaucoup d'art & de bienféance dans les reproches qu'elle fe fait, & dans la réfolution qu'elle femble prendre.

Que de faibleffe ! il faut l'empêcher d'en jouir,
Combattre inceffamment fon infidèle audace.
Allez, Pirithous, revoyez-le de grace.

Et fi les vers étaient meilleurs, ce fentiment rendrait *Phèdre* fupportable.

Vous avez essayé, par un tendre retour,
De ramener son cœur vers son premier amour.
Et prière, & menace, & fierté de courage,
Tout vient pour le fléchir d'être mis en usage;
Mais sur ce changement qui semble vous gêner,
L'ingratitude en vain vous le fait condamner.
Vos yeux rendent pour lui ce crime nécessaire,
Et s'il cède au remords quelquefois pour vous plaire,
Quoi que vous ait promis ce repentir confus,
Si-tôt qu'il vous regarde, il ne s'en souvient plus.

PHEDRE.

Les dieux me sont témoins que de son injustice
Je souffre malgré moi qu'il me rende complice.
Ce qu'il doit à ma sœur méritait que sa foi
Se fît de l'aimer seule une sévère loi,
Et quand des longs ennuis où ce refus l'expose,
Par ma facilité je me trouve la cause,
Il n'est peine, supplice, où pour l'en garantir
La pitié de ses maux ne me fît consentir.
L'amour que j'ai pour lui me noircit peu vers elle.
Je l'ai pris sans songer à le rendre infidelle;
Ou plutôt j'ai senti tout mon cœur s'enflammer,
Avant que de savoir si je voulais aimer.
Mais si ce feu trop prompt n'eut rien de volontaire,
Il dépendait de moi de parler, ou me taire.
J'ai parlé, c'est mon crime, & Thésée applaudi
A l'infidélité par-là s'est enhardi.
Ah qu'on se défend mal auprès de ce qu'on aime!
Ses regards m'expliquaient sa passion extrême;
Les miens à la flatter s'échappaient malgré moi;
N'était-ce pas assez pour corrompre sa foi?

J'eus beau vouloir régler son ame trop charmée,
Il fallut voir sa flamme, & souffrir d'être aimée ;
J'en craignis le péril, il me sut éblouir.
Que de faiblesse ! Il faut l'empêcher d'en jouir,
Combattre incessamment son infidelle audace.
Allez, Pirithous, revoyez-le, de grace.
De peur qu'en mon amour il prenne trop d'appui,
Otez-lui tout espoir que je puisse être à lui.
J'ai déjà beaucoup dit, dites-lui plus encore.

PIRITHOUS.

(*b*) Nous avancerions peu, madame, il vous adore ;
Et quand pour l'étonner à force de refus,
Vous vous obstineriez à ne l'écouter plus,
Son ame toute à vous n'en serait pas plus prête
A suivre d'autres loix, & changer de conquête.
Quoique le coup soit rude, achevons de frapper.
Pour servir Ariane il faut la détromper ;
Il faut lui faire voir qu'une flamme nouvelle,
Ayant détruit l'amour que Thésée eut pour elle,
Sa sûreté l'oblige à ne pas dédaigner
La gloire d'un hymen qui la fera régner.
Le roi l'aime, & son trône est pour elle un asyle.

PHEDRE.

(*c*) Quoi ! je la trahirais, elle qui trop facile,

(*b*) *Nous avancerions peu, madame, il vous adore.* Le personnage de *Pirithous* est un peu lâche : est-ce à lui d'encourager *Phèdre* dans sa perfidie ?

(*c*) *Quoi ! je la trahirais, elle qui trop facile, &c.* L'art du dialogue exige qu'on réponde précisément à ce que l'interlocuteur a dit. Ce n'est que dans une grande passion, dans l'excès d'un grand malheur, qu'on doit ne pas observer cette règle : l'ame alors est toute remplie de ce qui l'occupe, & non de ce qu'on lui dit ; c'est

Trop aveugle à m'aimer, fe confie à ma foi,
Pour toucher un amant qui la quitte pour moi?
Et quand elle faurait que par mes faibles charmes,
Pour lui percer le cœur j'aurais prêté des armes,
Je pourrais à fes yeux lâchement expofer
Les criminels appas qui la font méprifer?
Je pourrais foutenir le fenfible reproche
Qu'un trop jufte courroux...

PIRITHOUS.

Voyez qu'elle s'approche.
Parlons, fon intérêt nous oblige à bannir
Tout l'efpoir que fon feu tâche d'entretenir.

SCENE II.

ARIANE, PIRITHOUS, PHÈDRE, NÉRINE.

ARIANE.

EH bien, ma fœur, Théfée eft-il inexorable?
N'avez-vous pu furprendre un foupir favorable?
(*d*) Et quant au repentir on le porte à céder,

alors qu'il eft beau de ne pas bien répondre; mais ici *Pirithous* ouvre a *Phèdre* la voie la plus convenable & la plus honnête de réuffir dans fa paffion: cette paffion même doit la forcer à répondre à l'ouverture de *Pirithous*.

(*d*) *Et quand au repentir on le porte à céder.* Ces fcènes font trop faiblement écrites; mais le plus grand défaut eft la néceffité malheureufe où l'auteur met *Phèdre* de ne faire que tromper. Il fallait un coup de l'art pour annoblir ce rôle. Peut-être fi *Phèdre* avait pu efpérer qu'*Ariane* épouferait le roi de Naxe, fi fur cette efpérance ello s'était engagée

Croit-il que mon amour ose trop demander?

PHEDRE.

Madame, j'ai tout fait pour ébranler son ame.
J'ai peint son changement lâche, odieux, infame.
Pirithous lui-même est témoin des efforts
Par où j'ai cru pouvoir le contraindre au remords.
Il connaît & son crime & son ingratitude:
Il s'en hait, il en sent la peine la plus rude.
Ses ennuis de vos maux égalent la rigueur;
Mais l'amour en tyran dispose de son cœur;
Et le destin plus fort que sa reconnaissance,
Malgré ce qu'il vous doit, l'entraîne à l'inconstance.

ARIANE.

Quelle excuse! & pour moi qu'il rend peu de combat!
Il hait l'ingratitude, & se plaît d'être ingrat.
Puisqu'en sa dureté son lâche cœur demeure,
Ma sœur, il ne sait point qu'il faudra que j'en meure:
Vous avez oublié de bien marquer l'horreur
Du fatal désespoir qui règne dans mon cœur.
Vous avez oublié, pour bien peindre ma rage,
D'assembler tout les maux dont on connaît l'image,
Il y serait sensible, & ne pourrait souffrir
Que qui sauva ses jours fût forcé à mourir.

PHEDRE.

Si vous saviez pour vous ce qu'a fait ma tendresse,
Vous soupçonneriez moins...

avec *Thésée*, alors étant moins coupable, elle serait beaucoup plus intéressante.

Ariane, d'ailleurs, ne dit pas toujours ce qu'elle doit dire; elle se sert du mot de *rage*, elle veut qu'on peigne bien sa *rage*: ce n'est pas ainsi qu'on cherche à attendrir son amant.

ARIANE.

J'ai tort, je le confeffe;
Mais dans un mal fous qui la conftance eft à bout,
On s'égare, on s'emporte, & l'on s'en prend à tout.

PIRITHOUS.

Madame, de ces maux à qui la raifon cède,
Le tems qui calme tout eft l'unique remède.
C'eft par lui feul...

ARIANE.

Les coups n'en font guère importans,
Quand on peut fe réfoudre à s'en remettre au tems.
Théfée eft infenfible à l'ennui qui me touche;
Il y confent; je veux l'apprendre de fa bouche.
Je l'attendrai, ma fœur, qu'il vienne.

PIRITHOUS.

Je crains bien
Que vous ne vous plaigniez de ce trifte entretien.
Voir un ingrat qu'on aime, & le voir inflexible;
C'eft de tous les ennuis l'ennui le plus fenfible;
Vous en fouffrirez trop, & pour peu de fouci...

ARIANE.

Allez, ma fœur, de grace, & l'envoyez ici.

SCENE III.

ARIANE, PIRITHOUS, NÉRINE.

PIRITHOUS.

(e) PAR ce que je vous dis, ne croyez pas, madame,
Que je veuille applaudir à sa nouvelle flamme.
Sachant ce qu'il devait au généreux amour
Qui vous fit tout oser pour lui sauver le jour,
Je partageai dès-lors l'heureuse destinée
Qu'à ses vœux les plus doux offrait votre hyménée;
Et je venais ici, plein de ressentiment,
Rendre grace à l'amante, en ambrassant l'amant.
Jugez de ma surprise à le voir infidelle,
A voir que vers une autre une autre ardeur l'appelle,
Et qu'il ne m'attendait que pour vous annoncer
L'injustice où l'amour se plaît à le forcer.

ARIANE.

Et ne devais-je pas, quoi qu'il me fit entendre,
Pénétrer les raisons qui vous faisaient attendre,
Et juger qu'en un cœur épris d'un feu constant,
L'amour à l'amitié ne défère pas tant?
Ah, quand il est ardent, qu'aisément il s'abuse!
Il croit ce qu'il souhaite, & prend tout pour excuse.
Si Thésée avait peu de ces empressemens

(e) *Parce que je vous dis, ne croyez pas, madame, &c.* Cette scène est inutile, & par-là devient languissante au théâtre. *Pirithous* ne fait que redire en vers faibles ce qu'il a déjà dit; & *Ariane* dit des choses trop vagues.

Qu'une ſenſible ardeur inſpire aux vrais amans,
Je croyais que ſon ame au deſſus du vulgaire
Dédaignait de l'amour la conduite ordinaire,
Et qu'en ſa paſſion garder tant de repos,
C'était ſuivre en aimant la route des héros.
Je faiſais plus ; j'allais juſqu'à voir ſans alarmes
Que des beautés de Naxe il eſtimât les charmes ;
Et ne pouvais penſer qu'ayant reçu ſa foi,
Quelques vœux égarés puſſent rien contre moi.
Mais enfin puiſque rien pour lui n'eſt plus à taire,
Quel eſt ce rare objet que ſon choix me préfère ?

PIRITHOUS.

C'eſt ce que de ſon cœur je ne puis arracher.

ARIANE.

Ma colère eſt ſuſpecte, il faut me le cacher.

PIRITHOUS.

J'ignore ce qu'il craint ; mais lors qu'il vous outrage,
Songez que d'un grand roi vous recevez l'hommage :
Il vous offre ſon trône, & malgré le deſtin,
Votre malheur par-là trouve une heureuſe fin.
Tout vous porte, madame, à ce grand hyménée.
Pourriez-vous demeurer errante, abandonnée !
Déjà la Crète cherche à ſe venger de vous,
Et Minos...

ARIANE.

J'en crains peu le plus ardent courroux.
Qu'il s'arme contre moi, que j'en ſois pourſuivie,
Sans ce que j'aime, hélas ! que faire de la vie ?
Aux décrets de mon ſort achevons d'obéir.
Théſée avec le ciel conſpire à me trahir.
Rompre un ſi grand projet, ce ferait lui déplaire.

L'ingrat veut que je meure, il faut le satisfaire,
Et lui laisser sentir, pour double châtiment.
Le remords de ma perte & de son changement.

PIRITHOUS.

Le voici qui paraît. N'épargnez rien, madame,
Pour rentrer dans vos droits, pour regagner son ame;
Et si l'espoir en vain s'obstine à vous flatter,
Songez ce qu'offre un trône à qui peut y monter.

SCENE IV.

ARIANE, THÉSÉE, NÉRINE.

ARIANE.

(*f*) APPROCHEZ-vous, Théſée, & perdez cette crainte.
Pourquoi dans vos regards marquer tant de contrainte,
Et m'aborder ainsi, quand rien ne vous confond,
Le trouble dans les yeux, & la rougeur au front?
Un héros tel que vous à qui la gloire est chère,
(*g*) Quoi qu'il fasse, ne fait que ce qu'il voit à faire;

(*f*) *Approchez-vous, Théſée, & perdez cette crainte.* Cette scène est très-touchante au théâtre, du moins de la part d'*Ariane* : elle le ferait encore davantage si *Ariane* n'était pas tout-à-fait sûre de son malheur. Il faut toujours faire durer cette incertitude le plus qu'on peut; c'est elle qui est l'ame de la tragédie; l'auteur la si bien senti; qu'*Ariane* semble encore douter du changement de *Théſée*, quand elle doit en être sûre. *Pourquoi m'aborder*, dit-elle, *la rougeur au front, quand rien ne vous confond? & si ce qu'on m'a dit a quelque vérité*: c'est s'exprimer en doutant, & c'est ce qui est dans la nature; mais il ne fallait donc pas que dans les scènes précédentes on l'eût instruite positivement qu'elle était abandonnée.

(*g*) *Quoi qu'il fasse ne fait que ce qu'il voit à faire.*
Le labyrinthe ouvert vous fit fuir le trépas.

Et si ce qu'on m'a dit a quelque vérité,
Vous cessez de m'aimer, je l'aurai mérité.
Le changement est grand, mais il est légitime :
Je le crois seulement, apprenez-moi mon crime,
Et d'où vient qu'exposée à de si rudes coups,
Ariane n'est plus ce qu'elle fut pour vous.

THESÉE.

Ah pourquoi le penser ? Elle est toujours la même ;
(*h*) Même zèle toujours suit mon respect extrême,
Et le tems dans mon cœur n'affaiblira jamais

Voilà de mauvais vers; & ceux-ci ne sont pas milleurs.

Et que s'est-il offert que je pusse tenter,
Qu'en ta faveur ma flamme ait craint d'exécuter?

Mais aussi, il y a des vers très-heureux, comme :

...... Eblouis-moi si bien,
Que je puisse penser que tu ne me dois rien.
Je te suis, mène-moi dans quelque isle déserte.
Tu n'as qu'à dire un mot, ce crime est effacé.
Tu le vois, c'en est fait, je n'ai plus de colère.

Mais surtout ;

Remène-moi, barbare, aux lieux où tu m'as prise,

est admirable.

Le cœur humain est surtout bien développé & bien peint, quand *Ariane* dit à *Thésée, Ote toi de mes yeux, je ne veux pas avoir l'affront que tu me quittes* ; & que dans le moment même elle est au désespoir qu'il prenne congé d'elle. Il y a beaucoup de vers dignes de *Racine*, & entiérement dans son goût ; ceux-ci par exemple :

As-tu vu quelle joie a paru dans ses yeux ?
Combien il est sorti satisfait de ma haine ?
Que de mépris !

Cette césure interrompue au second pied, c'est-à-dire, au bout de quatre sillabes, fait un effet charmant sur l'oreille & sur le cœur. Ces finesses de l'art furent introduites par *Racine*, & il n'y a que les connaisseurs qui en sentent le prix.

(*h*) *Même zèle toujours suit mon respect extrême, &c. Thésée* ne peut guère répondre que par ces protestations vagues de reconnaissance ; mais c'est alors que la beauté de la diction doit réparer le vice du sujet, & qu'il faut tâcher de dire d'une manière singulière des choses communes.

Touts les sentimens d'*Ariane* dans cette scène sont naturels & attendrissans ; on ne pourrait leur reprocher qu'une diction un peu prosaïque & négligée.

Le pressant souvenir de ses rares bienfaits;
M'en acquitter vers elle est ma plus forte envie.
Oui, madame, ordonnez de mon sang, de ma vie.
Si la fin vous en plaît, le sort me sera doux,
Par qui j'obtiendrai l'heur de la perdre pour vous.

ARIANE.

Si quand je vous connus la fin eût pu m'en plaire,
Le destin la voulait, je l'aurais laissé faire.
Par moi, par mon amour, le labyrinthe ouvert
Vous fit fuir le trépas à vos regards offert,
Et quand à votre foi cet amour s'abandonne,
Des sermens de respect sont le prix qu'on lui donne!
Par ce soin de vos jours qui m'a fait tout quitter,
N'aspirais-je à rien plus qu'à me voir respecter?
Un service pareil veut un autre salaire.
C'est le cœur, le cœur seul, qui peut y satisfaire.
Il a seul pour mes vœux ce qui peut les borner;
C'est lui seul...

THESÉE.

Je voudrais vous le pouvoir donner;
Mais ce cœur malgré moi vit sous un autre empire:
Je le sens à regret, je rougis à le dire,
Et quand je plains vos feux par ma flamme déçus,
Je hais mon injustice, & ne puis rien de plus.

ARIANE.

Tu ne peux rien de plus! Qu'aurais-tu fait, parjure,
Si quand tu vins du monstre éprouver l'aventure,
Abandonnant ta vie à ta seule valeur,
Je me fusse arrêtée à plaindre ton malheur?
Pour mériter ce cœur qui pouvait seul me plaire,
Si j'ai peu fait pour toi, que fallait-il plus faire?

Et que s'est-il offert que je pusse tenter,
Qu'en ta faveur ma flamme ait craint d'exécuter?
Pour te sauver le jour dont la rigueur me prive,
Ai-je pris à regret le nom de fugitive?
La mer, les vents, l'exil, ont-ils pu m'étonner?
Te suivre, c'était plus que me voir couronner.
Fatigues, peines, maux, j'aimais tout par leur cause.
Dis-moi que non, ingrat, si ta lâcheté l'ose,
Et désavouant tout, éblouis-moi si bien,
Que je puisse penser que tu ne me dois rien.

THESÉE.

Comment désavouer ce que l'honneur me presse
De voir, d'examiner, de me dire sans cesse?
Si par mon changement je trompe votre choix,
C'est sans rien oublier de ce que je vous dois.
Ainsi joignez aux noms de traîtres & de parjure
Tout l'éclat que produit la plus sanglante injure.
Ce que vous me direz n'aura point la rigueur
Des reproches secrets qui déchirent mon cœur.
Mais pourquoi, m'accusant, redoubler ces atteintes?
Madame, croyez-moi, je ne vaux pas vos plaintes.
L'oubli, l'indifférence, & vos plus fiers mépris,
De mon manque de foi doivent être le prix.
A monter sur le trône un grand roi vous invite;
Vengez-vous en l'aimant d'un lâche qui vous quitte.
Quoi qu'aujourd'hui pour moi l'inconstance ait de doux,
Vous perdant pour jamais, je perdrai plus que vous.

ARIANE.

Quelle perte, grands dieux, quand elle est volontaire!
Périsse tout, s'il faut cesser de t'être chère.
Qu'ai-je à faire du trône & de la main d'un roi?

De l'univers entier je ne voulais que toi.
Pour toi, pour m'attacher à ta feule perfonne,
J'ai tout abandonné, repos, gloire, couronne,
Et quand ces mêmes biens ici me font offerts,
Que je puis en jouir, c'eft toi feul que je perds.
Pour voir leur impuiffance à réparer ta perte,
Je te fuis, mène-moi dans quelque ifle déferte,
Où renonçant à tout, je me laiffe charmer
De l'unique douceur de voir, de t'aimer.
Là, poffédant ton cœur, ma gloire eft fans feconde.
Ce cœur me fera plus que l'empire du monde.
Point de reffentiment de ton crime paffé;
Tu n'as qu'à dire un mot, ce crime eft effacé.
C'en eft fait, tu le vois, je n'ai plus de colère.

THESÉE.

Un fi beau feu m'accable, il devrait feul me plaire;
Mais telle eft de l'amour la tyrannique ardeur...

ARIANE.

Va, tu me répondras des tranfports de mon cœur.
Si ma flamme fur toi n'avait qu'un faible empire,
Si tu la dédaignais, il fallait me le dire,
Et ne pas m'engager, par un trompeur efpoir,
A te laiffer fur moi prendre tant de pouvoir.
C'eft là, furtout, c'eft là ce qui fouille ta gloire.
Tu t'es plu fans m'aimer à me le faire croire:
Tes indignes fermens fur mon crédule efprit...

THESÉE.

Quand je vous les ai faits, j'ai cru ce que j'ai dit.
Je partais glorieux d'être votre conquête;
Mais enfin dans ces lieux pouffé par la tempête,

J'ai trop vu ce qu'à voir me conviait l'amour,
J'ai trop...

ARIANE.

Naxe te change? Ah funeste séjour!
Dans Naxe, tu le sais, un roi, grand, magnanime,
Pour moi dès-qu'il me vit, prit une tendre estime,
Il soumit à mes vœux & son trône, & sa foi.
Quoi qu'il ait pu m'offrir, ai-je fait comme toi?
Si tu n'es point touché de ma douleur extrême,
Rends-moi ton cœur, ingrat, par pitié de toi-même.
Je ne demande point quelle est cette beauté
Qui semble te contraindre à l'infidélité.
Si tu crois quelque honte à la faire connaître,
Ton secret est à toi; mais qui qu'elle puisse être,
Pour gagner ton estime, & mériter ta foi,
Peut-être elle n'a pas plus de charmes que moi.
Elle n'a pas du moins cette ardeur toute pure,
Qui m'a fait pour te suivre étouffer la nature;
Ces beaux feux qui volant d'abord à ton secours,
Pour te sauver la vie, ont exposé mes jours,
Et si de mon amour ce tendre sacrifice,
De ta légéreté ne rompt point l'injustice,
Pour ce nouvel objet, ne lui devant pas tant,
Par où présumes-tu pouvoir être constant?
A peine son hymen aura payé ta flamme,
Qu'un violent remords viendra saisir ton ame.
Tu ne pourras plus voir ton crime sans effroi,
Et qui sait ce qu'alors tu sentiras pour moi?
Qui sait par quel retour ton ardeur refroidie
Te fera détester ta lâche perfidie?

Tu verras de mes feux les transports éclatans,
Tu les regretteras, il ne sera plus tems.
Ne précipite rien ; quelque amour qui t'appelle,
Prends conseil de ta gloire avant qu'être infidelle.
Vois Ariane en pleurs. Ariane autrefois
Toute aimable à tes yeux méritait bien ton choix,
Elle n'a point changé, d'où vient que ton cœur change?

THESÉE.

Par un amour forcé qui sous ses loix me range.
Je le crois comme vous ; le ciel est juste, un jour
Vous me verrez puni de ce perfide amour ;
Mais à sa violence il faut que ma foi cède.
Je vous l'ai déjà dit, c'est un mal sans remède.

ARIANE.

Ah, c'est trop, puisque rien ne te saurait toucher,
Parjure, oublie un feu qui dut t'être si cher.
Je ne demande plus que ta lâcheté cesse,
Je rougis d'avoir pu m'en souffrir la bassesse.
Tire-moi seulement d'un séjour odieux,
Où tout me désespère, où tout blesse mes yeux,
Et pour faciliter ta coupable entreprise,
Remène-moi, barbare, au lieu où tu m'a prise.
La Crète, où pour toi seul je me suis fait haïr,
Me plaira mieux que Naxe, où tu m'oses trahir.

THESÉE.

Vous remener en Crète! Oubliez-vous, madame,
Ce qu'est pour vous un père, & quel courroux l'enflamme?
Songez-vous quels ennuis vous y sont apprêtés?

ARIANE.

Laisse-les-moi souffrir, je les ai mérités ;

Mais de ton faux amour les feintes concertées,
Tes noires trahisons, les ai-je méritées ?
Et ce qu'en ta faveur il m'a plu d'immoler,
Te rend-il cette foi que tu veux violer ?
Vaine & fausse pitié, quand ma mort peut te plaire,
Tu crains pour moi les maux que j'ai voulu me faire,
Ces maux qu'ont tant hâtés mes plus tendres souhaits ;
Et tu ne trembles point de ceux que tu me fais ?
N'espère pas pourtant éviter le supplice
Que toujours après soi fait suivre l'injustice.
Tu romps ce que l'amour forma de plus beaux nœuds ;
Tu m'arraches le cœur, j'en mourrai, tu le veux.
Mais quitte des ennuis où m'enchaîne la vie,
Crois déjà, crois me voir, de ma douleur suivie,
Dans le fond de ton ame armer, pour te punir,
Ce qu'a de plus funeste un fatal souvenir,
Et te dire d'un ton & d'un regard sévère,
J'ai tout fait, tout osé pour t'aimer, pour te plaire ;
J'ai trahi mon pays, & mon père & mon roi,
Cependant vois le prix, ingrat, que j'en reçoi.

THESÉE.

Ah, si mon changement doit causer votre perte,
Frappez, prenez ma vie, elle vous est offerte.
Prévenez par ce coup le forfait odieux
Qu'un amour trop aveugle ...

ARIANE.

Ote-toi de mes yeux.
De ta constance ailleurs va montrer les mérites.
Je ne veux pas avoir l'affront que tu me quittes.

THESÉE.

THESÉE.

Madame . . .

ARIANE.

Ote-toi, dis-je, & me laiſſe en pouvoir
De te haïr autant que je le crois devoir.

SCENE V.

ARIANE, NÉRINE.

ARIANE.

IL ſort, Nérine. Hélas!

NERINE.

Qu'aurait fait ſa préſence,
Qu'accroître de vos maux la triſte violence?

ARIANE.

M'avoir ainſi quittée, & partout me trahir?

NERINE.

Vous l'avez commandé.

ARIANE.

Devait-il obéir?

NERINE.

Que vouliez-vous qu'il fît? vous preſſiez ſa retraite.

ARIANE.

Qu'il sût en s'emportant, ce que l'amour ſouhaite,
Et qu'à mon déſeſpoir ſouffrant un libre cours,
Il s'entendît chaſſer, & demeurât toujours.
Quoique ma trahiſon & m'accable & me tue,
Au moins j'aurais joui du plaiſir de ſa vue.

Mais il ne faurait plus fouffrir la mienne. Ah dieux!
As-tu vu quelle joie a paru dans fes yeux ?
Combien il eft forti fatisfait de ma haine?
Que de mépris!

NERINE.

Son crime auprès de vous le gêne,
Madame, & n'ayant point d'excufe à vous donner,
S'il vous fuit, j'y vois peu de quoi vous étonner.
Il s'épargne une peine à peu d'autres égale.

ARIANE.

M'en voir trahie! Il faut découvrir ma rivale.
Examine avec moi. De toute cette cour
Qui crois-tu la plus propre à donner de l'amour?
Eft-ce Mégifte, Æglé, qui le rend infidelle?
De tout ce qu'il y voit Cyane eft la plus belle,
Il lui parle fouvent; mais pour m'ôter fa foi,
Doit-elle être à fes yeux plus aimable que moi?
Vains & faibles appas qui m'aviez trop flattée,
Voilà votre pouvoir, un lâche m'a quittée;
Mais fi d'un autre amour il fe laiffe éblouir,
Peut-être il n'aura pas la douceur d'en jouir:
Il verra ce que c'eft que de me percer l'ame.
Allons, Nérine, allons, je fuis amante & femme;
Il veut ma mort, j'y cours, mais avant que mourir,
Je ne fais qui des deux aura plus à fouffrir.

Fin du troifième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ŒNARUS, PHÈDRE.

ŒNARUS.

Un si grand (*a*) changement ne peut trop me surprendre;
J'en ai la certitude, & ne le puis comprendre.
Après ce pur amour dont il suivait la loi,
Théfée à ce qu'il aime ose manquer de foi?
Dans la rigueur du coup, je ne vois qu'avec crainte
Ce qu'au cœur d'Ariane il doit porter d'atteinte.
J'en tremble, & si tantôt lui peignant mon amour
Je voulais être plaint, je la plains à son tour.
Perdre un bien qui jamais ne permit d'espérance,
N'est qu'un mal dont le tems calme la violence;

(*a*) *Un si grand changement ne peut trop me surprendre, &c.* Cette scène d'*Œnarus* & de *Phèdre*, est une de celles qui refroidissent le plus la piéce; on le sent assez. Ce roi qui sait le dernier ce qui se passe dans sa cour, & qui dit, que *voir un bel espoir tout à coup avorter*, *passe tous les malheurs qu'on ait à redouter*, & que *c'est du courroux du ciel la preuve la plus funeste*, parait un roi assez méprisable; mais quand il dit qu'il sera responsable de ce que *Thésée* aime probablement dans sa cour quelque fille d'honneur, & qu'on voudra qu'il soit le garant de cet hommage inconnu, on ne peut pas lui pardonner ces discours indignes d'un prince.

Ce que lui dit *Phèdre* est plus froid encore. Toutes les scènes, où *Ariane* ne parait pas, sont absolument manquées.

Mais voir un bel espoir tout-à-coup avorter,
Passe tous les malheurs qu'on ait à redouter.
C'est du courroux du ciel la plus funeste preuve.

PHEDRE.

Ariane, seigneur, en fait la triste épreuve,
Et si de ses ennuis vous n'arrêtez le cours,
J'ignore, pour le rompre, où chercher du secours.
Son cœur est accablé d'une douleur mortelle.

ŒNARUS.

Vous ne savez que trop l'amour que j'ai pour elle ;
Il veut, il offre tout ; mais hélas ! je crains bien
Que cet amour ne parle, & qu'il n'obtienne rien.
Si Thésée a changé, j'en serai responsable.
C'est dans ma cour qu'il trouve un autre objet aimable ;
Et sans doute on voudra que je sois le garand
De l'hommage inconnu que sa flamme lui rend.

PHEDRE.

Je doute qu'Ariane, encor que méprisée,
Veuille par votre hymen se venger de Thésée,
Et si ce changement vous permet d'espérer,
Il ne faut pas, seigneur, vous y trop assurer.
Mais quoi qu'elle résolve après la perfidie
Qui doit tenir pour lui sa flamme refroidie,
Qu'elle accepte vos vœux, ou refuse vos soins,
La gloire vous oblige à ne l'aimer pas moins.
Vous lui pouvez toujours servir d'appui fidelle,
Et c'est ce que je viens vous demander pour elle.
Si la Crète vous force à d'injustes combats,
Au courroux de Minos ne l'abandonnez pas.
Vous savez les périls où sa fuite l'expose.

ŒNARUS.

Ah, pour l'en garantir il n'eſt rien que je n'oſe,
Madame, & vous verrez mon trône trébucher,
Avant que je néglige un intérêt ſi cher.
Plût aux dieux que ce ſoin la tînt ſeul inquiète!

PHEDRE.

Voyez dans quels ennuis ce changement la jette.
Son viſage vous parle, & ſa triſte langueur
Vous fait lire en ſes yeux ce que ſouffre ſon cœur.

SCENE II.

ŒNARUS, ARIANE, PHÈDRE, NÉRINE.

ŒNARUS.

MADAME, (*b*) je ne ſais ſi l'ennui qui vous touche
Doit m'ouvrir pour vous plaindre, ou me fermer la bouche.
Après les ſentimens que j'ai fait voir pour vous,

(*b*) *Madame, je ne ſais ſi l'ennui qui vous touche, &c.* On ne peut parler plus mal. Il ne fait ſi l'ennui qui touche *Ariane* doit *lui ouvrir pour la plaindre, ou lui fermer la bouche*; il doit en partager les coups, quoiqu'il la bleſſe, il ſent le changement *qui trompe la flamme d'Ariane, & il le met au rang des plus noirs attentats; & le ciel lui eſt témoin ſi Ariane en doute, qu'il voudrait racheter de ſon ſang ce que . . Ariane* fait fort bien de l'interrompre; mais le mauvais ſtyle d'*Œnarus* la gagné. L'eſpérance qu'elle donne à *Œnarus* de l'épouſer, dès qu'elle connaitra ſa rivale heureuſe, eſt d'un très-grand artifice. Son deſſein eſt de tuer cette rivale; c'eſt devant *Phèdre* qu'elle explique l'intérêt qu'elle a de connaître la perſonne qui lui enlève *Théſée*; & l'embarras de *Phèdre* ferait un très-grand plaiſir au ſpectateur; ſi le rôle de *Phèdre* était plus animé & mieux écrit.

Je dois, quoi qui vous bleſſe, en partager les coups;
Mais ſi j'oſe aſſurer, que juſqu'au fond de l'ame
Je ſens le changement qui trompe votre flamme,
Que je le mets au rang des plus noirs attentats,
J'aime, il m'ôte un rival, vous ne me croirez pas.
Il eſt certain pourtant, & le ciel qui m'écoute,
M'en ſera le témoin, ſi votre cœur en doute.
Que ſi de tout mon ſang je pouvais racheter
Ce que...

ARIANE.

Ceſſez, ſeigneur, de me le proteſter.
S'il dépendait de vous de me rendre Théſée,
La gloire y trouverait votre ame diſpoſée:
Je le crois de ce cœur qui fut tout m'immoler;
Auſſi veux-je avec vous ne rien diſſimuler.
J'aimai, ſeigneur; après mon infortune extrême,
Il me ſerait honteux de dire encor que j'aime.
Ce n'eſt pas que le cœur qu'un vrai mérite émeut,
Ceſſe d'être ſenſible au moment qu'il le veut.
Le mien fut à Théſée & je l'en croyais digne.
Ses vertus à mes yeux étaient d'un prix inſigne;
Rien ne brillait en lui que de grand, de parfait;
Il feignait de m'aimer, je l'aimais en effet;
Et comme d'une foi qui ſert à me confondre,
Ce qu'il doit à ma flamme eut lieu de me répondre,
Malgré l'ingratitude ordinaire aux amans,
D'autres que moi peut-être auraient cru ſes ſermens.
Je m'immolais entière à l'ardeur d'un pur zèle;
Cet effort valait bien qu'il fût toujours fidèle.
Sa perfidie enfin n'a plus rien de ſecret;

Il la fait éclater, je la vois à regret.
C'eſt d'abord un ennui qui ronge, qui dévore;
J'en ai déjà ſouffert, j'en puis ſouffrir encore;
Mais quand à n'aimer plus un grand cœur ſe réſout,
Le vouloir, c'eſt aſſez pour en venir à bout.
Quoi qu'un pareil triomphe ait de dur, de funeſte,
On s'arrache à ſoi-même, & le tems fait le reſte.
Voilà l'état, ſeigneur, où ma triſte raiſon.
A mis enfin mon ame après ſa trahiſon.
Vous avez ſu tantôt, par un aveu ſincère,
Que ſans lui votre amour eût eu de quoi me plaire;
Et que mon cœur touché du reſpect de vos feux,
S'il ne m'eût pas aimée, eût accepté vos vœux.
Puiſqu'il me rend à moi, je vous tiendrai parole;
Mais après ce qu'il faut que ma gloire s'immole,
Etouffant un amour & ſi tendre, & ſi doux,
Je ne vous réponds pas d'en prendre autant pour vous.
Ce ſont des traits de feu que le tems ſeul imprime.
J'ai pour votre vertu la plus parfaite eſtime;
Et pour être en état de remplir votre eſpoir,
Cette eſtime ſuffit à qui ſait ſon devoir.

ŒNARUS.

Ah, pour la mériter, ſi le plus pur hommage...

ARIANE.

Seigneur, diſpenſez-moi d'en ouir davantage.
J'ai tous les ſens encor de trouble embarraſſés:
Ma main dépend de vous, ce vous doit être aſſez;
Mais pour vous la donner, j'avouerai ma faibleſſe,
J'ai beſoin qu'un ingrat par ſon hymen m'empreſſe,
Tant que je le verrais en pouvoir d'être à moi,

Je prétendrais en vain diſpoſer de ma foi.
Un feu bien allumé ne s'éteint qu'avec peine.
Le parjure Théſée a mérité ma haine ;
Mon cœur veut être à vous, & ne peut mieux choiſir ;
Mais s'il me voit, me parle, il peut s'en reſſaiſir.
L'amour par le remords aiſément ſe déſarme ;
Il ne faut quelquefois qu'un ſoupir, qu'une larme,
Et du plus fier courroux quoiqu'on ſe ſoit promis,
On ne tient pas long-tems contre un amant ſoumis.
Ce ſont vos intérêts. Que ſans m'en vouloir croire,
Théſée à ſes deſirs abandonne ſa gloire ;
Dès que d'un autre objet je le verrai l'époux,
Si vous m'aimez encor, ſeigneur, je ſuis à vous.
Mon cœur de votre hymen ſe fait un heur ſuprême,
Et c'eſt ce que je veux lui déclarer moi-même.
Qu'on le faſſe venir. Allez, Nérine, ainſi,
De mon cœur, de ma foi n'ayez aucun ſouci ;
Après ce que j'ai dit, vous en êtes le maître.

ŒNARUS.

Ah, madame, par où puis-je aſſez reconnaître...

ARIANE

Seigneur, un peu de trêve dans l'état où je ſuis,
J'ai comblé votre eſpoir, c'eſt tout ce que je puis.

SCENE III.

ARIANE, PHÈDRE.

PHEDRE.

CE retour me ſurprend. Tantôt contre Théſée
Du plus ardent courroux vous étiez embraſée;
Et déjà la raiſon a calmé ce tranſport?

ARIANE.

Que ferais-je, ma ſœur? c'eſt un arrêt du ſort.
Théſée a réſolu d'achever ſon parjure;
Il veut me voir ſouffrir, je me tais, & j'endure.

PHEDRE.

Mais vous répondez-vous d'oublier aiſément
Ce que ſa paſſion eut pour vous de charmant?
D'avoir à d'autres vœux un cœur ſi peu contraire,
Que . . .

ARIANE.

Je n'ai rien promis que je ne veuille faire.
Qu'il s'engage à l'hymen, j'épouſerai le roi.

PHEDRE.

Quoi? par votre aveu même il donnera ſa foi?
Et lorſque ſon amour a tant reçu du vôtre,
Vous le verrez ſans peine (c) entre les bras d'un autre?

(c) *Entre le bras d'un autre, &c.* Voilà de la vraie paſſion. La fureur d'un amante trahie éclate ici d'une manière très-naturelle. On ſouhaiterait ſeulement que *Tomas Corneille* n'eût point dans cet endroit imité ſon frère, qui débite des maximes quand il faut que le ſentiment parle. *Ariane* dit:

Moins l'amour outragé fait

ARIANE.

Entre les bras d'un autre? Avant ce coup, ma ſœur,
J'aime, je ſuis trahie, on connaîtra mon cœur.
Tant de périls bravés, tant d'amour, tant de zèle,
M'auront fait mériter les ſoins d'un infidèle?
A ma honte partout ma flamme aura fait bruit,
Et ma lâche rivale en cueillera le fruit?
J'y donnerai bon ordre. Il faut pour la connaître
Empêcher, s'il ſe peut, ma fureur de paraître.
Moins l'amour outragé fait voir d'emportement,
Plus quand le coup approche, il frappe ſûrement.
C'eſt par-là qu'affectant une douleur aiſée,
Je feins de conſentir à l'hymen de Théſée;
A ſavoir ſon ſecret j'intéreſſe le roi.
Pour l'apprendre, ma ſœur, travaillez avec moi;
Car je ne doute point qu'une amitié ſincère
Contre ſa trahiſon n'arme votre colère,
Que vous ne reſſentiez tout ce que ſent mon cœur.

PHEDRE.

Madame, vous ſavez . . .

ARIANE.

Je vous connais, ma ſœur.
Auſſi c'eſt ſeulement en vous ouvrant mon ame,
Que dans ſon déſeſpoir je ſoulage ma flamme.
Que de projets trahis! Sans cet indigne abus,

voir d'emportement,
Plus quand le coup approche il frappe ſûrement.
Il ſemble qu'elle débite une loi du code de l'amour pour s'y conformer. Voilà de ces fautes dans leſquelles *Racine* ne tombe pas. D'ailleurs, tous les diſcours d'*Ariane* ſont paſſionnés comme ils doivent l'être; mais la diction ne répond pas aux ſentimens, & c'eſt un défaut capital.

J'arrêtais votre hymen avec Pirithous ;
Et de mon amitié cette marque nouvelle
Vous doit faire encor plus haïr mon infidelle.
Sur le bruit qu'aura fait fon changement d'amour,
Sachez adroitement ce qu'on dit à la cour.
Voyez Æglé, Mégifte, & parlez d'Ariane;
Mais furtout prenez foin d'entretenir Cyane,
C'eft elle qui d'abord a frappé mon efprit.
Vous favez que l'amour aifément fe trahit.
Obfervez fes regards, fon trouble, fon filence.

PHEDRE.

J'y prends trop d'intérêts pour manquer de prudence,
Dans l'ardeur de venger tant de droits violés.
C'eft donc cette rivale à qui vous en voulez ?

ARIANE.

Pour porter fur l'ingrate un coup vraiment terrible,
(*d*) Il faut frapper par-là, c'eft fon endroit fenfible.
Vous-même, jugez-en. Elle me fait trahir.
Par elle je perds tout, la puis-je affez haïr ?
Puis-je affez confentir à tout ce que la rage
M'offre de plus fanglant pour venger mon outrage ?
Rien après ce forfait ne me doit retenir ;
Ma fœur, il eft de ceux qu'on ne peut trop punir.

(*d*) *Il faut frapper par-là.* Cette expreffion ridicule, & cette autre qui eft un plat folécifme ; *elle me fait trahir*, & celle-ci *confentir à ce que la rage a de plus fanglant*, font du ftyle le plus incorrect & le plus lâche. Cependant à la repréfentation, le public ne fent point ces fautes ; la fituation entraîne : une excellente actrice gliffe fur ces fottifes, & ne vous fait appercevoir que les beautés de fentiment. Telle eft l'illufion du théatre ; tout paffe quand le fujet eft intéreffant. Il n'y a que le feul *Racine* qui foutienne conftamment l'épreuve de la lecture.

Si Théſée oubliant une amour ordinaire,
M'avait manqué de foi dans la cour de mon père,
Quoi que pût le dépit en ſecret m'ordonner,
Cette infidélité ſerait à pardonner.
Ma rivale, dirais-je, a pu ſans injuſtice
D'un cœur qui fut à moi chérir le ſacrifice.
La douceur d'être aimée ayant touché le ſien,
Elle a dû préférer ſon intérêt au mien.
Mais étrangère ici, pour l'avoir oſé croire,
J'ai ſacrifié tout, juſqu'au ſoin de ma gloire;
(*c*) Et pour ce qu'a quitté ma trop crédule foi,

(*c*) *Et pour ce qu'a quitté ma trop crédule foi,*
Je n'avais que ce cœur que je croyais à moi.
Je le perds, on me l'ôte, il n'eſt rien que n'eſſaye
La fureur qui m'anime, afin qu'on me le paye.

On ne peut guère faire de plus mauvais vers. L'auteur veut dans cette ſcène imiter ces beaux vers d'*Andromaque*:

Je percerai ce cœur que je n'ai pu toucher,
Et mes ſanglantes mains contre mon ſein tournées,
Auſſi-tôt malgré lui joindront nos deſtinées;
Et tout ingrat qu'il eſt, il me ſera plus doux
De mourir avec lui que de vivre avec vous.

Thomas Corneille imite viſiblement cet endroit, faiſant dire à *Ariane*:

Tout perfide qu'il eſt, ma mort ſuivra la ſienne;
Et ſur mon propre ſang l'ardeur de nous unir
Me le fera venger auſſi-tôt que punir.

Quoique *Thomas Corneille* eût pris ſon frère pour ſon modèle, on voit que malgré lui il ne pouvait s'empêcher de chercher à ſuivre *Racine*, quand il s'agiſſait de faire parler les paſſions.

Cependant, il ſe peut faire, & même il arrive ſouvent, que deux auteurs ayant à traiter les mêmes ſituations, expriment les mêmes ſentimens & les mêmes penſées; la nature ſe fait également entendre à l'un & à l'autre. *Racine* faiſait jouer *Bajazet* à-peu-près dans le tems que *Corneille* donnait *Ariane*. Il fait dire à *Roxane*:

Quel ſurcroît de vengeance & de douceur nouvelle,
De le montrer bientôt pâle & mort devant elle!
De voir ſur cet objet ſes regards arrêtés,
Me payer les plaiſirs que je leur ai prêtés!

Ariane dit dans un mouvement

Je n'avais que ce cœur que je croyais à moi.
Je le perds, on me l'ôte; il n'eſt rien que n'eſſaye
La fureur qui m'anime, afin qu'on me le paye.
J'en mettrai haut le prix, c'eſt à lui d'y penſer.

PHEDRE.

Ce revers eſt ſenſible, il faut le confeſſer.
Mais quand vous connaîtrez celle qu'il vous préfère,
Pour venger votre amour, que prétendez-vous faire?

ARIANE.

L'aller trouver, la voir, & de ma propre main
Lui mettre, lui plonger un poignard dans le ſein.
Mais pour mieux adoucir les peines que j'endure,
Je veux porter le coup aux yeux de mon parjure,
Et qu'en ſon cœur les miens pénètrent à loiſir
Ce qu'aura de mortel ſon affreux déplaiſir.
Alors ma paſſion trouvera de doux charmes

à-peu-près ſemblable:

Vous figurez-vous bien ſon déſeſpoir extrême,
Quand dégouttant encor du ſang de ce qu'il aime,
Ma main offerte au roi dans ce fatal inſtant,
Bravera juſqu'au bout la douleur qui l'attend?

Voyez combien ce demi-vers, *Bravera juſqu'au bout*, gâte cette tirade. Que veut dire, *braver une douleur qui attend quelqu'un?* Un ſeul mauvais vers de cette eſpèce corrompt tout le plaiſir que les ſentimens les plus naturels peuvent donner. C'eſt ſurtout dans la peinture des paſſions qu'il faut que le ſtyle ſoit pur, & qu'il n'y ait pas un ſeul mot qui embarraſſe l'eſprit; car alors le cœur n'eſt plus touché.

Ariane s'écarte malheureuſement de la nature à la fin de cette ſcène; c'eſt ce qui achève de la défigurer. Elle dit qu'*elle doit* donner *à ſon cœur* une *cruelle géne*. Son cœur, dit-elle, l'a trahie, en lui faiſant prendre un amour trop indigne. Il faut quelle trahiſſe ſon cœur à ſon tour; & elle punira ce cœur, de ce qu'il n'a pas connu qu'il parlait pour un traître, en parlant pour *Théſée*. C'eſt-là le comble du mauvais goût. Un ſtyle lâche eſt preſque pardonnable en comparaiſon de ces froids jeux d'eſprit dans leſquels on s'étudie à mal écrire.

A jouir de ſes pleurs comme il fait de mes larmes.
Alors il me dira, ſi ſe voir lâchement
Arracher ce qu'on aime, eſt un léger tourment.

PHEDRE.

Mais ſans l'autoriſer à vous être infidelle,
Cette rivale a pu le voir brûler pour elle ;
Elle a peine à ſes vœux peut-être à conſentir.

ARIANE.

Point de pardon, ma ſœur, il fallait m'avertir.
Son ſilence fait voir qu'elle a part au parjure.
Enfin il faut du ſang pour laver mon injure.
De Théſée, il eſt vrai, je puis percer le cœur ;
Mais ſi je m'y réſous, vous n'avez plus de ſœur.
Vous aurez beau vouloir que mon bras ſe retienne;
Tout perfide qu'il eſt, ma mort ſuivra la ſienne,
Et ſur mon propre ſang l'ardeur de nous unir
Me le fera venger auſſi-tôt que vous punir.
Non, non, un ſort trop doux ſuivrait ſa perfidie,
Si mes reſſentimens ſe bornaient à ſa vie.
Portons, portons plus loin l'ardeur de l'accabler,
Et donnons, s'il ſe peut, aux ingrats à trembler,
Vous figurez-vous bien ſon déſeſpoir extrême,
Quand dégouttante encor du ſang de ce qu'il aime,
Ma main offerte au roi dans ce fatal inſtant
Bravera juſqu'au bout la douleur qui l'attend ?
C'eſt en vain de ſon cœur qu'il croit m'avoir chaſſée,
Je n'y ſuis pas peut-être encor toute effacée,
Et ce ſera de quoi mieux combler ſon ennui,
Que de vivre à ſes yeux pour un autre que lui.

PHEDRE.

Mais pour aimer le roi, vous ſentez-vous dans l'ame . . .

ARIANE.

Et le moyen, ma sœur, qu'un autre objet m'enflamme?
Jamais, soit qu'on se trompe, ou réussisse au choix,
Les fortes passions ne touchent qu'une fois.
Ainsi l'hymen du roi me tiendra lieu de peine;
Mais je dois à mon cœur cette cruelle gêne.
C'est lui qui m'a fait prendre un trop indigne amour.
Il m'a trahie; il faut le trahir à mon tour.
Oui, je le punirai de n'avoir pu connaître
Qu'en parlant pour Thésée, il parlait pour un traître,
D'avoir... Mais le voici. Contraignons-nous si bien,
Que de mon artifice il ne soupçonne rien.

SCENE IV.

ARIANE, THÉSÉE, PHÈDRE, NÉRINE.

ARIANE.

Enfin à la raison mon courroux rend les armes;
(f) De l'amour aisément on ne vainc pas les charmes.

(f) *De l'amour aisément on ne vainc pas les charmes.* Je n'insiste pas sur ce mot *vainc*, qui ne doit jamais entrer dans les vers, ni même dans la prose. On doit éviter tous les mots dont le son est désagréable, & qui ne sont qu'un reste de l'ancienne barbarie. Mais on ne voit pas trop ce que veut dire *Ariane. S'il dépendait de nous de vaincre les charmes de l'amour, je regretterais moins ce que je perds en vous.* Cela ne se joint point à ce vers, *il vous force à changer, il faut que j'y consente.* Il y a une logique secrète qui doit régner dans tout ce qu'on dit, & même dans les passions les plus violentes; sans cette logique on ne parle qu'au hasard, on débite des vers qui ne sont que des vers; le bon sens doit animer jusqu'au délire de l'amour.

Thésée joue par-tout un rôle

Si c'était un effort qui dépendît de nous,
Je regretterais moins ce que je perds en vous.
Il vous force à changer, il faut que j'y consente.
Au moins, c'est de vos soins une marque obligeante,
Que par ces nouveaux feux ne pouvant être à moi,
Vous preniez intérêt à me donner au roi.
Son trône est un appui qui flatte ma disgrace;
Mais ce n'est que par vous que j'y puis prendre place.
Si l'infidélité ne vous peut étonner,
J'en veux avoir l'exemple, & non pas le donner.
C'est peu qu'aux yeux de tous vous brûliez pour une autre,
Tout ce que peut ma main, c'est d'imiter la vôtre,
Lorsque par votre hymen m'ayant rendu ma foi.
Vous m'aurez mise en droit de disposer de moi.
Pour me faire jouir des biens qu'on me prépare,
C'est à vous de hâter le coup qui nous sépare.
Votre intérêt le veut encor plus que le mien.

THESÉE.

Madame, je n'ai pas...

ARIANE.

Ne me repliquez rien.
Si ma perte est un mal dont votre cœur soupire,
Vos remords trouveront le tems de me le dire;
Et cependant ma sœur qui peut vous écouter,
Saura ce qu'il vous reste encor à consulter.

désagréable ; & ici plus qu'ailleurs. Un héros qui dans une scène ne dit que ces trois mots, *Madame, je n'ai pas ...* ferait mieux de ne rien dire du tout.

SCENE.

SCENE V.

PHÈDRE, THÉSÉE.

THESÉE.

LE ciel à mon amour ferait-il favorable,
Jusqu'à rendre si-tôt Ariane exorable ?
Madame, quel bonheur qu'après tant de soupirs
Je puisse sans contrainte expliquer mes desirs,
Vous peindre en liberté ce que pour vous m'inspire . . .

PHEDRE.

Renfermez-le, de grace, & craignez d'en trop dire.
Vous voyez que j'observe, avant que vous parler,
Qu'aucun témoin ici ne se puisse couler.
Un grand calme à vos yeux commence de paraître,
Tremblez, prince, tremblez, l'orage est prêt de naître,
Tout ce que vous pouvez vous figurer d'horreur
Des violens projets de l'amour en fureur,
N'est qu'un faible crayon de la secrète rage
Qui possède Ariane, & trouble son courage.
L'aveu qu'à votre hymen elle semble donner,
Vers le piége tendu cherche à vous entraîner.
C'est p r-là qu'elle croit découvrir sa rivale;
Et dans les vifs transports que sa vengeance étale,
Plus le sang nous unit, plus son ressentiment,
Quand je serai connue, aura d'emportement.
Rien ne m'en peut sauver, ma mort est assurée,
Tout-à-l'heure avec moi sa haine l'a jurée;
J'en ai reçu l'arrêt. Ainsi le fort amour

Souvent, sans le savoir, mettant sa flamme au jour,
Mon sang doit s'apprêter à laver son outrage.
Vous l'avez voulu, prince, achevez votre ouvrage.

THESÉE.

A quoi que son courroux puisse être disposé,
(g) Il est pour s'en défendre un moyen bien aisé.
Ce calme qu'elle affecte afin de me surprendre,
Ne me fait que trop voir ce que j'en dois attendre.
La foudre gronde, il faut vous mettre hors d'état
D'en ouir la menace, & d'en craindre l'éclat.
Fuyons d'ici, madame, & venez dans Athènes,
Par un heureux hymen, voir la fin de nos peines.
J'ai mon vaisseau tout prêt. Dès cette même nuit
Nous pouvons de ces lieux disparaître sans bruit.
Quand même pour vos jours nous n'aurions rien à craindre,
Assez d'autres raisons nous y doivent contraindre,
Ariane forcée à renoncer à moi,
N'aura plus de prétexte à refuser le roi.
Pour son propre intérêt il faut s'éloigner d'elle.

(g) *Il est pour s'en défendre un moyen bien aisé.* Il ne trouve pour défendre sa maîtresse de meilleur moyen que de s'enfuir; il dit que la foudre gronde, parce qu'*Ariane* veut se venger de sa rivale. Ce n'est pas là le vrai Thésée. *Il veut dès cette même nuit, de ces lieux disparaître sans bruit :* c'est un propos de comédie.

La scène en général est mal écrite, & il y a des vers qu'on ne peut supporter, comme par exemple celui-ci.

Je la tue, & c'est vous qui me le faites faire.

Mais il y en a aussi d'heureux & de naturels auxquels tout l'art de *Racine* ne pourrait rien ajouter.

Et qui me répondra que vous serez fidèle ?
Votre légéreté peut me laisser ailleurs, &c.

La scène finit mal, *donnez l'ordre qu'il faut, je serai prête à tout.* C'était là qu'on attendait quelques combats du cœur, quelques remords, & surtout de beaux vers qui rendissent le rôle de *Phèdre* plus supportable.

PHEDRE.

Et qui me répondra que vous ferez fidelle?

THESÉE.

Ma foi, que ni le tems, ni le ciel en courroux . . .

PHEDRE.

Ma sœur l'avait reçue en fuyant avec vous.

THESÉE.

L'emmener avec moi fut un coup néceſſaire.
Il fallait la ſauver de la fureur d'un père;
Et la reconnaiſſance eut part ſeule aux ſermens
Par qui mon cœur du ſien paya les ſentimens.
Ce cœur violenté n'aimait qu'avec étude;
Et quand il entrerait un peu d'ingratitude
Dans ce manque de foi qui vous ſemble odieux,
Pourquoi me reprocher un crime de vos yeux?
L'habitude à les voir me fit de l'inconſtance
Une néceſſité dont rien ne me diſpenſe;
Et ſi j'ai trop flatté cette crédule ſœur,
Vous en êtes complice auſſi-bien que mon cœur.
Vous voyant auprès d'elle, & mon amour extrême
Ne pouvant avec vous s'expliquer par vous-même,
Ce que je lui diſais d'engageant & de doux,
Vous ne ſaviez que trop qu'il s'adreſſait à vous.
Je n'examinais point en vous ouvrant mon ame,
Si c'était d'Ariane entretenir la flamme.
Je ſongeais ſeulement à vous marquer ma foi;
Je me faiſais entendre, & c'était tout pour moi.

PHEDRE.

Dieux, qu'elle en ſouffrira! que d'ennuis! que de larmes!
J'en ſens naître en mon cœur les plus rudes alarmes.

Il voit avec horreur ce qui doit arriver;
Cependant j'ai trop fait pour ne pas achever.
Ces foudroyans regards, ces accablans reproches,
Dont par son désespoir je vois les coups si proches,
Pour moi, pour une sœur, sont plus à redouter
Que cette triste mort qu'elle croit m'apprêter.
Elle a su votre amour, elle saura le reste.
De ses pleurs, de ses cris, fuyons l'éclat funeste,
Je vois bien qu'il le faut, mais las!

THESÉE.

Vous soupirez?

PHEDRE.

Oui, prince, je veux trop ce que vous desirez.
Elle se fie à moi cette sœur, elle m'aime,
C'est une ardeur sincère, une tendresse extrême,
Jamais son amitié ne me refusa rien.
Pour l'en récompenser je lui vole son bien.
Je l'expose aux rigueurs du sort le plus sévère,
Je la tue, & c'est vous qui me le faites faire.
Pourquoi vous ai-je aimé?

THESÉE.

Vous en repentez-vous?

PHEDRE.

Je ne sais; pour mon cœur il n'est rien de plus doux;
Mais vous le remarquez, ce cœur tremble, soupire;
Et perdant une sœur, si j'ose encor le dire,
Vous la laissez dans Naxe en proie à ses douleurs,
Votre légéreté me peut laisser ailleurs.
Qui voudra plaindre alors les ennuis de ma vie
Sur l'exemple éclatant d'Ariane trahie?

Je l'aurais bien voulu ; mais c'en eſt fait, partons.

THESÉE.

En vain...

PHEDRE.

Le tems ſe perd quand nous en conſultons.
Si vous blâmez la crainte où ce ſoupçon me livre,
J'en répare l'outrage, en m'offrant à vous ſuivre.
Puiſqu'à ce grand effort ma flamme ſe réſout,
Donnez l'ordre qu'il faut, je ſerai prête à tout.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARIANE, NÉRINE.

NERINE.

UN peu plus de pouvoir, madame, fur vous même.
A quoi fert ce tranfport, ce défefpoir extrême?
Vous avez dans un trouble à nul autre pareil
Prévenu ce matin le lever du foleil.
Dans le palais errante, interdite, abattue,
Vous avez laiffé voir la douleur qui vous tue.
Ce ne font que foupirs, que larmes, que fanglots.

ARIANE.

On me trahit, Nérine, où trouver du repos?
Quoi, ce parfait amour dont mon ame ravie
Ne croyait voir la fin qu'en celle de ma vie,
Ces feux, ces tendres feux pour moi trop allumés,
Dans le cœur d'un ingrat font déjà confumés?
Théfée avec plaifir a pu les voir éteindre?
(a) Ma mort eft un malheur qui ne vaut pas le craindre

(a) *Ma mort eft un malheur qui ne vaut pas le craindre.* Cette expreffion n'eft pas françaife; c'eft un refte des mauvaifes façons de parler de l'ancien tems, que *Thomas Corneille* fe permettait rarement.

Il y a beaucoup d'art à jeter dans cette fcène quelques légers foupçons fur *Phèdre*, & a les détruire. On ne peut mieux préparer le coup mortel qu'*Ariane* recevra quand elle apprendra que *Théfée* eft

Et ce parjure amant qui se rit de ma foi,
Quoiqu'il vive toujours ne vivra plus pour moi?
Que fait Pirithous? viendra-t-il?

NERINE.

Oui, madame,
Je l'ai fait avertir.

ARIANE.

Quels combats dans mon ame!

NERINE.

Pirithous viendra; mais ce transport jaloux
Qu'attend-il de sa vue, & que lui direz-vous?

ARIANE.

Dans l'excès étonnant de mon cruel martyre,
Hélas! demandes-tu ce que je pourrai dire,
Dût ma douleur sans cesse avoir le même cours,
Se plaint-on trop souvent de ce qu'on sent toujours?
Tu dis donc qu'hier au soir chacun avec murmure
Parlait diversement de ma triste aventure?
Que la jeune Cyane est celle que l'on croit
Que Thésée...

NERINE.

On la nomme à cause qu'il la voit:
Mais qu'en pouvoir juger? il voit Phèdre de même,
Et cependant, madame, est-ce Phèdre qu'il aime?

ARIANE.

Que n'a-t-il pu l'aimer? Phèdre l'aurait connu,

parti avec sa sœur. Il est vrai que le style est bien négligé; l'intérêt se soutient, & c'est beaucoup; mais les oreilles délicates ne peuvent supporter,
Que la jeune Cyane est celle que l'on croit.
On la nomme à cause qu'il la voit.
Un tel style gâte les choses les plus intéressantes.

Et par-là mon malheur eût été prévenu.
De sa flamme par elle aussi-tôt avertie,
Dans sa première ardeur je l'aurais amortie.
Par où vaincre d'ailleurs les rebuts de ma sœur ?

NERINE.

En vain il aurait cru pouvoir toucher son cœur ;
Je le sais ; mais enfin quand un amant sait plaire,
Qui consent à l'ouir, peut aimer, & se taire.

ARIANE.

Je soupçonnerais Phèdre, elle de qui les pleurs
Semblaient en s'embarquant présager nos malheurs ?
Avant que la résoudre à seconder ma fuite,
A quoi pour la gagner ne fus-je pas réduite ?
Combien de résistance & d'obstinés refus ?

NERINE.

Vous n'avez rien, madame, à craindre là-dessus.
Je connais sa tendresse, elle est pour vous si forte,
Qu'elle mourrait plutôt. . .

ARIANE.

Je veux la voir, n'importe.
Va, fais-lui promptement savoir que je l'attends.
Dis-lui que le sommeil l'arrête trop long-tems,
Que je sens ma douleur croître par son absence.
Qu'elle est heureuse, hélas ! dans son indifférence !
Son repos n'est troublé d'aucun mortel souci.
Pirithous paraît, fais-la venir ici.

SCENE II.

ARIANE, PIRITHOUS.

ARIANE.

EH bien! puis-je accepter la main qui m'eſt offerte?
Le roi s'empreſſe-t-il à réparer ma perte?
Et pour me laiſſer libre à payer ſon amour,
De l'hymen de Théſée a-t-on choiſi le jour?

PIRITHOUS.

Le roi ſur ce projet entretint hier Théſée;
Mais il trouva ſon ame encor mal diſpoſée.
Il eſt pour les ingrats de rigoureux inſtans;
Théſée en fit l'épreuve & demanda du tems.

ARIANE.

Différer d'être heureux après ſon inconſtance,
C'eſt montrer en aimant bien peu d'impatience;
Et ce nouvel objet, dont ſon cœur eſt épris,
Y doit pour ſon amour croire trop de mépris.
Pour moi, je l'avouerai, ſa trahiſon me fâche;
Mais puis qu'en me quittant il lui plaît d'être lâche,
Si je dois être au roi, je voudrais que ſa main
Eût pu déjà fixer mon deſtin incertain.
L'irréſolution m'embarraſſe & me gêne.

PIRITHOUS.

(*b*) Si l'on m'avait dit vrai, vous feriez hors de peine;

(*b*) *Si l'on m'avait dit vrai, vous feriez hors de peine. Pirithous* eſt ici plus petit que jamais. L'intime ami de *Théſée* ne fait rien de ce qui ſe paſſe, & ne joue que le perſonnage d'un valet.

Mais, madame, je puis être mal averti.

ARIANE.

Et de quoi, prince?

PIRITHOUS.

On dit que Théfée eft parti.

Par-là vous feriez libre.

ARIANE.

Ah, que viens-je d'entendre?

Il eft parti, dit-on?

PIRITHOUS

Ce bruit doit vous furprendre.

ARIANE.

Il eft parti! Le ciel me trahirait toujours!
Mais non, que deviendraient fes nouvelles amours?
Ferait-il cet outrage à l'objet qui l'enflamme?
L'abandonnerait-il?

PIRITHOUS.

Je ne fais; mais, madame
Un vaiffeau cette nuit s'eft échappé du port.

ARIANE.

Ce n'eft pas lui fans doute, on le foupçonne à tort.
Peut-il être parti fans que le roi le fache,
Sans que Pirithous, à qui rien ne fe cache,
Sans qu'enfin.... Mais de quoi me voudrais-je étonner?
Que ne peut-il pas faire? il m'ofe abandonner,
Oublier un amour, qui toujours trop fidelle
M'oblige encor pour lui...

SCENE III.

ARIANE, PIRITHOUS, NÉRINE.

ARIANE *à Nérine.*

(c) QUE fait ma sœur, vient-elle?
Avec quelle ſurpriſe elle va recevoir
La nouvelle d'un coup qui confond mon eſpoir!
D'un coup par qui ma haine à languir eſt forcée!

NERINE.

Madame, j'ai long-tems...

ARIANE.

Où l'as-tu donc laiſſée?
Parle.

NERINE.

De tous côtés j'ai couru vainement,
On ne la trouve point dans ſon appartement.

ARIANE.

On ne la trouve point! Quoi, ſi matin! Je tremble.
Tant de maux à mes yeux viennent s'offrir enſemble,
Que ſtupide, égarée, en ce trouble importun,
De crainte d'en trop voir, je n'en regarde aucun.
N'as-tu rien oui dire?

NERINE.

On parle de Théſée.
On veut que cette nuit voyant la fuite aiſée...

(c) *Que fait ma ſœur? vient-elle?* Cette ſcène eſt véritablement intéreſſante; elle montre bien qu'il faut toujours juſqu'à la fin de l'inquiétude & de l'incertitude au théâtre.

ARIANE.

O nuit ! ô trahifon, dont la double noirceur
Paſſe tour... Mais pourquoi m'alarmer de ma ſœur ?
Sa tendreſſe pour moi, l'intérêt de ſa gloire,
Sa vertu, tout enfin me défend de rien croire.
Cependant contre moi quand tout prend ſon parti,
(*d*) Elle ne paraît point, & Théſée eſt parti !
Qu'on la cherche ; c'eſt trop languir dans ce ſupplice ;
Je m'en ſens accablée, il eſt tems qu'il finiſſe.
Quoique mon cœur rejette un doute injurieux,
Il a beſoin, ce cœur, du ſecours de mes yeux.
La moindre inquiétude eſt trop tard appaiſée.

(*d*) *Elle ne paraît point, & Théſée eſt parti !* Ce ſont là de ces vers que la ſituation ſeule rend excellens ; les moindres ornemens les affaibliraient. Il y en a quelques-uns de cette eſpèce dans *Ariane ;* c'eſt un très-grand mérite : tant il eſt vrai que le naturel eſt toujours ce qui plaît le plus.

SCENE IV.

ARIANE, PIRITHOUS, ARCAS, NÉRINE.

ARCAS *à Pirithous.*

SEIGNEUR, je vous apporte un billet de Théſée.

ARIANE.

Donnez, je le verrai. Par qui l'a-t-on reçu?
D'où l'a-t-on envoyé? qu'a-t-on fait? qu'a-t-on ſu?
Il eſt parti, Nérine. Ah, trop funeſte marque!

ARCAS.

On vient de voir au port arriver une barque,
C'eſt delà qu'eſt venu le billet que voici.

ARIANE.

Liſons, mon amour tremble à ſe voir éclairci.

Théſée à Pirithous.

Pardonnez une fuite où l'amour me condamne;
Je pars ſans vous en avertir.
Phèdre du même amour n'a pu ſe garantir;
Elle fuit avec moi; prenez ſoin d'Ariane.

Prenez ſoin d'Ariane! (*e*) Il viole ſa foi,
Me déſeſpère, & veut qu'on prenne ſoin de moi!

. . . (*e*) *Il viole ſa foi, Me déſeſpère, & veut qu'on prenne ſoin de moi!* Cette répétition des mots du billet de *Théſée*, *Qu'on prenne ſoin de moi*, eſt excellente. *Il viole ſa foi, me déſeſpère, &c.* eſt faible & lâche. C'eſt de ſa ſœur qu'elle doit parler: elle ſavait bien déjà que *Théſée* avait violé ſa foi. *Il me déſeſpère*, eſt un terme vague. *Ariane* ne dit pas ce qu'elle doit dire; ainſi, le mauvais eſt ſouvent à côté du bon, & le goût conſiſte à démêler ces nuances

PIRITHOUS.

Madame, en vos malheurs qui font peine à comprendre...

ARIANE.

Laiſſez-moi, je ne veux vous voir, ni vous entendre.
C'eſt vous, Pirithous, dont le funeſte abord,
Toujours fatal pour moi, précipite ma mort.

PIRITHOUS.

J'ignore...

ARIANE.

Allez au roi porter cette nouvelle.
Nérine me demeure, il me ſuffira d'elle.

PIRITHOUS.

D'un départ ſi ſecret le roi ſera ſurpris.

ARIANE

Sans ſon ordre Théſée eût-il rien entrepris?
Son aveu l'autoriſe, & de ſes injuſtices
(*f*) Le roi, vous, & les dieux, vous êtes tous complices.

(*f*) *Le roi, vous, & les dieux, vous êtes tous complices.* Ce vers paſſe pour être beau; il le ferait en effet, ſi les dieux avaient eu quelque part à la piéce, ſi quelque oracle avait trompé *Ariane*; il faut avouer que *les dieux* viennent là aſſez inutilement pour remplir le vers & pour frapper l'oreille de la multitude; mais ce vers fait toujours effet.

SCENE V.

ARIANE, NÉRINE.

ARIANE.

(g) AH, Nérine!

NERINE.

Madame, après ce que je voi,
Je l'avoue, il n'eſt plus ni d'honneur, ni de foi.
Sur les plus ſaints devoirs l'injuſtice l'emporte.
Que de chagrins!

ARIANE.

Tu vois, ma douleur eſt ſi forte,
Que ſuccombant aux maux qu'on me fait découvrir,
Je demeure inſenſible à force de ſouffrir.
Enfin d'un fol eſpoir je ſuis déſabuſée;
Pour moi, pour mon amour, il n'eſt plus de Théſée.
Le tems au repentir aurait pu le forcer;
Mais c'en eſt fait, Nérine, il n'y faut plus penſer.
Hélas! Qui l'aurait cru, quand ſon injuſte flamme,
Par l'ennui de le perdre accablait tant mon ame,
Qu'en ce terrible excès de peine & douleurs,
Je ne connuſſe encor que mes moindres malheurs?

(g) *Ah, Nérine!* Cette ſimple exclamation eſt très-touchante. On ſe peint à ſoi-même *Ariane* plongée dans une douleur qu'elle n'a pas la force d'exprimer. Mais lorſque le moment d'après elle dit, que *ſa douleur eſt ſi forte*, que *ſuccombant aux maux qu'on lui fait découvrir*, elle *demeure inſenſible à force de ſouffrir;* ce n'eſt plus la douleur d'*Ariane* qui parle, c'eſt l'eſprit du poëte. Il me paraît qu'*Ariane* raiſonne trop, & qu'elle ne raiſonne pas aſſez bien.

Une rivale au moins pour ſoulager ma peine
M'offrait en la perdant de quoi plaire à ma haine.
(*h*) Je promettais ſon ſang à mes bouillans tranſports ;
Mais je trouve à briſer les liens les plus forts,
Et quand dans une ſœur après ce noir outrage,
Je découvre en tremblant la cauſe de ma rage,
Ma rivale & mon traître, aidés de mon erreur,
Triomphent par leur fuite, & bravent ma fureur.
Nérine, entres-tu bien, lors que le ciel m'accable,
Dans tout ce qu'a mon ſort d'affreux, d'épouvantable !
La rivale ſur qui tombe cette fureur,
C'eſt Phèdre, cette Phèdre à qui j'ouvrais mon cœur.
Quand je lui faiſais voir ma peine ſans égale,
Que j'en marquais l'horreur, c'était à ma rivale.
La perfide abuſant de ma tendre amitié,
Montrait de ma diſgrace une fauſſe pitié,
Et jouiſſant des maux que j'aimais à lui peindre,
Elle en était la cauſe, & feignait de me plaindre.
C'eſt là mon déſeſpoir. Pour avoir trop parlé,
Je perds ce que déjà je tenais immolé.
Je l'ai portée à fuir, & par mon imprudence

Moi-même

(*h*) *Je promettais ſon ſang à mes bouillans tranſports, Mais je trouve à briſer les liens les plus forts.* L'un n'eſt pas oppoſé à l'autre. Le poëte ne s'exprime pas comme il le doit ; il veut dire, *J'eſpérais me venger d'une rivale, & cette rivale eſt ma ſœur : elle fuit avec mon amant, & tous deux bravent ma vengeance.* Il y a là une douzaine de vers fort mal faits ; mais rien n'eſt plus beaux que ceux-ci :
La perfide abuſant de ma tendre amitié,
Montrait de ma diſgrace une fauſſe pitié ;
Et jouiſſant des maux que j'aimais à lui peindre,
Elle en était la cauſe, & feignait de me plaindre.
Voyez comme dans ces quatre vers tout eſt naturel & aiſé, comme il n'y a aucun mot inutile, ou hors de ſa place.

Moi-même je me suis dérobé ma vengeance.

Dérobé ma vengeance! A quoi pensai-je! Ah dieux!
L'ingrate! On la verrait triompher à mes yeux!
C'est trop de patience en de si rudes peines.
Allons, partons, Nérine, & volons vers Athènes.
Mettons un prompt obstacle à ce qu'on lui promet;
Elle n'est pas encor où son espoir la met.
Sa mort, sa seule mort, mais une mort cruelle....

NERINE.

Calmez cette douleur, où vous emporte-t-elle?
Madame, songez-vous que tous ces vains projets
Par l'éclat de vos cris s'entendent au palais?

ARIANE.

Qu'importe que partout mes plaintes soient ouies?
On connaît, on a vu des amantes trahies?
A d'autres quelquefois on a manqué de foi;
Mais, Nérine, jamais il n'en fut comme moi.
Par cette tendre ardeur dont j'ai chéri Thésée,
Avais-je mérité de m'en voir méprisée?
De tout ce que j'ai fait considère le fruit.
Quand je suis pour lui seul, c'est moi seul qu'il fuit.
Pour lui seul je dédaigne une couronne offerte.
En séduisant ma sœur, il conspire ma perte.
De ma foi chaque jour ce sont gages nouveaux:
(i) Je le comble de biens; il m'accable de maux,

(i) *Je le comble de biens; il m'accable de maux, &c.* Il est naturel à la douleur de se répandre en plaintes; la loquacité même lui est permise, mais c'est à condition qu'on ne dira rien que de juste, & qu'on ne se plaindra point vaguement, & en termes impropres. *Ariane* n'a pas comblé *Thésée* de biens; il faut qu'elle exprime sa situation, & non pas qu'elle dise faiblement qu'on l'accable de maux. Comment peut-elle dire que *Thésée* évite sa rencontre par la honte qu'il a de sa perfidie,

Et par une rigueur jusqu'au bout poursuivie,
Quand j'empêche sa mort, il m'arrache la vie.
Après l'indigne éclat d'un procédé si noir,
Je ne m'étonne plus qu'il craigne de me voir.
La honte qu'il en a lui fait fuir ma rencontre :
Mais enfin à mes yeux il faudra qu'il se montre.
Nous verrons s'il tiendra contre ce qu'il me doit;
Mes larmes parleront; c'en est fait, s'il les voit.
Ne les contraignons plus, & par cette faiblesse
De son cœur étonné surprenons la tendresse.
Ayant à mon amour immolé ma raison,
La peur d'en faire trop ferait hors de saison.
Plus d'égard à ma gloire, approuvée, ou blâmée,
J'aurai tout fait pour moi; si je demeure aimée.
Mais à quel lâche espoir mon trouble me réduit!
Si j'aime encor Thésée, oubliai-je qu'il fuit?
Peut-être en ce moment aux pieds de ma rivale
Il rit des vains projets où mon cœur se ravale.
Tous deux peut-être.... Ah ciel! Nérine, empêche-moi
D'ouir ce que j'entends, de voir ce que je voi.

dans le tems que *Thésée* est parti avec *Phèdre*? Comment peut-elle dire qu'il faudra bien à la fin qu'il se montre? *Ariane* en se plaignant ainsi, sèche les larmes des connaisseurs qui s'attendrissaient pour elle. Elle a beau dire, par un retour sur soi-même, *A quel lâche espoir mon trouble me réduit!* Ce trouble n'a point dû lui faire oublier que sa sœur lui a enlevé son amant, & qu'ils voguent tous deux vers Athènes; bien au contraire, c'est sur cette fuite que tous ses emportemens, & tout son désespoir doivent être fondés. Les vers qu'elle débite ne sont pas assez bien faits.

La peur d'en faire trop serait hors de saison:
--Si je demeure aimée, -- où mon cœur se ravale:
Cette assassinante & trop funeste idée:
Quelques bras que contr'eux ma haine puisse unir,
Je souffre plus encor qu'elle ne peut punir: &c.

Leur triomphe me tue, & toute possédée
De cette assassinante & trop funeste idée,
Quelques bras que contre eux ma haine puisse unir,
Je souffre plus encor qu'elle ne peut punir.

SCENE DERNIERE.

ŒNARUS, ARIANE, PIRITHOUS, NÉRINE, ARCAS.

ŒNARUS.

JE ne viens point, madame, opposer à vos plaintes
(*k*) De faux raisonnemens, ou d'injustes contraintes;
Je viens vous protester que tout ce qu'en ma cour...

ARIANE.

Je sais ce que je dois, seigneur, à votre amour;
Je connais même à quoi ma parole m'engage;
Mais...

ŒNARUS.

A vos déplaisirs épargnons cette image.
Vous répondriez mal d'un cœur...

(*k*) *De faux raisonnemens*, *&c.* Ce pauvre prince de *Naxe* qui ne vient point opposer d'injustes contraintes, & de faux raisonnemens, & qui ne finit jamais sa phrase, achève son rôle aussi mal qu'il l'a commencé.

Enfin, dans cette piéce, il n'y a qu'*Ariane*. C'est une tragédie faible, dans laquelle il y a des morceaux très-naturels & très-touchans, & quelques-uns même très-bien écrits.

ARIANE.

Comment, hélas!

Répondrais-je de moi? je ne me connais pas.

ŒNARUS.

Si du fecours du tems ma foi favorifée ..

Peut mériter qu'un jour vous oubliiez Théfée...

ARIANE.

Si j'oublierai Théfée? Ah dieux, mon lâche cœur

Nourrirait pour Théfée une honteufe ardeur!

Théfée encor fur moi garderait quelque empire!

Je dois haïr Théfée, & voudrais m'en dédire;

Oui, Théfée à jamais fentira mon courroux,

Et fi c'eft pour vos vœux quelque chofe de doux,

Je jure par les dieux, par ces dieux qui peut-être

S'uniront avec moi pour me venger d'un traître,

Que j'oublierai Théfée, & que pour m'émouvoir,

Remords, larmes, foupirs, manqueront de pouvoir.

PIRITHOUS.

Madame, fi j'ofais ...

ARIANE.

Non, parjure Théfée,

Ne crois pas que jamais je puiffe être appaifée.

Ton amour y ferait des efforts fuperflus.

Le plus grand de mes maux eft de ne t'aimer plus;

Mais après ton forfait, ta noire perfidie,

Pourvu qu'à te gêner le remords s'étudie,

Qu'il te livre fans ceffe à de fecrets bourreaux,

Elle femble pâmer. Qu'on la fecoure, vîte.

C'eſt peu pour m'étonner que le plus grand des maux.
J'ai trop gémi, j'ai trop pleuré tes injuſtices.
Tu m'as bravée; il faut qu'à ton tour tu gémiſſes.
Mais quelle eſt mon erreur! dieux, je menace en l'air.
L'ingrat ſe donne ailleurs quand je crois lui parler.
Il goûte la douceur de ces nouvelles chaînes.
Si vous m'aimez, ſeigneur, ſuivons-le dans Athènes.
Avant que ma rivale y puiſſe triompher,
Partons; portons-y plus que la flamme & le fer.
Que par vous la perfide entre vos mains livrée,
Puiſſe voir ma fureur de ſon ſang enivrée.
Par ce terrible éclat ſignalez ce grand jour,
Et méritez ma main en vengeant mon amour.

ŒNARUS.

Conſultons-en le tems, madame, & s'il faut faire. . .

ARIANE.

Le tems! mon déſeſpoir ſouffre-t-il qu'on diffère?
Puiſque tout m'abandonne, il eſt pour mon ſecours
Une plus sûre voie, & des moyens plus courts.
Tu m'arrêtes, cruel?

Elle ſe jette ſur l'épée de Pirithous

NERINE.

Que faites-vous, madame?

ARIANE *à Nérine.*

Soutiens-moi, je ſuccombe aux tranſports de mon ame.
Si dans mes déplaiſirs tu veux me ſecourir,
Ajoute à ma foibleſſe, & me laiſſe mourir.

ŒNARUS.

Sa douleur eſt un mal qu'un prompt remède irrite ;
Et c'en ſerait ſans doute accroître les efforts
Qu'oppoſer quelque obſtacle à ſes premiers tranſports.

Fin du cinquième & dernier acte.

LE

COMTE D'ESSEX,

TRAGÉDIE.

DE

THOMAS CORNEILLE.

1678.

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

LA mort du comte d'*Effex* a été le fujet de quelques tragédies, tant en France qu'en Angleterre. *La Calprenède* fut le premier qui mit ce fujet fur la fcène en 1632. Sa piéce eut un très-grand fuccès. L'abbé *Boyer*, long-tems après, traita ce fujet différemment en 1672. Sa piéce était plus régulière, mais elle était froide; & elle tomba. *Thomas Corneille* en 1678 donna fa tragédie du *Comte* d'*Effex* : elle eft la feule qu'on joue encore quelquefois. Aucun de ces trois auteurs ne s'eft attaché fcrupuleufement à l'hiftoire.

> *Pictoribus atque poëtis.*
> *Quidlibet audendi femper fuit æqua poteftas.*

Mais cette liberté a fes bornes, comme toute autre efpéce de liberté. Il ne fera pas inutile de donner ici un précis de cet événement.

Elizabeth, reine d'Angleterre, qui régna avec beaucoup de prudence & de bonheur, eut pour bafe de fa conduite, depuis qu'elle fut fur le

trône, le dessein de ne se jamais donner de mari, & de ne se soumettre jamais à un amant. Elle aimait à plaire, & elle n'était pas insensible. *Robert Dudley* fils du duc de *Northumberland*, lui inspira d'abord quelque inclination, & fut regardé quelque tems comme un favori déclaré, sans qu'il fût un amant heureux.

Le comte de *Leicester* succéda dans la faveur à *Dudley*; & enfin, après la mort de *Leicester*, *Robert* d'*Evreux* comte d'*Essex* fut dans ses bonnes graces. Il était fils d'un comte d'*Essex*, créé par la reine comte-maréchal d'Irlande : cette famille était originaire de Normandie, comme le nom d'*Evreux* le témoigne assez; ce n'est pas que la ville d'Evreux eût jamais appartenu à cette maison; elle avait été érigée en comté par *Richard premier*, duc de Normandie, pour un de ses fils nommé *Robert*, archevêque de Rouen, qui étant archevêque se maria solemnellement avec une demoiselle nommée *Herlève*. De ce mariage, que l'usage approuvait alors, naquit une fille qui porta le comté d'Evreux dans la maison de *Montfort*. *Philippe-Auguste* acquit Evreux en 1200 par une transaction; ce comté fut depuis réuni à la couronne, & cédé ensuite en pleine propriété en 1651 par *Louis XIV*, à la maison de la *Tour d'Auvergne de Bouillon*, La maison d'*Essex* en Angleterre descendait d'un officier subalterne,

natif d'Evreux, qui suivit *Guillaume le Bâtard* à la conquête d'Angleterre, & qui prit le nom de la ville où il était né. Jamais Evreux n'appartint à cette famille, comme quelques-uns l'ont cru. Le premier de cette maison qui fut comte d'*Essex*, fut *Gautier d'Evreux*, père du favori d'*Elizabeth*; & ce favori nommé *Guillaume*, laisse un fils qui fut fort malheureux, & dans qui la race s'éteignit.

Cette petite observation n'est que pour ceux qui aiment les recherches historiques, & n'a aucun rapport avec la tragédie que nous examinerons.

Le jeune *Guillaume* comte d'*Essex*, qui fait le sujet de la piéce, s'étant un jour présenté devant la reine, lorsqu'elle allait se promener dans un jardin, il se trouva un endroit rempli de fange sur le passage; *Essex* détacha sur le champ un manteau broché d'or qu'il portait, & l'étendit sous les pieds de la reine; elle fut touchée de cette galanterie: celui qui la faisait était d'une figure noble & aimable: il parut à la cour avec beaucoup d'éclat. La reine âgée de cinquante-huit ans prit bien-tôt pour lui un goût que son âge mettait à l'abri des soupçons: il était aussi brillant par son courage & par la hauteur de son esprit, que par sa bonne mine. Il demanda la permission d'aller conquérir à ses dépens un canton de l'Irlan-

de, & se signala souvent en volontaire. Il fit revivre l'ancien esprit de la chevalerie, portant toujours à son bonnet un gant de la reine *Elizabeth*. C'est lui qui commandant les troupes anglaises au siége de Rouen, proposa un duel à l'amiral de *Villars-Brancas*, qui défendait la place, pour lui prouver, disait-il dans son cartel, que sa maîtresse était plus belle que celle de l'amiral. Il fallait qu'il entendît par-là quelque autre dame que la reine *Elizabeth*, dont l'âge & le grand nez n'avaient pas de puissans charmes. L'amiral lui répondit, qu'il se souciait fort peu que sa maîtresse fût belle ou laide, & qu'il l'empêcherait bien d'entrer dans Rouen. Il défendit très-bien la place, & se moqua de lui.

La reine le fit grand-maître de l'artillerie, lui donna l'ordre de la jarretière, & enfin le mit de son conseil privé. Il y eut quelque tems le premier crédit; mais il ne fit jamais rien de mémorable; & lorsqu'en 1599 il alla en Irlande contre les rebelles, à la tête d'une armée de plus de vingt mille hommes, il laissa dépérir entiérement cette armée qui devait subjuguer l'Irlande en se montrant. Obligé de rendre compte d'une si mauvaise conduite devant le conseil, il ne répondit que par des bravades qui n'auraient pas même convenu après une campagne heureuse. La reine qui avait encore pour lui quelque bonté, se contenta de

lui ôter sa place au conseil, de suspendre l'exercice de ses autres dignités, & de lui défendre la cour. Elle avait alors soixante-huit ans. Il est ridicule d'imaginer que l'amour pût avoir la moindre part dans cette aventure. Le comte conspira indignement contre sa bienfaictrice; mais sa conspiration fut celle d'un homme sans jugement. Il crut que *Jacques*, roi d'Ecosse, héritier naturel d'*Elizabeth*, pourrait le secourir, & venir détrôner la reine. Il se flatta d'avoir un parti dans Londres; on le vit dans les rues suivi de quelques insensés attachés à sa fortune, tenter inutilement de soulever le peuple. On le saisit, ainsi que plusieurs de ses complices. Il fut condamné & exécuté selon les loix, sans être plaint de personne. On prétend qu'il était devenu dévot dans sa prison, & qu'un malheureux prédicant presbytérien lui ayant persuadé qu'il serait damné s'il n'accusait pas tous ceux qui avaient part à son crime, il eut la lâcheté d'être leur délateur, & de déshonorer ainsi la fin de sa vie. Le goût qu'*Elizabeth* avait eu pour lui, & dont il était en effet très-peu digne, a servi de prétexte à des romans & à des tragédies. On a prétendu qu'elle avait hésité à signer l'arrêt de mort que les pairs du royaume avaient prononcé contre lui. Ce qui est sûr, c'est qu'elle le signa, rien n'est plus avéré, & cela seul dément les romans & les tragédies.

A C T E U R S.

ÉLIZABETH, reine d'Angleterre.

LA DUCHESSE D'IRTON, aimée du comte d'Essex.

LE COMTE D'ESSEX.

CÉCILE, ennemi du comte d'Essex.

LE COMTE DE SALSBURY, ami du comte d'Essex.

CROMMER, capitaine des gardes de la reine.

TILNEY, confidente d'Elizabeth.

Suite.

La scène est à Londres.

L E



Vous avez en vos mains ce que toute la Terre,
A vû plus d'une fois utile à l'Angleterre.

LE COMTE D'ESSEX, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'ESSEX, LE COMTE DE SALSBURY.

LE COMTE D'ESSEX.

NON, mon cher Salsbury (*a*), vous n'avez rien à craindre;
Quel que soit son courroux, l'amour saura l'éteindre,
Et dans l'état funeste où m'a plongé le sort,
Je suis trop malheureux pour obtenir la mort;
Non qu'il ne me soit dur qu'on permette à l'envie
D'attaquer lâchement la gloire de ma vie.

(*a*) *Non, mon cher Salsbury.* Il n'y eut point de *Salsbury* mêlé dans l'affaire du comte d'*Essex*: son principal complice était un comte de *Soutampton*; mais apparemment que le premier nom parut plus sonore à l'auteur, ou plutôt il n'était pas au fait de l'histoire d'Angleterre.

Un homme tel que moi, fur l'appui de fon nom,
Devrait comme du crime être exempt du foupçon;
Mais enfin cent exploits & fur mer & fur terre,
M'ont fait connaître affez à toute l'Angleterre;
Et j'ai trop bien fervi, pour pouvoir redouter
Ce que mes ennemis ont ofé m'imputer.
Ainfi, quand l'impofture aurait furpris la reine,
L'intérêt de l'état rend ma grace certaine;
Et l'on ne fait que trop, par ce qu'a fait mon bras,
Que qui perd mes pareils, ne les retrouve pas.

SALSBURY.

Je fais ce que de vous par plus d'une victoire,
L'Angleterre a reçu de furcroît à fa gloire.
Vos fervices font grands, & jamais potentat
N'a fur un bras plus ferme appuyé fon état,
Mais, malgré vos exploits, malgré votre vaillance,
Ne vous aveuglez point fur trop de confiance.
Plus la reine au mérite égalant fes bienfaits,
Vous a mis en état de ne tomber jamais,
Plus vous devez trembler que trop d'orgueil n'éteigne
Un amour qu'avec honte elle voit qu'on dédaigne.
Pour voir votre faveur tout-à-coup expirer,
La main qui vous foutient n'a qu'à fe retirer:
Et quelle sûreté le plus rare fervice
Donne-t-il à qui marche au bord du précipice?
Un faux appas fait choir: mille fameux revers
D'exemples étonnans ont rempli l'univers,
Souffrez à l'amitié qui nous unit enfemble...

LE COMTE.

Tout a tremblé fous moi, vous voulez que je tremble?

L'imposture m'attaque, il est vrai, mais ce bras
Rend l'Angleterre à craindre aux plus puissans états.
Il a tout fait pour elle, & j'ai sujet de croire
Que la longue faveur où m'a mis tant de gloire,
De mes vils ennemis viendra peut-être à bout:
Elle me coûte assez pour en attendre tout.

SALSBURY.

L'état fleurit par vous, par vous on le redoute:
Mais enfin, quelque sang que sa gloire vous coûte,
Comme un sujet doit tout, s'il s'oublie une fois,
On regarde son crime, & non pas ses exploits.
On veut que vos amis par de sourdes intrigues,
Se soient mêlés pour vous de cabales, de ligues;
Qu'au comte de Tyron ayant souvent écrit,
Vous ayiez ménagé ce dangereux esprit;
Et qu'avec l'Irlandais appuyant sa querelle,
Vous preniez le parti de ce peuple rebelle.
On produit des témoins, & l'indice est puissant.

LE COMTE.

Et que peut leur rapport si je suis innocent?
Le comte de Tyron que la reine appréhende,
Voudrait rentrer en grace, y remettre l'Irlande;
Et je croirais servir l'état plus que jamais,
Si mon avis suivi pouvait faire sa paix.
Comme il hait les méchans, il me serait utile
(*b*) A chasser un Coban, un Raleig, un Cécile,

(*b*) *A chasser un Coban, un Raleig, un Cécile, un tas d'hommes sans nom. Cécile*, mylord *Bourgley*, fils du mylord *Bourgley*, principal ministre d'état sous *Elizabeth*, fut depuis comte de *Salsbury*. Il s'en fallait beaucoup que ce fût un homme sans nom. L'auteur ne devait pas faire d'un comte de *Salsbury* un confident du comte d'*Essex*, puisque le véritable

Un tas d'hommes ſans nom, qui lâchement flatteurs,
Des déſordres publics font gloire d'être auteurs.
Par eux tout périra; la reine qu'ils ſéduiſent
Ne veut pas que contre eux les gens de bien l'inſtruiſent.
Maîtres de ſon eſprit, ils lui font approuver
Tout ce qui peut ſervir à les mieux élever.
Leur grandeur ſe formant par la chûte des autres ...

SALSBURY.

Ils ont leurs intérêts, ne parlons que des vôtres.
Depuis quatre ou cinq jours, ſur quels juſtes projets
Avez-vous de la reine aſſiégé le palais,
(*c*) Lorſque le duc d'Irton épouſant Henriette ...

LE COMTE.

Ah, faute irréparable, & que trop tard j'ai faite!
Au-lieu d'un peuple lâche & prompt à s'étonner,
Que n'ai-je eu pour ſecours une armée à mener!
Par le fer, par le feu, par tout ce qui peut être,
J'aurais de ce palais voulu me rendre maître.
C'en eſt fait, biens, tréſors, rangs, dignités, emploi,

comte de *Salsbury* était ce même *Cécile*, ſon ennemi perſonnel, un des ſeigneurs qui le condamnèrent. *Raleig* était un vice-amiral célèbre par ſes grandes actions & par ſon génie, & dont le mérite ſolide était fort ſupérieur au brillant du comte d'*Eſſex*. Il n'y eut jamais de *Coban*, mais bien un lord *Cobham*, d'une des plus illuſtres maiſons du pays, qui ſous le roi *Jacques premier* fut mis en priſon pour une conſpiration vraie ou prétendue. Il n'eſt pas permis de falſifier à ce point une hiſtoire ſi récente, & de traiter avec tant d'indignité des hommes de la plus grande naiſſance & du plus grand mérite : les perſonnes inſtruites en ſont révoltées, ſans que les ignorans y trouvent beaucoup de plaiſir.

(*c*) *Lorſque le duc d'Irton épouſant Henriette.* Il n'y a jamais eu ni duc d'*Irton*, ni aucun homme de ce nom à la cour de Londres. Il eſt bon de ſavoir que dans ce tems-là on n'accordait le titre de duc qu'aux ſeigneurs alliés des rois & des reines.

Ce dessein m'a manqué, tout est perdu pour moi.

SALSBURY.

Que m'apprend ce transport?

LE COMTE.

Q'une flamme secrette
Unissait mon destin à celui d'Henriette,
Et que de mon amour son jeune cœur charmé
Ne me déguisait pas que j'en étais aimé.

SALSBURY.

Le duc d'Irton l'épouse, elle vous abandonne,
Et vous pouvez penser . . .

LE COMTE.

Son hymen vous étonne;
Mais enfin apprenez par quels motifs secrets
Elle s'est immolée à mes seuls intérêts.
Confidente à la fois, & fille de la reine,
Elle avait su vers moi le penchant qui l'entraîne.
(*d*) Pour elle, chaque jour, réduite à me parler,
Elle a voulu me vaincre, & n'a pu m'ébranler;
Et voyant son amour, où j'étais trop sensible,
Me donner pour la reine un dédain invincible;
Pour m'en ôter la cause, en m'ôtant [illegible]t espoir,
Elle s'est mariée... Hé, qui l'eût pu [illegible]voir?
Sans cesse, en condamnant mes froideurs pour la reine,
Elle me préparait à cette affreuse peine;

(*d*) *Pour elle chaque jour réduite à me parler.* Il semblerait qu'*Elizabeth* fût une *Roxane*, qui n'osant entretenir le comte d'*Essex* lui fit parler d'amour sous le nom d'une *Atalide*. Quand on sait que la reine d'Angleterre était presque septuagénaire, ces petites intrigues, ces petites sollicitations amoureuses deviennent bien extraordinaires.

Quant au style, il est faible, mais clair, & entiérement dans le genre médiocre.

Mais, après la menace, un tendre & prompt retour
Me mettait en repos ſur la foi de l'amour :
Enfin, par mon abſence à me perdre enhardie,
Elle a contre elle-même uſé de perfidie.
Elle m'aimait, ſans doute, & n'a donné ſa foi
Qu'en m'arrachant un cœur qui devait être à moi.
A ce funeſte avis, quelles rudes alarmes !
Pour rompre ſon hymen j'ai fait prendre les armes ;
En tumulte au pays je ſuis vîte accouru ;
Dans toute ſa fureur mon tranſport a paru.
J'allais ſauver un bien qu'on m'ôtait par ſurpriſe ;
Mais, averti trop tard, j'ai manqué l'entrepriſe.
Le duc, unique objet de ce tranſport jaloux,
De l'aimable Henriette était déjà l'époux.
Si j'ai trop éclaté, ſi l'on m'en fait un crime,
Je mourrai de l'amour innocente victime,
Malheureux de ſavoir qu'après ce vain effort,
Le duc toujours heureux jouira de ma mort.

SALSBURY.

Cette jeune ducheſſe a mérité, ſans doute,
Les cruels déplaiſirs que ſa perte vous coûte ;
Mais, dans l'heureux ſuccès que vos ſoins avaient eu,
Aimé d'elle en ſecret, pourquoi vous être tû ?
La reine dont pour vous la tendreſſe infinie
Prévient juſqu'aux ſouhaits . . .

LE COMTE.

C'eſt là ſa tyrannie.

Et que me ſert, hélas ! cet excès de faveur,
Qui ne me laiſſe pas diſpoſer de mon cœur ?
Toujours trop aimé d'elle il m'a fallu contraindre

Cet amour qu'Henriette eu beau vouloir éteindre.
Pour ne hafarder pas un objet fi charmant,
(e) De la fœur de Suffolk je me feignis amant.
Soudain fon implacable & jaloufe colère
Eloigna de mes yeux & la fœur & le frère.
Tous deux, quoique fans crime, exilés de la cour,
M'apprirent encor mieux à cacher mon amour.
Vous en voyez la fuite, & mon malheur extrême.
Quel fupplice! un rival pofsède ce que j'aime!
L'ingrate au duc d'Irton a pu fe marier!
Ah, ciel!

SALSBURY.

Elle eft coupable, il la faut oublier.

LE COMTE.

L'oublier! & ce cœur en deviendrait capable?
Ah! non, non, voyons-la cette belle coupable,
Je l'attends en ce lieu. Depuis le trifte jour
Que fon funefte hymen a trahi mon amour,
N'ayant pu lui parler, je viens enfin lui dire...

(e) *De la fœur de Suffolk je me feignis amant.* Il n'y avait pas plus de fœur de *Suffolk* que de duc d'*Irton*. Le comte d'*Effex* était marié. L'intrigue de la tragédie n'eft qu'un roman; le grand point eft que ce roman puiffe intéreffer. On demande jufqu'à quel point il eft permis de falfifier l'hiftoire dans un poëme? Je ne crois pas qu'on puiffe changer fans déplaire, les faits ni même les caractères connus du public. Un auteur qui repréfenterait *Céfar* battu à Pharfale ferait auffi ridicule que celui qui dans un opéra introduifait *Céfar* fur la fcène, chantant *alla fuga, à lo fcampo fignori.* Mais quand les événemens qu'on traite fon ignorés d'une nation, l'auteur en eft abfolument le maître. Prefque perfonne en France du tems de *Thomas Corneille* n'était inftruit de l'hiftoire d'Angleterre; aujourd'hui un poëte devrait être plus circonfpect.

Vous auriez dédaigné ce qu'eût pu ſon courroux.
Mille ennemis ſecrets qui cherchent à vous nuire,
Attaquant votre gloire, auraient pu vous détruire;
Et d'un crime d'amour leur indigne attentat
Vous eût dans ſon eſprit fait un crime d'état.
Pour ôter contre vous tout prétexte à l'envie,
J'ai dû vous immoler le repos de ma vie.
A votre ſûreté mon hymen importait;
Il fallait vous trahir, mon cœur y réſiſtait.
J'ai déchiré ce cœur, afin de l'y contraindre.
Plaignez-vous là-deſſus, ſi vous oſez vous plaindre.

LE COMTE

Oui, je me plains, madame, & vous croyez en vain
Pouvoir juſtifier ce barbare deſſein.
Si vous m'aviez aimé, vous auriez par vous-même
Connu que l'on perd tout, quand on perd ce qu'on aime;
Et que l'affreux ſupplice où vous me condamniez,
Surpaſſait tous les maux dont vous vous étonniez.
Votre dure pitié, par le coup qui m'accable,
Pour craindre un faux malheur, m'en fait un véritable.
Et que peut me ſervir le deſtin le plus doux?
Avais-je à ſouhaiter un autre bien que vous?
Je méritais peut-être, en dépit de la reine,
Qu'à me le conſerver vous priſſiez quelque peine.
Une autre eût refuſé d'immoler un amant,
Vous avez cru devoir en agir autrement.
Mon cœur veut révérer la main qui le déchire;
Mais, encor une fois, j'oſerai vous le dire,
Pour moi contre ce cœur votre bras s'eſt armé,
Vous ne l'auriez pas fait, ſi vous m'aviez aimé.

LA DUCHESSE.

Ah! comte, plût au ciel, pour finir mon ſupplice,
Qu'un ſemblable reproche eût un peu de juſtice!
Je ne ſentirais pas avec tant de rigueur
Tout mon repos céder au trouble de mon cœur.
Pour vous au plus haut point ma flamme était montée,
Je n'en dois point rougir, vous l'aviez méritée;
Et le comte d'Eſſex, ſi grand, ſi renommé,
M'aimant avec excès, pouvait bien être aimé.
C'eſt dire peu, j'ai beau n'être plus à moi-même,
Avec la même ardeur je ſens que je vous aime,
Et que le changement où m'engage un époux,
Malgré ce que je dois, ne peut rien contre vous.
Jugez combien mon ſort eſt plus dur que le vôtre:
Vous n'êtes point forcé de brûler pour une autre;
Et, quand vous me perdez, ſi c'eſt perdre un grand bien,
Du moins, en m'oubliant, vous pouvez n'aimer rien.
Mais c'eſt peu que mon cœur dans ma diſgrace extrême,
Pour ſuivre ſon devoir, s'arrache à ce qu'il aime,
Il faut, par un effort pire que le trépas,
Qu'il tâche à ſe donner à ce qu'il n'aime pas.
Si la néceſſité de vaincre pour ma gloire
Vous fait voir quels combats doit coûter la victoire,
Si vous en concevez la fatale rigueur,
Ne m'ôtez pas le fruit des peines de mon cœur.
C'eſt pour vous conſerver les bontés de la reine,
Que j'ai voulu me rendre à moi-même inhumaine;
De ſon amour pour vous elle m'a fait témoin;
Ménagez-en l'appui, vous en avez beſoin.
Pour noircir, abaiſſer vos plus rares ſervices,

Aux traits de l'imposture on joint mille artifices ;
Et l'honneur vous engage à ne rien oublier
Pour repousser l'outrage, & vous justifier.

LE COMTE.

Et me justifier ? moi ! ma seule innocence
Contre mes envieux doit prendre ma défense.
D'elle-même on verra l'imposture avorter,
Et je me ferais tort si j'en pouvais douter.

LA DUCHESSE.

Vous êtes grand, fameux, & jamais la victoire
N'a d'un sujet illustre assuré mieux la gloire
Mais plus dans un haut rang la faveur vous a mis,
Plus la crainte de choir vous doit rendre soumis.
Outre qu'avec l'Irlande on vous croit des pratiques,
Vous êtes accusés de révoltes publiques.
Avoir, à main armée, investi le palais . . .

LE COMTE.

O malheur pour l'amour à n'oublier jamais !
Vous épousez le duc, je l'apprends, & ma flamme
Ne peut vous empêcher de devenir sa femme
Que ne fus-je plutôt que vous m'alliez trahir !
En vain on vous aurait ordonné d'obéir.
J'aurais... mais c'en est fait. Quoi que la reine pense,
Je tairai les raisons de cette violence.
De mon amour pour vous le mystère éclairci,
Pour combler mes malheurs vous bannirait d'ici.

LA DUCHESSE.

Mais vous ne songez pas que la reine soupçonne
Qu'un complot si hardi regardait sa couronne.
Des témoins contre vous en secret écoutés,

Font pour vrais attentats paffer des fauffetés.
Raleig prend leur rapport, & le lâche Cécile...

LE COMTE.

L'un & l'autre eut toujours l'ame baffe & fervile;
Mais leur malice en vain confpire mon trépas,
La reine me connaît, & ne les croira pas.

LA DUCHESSE.

Ne vous y fiez point; de vos froideurs pour elle
Le chagrin lui tient lieu d'une injure mortelle.
C'eft par fon ordre exprès qu'on s'informe, s'inftruit...

LE COMTE.

L'orage, quel qu'il foit, ne fera que du bruit:
La menace en eft vaine, & trouble peu mon ame.

LA DUCHESSE.

Et fi l'on vous arrête ?

LE COMTE.

(*f*) On n'oferait, madame:
Si l'on avait tenté ce dangereux éclat,
Le coup qui le peut fuivre entraînerait l'état.

LA DUCHESSE.

Quoique votre perfonne à la reine foit chère,
Gardez, en la bravant d'augmenter fa colère;
Elle veut vous parler; & fi vous l'irritez,
Je ne vous répons pas de toutes fes bontés.
C'eft pour vous avertir de ce qu'il vous faut craindre,

(*f*) *On n'oferait, madame.* C'eft la réponfe que fit le duc *Guife le balafré* à un billet dans lequel on l'avertiffait qu'*Henri III* devait le faire faifir; il mit au bas du billet, *on n'oferait.* Cette réponfe pouvait convenir au duc de *Guife*, qui était alors auffi puiffant que fon fouverain; & non au comte d'*Effex*, déchu alors de tous fes emplois. Mais les fpectateurs n'y regardent pas de fi près.

Qu'à ce trifte entretien j'ai voulu me contraindre.
Du trouble de mes fens mon devoir alarmé,
Me défend de revoir ce que j'ai trop aimé;
Mais, m'étant fait déjà l'effort le plus funefte,
Pour conferver vos jours, je dois faire le refte,
Et ne permettre pas....

LE COMTE.

Ah! pour les conferver
Il était un moyen plus facile à trouver;
C'était en m'épargnant l'effroyable fupplice
Où vous prévoyiez... Ciel! quelle eft votre injuftice!
Vous redoutez ma perte, & ne la craignez pas,
Quand vous avez figné l'arrêt de mon trépas.
Cet amour, où mon cœur tout entier s'abandonne...

LA DUCHESSE.

Comte, n'y penfez plus, ma gloire vous l'ordonne.
Le refus d'un hymen par la reine arrêté,
Eût de notre fecret trahi la sûreté.
L'orage eft violent; pour calmer fa furie,
Contraignez ce grand cœur, c'eft moi qui vous en prie;
Et quand le mien pour vous foupire encor tout bas,
Souvenez-vous de moi, mais ne me voyez pas.
Un penchant fi flatteur... Adieu, je m'embarraffe,
Et Cécile qui vient me fait quitter la place.

Et prêt d'être accufé, fur quelles impoftures
Ai-je pour y répondre à prendre des mefures?
Rien ne vous eft caché, parlez, je fuis difcret,
Et j'ai quelque intérêt à garder le fecret.

CECILE.

C'eft reconnaître mal le zèle qui m'engage
A vous donner avis de prévenir l'orage.
Si l'orgueil qui vous porte à des projets trop hauts,
Fait parmi vos vertus connaître des défauts,
Ceux qui pour l'Angleterre en redoutent la fuite,
Ont droit de condamner votre aveugle conduite.
Quoique leur fentiment foit différent du mien,
Ce font gens fans reproche, & qui ne craignent rien.

LE COMTE.

Ces zélés pour l'état ont mérité, fans doute,
Que fans mal juger d'eux la reine les écoute,
J'y crois de la juftice, & qu'enfin il en eft
Qui, parlant contre moi, parlent fans intérêt.
Mais Raleig, mais Coban, mais vous-même peut-être,
Vous en avez beaucoup à me déclarer traître.
Tant qu'on me laiffera dans le pofte où je fuis,
Vos avares deffeins feront toujours détruits.
Je vous empêcherai d'augmenter vos fortunes
Par le redoublement des misères communes;
Et le peuple réduit à gémir, endurer,
Trouvera, malgré vous, peut-être à refpirer.

CECILE.

Ce que ces derniers jours nous vous avons vu faire,
Montre affez qu'en effet vous êtes populaire;
Mais dans quelque haut rang que vous foyez placé,

Souvent le plus heureux s'y trouve renverſé.
Ce poſte a ſes périls.

LE COMTE.

Je l'avouerai ſans feindre,
Comme il eſt élevé, tout m'y paraît à craindre ;
Mais, quoique dangereux pour qui fait un faux pas,
Peut-être encor ſi-tôt je ne tomberai pas ;
Et j'aurai tout loiſir, après de longs outrages,
D'apprendre qui je ſuis (*g*) à des flatteurs à gages,
Qui me voyant du crime ennemi trop conſtant,
Ne peuvent s'élever qu'en me précipitant.

CECILE.

Sur un avis donné....

LE COMTE.

L'avis m'eſt favorable ;
Mais comme l'amitié vous rend ſi charitable,
Depuis quand, & ſur quoi vous croyez-vous permis
De penſer que le tems ait pu nous rendre amis ?
Eſt-ce que l'on m'a vu, par d'indignes faibleſſes,
Aimer les lâchetés, appuyer des baſſeſſes,
Et prendre le parti de ces hommes ſans foi,
Qui de l'art de trahir font leur unique emploi ?

CECILE.

Je ſouffre par raiſon un diſcours qui m'outrage ;
Mais, réduit à céder, au moins j'ai l'avantage
Que la reine craignant les plus grands attentats,
Vous traite de coupable, & ne m'accuſe pas.

LE

(*g*) *A des flatteurs à gages.* On ne peut guère traiter ainſi un principal miniſtre d'état ; toutes les expreſſions du comte d'*Eſſex* ſont peu méſurées, & ne ſont pas aſſez nobles.

LE COMTE.

Je fais que contre moi vous animez la reine ;
Peut-être à la séduire aurez-vous quelque peine ;
Et quand j'aurai parlé, tel qui noircit ma foi,
Pour obtenir sa grace aura besoin de moi.

CECILE *seule.*

Agissons, il est tems, c'est trop faire l'esclave :
Perdons un orgueilleux dont le mépris nous brave ;
Et ne balançons plus, puisqu'il faut éclater,
A prévenir le coup qu'il cherche à nous porter.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ÉLIZABETH, TILNEY.

ELIZABETH.

EN vain tu crois tromper la douleur qui m'accable;
C'eſt parce qu'il me hait, qu'il s'eſt rendu coupable,
Et la belle Suffolk refuſée à ſes vœux,
Lui fait joindre le crime au mépris de mes feux.
Pour le juſtifier, ne dis point qu'il ignore
Juſqu'où va le poiſon dont l'ardeur me dévore.
(*a*) Il a trop de ma bouche, il a trop de mes yeux,
Appris qu'il eſt, l'ingrat, ce que j'aime le mieux.
Quand j'ai blâmé ſon choix, n'était-ce pas lui dire

(*a*) *Il a trop de ma bouche, il a trop de mes yeux.* Je n'examine point ſi ces vers ſont mauvais. Une reine telle qu'*Elizabeth*, preſque décrépite, qui parle du poiſon qui dévore ſon cœur, & de ce que ſes yeux & ſa bouche ont dit à ſon ingrat, eſt un perſonnage comique. C'eſt-là peut-être un des plus grands exemples du défaut qu'on a ſi ſouvent reproché à notre nation, de changer la tragédie en roman amoureux.

S'il s'agiſſait d'une jeune reine, ce roman ſerait tolérable; & on ne peut attribuer le ſuccès de cette piéce qu'à l'ignorance où était le parterre de l'âge d'*Elizabeth*. Tout ce qu'elle pouvait raiſonnablement dire, c'eſt qu'autrefois elle avait eu de l'inclination pour *Eſſex*: mais alors il n'y aurait eu rien d'intéreſſant. L'intérêt ne peut donc ſubſiſter qu'aux dépens de la vraiſemblance. Qu'en doit-on conclure? que l'aventure du comte d'*Eſſex* eſt un ſujet mal choiſi.

Que je veux que son cœur pour moi seule soupire ?
Et mes confus regards n'ont-ils pas expliqué
Ce que par mes refus j'avais déjà marqué ?
Oui, de ma passion il fait la violence;
Mais l'exil de Suffolk l'arme pour sa vengeance;
Au crime, pour lui plaire, il s'ose abandonner,
(*b*) Et n'en veut à mes jours que pour la couronner.

TILNEY.

Quelques justes soupçons que vous en puissiez prendre,
J'ai peine contre vous à ne les pas défendre.
L'état qu'il a sauvé, sa vertu, son grand cœur,
Sa gloire, ses exploits, tout parle en sa faveur.
Il est vrai qu'à vos yeux Suffolk cause sa peine;
Mais, (*c*) madame, un sujet doit-il aimer sa reine?

(*b*) *Et n'en veut à mes jours que pour la couronner.* Quelle était donc cette jeune *Suffolk* que ce comte d'*Essex* voulait ainsi couronner ? Il n'y en avait point alors; & comment le comte d'*Essex* aurait-il donné la couronne d'Angleterre ? Il fallait au moins expliquer une chose si peu vraisemblable, & lui donner quelque couleur. Voilà une jeune *Suffolk* tombée des nues, qu'*Essex* veut faire reine d'Angleterre, sans qu'on sache pourquoi ni par quels moyens. Une chose si importante ne devait pas être dite en passant. La reine se plaint qu'on en veut à ses jours; cela est bien plus grave, & elle n'y insiste pas; elle n'en parle que comme d'un petit incident. Cela n'est pas dans la nature; mais telle est la force du préjugé, que le peuple aima cette tragédie, sans considérer autre chose que l'amour d'une reine & l'orgueil d'un héros infortuné, quoiqu'*Elizabeth* n'eût point été en effet amoureuse, & qu'*Essex* n'eût pas été un héros du premier ordre. Aussi cet ouvrage qui séduisit le peuple, ne fut jamais du goût des connaisseurs.

(*c*) *Madame, un sujet doit-il aimer sa reine?*
Et quand l'amour naîtrait, a-t-il à triompher?
Il est bien question de savoir s'il est permis ou non à un sujet d'avoir de l'amour pour sa reine, quand un sujet est accusé d'un crime d'état si grand ! Ces mauvais vers servent encore à faire voir combien il faut d'art pour développer les ressorts du cœur humain, quel choix de mots, quels tours délicats, quelle finesse on doit employer.

Et quand l'amour naîtrait, a-t-il à triompher
Où le respect plus fort combat pour l'étouffer ?

ELIZABETH.

Ah ! contre la surprise où nous jettent ses charmes,
La majesté du rang n'a que de faibles armes.
L'amour, par le respect, dans un cœur enchaîné,
Devient plus violent, plus il se voit gêné.
Mais le comte, en m'aimant, n'aurait eu rien à craindre.
(*d*) Je lui donnais sujet de ne se point contraindre ;
Et c'est de quoi rougir qu'après tant de bonté
Ses froideurs soient le prix que j'en ai mérité.

TILNEY.

Mais je veux qu'à vous seule il cherche enfin à plaire ;
De cette passion que faut-il qu'il espère ?

ELIZABETH.

Ce qu'il faut qu'il espère ? Et qu'en puis-je espérer
Que la douceur de voir, d'aimer, de soupirer ?
Triste & bizarre orgueil qui m'ôte à ce que j'aime !
Mon bonheur, mon repos, s'immole au rang suprême ;
Et je mourrais cent fois plutôt que faire un roi,
Qui dans le trône assis fût au-dessous de moi.
Je sais que c'est beaucoup de vouloir que son ame
Brûle à jamais pour moi d'une inutile flamme,
Qu'aimer sans espérance est un cruel ennui ;
Mais la part que j'y prends doit l'adoucir pour lui ;
Et lors que par mon rang je suis tyrannisée,
Qu'il le sait, qu'il le voit, la souffrance est aisée.

(*d*) *Je lui donnais sujet de ne se point contraindre, &c.* Quelles faibles & prosaïques expressions ! & que veut dire une femme quand elle avoue qu'elle n'a point donné à son amant sujet de se contraindre avec elle ?

Qu'il me plaigne, se plaigne, & content de m'aimer...
Mais que dis-je? D'une autre il s'est laissé charmer;
Et tant d'aveuglement suit l'ardeur qui l'entraîne,
Que pour la satisfaire, il veut perdre sa reine.
Qu'il craigne cependant de me trop irriter;
Je contrains ma colère à ne pas éclater:
Mais quelquefois l'amour qu'un long mépris outrage,
Las enfin de souffrir, se convertit en rage;
Et je ne réponds pas...

SCENE II.

ÉLIZABETH, LA DUCHESSE, TILNEY.

ELIZABETH.

HE bien, duchesse, à quoi
Ont pu servir les soins que vous prenez pour moi?
Avez-vous vu le comte, & se rend-il traitable?

LA DUCHESSE

Il fait voir un respect pour vous inviolable;
Et si vos intérêts ont besoin de son bras,
Commandez, le péril ne l'étonnera pas;
Mais il ne peut souffrir sans quelque impatience,
Qu'on ose auprès de vous noircir son innocence.
Le crime, l'attentat, sont des noms pleins d'horreur
Qui mettent dans son ame une noble fureur.
Il se plaint qu'on l'accuse, & que sa reine écoute
Ce que des imposteurs...

ELIZABETH.

Je lui fais tort, fans doute :

Quand jufqu'en mon palais il ofe m'affiéger,
Sa révolte n'eft rien, je la dois négliger ;
Et ce qu'avec l'Irlande il a d'intelligence,
Marque da is fes projets la plus haute innocence.
Ciel ! faut-il que ce cœur qui fe fent déchirer,
Contre un fujet ingrat tremble à fe déclarer ?
(e) Que ma mort qu'il réfout me demandant la fienne,

(e) *Que ma mort qu'il réfout me demandant la fienne, &c.* Il eft clair que fi *Effex* a confpiré contre la vie d'*Elizabeth*, elle ne doit pas fe borner à dire, *Il verra ce que c'eft que d'outrager fa reine* ; & s'il s'en eft tenu à *s'être caché cet amour où pour lui le cœur d'Elizabeth eft attaché*, elle ne doit pas dire qu'il a confpiré fa mort. Ce n'eft point ici une amante défefpérée, qui dit à fon amant infidèle *qu'il la tue* ; c'eft une vieille & grande reine, qui dit pofitivement qu'on a voulu la détrôner & la tuer. Elle ne dit donc point du tout ce qu'elle doit dire ; elle ne parle ni en amante abandonné, ni en reine contre laquelle on confpire ; elle mêle enfemble ces deux attentats fi différens l'un de l'autre ; elle dit, *J'ai fouffert jufqu'ici malgré fes injuftices.* L'injuftice était un peu forte de vouloir lui ôter la vie. *Il faut en l'abaiffant étonner les ingrats.* Quoi ? elle prétend qu'*Effex* eft coupable de haute trahifon, de lèze-majefté au premier chef, elle fe contente de dire qu'*il faut l'abaiffer*, *qu'il faut étonner les ingrats.* J'avoue que tous ces termes fi mal mefurés, fi peu convenables à la fituation, & qui ne difent rien que de vague, cette obfcurité, cette incertitude, ne me permet pas de prendre le moindre intérêt à ces perfonnages. Le lecteur, le fpectateur éclairé veut favoir précifément de quoi il s'agit. Il eft tenté d'interrompre la reine *Elizabeth*, & de lui dire, de quoi vous plaignez-vous ? expliquez-vous nettement ; le comte d'*Effex* a-t-il voulu vous poignarder ; fe faire reconnaître roi d'Angleterre en époufant la fœur de ce *Suffolk* ? Développez-nous donc comment un deffein fi atroce & fi fou a fu fe former ? comment votre général de l'artillerie dépoffédé par vous, comment un fimple gentilhomme s'eft mis dans la tête de vous fuccéder ? cela vaut bien la peine d'être expliqué. Ce que vous dites eft auffi incroyable que vos lamentations de n'être point aimée à l'âge de près de foixante & dix ans font ridicules. J'ajouterais encore ; parlez en plus beaux vers, fi vous voulez me toucher.

Une indigne pitié m'étonne, me retienne,
Et que toujours trop faible après fa lâcheté,
Je n'ofe mettre enfin ma gloire en sûreté?
Si l'amour une fois laiffe place à la haine,
Il verra ce que c'eft que d'outrager fa reine;
Il verra ce que c'eft que de s'être caché
Cet amour où pour lui mon cœur s'eft relâché.
J'ai fouffert jufqu'ici; malgré ces injuftices,
J'ai toujours contre moi fait parler fes fervices;
Mais puifque fon orgueil va jufqu'aux attentats,
Il faut en l'abaiffant étonner les ingrats;
Il faut à l'univers qui me voit, me contemple:
D'une jufte rigueur donner un grand exemple:
Il cherche à m'y contraindre, il le veut, c'eft affez.

LA DUCHESSE.

Quoi, pour fes ennemis vous vous intéreffez?
Madame, ignorez-vous que l'éclat de fa vie,
Contre le rang qu'il tient, arme en fecret l'envie?
Coupable en apparence...

ELIZABETH

Ah! dites, en effet,
(*f*) Les témoins font ouis, fon procès eft tout fait;

(*f*) *Les témoins font ouis, fon procès eft tout fait.* Ce n'eft pas la peine d'écrire en vers, quand on fe permet un ftyle fi commun; ce n'eft là que rimer de la profe triviale. Il y a dans cette fcène quelques mouvemens de paffion, quelques combats du cœur; mais qu'ils font mal exprimés! Il femble qu'on ait applaudi dans cette piéce plutôt ce que les acteurs devaient dire que ce qu'ils difent, plutôt leur fituation que leurs difcours. C'eft ce qui arriva fouvent dans les ouvrages fondés fur les paffions; le cœur du fpectateur s'y prête à l'état des perfonnages, & n'examine point. Ainfi tous les jours nous nous attendriffons à la vue des perfonnes malheureufes, fans faire attention à la manière dont elles expriment leurs infortunes

Et si je veux enfin cesser de le défendre,
L'arrêt ne dépend plus que de le faire entendre.
Qu'il y songe autrement...

LA DUCHESSE.

Hé quoi, ne peut-on pas
L'avoir rendu suspect sur de faux attentats?

ELIZABETH.

Ah, plût au ciel! mais non, les preuves sont trop fortes.
N'a-t-il pas du palais voulu forcer les portes?
Si le peuple qu'en foule il avait attiré,
Eût appuyé sa rage, il s'en fût emparé.
Plus de trône pour moi, l'ingrat s'en rendait maître.

LA DUCHESSE.

On n'est pas criminelle toujours pour le paraître.
Mais je veux qu'il le soit; ce cœur de lui charmé
Résoudra-t-il sa mort? Vous l'avez tant aimé!

ELIZABETH.

Ah! cachez-moi l'amour qu'alluma trop d'estime;
M'en faire souvenir, c'est redoubler son crime.
A ma honte, il est vrai, je le dois confesser,
Je sentis, j'eus pour lui... Mais que sert d'y penser?
Suffolk me l'a ravi, Suffolk qu'il me préfère,
Lui demande mon sang, le lâche veut lui plaire.
Ah! pourquoi, dans les maux où l'amour m'exposait,
N'ai-je fait que bannir celle qui les causait?
Il fallait, il fallait à plus de violence
Contre cette rivale enhardir ma vengeance.
Ma douceur a nourri son criminel espoir.

LA DUCHESSE.

Mais cet amour sur elle eut-il quelque pouvoir?

Vous a-t-elle trahie, & d'une ame infidelle
Excité contre vous. . .

ELIZABETH.

Je souffre tout par elle,
Elle s'est fait aimer, elle m'a fait haïr,
Et c'est avoir plus fait cent fois que me trahir.

LA DUCHESSE.

Je n'ose m'opposer. . . Mais Cécile s'avance.

SCENE III.

ÉLIZABETH, LA DUCHESSE, CÉCILE, TILNEY.

CECILE.

On ne pouvait user de plus de diligence.
Madame, on a du comte examiné le seing;
Les écrits sont de lui, nous connaissons sa main.
Sur un secours offert toute l'Irlande est prête
A faire au premier ordre éclater la tempête;
Et vous verrez dans peu renverser tout l'état,
Si vous ne prévenez cet horrible attentat.

ELIZABETH *à la duchesse.*

Garderez-vous encor le zèle qui l'excuse?
Vous le voyez.

LA DUCHESSE.

Je vois que Cécile l'accuse;

(g) Dans un projet coupable il le fait affermi;
Mais j'en connais la cauſe, il eſt ſon ennemi.

CECILE.

Moi, ſon ennemi?

LA DUCHESSE.

Vous.

CECILE.

Oui, je le ſuis des traîtres
Dont l'orgueil téméraire attente ſur leurs maîtres;
Et tant qu'entre mes mains leur ſalut ſera mis,
Je ferai vanité de n'avoir point d'amis.

LA DUCHESSE.

Le comte cependant n'a pas ſi peu de gloire,
Que vous duſſiez ſi-tôt en perdre la mémoire?
L'état pour qui cent fois on vit armer ſon bras,
Lui doit peut-être aſſez pous ne l'oublier pas.

CECILE.

S'il s'eſt voulu d'abord montrer ſujet fidelle,
La reine a bien payé ce qu'il a fait pour elle;
Et plus elle eſtima ſes rares qualités,
Plus elle doit punir qui trahit ſes bontés.

LA DUCHESSE.

Si le comte périt, quoi que l'envie en penſe,
Le coup qui le perdra punira l'innocence.
Jamais du moindre crime...

(g) *Dans un projet coupable il le fait affermi.* On ne peut guère écrire p us mal. Mais le rôle de *Cécile* eſt plus mauvais que ce ſtyle; il eſt ſubalterne. Quand on veut peindre de tels hommes, il faut employer les couleurs dont *Racine* a peint *Narciſſe*.

ELIZABETH.

Hé bien, on le verra.

(*à Cécile.*)

Aſſemblez le conſeil, il en décidera.
Vous attendrez mon ordre.

SCENE VI.

ÉLIZABETH, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

AH! que voulez-vous faire,
Madame? en croyez-vous toute votre colère?
Le comte. . .

ELIZABETH.

Pour ſes jours n'ayez aucun ſouci.
Voici l'heure donnée, il va ſe rendre ici.
L'amour que j'eus pour lui le fait ſon premier juge;
Il peut y rencontrer un aſſuré refuge;
Mais ſi dans ſon orgueil il oſe perſiſter,
S'il brave cet amour, il doit tout redouter.
Je ſuis laſſe de voir. . .

SCENE V.

ÉLIZABETH, LA DUCHESSE, TILNEY.

TILNEY.

LE comte eſt là, madame.

ELIZABETH.

Qu'il entre. Quels combats troublent déjà mon ame!
C'eſt lui de mes bontés qui doit chercher l'appui,
Le péril le regarde, & je crains plus que lui.

SCENE VI.

ÉLIZABETH, LE COMTE D'ESSEX, LA DUCHESSE, TILNEY.

ELIZABETH.

COMTE (*h*), j'ai tout appris, & je vous parle inftruite
De l'abyme où vous jette une aveugle conduite:
J'en fais l'égarement, & par quels intérêts
Vous avez jufqu'au trône élevé vos projets.
Vous voyez qu'en faveur de ma première eftime,
Nommant égarement le plus énorme crime,
Il ne tiendra qu'à vous que de vos attentats
Votre reine aujourd'hui ne fe fouvienne pas.
Pour un fi grand effort qu'elle offre de fe faire,
Tout ce qu'elle demande eft un aveu fincère:
S'il fait peine à l'orgueil qui vous fit trop ofer,
Songez qu'on rifque tout à me le refufer,
Que quand trop de bonté fait agir ma clémence,
Qui l'ofe dédaigner doit craindre ma vengeance;
Que j'ai la foudre en main pour qui monte trop haut,

(*h*) *Comte, j'ai tout appris.* Cette fcène était auffi difficile à faire, que le fonds en eft tragique. C'eft un fujet accufé d'avoir trahi fa fouveraine, comme *Cinna*; c'eft un amant convaincu d'être ingrat envers fa fouveraine, comme *Bajazet.* Ces deux fituations font violentes; mais l'une fait tort à l'autre. Deux accufations, deux caractères, deux embarras à foutenir à la fois, demandent le plus grand art. *Elizabeth* eft ici reine & amante, fière & tendre, indignée en qualité de fouveraine, & outragée dans fon cœur. L'entrevue eft donc très-intéreffante. Le dialogue répond-il à l'importence & à l'intérêt de la fcène?

Et qu'un mot prononcé vous met sur l'échafaut.

LE COMTE.

Madame, vous pouvez résoudre de ma peine.
Je connais ce que doit un sujet à sa reine,
Et sais trop que (*i*) le trône où le ciel vous fait seoir,
Vous donne sur ma vie un absolu pouvoir,
Quoi que d'elle par vous la calomnie ordonne,
Elle m'est odieuse, & je vous l'abandonne.
Dans l'état déplorable où sont réduits mes jours,
Ce sera m'obliger que d'en rompre le cours;
Mais ma gloire qu'attaque une lâche imposture,
Sans indignation n'en peut souffrir l'injure,
Elle est assez à moi pour me laisser en droit
De voir avec douleur l'affront qu'elle reçoit
Si de quelque attentat vous avez à vous plaindre,
Si pour l'état tremblant la suite en est à craindre,
C'est à voir des flatteurs s'efforcer aujourd'hui,
(*k*) En me rendant suspect, d'en abattre l'appui.

ELIZABETH.

La fierté qui vous fait étaler vos services,

(*i*)... *Le trône où le ciel vous fait seoir. Vous donne sur ma vie un absolu pouvoir.* *Notandi sunt tibi mores.* Le *costume* n'est pas observé ici. Le trône où le ciel fait seoir *Elizabeth* ne lui donne un pouvoir absolu sur la vie de personne, encore moins sur celle d'un pair du royaume. Cette maxime ferait peut-être convenable dans *Maroc* ou dans *Ispahan*; mais elle est absolument fausse à Londres.

(*k*) *En me rendant suspect d'en abattre l'appui.* Cette tirade écrite d'un style prosaïque & froid, en prose rimée, finit par une rodomontade qu'on excuse, parce que le poëte suppose que le comte d'*Essex* est un grand homme qui a sauvé l'Angleterre. Mais en général, il est toujours beaucoup plus beau de faire sentir ses services que de les étaler, de laisser juger ce qu'on est, plutôt que de le dire, & quand on est forcé de le dire, pour repousser la calomnie, il faut le dire en très-beaux vers.

Donne de la vertu d'affez faibles indices ;
Et fi vous m'en croyez, vous chercherez en moi
Un moyen plus certain. . .

LE COMTE.

Madame, je le voi.
(*l*) Des traîtres, des méchans accoutumés au crime,
M'ont par leurs fauffetés arraché votre eftime ;
Et toute ma vertu contre leur lâcheté
S'offre en vain pour garant de ma fidélité
Si de la démentir j'avais été capable,
Sans rien craindre de vous, vous m'auriez vu coupable.
C'eft au trône, où peut-être on m'eût laiffé monter,
Que je me fuffe mis en pouvoir d'éclater.
J'aurais, en m'élevant à ce degré fublime,
Juftifié ma faute en commettant le crime ;
Et la ligue qui cherche à me perdre innocent,
N'eût vu mes attentats qu'en les applaudiffant.

ELIZABETH.

Et n'as-tu pas, perfide, armant la populace,
Effayé, mais en vain, de te mettre en ma place ?

(*l*) *De traîtres, des méchans accoutumés au crime.* C'eft fe défendre trop vaguement. Il n'eft ni grand, ni tragique, ni décent de répondre ainfi, la vérité de l'hiftoire dément trop ces accufations générales, & ces vaines récriminations Tout d'un coup il fe contredit lui-même ; il fe rend coupable par ces vers, d'ailleurs très-faibles :

C'eft au trône où peut-être on m'eût laiffé monter,
Que je me fuffe mis en pouvoir d'éclater.

Le lord *Effex* au trône ! de quel droit ? comment ? fur quelle apparence ? par quels moyens ? La reine *Elizabeth* devait ici l'interrompre ; elle devait être furprife d'une telle folie. Quoi ? un membre ordinaire de la chambre haute, convaincu d'avoir voulu en vain exciter une fédition, ofe dire qu'il pouvait fe faire roi ! Si la chofe dont il fe vante fi imprudemment eft fauffe, la reine ne peut voir en lui qu'un homme réellement fou ; fi elle eft vraie, ce n'eft pas là le tems de lui parler d'amour.

Mon palais investi ne te convainc-t-il pas
Du plus grand, du plus noir de tous les attentats?
Mais dis-moi, car enfin le courroux qui m'anime
Ne peut faire céder ma tendresse à ton crime;
Et si par sa noirceur je tâche à t'étonner,
Je ne te la fais voir que pour te pardonner.
Pourquoi vouloir ma perte, & (*m*) qu'avait fait ta reine
Qui dût à sa ruine intéresser ta haine?
Peut-être ai-je pour toi montré quelque rigueur,
Lorsque j'ai mis obstacle au penchant de ton cœur,
Suffolk t'avait charmé; mais si tu peux te plaindre,
Qu'apprenant cet amour, j'ai tâché de l'éteindre,
Songe à quel prix, ingrat, & par combien d'honneurs
Mon estime a sur toi répandu, mes faveurs.
C'est peu dire qu'estime, & tu l'as pu connaître;
Un sentiment plus fort de mon cœur fut le maître.
Tant de princes, de rois, de héros méprisés,
Pour qui, cruel, pour qui les ai-je refusés?
Leur hymen eût, sans doute, acquis à mon empire
Ce comble de puissance où l'on sait que j'aspire;
Mais quoiqu'il m'assurât, ce qui m'ôtait à toi
Ne pouvait rien avoir de sensible pour moi.
Ton cœur dont je tenais la conquête si chère,

Etait

(*m*) *Qu'avait fait ta reine, &c. Elizabeth* dans ce couplet ne fait autre chose que de donner au comte d'*Essex* des espérances de l'épouser. Est-ce ainsi qu'*Elizabeth* aura répondu à un grand maître de l'artillerie hors d'exercice, à un conseiller privé hors de charge, qui lui aurait fait attendre qu'il n'avait tenu qu'à ce conseiller privé de se mettre sur le trône d'Angleterre? *Elizabeth* à soixante & huit ans pouvait-elle parler ainsi? Cette idée choquaunte se présente toujours au lecteur instruit.

Etait l'unique bien capable de me plaire ;
Et si l'orgueil du trône eût pu me le souffrir,
Je t'eusse offert ma main afin de l'acquérir.
Espère, & tâche à vaincre un scrupule de gloire,
Qui, combattant mes vœux, s'oppose à ta victoire.
Mérite par tes soins que mon cœur adouci
Consente à n'en plus croire un importun souci,
Fais qu'à ma passion je m'abandonne entière,
Que cette Elizabeth si hautaine, si fière,
Elle à qui l'univers ne saurait reprocher
Qu'on ait vu son orgueil jamais se relâcher ;
Cesse enfin, pour te mettre où son amour t'appelle,
De croire qu'un sujet ne soit pas digne d'elle.
Quelquefois à céder ma fierté se résout ;
Que fais-tu si le tems n'en viendra pas à bout ?
Que fais-tu. . .

LE COMTE.

Non, madame, & je puis vous le dire,
L'estime de ma reine à mes vœux doit suffire ;
Si l'amour la portait à des projets trop bas,
Je trahirais sa gloire à ne l'empêcher pas.

ELIZABETH.

Ah ! je vois trop jusqu'où la tienne se ravale :
(*n*) Le trône te plairait, mais avec ma rivale.

(*n*) *Le trône te plairait, mais avec ma rivale.* Cette rivale imaginaire qu'on ne voit point, rend les reproches d'*Elizabeth* aussi peu convenables que les discours d'*Essex* sont inconséquens. Si cette *Suffolk* a quelques droits au trône, si *Essex* a conspiré pour la faire reine, *Elizabeth* a donc dû s'assurer d'elle. *Thomas Corneille* a bien senti en général que la rivalité doit exciter la colère, que l'intérêt d'une couronne & celui d'une passion doivent produire des mouvemens au théatre ; mais ces mouvemens ne peuvent toucher quand ils ne sont

Quelque appas qu'ait pour toi l'ardeur qui te féduit,
Prends-y garde, ta mort en peut être le fruit.

LE COMTE.

En perdant votre appui, je me vois fans défenfe;
Mais la mort n'a jamais étonné l'innocence,
Et fi, pour contenter quelque ennemi fecret,
Vous fouhaitez mon fang, je l'offre fans regret.

ELIZABETH.

Va, c'en eft fait, il faut contenter ton envie.
A ton lâche deftin j'abandonne ta vie,
Et confens, puifqu'en vain je tâche à te fauver,
Que fans voir... Tremble, ingrat, que je n'ofe achever.
Ma bonté, qui toujours s'obftine à te défendre,
Pour la dernière fois cherche à fe faire entendre.
Tandis qu'encor pour toi je veux bien l'écouter,
Le pardon t'eft offert, tu le peux accepter.
Mais fi...

LE COMTE.

(o) J'accepterais un pardon ? moi, madame ?

ELIZABETH.

Il bleffe, je le vois, la fierté de ton ame;
Mais s'il te fait fouffrir, il fallait prendre foin
D'empêcher que jamais tu n'en euffes befoin;

pas fondés. Une confpiration, une reine en danger d'être détrônée, une amante facrifiée, font affurément des fujets tragiques, ils ceffent de l'être, dès que tout porte à faux.

(o) *J'accepterais un pardon ! moi, madame !* Cela eft beau & digne de *Pierre Corneille.* Ce vers eft fublime, parce que le fentiment eft grand, & qu'il eft exprimé avec fimplicité. Mais quand on fait qu'*Effex* était véritablement coupable, & que fa conduite avait été celle d'un infenfé, cette belle réponfe n'a plus la même force.

Il fallait, ne ſuivant que de juſtes maximes,
Rejetter. . .

LE COMTE.

Il eſt vrai, j'ai commis de grands crimes;
Et ce que ſur les mers mon bras a fait pour vous,
Me rend digne en effet de tout votre courroux.
(p) Vous le ſavez, madame, & l'Eſpagne confuſe
Juſtifie un vainqueur que l'Angleterre accuſe.
Ce n'eſt pas pour vanter mes trop heureux exploits,
Qu'à l'éclat qu'ils ont fait j'oſe joindre ma voix.
Tout autre pour ſa reine employant ſon courage,
En même occaſion eût eu même avantage;
Mon bonheur a tout fait, je le crois; mais enfin
Ce bonheur eût ailleurs aſſuré mon deſtin;
Ailleurs, ſi l'impoſture eût conſpiré ma honte,
On n'aurait pas ſouffert qu'on osât. . .

ELIZABETH.

Hé bien, comte,
Il faut faire juger dans la rigueur des loix
La récompenſe dûe à ces rares exploits.

(p) *Vous le ſavez, madame, & l'Eſpagne confuſe, &c.* En effet le comte d'*Eſſex* était entré dans Cadix quand l'amiral *Howard* ſous qui il ſervait battit la flotte Eſpagnole dans ces parages. C'était le ſeul ſervice un peu ſignalé que le comte d'*Eſſex* eût jamais rendu. Il n'y avait pas là de quoi ſe faire tant valoir. Tel eſt l'inconvénient de choiſir un ſujet de tragédie, dans un tems & chez un peuple ſi voiſin de nous. Aujourd'hui que l'on eſt plus éclairé, on connaît la reine *Elizabeth* & le comte d'*Eſſex*, & on ſait trop que l'un & l'autre n'étaient point ce que la tragédie les repréſente, & qu'ils n'ont rien dit de ce qu'on leur fait dire. Il n'en eſt pas ainſi de la fable de *Bajazet* traitée par *Racine*: on ne peut l'accuſer d'avoir falſifié une hiſtoire connue: perſonne ne ſait ce qu'était *Roxane*: l'hiſtoire ne parle ni d'*Atalide*, ni du viſir *Acomat*. *Racine* était en droit de créer ſes perſonnages.

Si j'ai mal reconnu vos importans ſervices,
Vos juges n'auront pas les mêmes injuſtices ;
Et vous recevrez d'eux ce qu'auront mérité
Tant de preuves de zèle, & de fidélité.

SCENE VII.

LA DUCHESSE, LE COMTE.

LA DUCHESSE.

AH! comte, voulez-vous, en dépit de la reine,
De vos accuſateurs ſervir l'injuſte haine ?
(q) Et ne voyez-vous pas que vous êtes perdu,
Si vous ſouffrez l'arrêt qui peut être rendu ?
Quels juges avez-vous pour y trouver aſyle ?
Ce ſont vos ennemis, c'eſt Raleig, c'eſt Cécile ;
Et pouvez-vous penſer qu'en ce péril preſſant,
Qui cherche votre mort vous déclare innocent ?

LE COMTE.

Quoi, ſans m'intéreſſer pour ma gloire flétrie,
Je me verrai traiter de traître à ma patrie ?

(q) *Et ne voyez-vous pas que vous êtes perdu,*
Si vous ſouffrez l'arrêt qui doit être rendu ?
Aſſurément le comte d'*Eſſex* eſt perdu s'il eſt condamné & exécuté; mais quelles façons de parler, *ſouffrir un arret ! avoir des juges pour y trouver aſyle !*
La ducheſſe prétendue d'*Irton* eſt une femme vertueuſe & ſage, qui n'a voulu ni ſe perdre auprès d'*Elizabeth* en aimant le comte, ni épouſer ſon amant. Ce caractère ſerait beau s'il était animé, s'il ſervait au nœud de la piéce ; elle ne fait là qu'office d'ami. Ce n'eſt pas aſſez pour le théatre.

S'il eſt dans ma conduite une ombre d'attentat,
Votre hymen fit mon crime, il touche peu l'état;
Vous ſavez là-deſſus quelle eſt mon innocence;
Et ma gloire avec vous étant en aſſurance,
Ce que mes ennemis en voudront préſumer,
Quoi qu'oſe leur fureur, ne ſaurait m'alarmer.
Leur impoſture enfin ſe verra découverte;
Et, tout méchans qu'ils ſont, s'ils réſolvent ma perte,
Aſſemblés pour l'arrêt qui doit me condamner,
Ils trembleront peut-être avant que le donner.

LA DUCHESSE.

Si l'éclat qu'au palais mon hymen vous fit faire,
Me faiſait craindre ſeule un arrêt trop ſévère,
Je pourrais de ce crime affranchir votre foi,
En déclarant l'amour que vous eûtes pour moi.
Mais des témoins ouis ſur ce qu'avec l'Irlande
On veut que vous ayez...

LE COMTE.

La faute n'eſt pas grande;
Et pourvu que nos feux à la reine cachés
Laiſſent à mes jours ſeuls mes malheurs attachés...

LA DUCHESSE.

Quoi, vous craignez l'éclat de nos flammes ſecrètes?
Ce péril vous étonne, & c'eſt vous qui le faites?
La reine qui ſe rend ſans rien examiner,
Si vous y conſentez, vous veut tout pardonner.
C'eſt vous, qui refuſant...

LE COMTE.

N'en parlons plus, madame;
Qui reçoit un pardon, ſouffre un ſoupçon infame,

Et j'ai le cœur trop haut pour pouvoir m'abaisser
A l'indigne prière où l'on me veut forcer.

LA DUCHESSE.

Ah! si de quelque espoir je puis flatter ma peine,
Je vois bien qu'il le faut mettre tout en la reine.
Par de nouveaux efforts je veux encor pour vous
Tâcher, malgré vous-même, à vaincre son courroux;
Mais, si je n'obtiens rien, songez que votre vie,
Depuis long-tems en bute aux fureurs de l'envie,
Me coûte assez déjà pour ne mériter pas
Que, cherchant à mourir, vous causiez mon trépas.
C'est vous en dire trop. Adieu, comte.

LE COMTE.

Ah, madame!
Après que vous avez désespéré ma flamme,
Par quel soin de mes jours.... Quoi me quitter ainsi!

SCENE VIII.

LE COMTE, CROMMER, Suite.

CROMMER.

C'EST avec déplaisir que je parais ici;
Mais un ordre cruel, dont tout mon cœur soupire...

LE COMTE.

Quelque fâcheux qu'il soit, vous pouvez me le dire.

CROMMER.

J'ai charge...

LE COMTE

Hé bien, de quoi? Parlez sans hésiter.

CROMMER.

De prendre votre épée, & de vous arrêter.

LE COMTE.

Mon épée?

CROMMER.

A cet ordre il faut que j'obéisse.

LE COMTE.

Mon épée? Et l'outrage est joint à l'injustice?

CROMMER.

Ce n'est pas sans raison que vous vous étonnez;
J'obéis à regret, mais je le dois.

LE COMTE *lui donnant son épée.*

Prenez.

(q) Vous avez dans vos mains ce que toute la terre
A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre.
Marchons ; quelque douleur que j'en puiffe fentir,
La reine veut fe perdre, il faut y confentir.

(r) *Vous avez dans vos mains ce que toute la terre*
A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre.
Ces vers & la fituation frappent; o nn'examine pas fi *toute la terre* eft un mot un peu oifeux amené pour rimer a l'Angleterre, fi cette épée à été fi utile : on eft touché. Mais lorfqu'*Effex* ajoute :
Quelque douleur que j'en puiffe fentir,
La reine veut fe perdre, il y faut confentir :
tout homme un peu inftruit fe révolte contre une bravade fi déplacée. En quoi, comment *Elizabeth* eft-elle perdue, fi on arrête un fou infolent qui a couru dans les rues de Londres, & qui a voulu ameuter la populace, fans avoir pu feulement fe faire fuivre de dix miférables ?

Fin du fecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ÉLIZABETH, CÉCILE, TILNEY.

ELIZABETH.

LE comte eſt condamné ?

CECILE.

C'eſt à regret, madame,
Qu'on voit ſon nom terni par un arrêt infame.
Ses juges l'en ont plaint; mais tous l'ont à la fois
Connu ſi criminel, qu'ils n'ont eu qu'une voix.
Comme pour affaiblir toutes nos procédures
Ses reproches d'abord m'ont accablé d'injures,
Ravi, s'il ſe pouvait, de la favoriſer,
J'ai de ſon jugement voulu me récuſer.
La loi le défendait, & c'eſt malgré moi-même
Que j'ai dit mon avis dans le conſeil ſuprême,
Qui, confus des noirceurs de ſon lâche attentat,
A cru devoir ſa tête au repos de l'état.

ELIZABETH.

Ainſi ſa perfidie a paru manifeſte ?

CECILE.

Le coup pour vous, madame, allait être funeſte;
Du comte de Tyron de l'Irlandais ſuivi,
Il en voulait au trône, & vous l'aurait ravi.

ELIZABETH.

Ah ! je l'ai trop connu, lorſque la populace
Seconda contre moi ſon inſolente audace :
A m'ôter la couronne il croyait l'engager.
Quelle excuſe à ce crime ? & par où s'en purger ?
Qu'a-t-il répondu ?

CECILE.

Lui ? qu'il n'avait rien à dire,
Que pour toute défenſe il nous devait ſuffire
De voir ſes grands exploits pour lui s'intéreſſer,
Et que ſur ces témoins on pouvait prononcer.

ELIZABETH.

Quel orgueil ! Quoi, tout prêt à voir lancer la foudre,
Au moindre repentir il ne peut ſe réſoudre ?
Soumis à ma vengeance il brave mon pouvoir ?
Il oſe . . .

CECILE.

Sa fierté ne ſe peut concevoir.
On eût dit, à le voir plein de ſa propre eſtime,
Que ſes juges étaient coupables de ſon crime,
Et qu'ils craignaient de lui, dans ce pas haſardeux,
Ce qu'il avait l'orgueil de ne pas craindre d'eux.

ELIZABETH.

Cependant il faudra que cet orgueil s'abaiſſe.
Il voit, il voit l'état où ſon crime le laiſſe.
Le plus ferme s'ébranle après l'arrêt donné.

CECILE.

Un coup ſi rigoureux ne l'a point étonné.
Comme alors on conſerve une inutile audace,
J'ai voulu le réduire à vous demander grace.

Que ne m'a-t-il point dit? j'en rougis & me tais.

ELIZABETH.

Ah! quoiqu'il la demande, il ne l'aura jamais.
De moi tantôt, fans peine, il l'aurait obtenue:
J'étais encor pour lui de bonté prévenue;
Je voyais à regret qu'il voulût me forcer
A fouhaiter l'arrêt qu'on vient de prononcer;
Mon bras, lent à punir, fufpendait la tempête;
Il me pouffe à l'éclat, il paira de fa tête.
Donnez bien ordre à tout. Pour empêcher fa mort,
Le peuple qui la craint peut faire quelque effort;
Il s'en eft fait aimer, prévenez ces alarmes;
Dans les lieux les moins fûrs faites prendre les armes.
N'oubliez rien, allez.

CECILE.

Vous connaiffez ma foi.
Je réponds des mutins, repofez-vous fur moi.

SCENE II.

ÉLIZABETH, TILNEY.

ELIZABETH.

ENFIN, perfide, enfin ta perte eſt réſolue ;
C'en eſt fait, malgré moi, toi-même l'as conclue.
De ma lâche pitié tu craignais les effets ;
Plus de grace, tes vœux vont être ſatisfaits.
Ma tendreſſe emportait une indigne victoire,
Je l'étouffe, il eſt tems d'avoir ſoin de ma gloire :
Il eſt tems que mon cœur juſtement irrité
Inſtruiſe l'univers de toute ma fierté.
Quoi ! de ce cœur ſéduit appuyant l'injuſtice,
De tes noirs attentats tu l'auras fait complice !
(*a*) J'en ſaurai le coup prêt d'éclater, le verrai,
Tu m'auras dédaignée, & je le ſouffrirai ?
Non, puiſqu'en moi toujours l'amante te fit peine,
Tu le veux, pour te plaire il faut paraître reine,
Et reprendre l'orgueil que j'oſais oublier,
Pour permettre à l'amour de te juſtifier.

TILNEY.

A croire cet orgueil peut-être un peu trop prompte,

(*a*) *J'en ſaurai le coup prêt d'éclater, le verrai... Non, puiſqu'en moi toujours l'amante te fit peine, &c.* Il n'eſt pas permis de faire de tels vers. Preſque tout ce que dit *Elizabeth* manque de convenance, de force & d'élégance : mais le public voit une reine qui a fait condamner à la mort un homme qu'elle aime ; on s'attendrit ; on eſt indulgent au théatre ſur la verſification, du moins on l'était encore du tems de *Thomas Corneille*.

Vous avez confenti qu'on ait jugé le comte.
On vient de prononcer l'arrêt de fon trépas.
Chacun tremble pour lui, mais il ne mourra pas.

ELIZABETH.

Il ne mourra pas, lui? Non, crois-moi, tu t'abufes:
Tu fais fon attentat; eft-ce que tu l'excufes?
Et que de fon arrêt blâmant l'indignité,
Tu crois qu'il foit injufte ou trop précipité?
Penfes-tu, quand l'ingrat contre moi fe déclare,
Qu'il n'ait pas mérité la mort qu'on lui prépare?
Et que je venge trop, en le laiffant périr,
Ce que par fes dédains l'amour m'a fait fouffrir?

TILNEY.

Que cet arrêt foit jufte, ou donné par l'envie,
Vous l'aimez, cet amour lui fauvera la vie.
Il tient vos jours aux fiens fi fortement unis,
Que par le même coup on les verrait finis.
Votre aveugle colère en vain vous le déguife:
Vous pleureriez la mort que vous auriez permife;
Et le fanglant éclat qui fuivrait ce courroux,
Vengerait vos malheurs moins fur lui que fur vous.

ELIZABETH.

Ah, cruelle! pourquoi fais-tu trembler ma haine?
Eft-ce une paffion indigne d'une reine?
Et l'amour qui me veut empêcher de régner,
Ne fe laffe-t-il point de fe voir dédaigner?
Que me fert qu'au dehors, redoutable ennemie,
Je rende par la paix ma puiffance affermie,
Si mon cœur au dedans triftement déchiré,
Ne peut jouir du calme où j'ai tant afpiré?

Mon bonheur semble avoir enchaîné la victoire.
J'ai triomphé partout, tout parle de ma gloire,
Et d'un sujet ingrat, ma pressante bonté
Ne peut, même en priant, réduire la fierté ?
Par son fatal arrêt plus que lui condamnée,
A quoi te résous-tu, princesse infortunée ?
Laisseras-tu périr sans pitié, sans secours,
Le soutien de ta gloire, & l'appui de tes jours ?

TILNEY.

Ne pouvez-vous pas tout ? Vous pleurez ?

ELIZABETH.

Oui, je pleure,
Et sens bien que s'il meurt il faudra que je meure.
(*b*) O vous, rois, que pour lui ma flamme a négligés,
Jetez les yeux sur moi, vous êtes bien vengés.
Une reine intrépide au milieu des alarmes,
Tremblante pour l'amour, ose verser des larmes !
Encor s'il était sûr que ces pleurs répandus,
En me faisant rougir, ne fussent pas perdus ;
Que le lâche pressé du vif remords que donne. . . .
Qu'en penses-tu ? dis-moi, le plus hardi s'étonne.
L'image de la mort, dont l'appareil est prêt,
Fait croire tout permis pour en changer l'arrêt.
Réduit à voir sa tête expier son offense,
Doutes-tu qu'il ne veuille implorer ma clémence,

(*b*) *O vous rois, que pour lui ma flamme a négligés, Jetez les yeux sur moi, vous êtes bien vengés.* Ce sont là des vers heureux. Si la piéce était écrite de ce style, elle serait bonne malgré ses défauts. Car quelle critique pourrait faire tort à un ouvrage intéressant par le fonds & éloquent dans les détails ?

(*c*) Que sûr que mes bontés paſſent ſes attentats...

TILNEY.

Il doit y recourir; mais, s'il ne le fait pas?
Le comte eſt fier, madame.

ELIZABETH.

Ah! tu me déſeſpères.
Quoi qu'oſent contre moi ſes projets téméraires,
Dût l'état par ma chûte en être renverſé,
Qu'il fléchiſſe, il ſuffit, j'oublierai le paſſé:
Mais, quand toute attachée à retenir la foudre,
Je frémis de le perdre, & tremble à m'y réſoudre;
Si, me bravant toujours, il oſe m'y forcer,
(*d*) Moi reine, lui ſujet, puis-je m'en diſpenſer?

(*c*) *Que sûr que mes bontés paſſent ſes attentats.* Ce vers ne ſignifie rien. Non-ſeulement le ſens en eſt interrompu par ces points qu'on appelle pourſuivans; mais il ſerait difficile de ſe remplir. C'eſt une très-grande négligence de ne point finir ſa phraſe, ſa période, & de ſe laiſſer ainſi interrompre, ſurtout quand le perſonnage qui interrompt eſt un ſubalterne, qui manque aux bienſéances en coupant la parole à ſon ſupérieur. *Thomas Corneille* eſt ſujet à ce défaut dans toutes ſes piéces. Au reſte ce défaut n'empêchera jamais un ouvrage d'être intéreſſant & pathétique: mais un auteur ſoigneux de bien écrire doit éviter cette négligence.

(*d*) *Moi reine, lui ſujet, puis-je m'en diſpenſer?* Il me ſemble qu'il y a toujours quelque choſe de louche, de confus, de vague, dans tout ce que les perſonnages de cette tragédie diſent & font. Que toute action ſoit claire, toute intrigue bien connue, tout ſentiment bien développé; ce ſont là des règles inviolables. Mais ici que veut le comte d'*Eſſex*? que veut *Elizabeth*? quel eſt le crime du comte? eſt-il accuſé fauſſement? eſt-il coupable? Si la reine le croit innocent, elle doit prendre ſa défence; s'il eſt reconnu criminel, eſt-il raiſonnable que la confidente diſe qu'il n'implorera jamais ſa grace, qu'il eſt trop fier? La fierté eſt très-convenable à un guerrier vertueux & innocent, non à un homme convaincu de haute trahiſon. *Qu'il fléchiſſe*, dit la reine. Eſt-ce bien-là le ſentiment qui doit l'occuper ſi elle l'aime? Quand il aura fléchi, quand il aura obtenu ſa grace, *Elizabeth* en ſera-t-elle plus aimé? *Je l'aime*, dit la reine, *cent fois*

Sauvons-le malgré lui, parle, & fais qu'il te croie;
Vois-le, mais cache-lui que c'eſt moi qui t'envoie;
Et ménageant ma gloire en t'expliquant pour moi,
Peins-lui mon cœur ſenſible à ce que je lui doi :
Fais-lui voir qu'à regret j'abandonne ſa tête,
Qu'au plus faible remords ſa grace eſt toute prête;
Et ſi pour l'ébranler il faut aller plus loin,
Du ſoin de mon amour fais ton unique ſoin;
Laiſſe, laiſſe ma gloire, & dis-lui que je l'aime,
Tout coupable qu'il eſt, cent fois plus que moi-même;
Qu'il n'a, s'il veut finir mes déplorables jours,
Qu'à ſouffrir que des ſiens on arrête le cours.
Preſſe, prie, offre tout pour fléchir ſon courage,
Enfin, ſi pour ta reine un vrai zèle t'engage,
Par crainte, par amour, par pitié de mon ſort,
Obtiens qu'il ſe pardonne, & s'arrache à la mort;
L'empêchant de périr, tu m'auras bien ſervie.
Je ne te dis plus rien, il y va de ma vie.
Ne perds point de tems, cours & me laiſſe écouter
Ce que pour ſa défenſe un ami vient tenter.

plus, que moi-même. Ah, madame ſi vous avez la tête tournée à ce point, ſi votre paſſion eſt ſi grande, examinez donc l'affaire de votre amant, & ne ſouffrez pas que ſes ennemis l'accablent & le perſécutent injuſtement ſous votre nom, comme il eſt dit, quoique fauſſement, dans toute la piéce.

SCENE

SCENE III.

ÉLIZABETH, LE COMTE DE SALSBURY. (e)

SALSBURY.

MADAME, pardonnez à ma douleur extrême,
Si paraissant ici pour un autre moi-même,
Tremblant, saisi d'effroi pour vous, pour vos états,
J'ose vous conjurer de ne vous perdre pas.
Je n'examine point quel peut être le crime;
Mais si l'arrêt donné vous semble légitime,
Vous le paraîtra-t-il quand vous daignerez voir,
Par un funeste coup, quelle tête il fait choir?
C'est ce fameux héros dont cent fois la victoire

(e) La scène du prétendu comte de *Salsbury* avec la reine, a quelque chose de touchant; mais il reste toujours cette incertitude & cet embarras, qui font peine. On ne sait pas précisément de quoi il s'agit. *Le crime ne suit pas toujours l'apparence. Craignez les injustices de ceux qui de sa mort se rendent les complices.* La reine doit donc alors, séduite par sa passion, penser comme *Salsbury*, croire *Essex* innocent, mettre ses accusateurs entre les mains de la justice, & faire condamner celui qui sera trouvé coupable.

Mais après que ce *Salsbury* a dit que les injustices rendent complices les juges du comte d'*Essex*, il parle à la reine de clémence; il lui dit, que *la clémence a toujours eu ses droits*, & qu'*elle est la vertu la plus digne des rois.* Il avoue donc que le comte d'*Essex* est criminel. A laquelle de ces deux idées faudra-t-il s'arrêter? A quoi faudra-t-il se fixer La reine répond qu'*Essex* est trop fier; que *c'est l'ordinaire écueil des ambitieux*, qu'*il s'est fait un outrage des soins qu'elle a pris pour détourner l'orage*, & que *si la tête du comte fait raison à la reine de sa fierté, c'est sa faute.* Le spectateur a pu passer de tels discours; le lecteur est moins indulgent.

Par les plus grands exploits a consacré la gloire,
Dont par-tout le destin fut si noble & si beau,
Qu'on livre entre les mains d'un infame bourreau.
Après qu'à sa valeur, que chacun idolâtre,
L'univers avec pompe a servi de théatre,
Pourrez-vous consentir qu'un échafaut dressé,
Montre à tous de quel prix il est récompensé ?
Quand je viens vous marquer son mérite & sa peine,
Ce n'est point seulement l'amitié qui m'amène,
C'est l'état désolé, c'est votre cour en pleurs,
Qui, perdant son appui, tremble de ses malheurs.
Je sais qu'en sa conduite il eût quelque imprudence,
Mais le crime toujours ne suit pas l'apparence;
Et dans le rang illustre où ses vertus l'ont mis,
Estimé de sa reine, il a des ennemis.
Pour lui, pour vous, pour nous, craignez les artifices
De ceux qui de sa mort se rendent les complices.
Songez que la clémence a toujours eu ses droits,
Et qu'elle est la vertu la plus digne des rois.

ELIZABETH.

Comte de Salsbury, j'estime votre zèle,
J'aime à vous voir, ami généreux & fidèle,
Et loue en vous l'ardeur que ce noble intérêt
Vous donne à murmurer d'un équitable arrêt.
Je sens ainsi que vous une douleur extrême;
Mais je dois à l'état encor plus qu'à moi-même.
Si j'ai laissé du comte éclaircir le forfait,
C'est lui qui m'a forcé à tout ce que j'ai fait.
Prête à tout oublier, s'il m'avouait son crime,
On le sait, j'ai voulu lui rendre mon estime;

Ma bonté n'a fervi qu'à redoubler l'orgueil,
Qui des ambitieux eft l'ordinaire écueil.
Des foins qu'il m'a vu prendre à détourner l'orage,
Quoique sûr d'y périr, il s'eft fait un outrage.
Si fa tête me fait raifon de fa fierté,
C'eft fa faute, il aura ce qu'il a mérité.

SALSBURY.

(*f*) Il mérite, fans doute, une honteufe peine,
Quand fa fierté combat les bontés de fa reine.
Si quelque chofe en lui vous peut, vous doit bleffer,
C'eft l'orgueil de ce cœur qu'il ne peut abaiffer,
Cet orgueil qu'il veut croire au péril de fa vie;
Mais, pour être trop fier, vous a-t-il moins fervie?
Vous a-t-il moins montré dans cent & cent combats,
Que pour vous il n'eft rien d'impoffible à fon bras!
Par fon fang prodigué, par l'éclat de fa gloire.
Daignez, s'il vous en refte encor quelque mémoire,
Accorder au malheur qui l'accable aujourd'hui,
Le pardon qu'à genoux je demande pour lui.
Songez que fi jamais il vous fut néceffaire,
Ce qu'il a déjà fait il peut encor le faire;
Et que nos ennemis tremblans, défefpérés,
N'ont jamais mieux vaincu que quand vous le perdrez.

ELIZABETH.

Je le perds à regret, mais enfin je fuis reine;

(*f*) *Il merite fans doute une honteufe peine,*
Quand fa fierté combat les bontés de fa reine.
Pourquoi mérite-t-il une honteufe peine s'il n'eft que fier? il la mérite s'il a confpiré, fi, comme *Cécile* l'a dit *du comte de Tyron de l'Irlandais fuivi, il en voulait au trône*, & qu'il *l'aurait ravi*. On ne fait jamais à quoi s'en tenir dans cette piéce; ni la confpiration du comte d'*Effex*, ni les fentimens d'*Elizabeth* ne font jamais affez éclaircis.

Il est sujet, coupable, & digne de sa peine :
L'arrêt est prononcé, comte, & tout l'univers
Va sur lui, va sur moi tenir les yeux ouverts.
Quand sa seule fierté, dont vous blâmez l'audace,
M'aurait fait souhaiter qu'il m'eût demandé grace,
Si par-là de la mort il a pu s'affranchir,
Dédaignant de le faire, est-ce à moi de fléchir ?
Est-ce à moi d'endurer qu'un sujet téméraire
A d'impuissans éclats réduise ma colère ?
Et qu'il puisse, à ma honte, apprendre à l'avenir
Que j'ai connu son crime, & n'osai le punir ?

SALSBURY.

On parle de révolte, & de ligues secrètes ;
(*g*) Mais, madame, on se sert de lettres contrefaites :
Les témoins par Cécile ouis, examinés,
Sont des témoins que peut-être on aura subornés ;
Le comte les récuse, & quand je le soupçonne...

ELIZABETH.

Le comte est condamné ; si son arrêt l'étonne,
S'il a pour l'affaiblir quelque chose à tenter,
Qu'il rentre en son devoir on pourra l'écouter.
Allez, mon juste orgueil, que son audace irrite,
Peut faire grace encor, faites qu'il la mérite.

(*g*) *Mais, madame on se sert de lettres contrefaites.* Il est bien étrange que *Salsbury* dise qu'on a contrefait l'écriture du comte d'*Essex*, & que la reine ne songe pas à examiner une chose si importante. Elle doit assurément s'en éclaircir, & comme amante, & comme reine. Elle ne répond pas seulement à cette ouverture qu'elle devait saisir, & qui demandait l'examen le plus prompt & le plus exact ; elle répète encore en d'autres mots, que le comte est trop fier.

SCENE IV.

ÉLIZABETH, LA DUCHESSE.

ELIZABETH.

VENEZ, venez, ducheſſe, & plaignez mes ennuis.
Je cherche à pardonner, je le veux, je le puis;
Et je tremble toujours qu'un obſtiné coupable,
Lui-même contre moi ne ſoit inexorable.
Ciel, qui me fis un cœur & ſi noble & ſi grand,
Ne le devais-tu pas former indifférent ?
Fallait-t-il qu'un ingrat, auſſi fier que ſa reine,
Me donnant tant d'amour, fût digne de ma haine ?
Ou ſi tu réſolvais de m'en laiſſer trahir,
Pourquoi ne m'as-tu pas permis de le haïr ?
Si ce funeſte arrêt n'ébranle point le comte,
Je ne puis éviter ou ma perte, ou ma honte;
Je péris par ſa mort; & le voulant ſauver,
(*h*) Le lâche impunément aura ſu me braver.
Que je ſuis malheureuſe !

(*h*) *Le lâche impunément aura ſu me braver. Elizabeth* devait dire à ſa confidente la ducheſſe prétendue d'*Irton*, Savez-vous ce que le comte de *Salsbury* vient de m'apprendre ? *Eſſex* n'eſt point coupable. Il aſſure que les lettres qu'on lui impute ſont contrefaites. Il a récuſé les faux témoins que *Cécile* apoſte contre lui. Je dois juſtice au moindre de mes ſujets, encore plus à un homme que j'aime. Mon devoir, mes ſentimens me forcent à chercher tous les moyens poſſibles de conſtater ſon innocence. Au lieu de parler d'une manière ſi naturelle & ſi juſte, elle appelle *Eſſex lâche*. Ce mot lâche n'eſt pas compatible avec *braver* : elle ne dit rien de ce qu'elle doit dire.

LA DUCHESSE.

On eſt, ſans doute à plaindre,
Quand on hait la rigueur, & qu'on s'y voit contraindre;
Mais ſi le comte oſait, tout condamné qu'il eſt,
Plutôt que ſon pardon accepter ſon arrêt,
Au moins de ſes deſſeins, ſans le dernier ſupplice,
La priſon vous pourrait...

ELIZABETH.

(*i*) Non, je veux qu'il fléchiſſe;

(*i*) *Non, je veux qu'il fléchiſſe... Il faut qu'il cède. Elizabeth* s'obſtine toujours à cette ſeule idée qui ne paraît guère convenable; car lorſqu'il s'agit de la vie de ce qu'on aime, on ſent bien d'autres alarmes. Voici ce qui a probablement engagé *Thomas Corneille* à faire le fondement de ſa piéce de cette perſévérance de la reine à vouloir que le comte d'*Eſſex* s'humilie. Elle lui avait ôté précédemment toutes ſes charges après ſa mauvaiſe conduite en Irlande. Elle avait même pouſſé l'emportement honteux de la colère juſqu'à lui donner un ſoufflet. Le comte s'était retiré à la campagne; il avait demandé humblement pardon par écrit, & il diſait dans ſa lettre, *qu'il était pénitent comme Nabucodonoſor & qu'il mangeait du foin.* La reine alors n'avait voulu que l'humilier, & il pouvait eſpérer ſon rétabliſſement. Ce fut alors qu'il imagina pouvoir profiter de la vieilleſſe de la reine pour ſoulever le peuple, qu'il crut qu'on pourrait faire venir d'Ecoſſe le roi *Jacques* ſucceſſeur naturel d'*Elizabeth*, & qu'il forma une conſpiration auſſi mal digérée que criminelle. Il fut pris préciſément en flagrant délit, condamné & exécuté avec ſes complices; il n'était plus alors queſtion *de fierté*.

Cette ſcène de la ducheſſe d'*Irton* avec *Elizabeth*, a quelque reſſemblance à celle d'*Atalide* avec *Roxane*. La ducheſſe avoue qu'elle eſt aimée du comte d'*Eſſex*, comme *Atalide* avoue qu'elle eſt aimée de *Bajazet*. La ducheſſe eſt plus vertueuſe, mais moins intéreſſante; & ce qui ôte tout intérêt à cette ſcène de la ducheſſe avec la reine, c'eſt qu'on n'y parle que d'une intrigue paſſée, c'eſt que la reine a ceſſé dans les ſcènes précédentes de penſer à cette prétendue *Suffolk* dont elle a cru le comte d'*Eſſex* amoureux; c'eſt qu'enfin la ducheſſe d'*Irton* étant mariée, *Elizabeth* ne peut plus être jalouſe avec bienſéance: mais ſurtout une jalouſie d'*Elizabeth* à ſon âge ne peut être touchante. Il en faut toujours revenir là. C'eſt le grand vice du ſujet. L'amour n'eſt fait ni pour les vieux, ni pour les vieilles.

Il y va de ma gloire, il faut qu'il cède.

LA DUCHESSE.

Hélas!

Je crains qu'à vos bontés il ne se rende pas,
Que voulant abaisser ce courage invincible,
Vos efforts....

ELIZABETH.

Ah! j'en sais un moyen infaillible;
Rien n'égale en horreur ce que j'en souffrirai;
C'est le plus grand des maux, peut-être j'en mourrai.
Mais si toujours d'orgueil son audace est suivie,
Il faudra le sauver aux dépens de ma vie;
M'y voilà résolue. O vœux mal exaucés!
O mon cœur! est-ce ainsi que vous me trahissez?

LA DUCHESSE.

Votre pouvoir est grand, mais je connais le comte;
Il voudra...

ELIZABETH.

Je ne puis le vaincre qu'à ma honte,
Je le sais; mais enfin je vaincrai sans effort,
Et vous allez vous-même en demeurer d'accord.
Il adore Suffolk, c'est elle qui l'engage
A lui faire raison d'un exil qui l'outrage.
Quoi que coûte à mon cœur ce funeste dessein,
Je veux, je souffrirai qu'il lui donne la main;
Et l'ingrat qui m'oppose une fierté rebelle,
Sûr enfin d'être heureux, voudra vivre pour elle.

LA DUCHESSE.

Si par-là seulement vous croyez le toucher,
Apprenez un secret qu'il ne faut plus cacher.

De l'amour de Suffolk vainement alarmée,
Vous la punîtes trop, il ne l'a point aimée ;
C'eſt moi ſeule, ce ſont mes criminels appas,
Qui ſurprirent ſon cœur que je n'attaquais pas.
Par devoir, par reſpect, j'eus beau vouloir éteindre
Un feu dont vous déviez avoir tant à vous plaindre ;
Confuſe de ſes vœux, j'eus beau lui réſiſter,
Comme l'amour ſe flatte, il voulu ſe flatter :
Il crut que la pitié pourrait tout ſur votre ame,
Que le tems vous rendrait favorable à ſa flamme ;
Et, quoiqu'enfin pour lui Suffolk fût ſans appas,
Il feignit de l'aimer pour ne m'expoſer pas.
Son exil étonna ſon amour téméraire ;
Mais ſi mon intérêt le força de ſe taire,
Son cœur dont la contrainte irritait les deſirs,
Ne m'en donna pas moins ſes plus ardens ſoupirs.
Par moi, qui l'uſurpai, vous en fûtes bannie ;
Je vous nuiſis, madame, & je m'en ſuis punie.
Pour vous rendre les vœux que j'oſais détourner,
On demanda ma main, je la voulus donner ;
Eloigné de la cour, il ſut cette nouvelle,
Il revient furieux, rend le peuple rebelle,
S'en fait ſuivre au palais dans le moment fatal
Que l'hymen me livrait au pouvoir d'un rival ;
Il venait l'empêcher, & c'eſt ce qu'il vous cache.
Voilà par où le crime à ſa gloire s'attache ;
On traite de révolte un fier emportement ;
Pardonnable peut-être aux ennuis d'un amant.
S'il ſemble un attentat, s'il en a l'apparence,
L'aveu que je vous fais prouve ſon innocence.
Enfin, madame, enfin, par tout ce qui jamais

Put surprendre, toucher, enflammer vos souhaits,
Par les plus tendres vœux dont vous fûtes capable,
Par lui-même, pour vous l'objet le plus aimable,
Sur des témoins suspects qui n'ont pu l'étonner,
Ses juges à la mort l'ont osé condamner.
Accordez-moi ses jours pour prix du sacrifice
Qui, m'arrachant à lui, vous a rendu justice;
Mon cœur en souffre assez pour mériter de vous
Contre un si cher coupable un peu moins de courroux.

ELIZABETH.

Ai-je bien entendu? Le perfide vous aime,
Me dédaigne, me brave, & contraire à moi-même,
Je vous assurerais, en l'osant secourir,
La douceur d'être aimée, & de me voir souffrir?
Non, il faut qu'il périsse, & que je sois vengée;
Je dois ce coup funeste à ma flamme outragée:
Il a trop mérité l'arrêt qui le punit;
Innocent ou coupable, il vous aime, il suffit.
S'il n'a point de vrai crime, ainsi qu'on le veut croire,
(*k*) Sur le crime apparent je sauverai ma gloire;

(*k*) *Sur le crime apparent je sauverai ma gloire, &c.* On voit assez quel est ici le défaut de style, & ce que c'est qu'une gloire sauvée sur un crime apparent. Mais pourquoi *Elizabeth* est-elle plus fâchée contre la dame prétendue d'*Irton* que contre la dame prétendue de *Suffolk*? Que lui importe d'être négligée pour l'une ou pour l'autre? elle n'est point aimée, cela doit lui suffire.

La fin de cette scène paraît belle; elle est passionnée & attendrissante. Il serait pourtant à desirer qu'*Elizabeth* ne dit pas toujours la même chose; elle recommande tantôt à *Tilney*, tantôt à *Salsbury*, tantôt à *Irton* d'engager le comte d'*Essex* à n'être plus *fier* & à demander grace. C'est-là le seul sentiment dominant; c'est-là le seul nœud. Il ne tenait qu'à elle de pardonner, & alors il n'y avait plus de piéce.

On doit, autant qu'on le peut, donner aux personnages des sentimens qu'ils doivent nécessairement avoir dans la situation où ils se trouvent.

Et la raifon d'état, en le privant du jour,
Servira de prétexte à la raifon d'amour.

LA DUCHESSE.

Jufte ciel! vous pourriez-vous immoler fa vie?
Je ne me repens point de vous avoir fervie;
Mais, hélas! qu'ai-je pu faire plus contre moi,
Pour le rendre à fa reine, & rejetter fa foi?
Tout parlait, m'affurait de fon amour extrême;
Pour mieux me l'arracher, qu'auriez-vous fait vous-même?

ELIZABETH.

Moins que vous; pour lui feul, quoi qu'il fût arrivé,
Toujours tout mon amour fe ferait confervé.
En vain de moi tout autre eût eu l'ame charmée,
Point d'hymen; mais enfin je ne fuis point aimée!
Mon cœur de fes dédains ne peut venir à bout!
Et, dans ce défefpoir, qui peut tout, ofe tout.

LA DUCHESSE.

Ah! faites-lui paraître un cœur plus magnanime.
Ma févère vertu lui doit-elle être un crime?
Et l'aide qu'à vos feux j'ai cru devoir offrir,
Vous le fait-elle voir plus digne de périr?

ELIZABETH.

J'ai tort, je le confeffe; &, quoique je m'emporte,
Je fens que ma tendreffe eft toujours la plus forte.
Ciel, qui me réfervez à des malheurs fans fin,
Il ne manquait donc plus à mon cruel deftin,
Que de ne fouffrir pas, dans cette ardeur fatale,
Que je fuffe en pouvoir de haïr ma rivale!
Ah, que de la vertu les charmes font puiffans!
Ducheffe, c'en eft fait, qu'il vive, j'y confens.

Par un même intérêt, vous craignez, & je tremble.
Pour lui, contre lui-même, uniſſons-nous enſemble;
Tirons-le du péril qui ne peut l'alarmer,
Toutes deux pour le voir, toutes deux pour l'aimer;
Un prix bien inégal nous en paira la peine.
Vous aurez tout ſon cœur, je n'aurai que ſa haine;
Mais n'importe, il vivra, ſon crime eſt pardonné;
Je m'oppoſe à ſa mort; mais l'arrêt eſt donné,
L'Angleterre le ſait, la terre toute entière
D'une juſte ſurpriſe en fera la matière.
Ma gloire dont toujours il s'eſt rendu l'appui,
Veut qu'il demande grace, obtenez-le de lui.
Vous avez ſur ſon cœur une entière puiſſance,
Allez, pour le ſoumettre, uſez de violence?
Sauvez-le, ſauvez-moi; dans le trouble où je ſuis,
M'en repoſer ſur vous eſt tout ce que je puis,

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'ESSEX, TILNEY.

LE COMTE.

JE dois beaucoup, sans doute, au souci qui t'amène;
Mais enfin tu pouvais t'épargner cette peine.
Si l'arrêt qui me perd te semble à redouter,
(*a*) J'aime mieux le souffrir que de le mériter.

TILNEY.

De cette fermeté souffrez que je vous blâme.

(*a*) *J'aime mieux le souffrir que de le mériter, &c.* Voilà donc le comte d'*Essex* qui proteste nettement de son innocence. *Elizabeth* dans cette supposition de l'auteur, est donc inexcusable d'avoir fait condamner le comte : la duchesse d'*Irton* s'est donc très-mal conduite en n'éclaircissant pas la reine. Il est condamné sur de faux témoignages, & la reine qui l'adore ne s'est pas mise en peine de se faire rendre compte des piéces du procès, qu'on lui a dit vingt fois être fausses. Une telle négligence n'est pas naturelle : c'est un défaut capital. Faites toujours penser & dire à vos personnages ce qu'ils doivent dire & penser; faites-les agir comme ils doivent agir. L'amour seul d'*Elizabeth*, dira-t-on, l'aura forcé à mettre *Essex* entre les mains de la justice. Mais ce même amour devait lui faire examiner un arrêt qu'on suppose injuste; elle n'est pas assez furieuse d'amour pour qu'on l'excuse. *Essex* n'est pas assez passionné pour sa duchesse; sa duchesse n'est pas assez passionnée pour lui. Tous les rôles paraissent manqués dans cette tragédie, & cependant elle a eu du succès. Quelle en est la raison? je le répète, la situation des personnages, attendrissante par elle-même, & l'ignorance où le parterre a été longtems.

Quoique la mort jamais n'ébranle une grande ame,
Quand il nous la faut voir par des arrêts ſanglans,
Dans ſon triſte appareil approcher à pas lents...

LE COMTE.

Je ne le cèle point, je croyais que la reine
A me ſacrifier dût avoir quelque peine.
Entrant dans le palais, ſans peur d'être arrêté,
J'en faiſais pour ma vie un lieu de ſûreté.
Non qu'enfin, ſi mon ſang a tant de quoi lui plaire,
Je voye avec regret qu'on l'oſe ſatisfaire;
Mais pour verſer ce ſang tant de fois répandu,
Peut-être un échafaut ne m'était-il pas dû.
Pour elle il fut le prix de plus d'une victoire;
Elle veut l'obliger, j'ai regret à ſa gloire;
J'ai regret qu'aveuglée elle attire ſur ſoi
La honte qu'elle croit faire tomber ſur moi.
Le ciel m'en eſt témoin, jamais ſujet fidèle
N'eut pour ſa ſouveraine un cœur ſi plein de zèle.
Je l'ai fait éclater en cent & cent combats;
On aura beau le taire, ils ne le tairont pas.
Si j'ai fait mon devoir quand je l'ai bien ſervie,
Du moins je méritais qu'elle eût ſoin de ma vie.
Pour la voir contre moi ſi fiérement s'armer,
Le crime n'eſt pas grand de n'avoir pu l'aimer.
Le penchant fut toujours un mal inévitable,
S'il entraîne le cœur, le ſort en eſt coupable,
Et toute autre, oubliant un ſi léger chagrin,
Ne m'aurait pas puni des fautes du deſtin.

TILNEY.

Vos froideurs, je l'avoue, ont irrité la reine;

Mais daignez l'adoucir, & sa colère est vaine.
Pour trop croire un orgueil dont l'éclat lui déplaît,
C'est vous-même, c'est vous, qui donnez votre arrêt,
Par vous, dit-on, l'Irlande à l'attentat s'anime;
Que le crime soit faux, il est connu pour crime;
Et quand pour vous sauver elle vous tend les bras,
Sa gloire vaut au moins que vous fassiez un pas,
Que vous...

LE COMTE.

Ah! s'il est vrai qu'elle songe à sa gloire,
Pour garantir son nom d'une tache trop noire,
Il est d'autres moyens où l'équité consent,
Que de se relâcher à perdre un innocent.
On ose m'accuser; que sa colère accable
Des témoins subornés qui me rendent coupable;
Cécile les entend, & les a suscités,
Raleig leur a fourni toutes leurs faussetés.
Que Raleig, que Cécile, & ceux qui leur ressemblent,
Ces infames fous qui tous les gens de biens tremblent,
Par la main d'un bourreau, comme ils l'ont mérité,
Lavent dans leur vil sang leur infidélité.
Alors, en répandant ce sang vraiment coupable,
La reine aura fait rendre un arrêt équitable;
Alors de sa rigueur le foudroyant éclat,
Affermissant sa gloire, aura sauvé l'état;
Mais sur moi, qui maintiens la grandeur souveraine,
Du crime des méchans faire tomber la peine!
Souffrir que contre moi des écrits contrefaits...
Non, la postérité ne le croira jamais.
Jamais on ne pourra se mettre en la pensée,
Que de ce qu'on me doit la mémoire effacée

Ait laiſſé l'impoſture en pouvoir d'accabler...
Mais la reine le voit, & le voit ſans trembler :
Le péril de l'état n'a rien qui l'inquiète.
Je dois être content, puiſqu'elle eſt ſatisfaite,
Et ne point m'ébranler d'un indigne trépas
Qui lui coûte ſa gloire, & ne l'étonne pas.

TILNEY.

Et ne l'étonne pas ! elle s'en déſeſpère,
Blâme votre rigueur, condamne ſa colère ;
Pour rendre à ſon eſprit le calme qu'elle attend,
Un mot à prononcer vous coûterait-il tant ?

LE COMTE.

Je crois que de ma mort le coup lui ſera rude,
Qu'elle s'accuſera d'un peu d'ingratitude.
Je n'ai pas, on le ſait, mérité mes malheurs ;
Mais le tems adoucit les plus vives douleurs.
De ſes triſtes remords ſi ma perte eſt ſuivie,
Elle ſouffrirait plus à me laiſſer la vie.
Faible à vaincre ce cœur qui lui devient ſuſpect,
Je ne pourrais pour elle avoir que du reſpect.
Tout rempli de l'objet qui s'en eſt rendu maître,
Si je ſuis criminel, je voudrais toujours l'être ;
Et, ſans doute, il eſt mieux qu'en me privant du jour,
Sa haine, quoiqu'injuſte, éteigne ſon amour.

TILNEY.

Quoi, je n'obtiendrai rien ?

LE COMTE.

Tu redoubles ma peine.

C'eſt aſſez.

TILNEY.

Mais enfin, que dirai-je à la reine?

LE COMTE.

Qu'on vient de m'avertir que l'échafaut eſt prêt,
Qu'on doit dans un moment exécuter l'arrêt;
Et, qu'innocent d'ailleurs, je tiens cette mort chère,
Qui me fera bientôt ceſſer de lui déplaire.

TILNEY.

Je vais la trouver; mais, encor une fois,
Par ce que vous devez ...

LE COMTE.

Je ſais ce que je dois.
Adieu. Puiſque ma gloire à ton zèle s'oppoſe,
De mes derniers momens ſouffre que je diſpoſe;
Il m'en reſte aſſez peu, pour me laiſſer au moins
La triſte liberté d'en jouir ſans témoins.

SCENE II.

LE COMTE *seul.*

O Fortune, (*b*) ô grandeur, dont l'amorce flatteuse
Surprend, touche, éblouit une ame ambitieuse,
De tant d'honneurs reçus c'est donc là tout le fruit ?
Un long tems les amasse, un moment les détruit.
Tout ce que le destin le plus digne d'envie
Peut attacher de gloire à la plus belle vie,
J'ai pu me le promettre, & pour le mériter,
Il n'est projet si haut qu'on ne m'ait vu tenter ;
Cependant aujourd'hui, se peut-il qu'on le croie ?
C'est sur un échafaut que la reine m'envoie.
C'est là qu'aux yeux de tous m'imputant des forfaits...

(*b*) *O fortune*, *&c.* Cette scène, ce monologue est encore une des raisons du succès. Ces réflexions naturelles sur la fragilité des grandeurs humaines plaisent quoique faiblement écrites. Un grand seigneur qu'on va mener à l'échafaut intéresse toujours le public ; & la représentation de ces aventures sans aucun secours de la poésie, fait le même effet à-peu-près que la vérité même.

SCENE III.

LE COMTE D'ESSEX, SALSBURY.

LE COMTE.

HE bien, (*c*) de ma faveur vous voyez les effets.
Ce fier comte d'Eſſex, dont la haute fortune
Attirait de flatteurs une foule importune,
Qui vît de ſon bonheur tout l'univers jaloux,
Abattu, condamné, le reconnaiſſez-vous?
Des lâches, des méchans, victime infortunée,
J'ai bien, en un moment, changé de deſtinée!
Tout paſſe, & qui m'eût dit, après ce qu'on m'a vu,
Que je l'euſſe éprouvé, je ne l'aurais pas cru.

SALSBURY.

Quoi que vous éprouviez que tout change, tout paſſe,
Rien ne change pour vous, ſi vous vous faites grace..
Je viens de voir la reine, & ce qu'elle m'a dit
Montre aſſez que pour vous l'amour toujours agit;

(*c*) *Hé bien, de ma faveur vous voyez les effets.* Ce vers naturel devient ſublime, parce que le comte d'*Eſſex* & *Salsbury* ſuppoſent tous deux que c'eſt en effet la faveur de la reine qui le conduit à la mort.

Le ſuccès eſt encore ici dans la ſituation ſeule. Envain *Thomas* imite faiblement ces vers de ſon frère:

Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un courtiſan flatteur la préſence importune.

Envain il s'étend en lieux communs & vagues: *Qui vit de ſon bonheur tout l'univers jaloux, &c.* Envain il affaiblit le pathétique du moment par ces mauvais vers; *Tout paſſe, & qui m'eût dit, après ce qu'on m'a vu.* Le pathétique de la choſe ſubſiſte malgré lui, & le parterre eſt touché.

(*d*) Votre ſeule fierté, qu'elle voudrait abattre,
S'oppoſe à ſes bontés, s'obſtine à les combattre.
Contraignez-vous, un mot qui marque un cœur ſoumis
Vous va mettre au-deſſus de tous vos ennemis.

LE COMTE.

Quoi! quand l'impoſture indignement m'accable,
Pour les juſtifier je me rendrai coupable?
Et, par mon lâche aveu, l'univers étonné
Apprendra qu'ils m'auront juſtement condamné?

SALSBURY.

En lui parlant pour vous, j'ai peint votre innocence;
Mais enfin elle cherche un aide à ſa clémence.
C'eſt votre reine, & quand pour fléchir ſon courroux
Elle ne veut qu'un mot, le refuſerez-vous?

LE COMTE.

Oui, puiſqu'enfin ce mot rendrait ma honte extrême.
J'ai vécu glorieux, & je mourrai de même;
Toujours inébranlable, & dédaignant toujours
De mériter l'arrêt qui va finir mes jours.

SALSBURY.

Vous mourrez glorieux! Ah, ciel pouvez-vous croire
Que ſur un échafaut vous ſauviez votre gloire?

(*d*) *Votre ſeule fierté qu'elle voudrait abattre.* Cette fierté de la reine qui lutte ſans ceſſe contre la fierté d'*Eſſex*, eſt toujours le ſujet de la tragédie. C'eſt une illuſion qui ne laiſſe pas de plaire au public. Cependant ſi cette fierté ſeule agit, c'eſt un pur caprice de la part d'*Elizabeth* & du comte d'*Eſſex*. Je veux qu'il me demande pardon; je ne veux pas demander pardon. Voilà la piéce. Il ſemble qu'alors le ſpectateur oublie qu'*Elizabeth* eſt extravagante, ſi elle veut qu'on lui demande pardon d'un crime imaginaire, qu'elle eſt injuſte & barbare de ne pas examiner ce crime, avant d'exiger qu'on lui demande pardon. On oublie l'eſſentiel pour ne s'occuper que de ces ſentimens de fierté qui ſéduiſent preſque toujours.

Qu'il ne ſoit pas honteux à qui s'eſt vu ſi haut . . .

LE COMTE.

(*e*) Le crime fait la honte, & non pas l'échafaut;
Ou ſi dans mon arrêt quelque infamie éclate,
Elle eſt lorſque je meurs pour une reine ingrate,
Qui voulant oublier cent preuves de ma foi,
(*f*) Ne mérita jamais un ſujet tel que moi.
Mais la mort m'étant plus à ſouhaiter qu'à craindre,
Sa rigueur me fait grace, & j'ai tort de m'en plaindre.
Après avoir perdu ce que j'aimais le mieux,
Confus, déſeſpéré, le jour m'eſt odieux.
A quoi me ſervirait cette vie importune?
Qu'à m'en faire toujours mieux ſentir l'infortune?
(*g*) Pour la ſeule ducheſſe il m'aurait été doux

(*e*) *Le crime fait la honte, & non pas l'échafaut.* Ce vers a paſſé en proverbe, & a été quelquefois cité à propos dans des occaſions funeſtes.

(*f*) *Ne mérita jamais un ſujet tel que moi.* Ou *Eſſex* eſt ici le fou le plus inſolent, ou l'homme le plus innocent. Sûrement il n'eſt coupable dans la tragédie d'aucun des crimes dont on l'accuſe. C'eſt ici un héros; c'eſt un homme dont le deſtin de l'Angleterre a dépendu; c'eſt l'appui d'*Elizabeth*. Elle eſt donc en ce cas une femme déteſtable, qui fait couper le cou au premier homme du pays, parce qu'il a aimé une autre femme qu'elle. Que deviennent alors ſes irréſolutions, ſes tendreſſes, ſes remords, ſes agitations? Rien de tout cela ne doit être dans ſon caractère.

(*g*) *Pour la ſeule ducheſſe il m'aurait été doux. De paſſer....* Je ne relève point cette réticence à ce mot de *paſſer*, figure ſi mal à propos prodiguée. La réticence ne convient que quand on craint ou qu'on rougit d'achever ce qu'on a commencé. Le grand défaut, c'eſt que les amours du comte d'*Eſſex* & de la ducheſſe mariée à un autre, ont été trop légèrement touchés, ont à peine effleuré le cœur.

On ne voit pas non plus pourquoi le comte veut mourir ſans être juſtifié, lui qui ſe croit entiérement innocent. On ne voit pas pourquoi étant calomnié par les prétendus fauſſaires, *Cécile* & *Raleg*, qu'il déteſte, il n'inſtruit pas la reine du crime de faux qu'il leur impute. Comment ſe peut-il qu'un

De passer ... Mais, hélas ! un autre est son époux,
Un autre dont l'amour moins tendre, moins fidelle ...
Mais elle doit savoir mon malheur, qu'en dit-elle?
Me flattai-je en croyant qu'un reste d'amitié
Lui fera de mon sort prendre quelque pitié ?
Privé de son amour, pour moi si plein de charmes,
Je voudrais bien du moins avoir part à ses larmes.
Cette austère vertu qui soutient son devoir,
Semble à mes tristes vœux en défendre l'espoir;
Cependant, contre moi quoi qu'elle ose entreprendre,
Je les paie assez cher pour y pouvoir prétendre,
Et l'on peut, sans se faire un trop honteux effort,
Pleurer un malheureux dont on cause la mort.

SALSBURY.

Quoi! ce parfait amour, cette pure tendresse
Qui vous fit si long-tems vivre pour la duchesse,
Quand vous pouvez prévoir ce qu'elle en doit souffrir,
Ne vous arrache point ce dessein de mourir ?
Pour vous avoir aimé, voyez ce que lui coûte
Le cruel sacrifice ...

homme si fier, pouvant d'un mot se venger des ennemis qui l'écrasent, néglige de dire ce mot ? Cela n'est pas dans la nature. Aime-t-il assez la duchesse d'*Irton*, est-il assez furieux, assez enivré de sa passion, pour déclarer qu'il aime mieux être décapité que de vivre sans elle ? Il aurait donc fallu lui donner dans la piéce toutes les fureurs de l'amour qu'il n'a pas eues.

L'excès de la passion peut excuser tout; & si le comte d'*Essex* était un jeune homme comme le *Ladislas* de *Rotrou* ; toujours emporté par un amour violent, il ferait un très-grand effet. Il fait paraître au moins quelques touches, quelques nuances légères de ces grands traits nécessaires à la vraie tragédie, & par là il peut intéresser. C'est un crayon faible & peu correct; mais c'est le crayon de ce qui affecte le plus le cœur humain.

LE COMTE.

Elle m'aima, ſans doute;
Et ſans la reine, hélas! j'ai lieu de préſumer
Qu'elle eût fait à jamais ſon bonheur de m'aimer.
Tout ce qu'un bel objet d'un cœur vraiment fidèle
Peut attendre d'amour, je le ſentis pour elle;
Et peut-être mes ſoins, ma conſtance, ma foi,
Méritaient les ſoupirs qu'elle a perdus pour moi;
Nulle félicité n'eût égalé la nôtre;
Le ciel y met obſtacle, elle vit pour un autre;
Un autre a tout le bien que je crus aquérir,
L'hymen le rend heureux, c'eſt à moi de mourir.

SALSBURY.

Ah! ſi pour ſatisfaire à cette injuſte envie,
Il vous doit être doux d'abandonner la vie,
Perdez-là, mais au moins que ce ſoit en héros;
Allez de votre ſang faire rougir les flots,
Allez dans les combats où l'honneur vous appelle,
Cherchez, ſuivez la gloire, & périſſez pour elle.
C'eſt là qu'à vos pareils il eſt beau d'affronter
Ce qu'ailleurs le plus ferme a lieu de redouter.

LE COMTE.

Quand contre un monde entier armé pour ma défaite
J'irais ſeul défier la mort que je ſouhaite,
Vers elle j'aurais beau m'avancer ſans effroi,
Je ſuis ſi malheureux, qu'elle fuirait de moi.
Puiſqu'ici sûrement elle m'offre ſon aide,
Pourquoi de mes malheurs différer le remède?
Pourquoi, lâche & timide, arrêtant le courroux...

SCENE IV.

SALSBURY, LE COMTE D'ESSEX, LA DUCHESSE, Suite de la ducheſſe.

SALSBURY.

Venez, (*h*) venez, madame, on a beſoin de vous.
Le comte veut périr; raiſon, juſtice, gloire,
Amitié, rien ne peut l'obliger à me croire.
Contre ſon déſeſpoir ſi vous vous déclarez,
Il cédera, ſans doute, & vous triompherez.
Déſarmez ſa fierté, la victoire eſt facile;
Accablé d'un arrêt qu'il peut rendre inutile,
Je vous laiſſe avec lui prendre ſoin de ſes jours,
Et cours voir s'il n'eſt point ailleurs d'autres ſecours.

(*h*) *Venez, venez, madame, on a beſoin de vous.* Un héros condamné, un ami qui le pleure, une maîtreſſe qui ſe déſeſpère, forment un tableau bien touchant. Il y manque le coloris. Que cette ſcène eût été belle, ſi elle avait été bien traitée! Préparez quand vous voulez toucher. N'interrompez jamais les aſſauts que vous livrez au cœur. Voilà le comte d'*Eſſex* qui veut mourir, parce qu'il ne peut vivre avec la ducheſſe d'*Irton*, il lui dit,

Mais vivre & voir ſans ceſſe un rival odieux.
Ah, madame! à ce nom je deviens furieux.

Ce ſont là de bien mauvais vers, il eſt vrai. Il ne faut pas dire, *je deviens furieux*; il faut faire voir qu'on l'eſt. Mais ſi cet *Eſſex* avait dans les premiers actes parlé en effet avec fureur de ce rival *odieux*, s'il avait été *furieux* en effet; ſi l'amour emporté & tragique avait déployé en lui tous les ſentimens de cette paſſion fatale; ſi la ducheſſe les avait partagés; que de beautés alors, que d'intérêt, & que de larmes! mais ce n'eſt que par manière d'acquit qu'ils parlent de leurs amours. Ne paſſez point ainſi d'un objet à un autre, ſi vous voulez toucher. Cette interruption eſt néceſſaire dans l'hiſtoire, admiſe dans le poëme épique, dont la longueur exige de la variété; réprouvée dans la tragédie, qui ne doit préſenter qu'un objet, quoique réſultant de pluſieurs objets, qu'une paſſion dominante, qu'un intérêt principal. L'unité en tout y eſt une loi fondamentale.

SCENE V.

LA DUCHESSE, LE COMTE D'ESSEX, Suite de la ducheſſe.

LE COMTE.

QUELLE gloire, madame, & combien doit l'envie
Se plaindre du bonheur des reſtes de ma vie,
Puiſqu'avant que je meure, on me ſouffre en ce lieu
La douceur de vous voir & de vous dire adieu !
Le deſtin qui m'abat n'eût oſé me pourſuivre,
Si le ciel m'eût pour vous rendu digne de vivre.
Ce malheur me fait ſeul mériter le trépas,
Il en donne l'arrêt, je n'en murmure pas ;
Je cours l'exécuter, quelque dur qu'il puiſſe être,
Trop content ſi ma mort vous fait aſſez connaître
Que juſques à ce jour jamais cœur enflammé
N'avait, en ſe donnant, ſi fortement aimé.

LA DUCHESSE.

Si cet amour fut tel que je l'ai voulu croire,
Je le connaîtrai mieux, quand tout à votre gloire
Dérobant votre tête à vos perſécuteurs,
Vous vivrez redoutable à d'infames flatteurs.
C'eſt par le ſouvenir d'une ardeur ſi parfaite,
Que tremblant des périls, où mon malheur vous jette,
J'oſe vous demander, dans un ſi juſte effroi,
Que vous ſauviez des jours que j'ai comptés à moi.
Douceur trop peu goûtée, & pour jamais finie !
J'en faiſais vanité, le ciel m'en a punie.

Sa rigueur s'étudie assez à m'accabler,
Sans que la vôtre encor cherche à la redoubler.

LE COMTE.

De mes jours, il est vrai, l'excès de ma tendresse,
En vous les consacrant, vous rendit la maîtresse :
Je vous donnai sur eux un pouvoir absolu,
Et vous l'auriez encor si vous l'aviez voulu.
Mais dans une disgrace en mille maux fertile,
Qu'ai-je affaire d'un bien qui vous est inutile ?
Qu'ai-je affaire d'un bien que le choix d'un époux
Ne vous laissera plus regarder comme à vous ?
Je l'aimais pour vous seule, & votre hymen funeste
Pour prolonger ma vie, en a détruit le reste.
Ah, madame ! quel coup ! Si je ne puis souffrir
L'injurieux pardon qu'on s'obstine à m'offrir,
Ne dites point, hélas ! que j'ai l'ame trop fière;
Vous m'avez à la mort condamné la première ;
Et refusant ma grace, amant infortuné,
J'exécute l'arrêt que vous avez donné.

LA DUCHESSE.

Cruel, est-ce donc peu qu'à moi-même arrachée,
A vos seuls intérêts je me sois attachée ?
Pour voir jusqu'où sur moi s'étend votre pouvoir,
Voulez-vous triompher encor de mon devoir ?
Il chancelle, & je sens qu'en ses rudes alarmes,
Il ne peut mettre obstacle à de honteuses larmes,
Qui de mes tristes yeux s'apprêtant à couler,
Auront pour vous fléchir plus de force à parler.
Quoiqu'elles soient l'effet d'un sentiment trop tendre,
Si vous en profitez, je veux bien les répandre.

Par ces pleurs que peut-être en ce funeste jour,
Je donne à la pitié beaucoup moins qu'à l'amour,
Par ce cœur pénétré de tout ce que la crainte
Pour l'objet le plus cher y peut porter d'atteinte,
Enfin, par ces sermens tant de fois répétés,
De suivre aveuglément toutes mes volontés,
Sauvez-vous, sauvez-moi du coup qui me menace.
Si vous êtes soumis, la reine vous fait grace;
Sa bonté qu'elle est prête à vous faire éprouver,
Ne veut...

LE COMTE.

Ah! qui vous perd, n'a rien à conserver.
Si vous aviez flatté l'espoir qui m'abandonne,
Si n'étant point à moi, vous n'étiez à personne,
Et qu'au moins votre amour moins cruel à mes feux
M'eût épargné l'horreur de voir un autre heureux,
Pour vous garder ce cœur où vous seule avez place,
Cent fois, quoiqu'innocent, j'aurais demandé grace;
Mais vivre, & voir sans cesse un rival odieux...
Ah, madame! à ce nom je deviens furieux;
De quelque emportement si ma rage est suivie,
Il peut être permis à qui sort de la vie.

LA DUCHESSE.

Vous sortez de la vie? Ah! si ce n'est pour vous,
Vivez pour vos amis, pour la reine, pour tous;
Vivez pour m'affranchir d'un péril qui m'étonne;
Si c'est peu de prier, je le veux, je l'ordonne.

LE COMTE.

Cessez en l'ordonnant, cessez de vous trahir,
Vous m'estimeriez moins, si j'osais obéir.

Je n'ai pas mérité le revers qui m'accable,
Mais je meurs innocent, & je vivrais coupable.
Toujours plein d'un amour dont sans cesse en tous lieux
Le triste accablement paraîtrait à vos yeux,
Je tâcherais d'ôter votre cœur, vos tendresses
A l'heureux.... Mais pourquoi ces indignes faiblesses?
Voyons, voyons, madame, accomplir sans effroi
Les ordres que le ciel a donnés contre moi.
S'il souffre qu'on m'immole aux fureurs de l'envie,
Du moins il ne peut voir de taches dans ma vie:
Tout le tems qu'à mes jours il avait destiné,
C'est vous, & mon pays, à qui je l'ai donné.
Votre hymen, des malheurs pour moi le plus insigne,
M'a fait voir que de vous je n'ai pas été digne,
Que j'eus tort quand j'osai prétendre à votre foi;
Et mon ingrat pays est indigne de moi.
J'ai prodigué pour lui cette vie, il me l'ôte:
Un jour, peut-être, un jour il connaîtra sa faute;
Il verra par les maux qu'on lui fera souffrir...

SCENE VI.

LA DUCHESSE, LE COMTE D'ESSEX, CROMMER, Gardes, Suites de la ducheſſe.

LE COMTE.

MAIS, madame, il eſt tems que je ſonge à mourir:
On s'avance, & je vois, ſur ces triſtes viſages,
De ce qu'on veut de moi de preſſans témoignages.
Partons, me voilà prêt. Adieu, madame, il faut,
Pour contenter la reine aller ſur l'échafaut.

LA DUCHESSE.

Sur l'échafaut? Ah, ciel! quoi, pour toucher votre ame,
La pitié... Soutiens-moi...

LE COMTE.

Vous me plaignez, madame?
Veuille le juſte ciel, pour prix de vos bontés,
Vous combler & de gloire, & de proſpérités,
Et répandre ſur vous tout l'éclat qu'à ma vie,
Par un arrêt honteux, ôte aujourd'hui l'envie!
(*à une ſuivante de la ducheſſe.*)
Avancez, je vous ſuis. Prenez ſoin de ſes jours;
L'état où je la laiſſe a beſoin de ſecours.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ÉLIZABETH, TILNEY.

ELIZABETH.

L'APPROCHE de la mort n'a rien qui l'intimide?
Prêt à sentir le coup, il demeure intrépide?
(*a*) Et l'ingrat, dédaignant mes bontés pour appui,
Peut ne s'étonner pas, quand je tremble pour lui?
Ciel! Mais en lui parlant, as-tu bien su lui peindre,
Et tout ce que je puis, & tout ce qu'il doit craindre?
Sait-il quels durs ennuis mon triste cœur ressent?
Que dit-il?

TILNEY.

Que toujours il vécut innocent,
Et que si l'imposture a pu se faire croire,
Il aime mieux périr, que de trahir sa gloire.

ELIZABETH.

Aux dépens de la mienne, (*b*) il veut, le lâche, il veut

(*a*) *Et l'ingrat, dédaignant mes bontés pour appui.* Elle se plaint toujours & en mauvais vers, de cet ingrat qui dédaigne ses bontés pour appui, & qui ne veut pas demander pardon. C'est toujours le même sentiment sans aucune variété. Ce n'est pas là sans doute où l'unité est une perfection. Conservez l'unité dans le caractère, mais variez-la par mille nuances, tantôt par des soupçons, par des craintes, par des espérances, par des réconciliations & des ruptures, tantôt par un incident qui donne à tout une face nouvelle.

(*b*) *Il veut, le lâche.* Elle appelle deux fois *lâche* cet homme si fier. Elle voulait, dit-

Montrer que fur fa reine il connaît ce qu'il peut.
De cent crimes nouveaux fut fa fierté fuivie,
Il fait que mon amour prendra foin de ma vie.
Pour vaincre fon orgueil prompte à tout employer,
Jufque fur l'échafaut je voulais l'envoyer,
Pour dernière efpérance effayer le remède ;
Mais la honte eft trop forte, il vaut mieux que je cède,
Que fur moi, fur ma gloire, un changement fi prompt
D'un arrêt mal donné faffe tomber l'affront.
Cependant quand pour lui j'agis contre moi-même,
Pour qui le conferver ? Pour la ducheffe, il l'aime.

TILNEY.

La ducheffe ?

ELIZABETH.

Oui, fuffolk fut un nom emprunté,
Pour cacher un amour qui n'a point éclaté.
La ducheffe l'aima, mais fans m'être infidelle ;
Son hymen l'a fait voir, je ne me plains point d'elle.
Ce fut pour l'empêcher que courant au palais,
Jufques à la révolte il pouffa fes projets.
Quoique l'emportement ne fût pas légitime,
L'ardeur de s'élever n'eut point de part au crime,
Et l'Irlandais par lui, dit-on, favorifé,
L'a pu rendre fufpect d'un accord fuppofé:
Il a des ennemis, l'impofture a fes rufes,
Et quelquefois l'envie... Ah, faible, tu l'excufes !
Quand aucun attentat n'aurait noirci fa foi,
Qu'il ferait innocent, peut-il l'être pour toi ?

elle ; pour fe faire aimer l'envoyer à l'échaffaut ; feulement pour lui faire peur ; c'eft là un excellent moyen d'infpirer de la tendreffe.

(*c*) n'eſt-il pas, n'eſt-il pas ce ſujet téméraire,
Qui faiſant ſon malheur d'avoir trop ſu te plaire,
S'obſtine à préférer une honteuſe fin,
Aux honneurs dont ta flamme eût comblé ſon deſtin?
C'en eſt trop, puiſqu'il aime à périr, qu'il périſſe.

SCENE II.

ÉLIZABETH, TILNEY, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

AH! grace pour le comte, on le mène au ſupplice.

ELIZABETH.

Au ſupplice?

LA DUCHESSE.

Oui, madame, & je crains bien, hélas!
Que ce moment ne ſoit celui de ſon trépas.

ELIZABETH *à Tilney*.

Qu'on l'empêche, cours, vole, & fais qu'on le ramène.
Je veux, je veux qu'il vive.

(*c*) *N'eſt-il pas, n'eſt-il pas, ce ſujet téméraire*
Qui s'obſtine à préférer une honteuſe fin
Aux honneurs dont ſa reine eût comblé ſon deſtin?
Que le mot propre eſt néceſſaire! & que ſans lui tout languit ou révolte! Peut-on appeller ſujet téméraire un homme qui ne peut avoir de l'amour pour une vieille reine? Le dégoût eſt-il une témérité? *Eſſex* eſt téméraire d'ailleurs, mais non pas en amour, non pas parce qu'il aime mieux mourir que d'aimer la reine. Ces répétitions, *n'eſt-il pas, n'eſt-il pas*, ne doivent être employées que bien rarement, & dans les cas où la paſſion effrénée s'occupe de quelque grande image.

SCENE III.

ÉLIZABETH, LA DUCHESSE.

ELIZABETH.

ENFIN, ſuperbe reine,
Son invincible orgueil te réduit à céder;
Sans qu'il demande rien, tu veux tout accorder!
Il vivra, ſans qu'il doive à la moindre prière
Ces jours qu'il n'employa qu'à te rendre moins fière,
Qu'à te faire mieux voir l'indigne abaiſſement
Où te porte un amour qu'il brave impunément.
Tu n'es plus cette reine autrefois grande, auguſte.
(*d*) Ton cœur s'eſt fait eſclave; obéis, il eſt juſte.
Ceſſez de ſoupirer, ducheſſe, je me rends.
Mes bontés de ſes jours vous ſont de sûrs garans.
C'eſt fait, je lui pardonne.

LA DUCHESSE.

Ah! que je crains, madame,
Que ſon malheur trop tard n'ait attendri votre ame!
Une ſecrete horreur me le fait preſſentir.
J'étais dans la priſon, d'où je l'ai vu ſortir;

LA

(*d*) *Ton cœur s'eſt fait eſclave; obéis, il eſt juſte.* Ce vers eſt parfait, & ce retour de l'indignation à la clémence eſt bien naturel. C'eſt une belle péripétie, une belle fin de tragédie, quand on paſſe de la crainte à la pitié, de la rigueur au pardon, & qu'enſuite on retombe par un accident nouveau, mais vraiſemblable, dans l'abyme dont on vient de ſortir.

La douleur qui des ſens m'avait ôté l'uſage,
M'a du tems près de vous fait perdre l'avantage ;
Et ce qui doit ſurtout augmenter mon ſouci,
J'ai rencontré Coban à quelques pas d'ici.
De votre cabinet, quand je me ſuis montrée,
Il a preſque voulu me défendre l'entrée.
Sans doute il n'était là qu'afin de détourner
Les avis qu'il a craint qu'on ne vous vînt donner.
Il hait le comte, & prête au parti qui l'accable,
Contre ce malheureux un ſecours redoutable.
On vous aura ſurpriſe, & tel eſt de mon ſort...

ELIZABETH.

Ah! ſi ſes ennemis avaient hâté ſa mort,
Il n'eſt reſſentiment, ni vengeance aſſez prompte
Qui me pût...

SCENE IV.

ÉLIZABETH, LA DUCHESSE. CÉCILE.

ELIZABETH.

APPROCHEZ. Qu'avez-vous fait du comte ?
On le mène à la mort, m'a-t-on dit.

CECILE.

Son trépas
Importe à votre gloire ainsi qu'à vos états ;
Et l'on ne peut trop tôt prévenir par sa peine
Ceux qu'un appui si fort à la révolte entraîne.

ELIZABETH.

Ah ! je commence à voir que mon seul intérêt
N'a pas fait l'équité de ce cruel arrêt.
Quoi ! l'on sait que tremblante à souffrir qu'on le donne,
Je ne veux qu'éprouver si sa fierté s'étonne.
C'est moi sur cet arrêt que l'on doit consulter ;
(e) Et, sans que je le signe, on l'ose exécuter ?

(e) *Et sans que je le signe on l'ose exécuter.* C'est ce qui peut arriver en France, où les cours de justice sont en possession depuis long-tems de faire exécuter les citoyens, sans en avertir le souverain, selon l'ancien usage qui subsiste encore dans presque toute l'Europe ; mais c'est ce qui n'arrive jamais en Angleterre ; il faut absolument ce qu'on appelle le *death warant*, *la garantie de mort*. La signature du monarque est indispensable, & il n'y a pas un seul exemple du contraire ; excepté dans les tems de trouble où le souverain n'était pas reconnu. C'est un fait public, qu'*Elizabeth* signa l'arrêt rendu par les pairs contre le comte d'*Essex*. Le droit de la fiction ne s'étend pas jusqu'à contredire sur le théatre les loix d'une nation si voisine de nous ; & surtout la loi la plus sage, la plus

Je viens d'envoyer l'ordre afin que l'on arrête ;
S'il arrive trop tard, on paira de sa tête ;
Et de l'injure faite à ma gloire, à l'état,
(*f*) D'autre sang, mais plus vil, expiera l'attentat.

humaine, qui laisse à la clémence le tems de désarmer la sévérité & quelquefois l'injustice.

(*f*) *D'autre sang, mais plus vil, expiera l'attentat, &c.* Le sang de *Cecile* n'était point vil ; mais enfin on peut le supposer, & la faute est légère. Cette injure faite à la mémoire d'un très-grand ministre peut se pardonner. Il est permis à l'auteur de représenter *Elisabeth* égarée, qui permet tout à sa douleur. C'est à-peu-près la situation d'*Hermione* qui a demandé vengeance, & qui est au désespoir d'être vengée. Mais que cette imitation est faible! qu'elle est dépourvue de passion, d'éloquence & de génie! Tout est animé dans le cinquième acte, où *Racine* présente *Hermione* furieuse d'avoir été obéie. Tout est languissant dans *Elizabeth.* Il n'y a rien de plus sublime & de plus passionné tout ensemble que la réponse d'*Hermione*, *Qui te l'a dit?* Aussi *Hermione* a-t-elle été vivement agitée d'amour, de jalousie & de colère pendant toute la piéce. *Elizabeth* a été un peu froide. Sans cette chaleur que la seule nature donne aux véritables poëtes, il n'y a point de bonne tragedie.

Tout ce qu'on peut dire de l'*Essex* de *Thomas Corneille*, c'est que la piéce est médiocre, & par l'intrigue, & par le style; mais il y a quelque intérêt, quelques vers heureux; & on l'a jouée long-tems sur le même théatre où l'on représentait *Cinna* & *Andromaque*. Les acteurs, & surtout ceux de province, aimaient à faire le rôle du comte d'*Essex*, à paraître avec une jarretière brodée au-dessous du genou, & un grand ruban bleu en bandoulière. Le comte d'*Essex* donné pour un héros du prémier ordre, persécuté par l'envie, ne laisse pas d'en imposer. Enfin le nombre des bonnes tragédies est si petit chez toutes les nations du monde, que celles qui ne sont pas absolument mauvaises attirent toujours des spectateurs quand de bons acteurs les font valoir.

On a fait environ mille tragédies depuis *Mairet* & *Rotrou*. Combien en est-il resté qui puissent avoir le sceau de l'immortalité, & qu'on puisse citer comme des modèles? il n'y en a pas une vingtaine. Nous avons une collection intitulée, *Recueil des meilleures piéces de théatre, en douze volumes:* & dans ce recueil on ne trouve que le seul *Venceslas* qu'on représente encore, en faveur de la première scène, & du quatrième acte, qui sont en effet de très-beaux morceaux.

Tant de piéces, ou refusées au théatre depuis cent ans, ou qui n'y ont paru qu'une ou deux

CECILE.

Cette perte pour vous fera d'abord amère;
Mais vous verrez bientôt qu'elle était néceſſaire.

ELIZABETH.

Qu'elle était néceſſaire! Otez-vous de mes yeux,
Lâche, dont j'ai trop cru l'avis pernicieux.
La douleur où je ſuis ne peut plus ſe contraindre.
Le comte par ſa mort vous laiſſe tout à craindre;
Tremblez pour votre ſang, ſi l'on répand le ſien.

CECILE.

Ayant fait mon devoir, je puis ne craindre rien,
Madame; & quand le tems vous aura fait connaître
Qu'en puniſſant le comte, on n'a puni qu'un traître,
Qu'un ſujet infidèle . . .

ELIZABETH.

Il l'était moins que toi,
Qui t'armant contre lui, t'es armé contre moi.
J'ouvre trop tard les yeux pour voir ton entrepriſe,
Tu m'as par tes conſeils honteuſement ſurpriſe;
Tu m'en feras raiſon.

CECILE.

Ces violens éclats. . .

ELIZABETH.

Va, ſors de ma préſence, & ne replique pas.

fois, ou qui n'ont point été imprimées, ou qui l'ayant été ſont oubliées, prouvent aſſez la prodigieuſe difficulté de cet art.

Il faut raſſembler dans un même lieu, dans une même journée, des hommes & des femmes au-deſſus du commun, qui par des intérêts divers concourent à un même intérêt, à une même action. Il faut intéreſſer des ſpectateurs de tout rang & de tout âge, depuis la première ſcène juſqu'à la dernière; tout doit être écrit en vers ſans qu'on puiſſe s'en permettre ni de durs, ni de plats, ni de forcés, ni d'obſcurs.

SCENE V.

ÉLIZABETH, LA DUCHESSE.

ELIZABETH.

DUCHESSE, on m'a trompée, & mon ame interdite
Veut en vain s'affranchir de l'horreur qui l'agite.
Ce que je viens d'entendre explique mon malheur.
Ces témoins écoutés avec tant de chaleur,
L'arrêt si tôt rendu, cette peine si prompte,
Tout m'apprend, me fait voir l'innocence du comte,
Et pour joindre à mes maux un tourment infini,
Peut-être je l'apprends après qu'il est puni.
Durs, mais trop vains remords! Pour commencer ma peine,
Traitez-moi de rivale, & croyez votre haine;
Condamnez, détestez ma barbare rigueur;
Par mon aveugle amour je vous coûte son cœur;
Et mes jaloux transports favorisant l'envie,
Peut-être encor, hélas, vous coûteront sa vie!

SCENE VI.

ÉLIZABETH, LA DUCHESSE, TILNEY.

ELIZABETH.

OUOI, déjà de retour? as-tu tout arrêté?
A-t-on reçu mon ordre? eſt-il exécuté?

TILNEY.

Madame...

ELIZABETH.

Tes regards augmentent mes alarmes.
Qu'eſt-ce donc? qu'a-t-on fait?

TILNEY.

Jugez-en par mes larmes.

ELIZABETH.

Par tes larmes! Je crains le plus grand des malheurs.
Ma flamme t'eſt connue, & tu verſes des pleurs!
Aurait-t-on, quand l'amour veut que le comte obtienne...
Ne m'apprends point ſa mort, ſi tu ne veux la mienne.
Mais d'une ame égarée inutile tranſport!
C'en ſera fait, ſans doute.

TILNEY.

Oui, madame.

ELIZABETH.

Il eſt mort?
Et tu l'as pu ſouffrir?

TILNEY.

Le cœur ſaiſi d'alarmes,

J'ai couru ; mais partout je n'ai vu que des larmes.
Ses ennemis, madame, ont tout précipité :
Déjà ce trifte arrêt était exécuté ;
Et fa perte fi dure à votre ame affligée,
Permife malgré vous, ne peut qu'être vengée.

ELIZABETH.

Enfin ma barbarie en eft venue à bout.
Ducheffe, à vos douleurs je dois permettre tout.
Plaignez-vous, éclatez. Ce que vous pourrez dire
Peut-être avancera la mort que je defire.

LA DUCHESSE.

Je cède à la douleur, je ne puis le céler ;
Mais mon cruel devoir me défend de parler ;
Et comme il m'eft honteux de montrer par mes larmes
Qu'en vain de mon amour il combattait les charmes,
Je vais pleurer ailleurs, après ces rudes coups,
Ce que je n'ai perdu que par vous & pour vous.

SCENE VII.

ÉLIZABETH, TILNEY.

ELIZABETH.

LE comte ne vit plus! O reine, injuſte reine!
Si ton amour le perd, qu'eût pu faire ta haine?
Non, le plus fier tyran, par le ſang affermi. . .

SCENE DERNIERE.

ÉLIZABETH, SALSBURY, TILNEY,

ELIZABETH.

HÉ bien, c'en eſt donc fait? Vous n'avez plus d'ami.

SALSBURY.

Madame, vous venez de perdre dans le comte
Le plus grand. . .

ELIZABETH.

Je le ſais, & le ſais à ma honte.
Mais ſi vous avez cru que je voulais ſa mort,
Vous avez de mon cœur mal connu le tranſport.
Contre moi, contre tous, pour lui ſauver la vie
Il fallait tout oſer, vous m'auriez bien ſervie.
Et ne jugiez-vous pas que ma triſte fierté
Mendiait pour ma gloire un peu de sûreté?
Votre faibble amitié ne l'a pas entendue,
Vous l'avez laiſſé faire, & vous m'avez perdue.

Me faisant avertir de ce qui s'est passé,
Vous nous sauviez tous deux.

SALSBURY.

Hélas, qui l'eût pensé?
Jamais effet si prompt ne suivit la menace.
N'ayant pu le résoudre à vous demander grace,
J'assemblais ses amis pour venir à vos pieds
Vous montrer par sa mort dans quels maux vous tombiez,
Quand mille cris confus nous font un sûr indice
Du dessein qu'on a pris de hâter son supplice.
Je dépêche aussi-tôt vers vous de tous côtés.

ELIZABETH.

Ah! le lâche Coban les a tous arrêtés.
Je vois la trahison.

SALSBURY.

Pour moi, sans me connaître,
Tout plein de ma douleur, n'en étant plus le maître,
J'avance, & cours vers lui d'un pas précipité.
Aux pieds de l'échafaud je le trouve arrêté.
Il me voit, il m'embrasse, & sans que rien l'étonne,
Quoiqu'à tort, me dit-il, *la reine me soupçonne;*
Voyez-la de ma part, & lui faites savoir
Que rien n'ayant jamais ébranlé mon devoir,
Si contre ses bontés j'ai fait voir quelque audace,
Ce n'est pas par fierté que j'ai refusé grace.
Las de vivre, accablé des plus mortels ennuis,
En courant à la mort, ce sont eux que je fuis;
Et s'il m'en peut rester, quand je l'aurai soufferte,
C'est de voir que déjà triomphant de ma perte,
Mes lâches ennemis lui feront éprouver...

On ne lui donne pas le loiſir d'achever,
On veut ſur l'échafaud qu'il paraiſſe ; il y monte ;
Comme il ſe dit ſans crime, il y paraît ſans honte ;
Et ſaluant le peuple, il le voit tout en pleurs
Plus vivement que lui reſſentir ſes malheurs.
Je tâche cependant d'obtenir qu'on diffère,
Tant que vous ayez ſu ce que l'on oſe faire.
Je pouſſe mille cris pour me faire écouter ;
Mes cris hâtent le coup que je penſe arrêter.
Il ſe met à genoux déjà le fer s'apprête ;
D'un viſage intrépide il préſente ſa tête,
Qui du tronc ſéparée. . .

ELIZABETH.

Ah ! ne dites plus rien :
Je le ſens, ſon trépas ſera ſuivi du mien.
Fière de tant d'honneurs, (g) c'eſt par lui que je règne ;
C'eſt par lui qu'il n'eſt rien où ma grandeur n'atteigne ;
Par lui, par ſa valeur, ou tremblans, ou défaits, (h)
Les plus grands potentats m'ont demandé la paix,
Et j'ai pu me réſoudre... Ah, remords inutile ?
Il meurt, & par toi ſeule, ô reine trop facile !
Après que tu dois tout à ſes fameux exploits,

(g) *C'eſt par lui que je règne.* Rien ne prouve mieux l'ignorance où le public était alors de l'hiſtoire de ſes voiſins. Il ne ſerait pas permis aujourd'hui de dire qu'*Elizabeth* régnait par le comte d'*Eſſex*, qui venait de laiſſer détruire honteuſement en Irlande la ſeule armée qu'on lui eût jamais confiée.

(h) Il n'y a guère rien de plus mauvais que la dernière tirade d'Elizabeth. *Les plus grands potentats par Eſſex tremblans, lui ont demandé la paix, après qu'elle doit tout à ſes fameux exploits. Qui eût jamais penſé qu'il dût mourir ſur un échafaud ! quel revers !* On voit aſſez que ces froides réflexions font tout languir ; mais le dernier vers eſt fort beau, parce qu'il eſt touchant & paſſionné.

De ſon ſang pour l'état répandu tant de fois,
Qui jamis eût penſé qu'un arrêt ſi funeſte
Dût ſur un échafaud faire verſer le reſte?
Sur un échafaud! ciel! quelle horreur! quel revers!
Allons, comte, & du moins aux yeux de l'univers
Faiſons que d'un infame & rigoureux ſupplice
Les honneurs du tombeau réparent l'injuſtice.
Si le ciel à mes vœux peut ſe laiſſer toucher,
Vous n'aurez pas long-tems à me la reprocher.

Fin du cinquième & dernier acte.

AVIS.

Si les hommes ne songeaient qu'à perfectionner leur goût & leur raison par les livres, les bibliothèques seraient moins nombreuses & plus utiles ; mais on veut avoir tout ce qu'on a écrit sur une matière, & tout ce qu'un homme célèbre a écrit de mauvais comme de bon ; dût-on ne le jamais lire.

Cette espèce d'intempérance dans ceux qui recherchent les livres, est plus pardonnable à l'égard de *Pierre Corneille* que de tout autre. Ses comédies qu'on a rejetées à la fin de cette édition, sont à la vérité indignes de notre siècle ; mais elles furent long-tems ce qu'il y avait de moins mauvais en ce genre, tant nous étions loin d'avoir la plus légère connaissance des beaux-arts. *Pierre Corneille* ouvrit la carrière du comique, & même de l'opera, comme nous l'avons remarqué. On verra dans ces comédies, qu'on ne joue plus depuis *Molière*, des vers quelquefois très-bien faits, & des étincelles de génie qui faisaient voir combien l'auteur était audessus de son siècle.

Fin du tome huitième.